



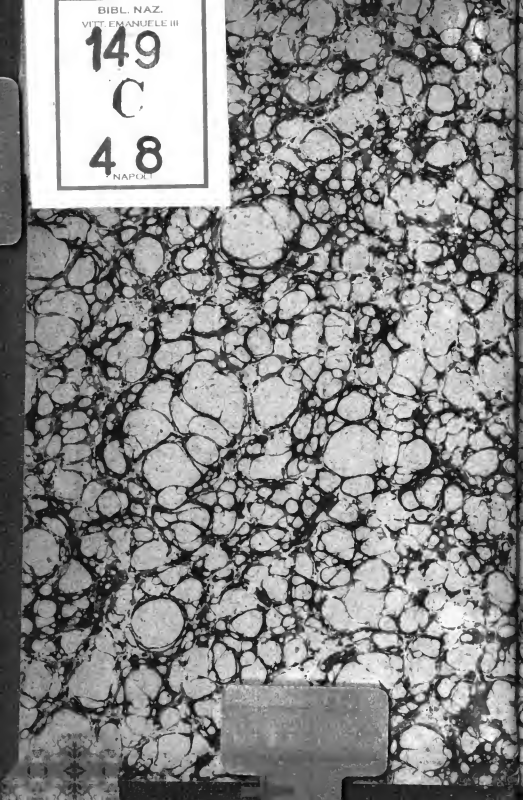
BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III

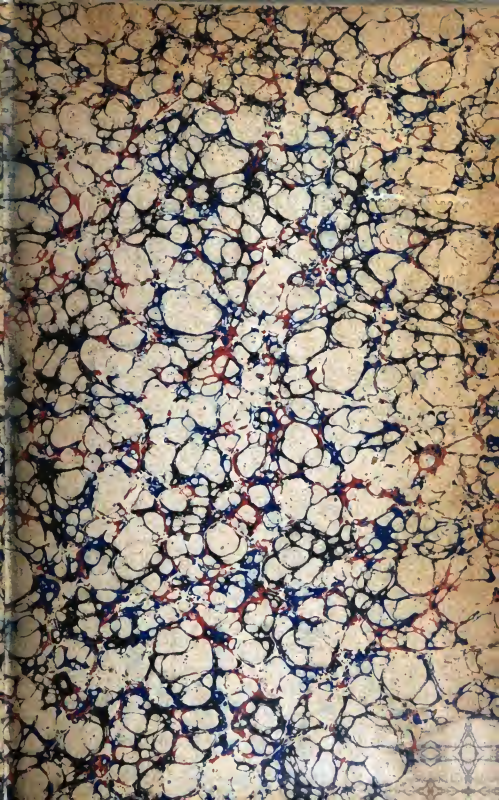
149

C

48

NAPOLI





LES POÈTES
CONTEMPORAINS
DE L'ALLEMAGNE.

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE :

Poésies de N. Martin :

- ARIEL, suivi d'une traduction de PIERRE SCHLÉMIHL. 1 vol. in-18 2 fr.
LOUISE, poème. 1 vol. in-32. 1 fr.
LES CORDES GRAVES 1 vol. in-18. 3 fr.

LES [^]CONTES DE LA FAMILLE, par les frères GRIMM, traduits de l'allemand par N. MARTIN et PITRE-CHEVALIER. 1 beau vol. in-12, avec dessin de Gavarni et couverture élégante. 2 fr.

SOUS PRESSE.

NOUVELLES CHOISIES DE LOUIS TIECK, traduites de l'allemand par AUG. CHAILLY et N. MARTIN. 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.

2

LES POÈTES
CONTEMPORAINS
DE L'ALLEMAGNE,

PAR N. MARTIN.

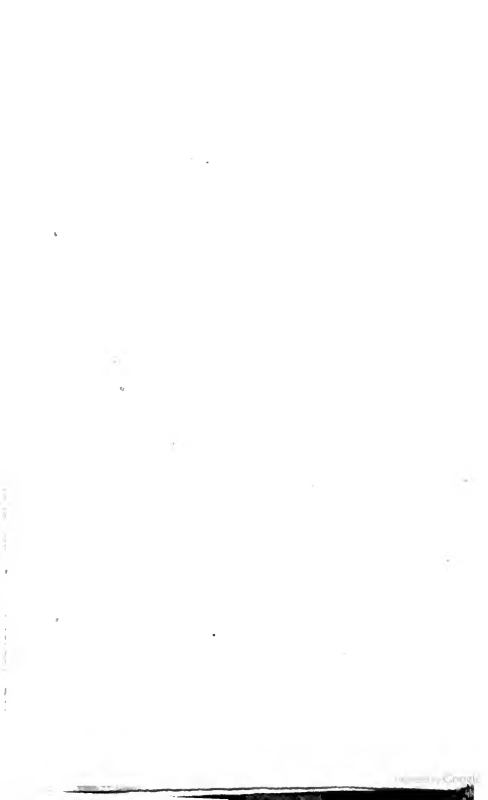


Paris.

JULES RENOUARD ET C^{re}, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Rue de Tournon, 6.

—
1846



A MONSIEUR DE SALVANDY,

Ministre de l'Instruction Publique.

Monsieur le Ministre,

Les noms qui sont inscrits dans ce livre, jouissent au delà du Rhin, à des titres différens, d'une renommée bien acquise; ces noms sont cependant pour la plupart encore inconnus parmi nous.

Il vous appartenait, Monsieur le Ministre, de protéger de l'autorité de votre patronage ces Essais sur le caractère et les Ecrits des hommes qui de nos jours ont le plus impressionné et passionné l'Allemagne. — La France ne refusera plus son attention, j'ose même

donner son intérêt et sa sympathie à ces inspirations étrangères qui peuvent devenir la source de plus d'un rapprochement utile, de plus d'une méditation fructueuse.

C'est ainsi que j'aime à m'expliquer, Monsieur le Ministre, la bienveillance dont vous m'avez honoré en m'autorisant à placer votre nom en tête de ces Etudes; elles ne pouvaient se produire sous de plus favorables auspices; daignez en agréer mes remerciemens.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Ministre,

Votre très humble
et très obéissant serviteur,

Nicolas Martin.

A l'Allemagne.

Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi,
Terre de l'espérance et de l'antique foi ;
Terre des simples cœurs, ô naïve patrie
De la grave science et de la rêverie !
Terre de souvenir et de fidélité,
Abri toujours ouvert à l'hospitalité ;
Vallon mystérieux, où les fleurs et les femmes
Ont les plus doux parfums et les plus vierges âmes ;
Où l'austère devoir est encor souverain,
Où l'art est encor roi, l'amour encor divin

La musique encor sœur des harpes séraphiques,
Et tout beau front orné de ses grâces pudiques;
Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi.

Aux bords sacrés du Rhin, que tes fils nomment Père,
Je sais plus d'un lieu calme et plus d'un toit prospère;
Aux bords du Rhin, je sais, ô mes graves amours !
La place où je voudrais couler mes humbles jours,
Pieux comme le cœur de tes vierges aimantes,
Calme comme l'azur de tes sources dormantes,
Et reposant dans l'ombre et la limpidité
Mon flot, par tous les vents du monde tourmenté.
Que de fois j'ai construit, aux poétiques heures,
Mon idéal Éden sur tes rives meilleures !
Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi.

Et je pensais : Pourvu qu'en ce paisible asile
J'eusse la Bible, Homère et le tendre Virgile !
Ces livres suffiraient à mon cœur ; car là-bas
La nature dirait ce qu'ils ne disent pas.
La nature y médite en sa beauté pâlie,
L'inspiration sort de sa mélancolie.

Et je recueillerais dans l'urne de mes chants
Sa rosée, et ses fleurs, et ses secrets touchans,
Et j'en composerais si douce poésie
Que toute âme voudrait boire à cette ambroisie.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi.

Et j'aurais pour conseil bienveillant, mais sévère,
Le pasteur vénéré du prochain presbytère,
Me racontant, le soir, tandis qu'un bâton blanc
Raffermerait son pas sous l'âge chancelant,
L'espoir qu'il ralluma dans plus d'un cœur fragile,
Où sa voix répandit le miel de l'Évangile,
La morale versée en symboles si doux,
La bénédiction accordée aux époux,
Le pain dont il nourrit l'orphelin ; et la veuve
Dont il calma par Dieu le long deuil et l'épreuve.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi.

Et, pour rendre ma vie encore plus céleste,
Un seul ami sincère, une épouse modeste,
Violette cachée à l'ombre de mon seuil,
Que son parfum trahit, mais qui se voile à l'œil ;

Et des enfans unis jouant autour de l'âtre,
Animant la maison de leur gaité folâtre,
Sur le rameau natal frais oiseaux gazouilleurs,
Modulant l'innocence et l'espoir de leurs cœurs,
Et décuplant pour ceux que leur présence enivre
Le bonheur de s'aimer et le bonheur de vivre.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi.

Et dans mon champ qu'enclôt l'odorante aubépine,
J'arroserais la plante ou taillerais l'épine,
Rustique travailleur courbé dès le matin,
Oeil aussi vigilant que diligente main.
Le nourrissant ainsi du labeur qu'il réclame,
J'exercerais le corps pour mieux préparer l'ame ;
Et lorsque le soleil, plus haut à l'horizon,
Aurait bu lentement les perles du gazon,
L'humble repas frugal m'attendrait ; puis l'ombrage
Protégerait l'étude après le rude ouvrage.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi.

Et parfois j'aimerais, pèlerin sur ces rives,
Aller me rafraîchir aux légendes naïves

S'épanchant des récits du simple villageois,
Comme un flot transparent qui jaillit dans les bois.
Un matin du printemps je partirais sans doute,
Laissant la fantaisie au loin frayer ma route ;
Et j'aimerais surtout, le soir, à m'arrêter
Au toit dont l'hôte heureux me priait de rester ;
Car toujours l'étranger laisse, en quittant le chaume,
Comme l'encens au vase, un parfum qui l'embaume.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi.

Et, debout sur un mont, je voudrais, dès l'aurore,
Voir la vallée au bas comme un bouton éclore,
Disant, lorsque les toits perceraient la vapeur :
Chacun s'éveille là dans la paix de son cœur ;
Et chacun bénit Dieu de cette autre journée
Qui s'ajoute au trésor d'une humble destinée ;
Et chacun s'élançant plus fort d'un doux repos,
Vole d'ardeur joyeuse aux bienfaisans travaux,
Ainsi qu'un vif essaim d'abeilles matinales
Va puiser la rosée encor sur les pétales.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi.

Et quand, plein du pays, comme les hirondelles,
Vers mon doux nid d'amour je tournerais mes ailes,
Quel bonheur, descendu sur le dernier versant
D'où l'on découvre au fond mon pignon blanchissant,
De regarder, ému, si par la porte ouverte,
Qu'entoure de festons un cep de vigne verte,
Je n'apercevrai pas sortir d'un pied léger
Ceux que mon lent retour dès l'aube fait songer,
Ou si, dans le sentier qui sur le roc serpente,
Vers moi déjà gravit leur troupe impatiente.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, oh ! mon cœur est à jamais à toi.



INTRODUCTION.

LA France, trop entraînée autrefois par le tourbillon de sa propre activité, accorde aujourd'hui une attention vigilante aux moindres tentatives des nations voisines dans la double sphère de la spéculation et des faits. Il semble que plus elle acquiert la conscience de sa mission à la tête des peuples, et plus elle veut s'y créer des titres par l'étude de leurs besoins, de leurs tendances politiques, de leur littérature et de leur histoire. Jamais son zèle d'examen n'a été plus fervent; jamais aussi les peuples qui en sont

l'objet n'ont remarqué ses investigations avec moins de défiance; je crois même pouvoir ajouter qu'ils en sont désormais reconnaissans. Les races germaniques surtout, habilement entretenues dans des sentimens de rancune et de suspicion qu'on les habituait à confondre avec le patriotisme, n'ont pendant longtemps voulu voir dans la sympathie de la France qu'une arrière-pensée d'envahissement territorial. Trente années de paix ont heureusement modifié ces impressions. Si d'un côté l'esprit de conquête s'est assoupi chez nous, et si le progrès de nos mœurs et de nos habitudes nouvelles peut faire justement supposer qu'il ne se réveillera plus de longtemps; d'un autre côté, l'Allemagne mieux renseignée à notre égard, convaincue de notre respect pour ses droits comme nation, et attribuant ce changement de notre humeur à l'influence salubre des institutions politiques que nous avons conquises, se met à désirer plus vivement chaque jour pour elle-même le bienfait d'institutions semblables, dont la conquête la rapprochera de nous encore davantage.

Ce but vers lequel s'élancent aujourd'hui en

Allemagne tant d'intelligences hardies et distinguées , qui fait battre dans le silence tant de cœurs timides , ce but que quelques-uns , trop exaltés sans doute ou entraînés par une illusion généreuse , ont eu le tort de dépasser d'un seul bond , ne doit-il être longtemps encore qu'une aurore trompeuse , une sorte de feu-follet qui recule à mesure que s'avancent les imprudens acharnés à sa poursuite ? Le plus moral , le plus raisonnable des peuples de l'Europe ne sera-t-il jamais trouvé par ses gouvernans assez mûr pour des améliorations politiques dont il est si digne par sa consciencieuse gravité , par son sentiment si profond du juste et de l'injuste , du devoir et du droit ?

Nous appelons de tous nos vœux l'heure de l'émancipation politique pour cette noble Allemagne que nous considérons comme l'alliée la plus sûre , la plus utile et la plus naturelle de la France . Nous croyons qu'il est dans la destinée de ces deux grands peuples de se compléter l'un par l'autre . Dans cette mise en commun de leurs intérêts , l'Allemagne communiquerait à la France un peu de cette réflexion calme et studieuse , un peu de

cette vertu de la patience, qui la distinguent à un si haut point ; la France communiquerait à l'Allemagne un peu de ce sens pratique, de cette vertu de l'action qui nous ont tant aidés à rompre les liens de cette société politique du privilège et de l'exception, que l'Allemagne subit encore aujourd'hui.

L'Allemagne ! c'est l'Inde en Europe, a dit M. Michelet ; mais hâtons-nous d'ajouter que c'est une Inde que n'énervé pas un climat assoupissant. Sans aller si loin chercher une comparaison, l'Allemagne n'a-t-elle pas le Rhin où se réfléchit sa blonde tête rêveuse, et qui en est lui-même la plus majestueuse image ?

L'Allemagne est encore aussi jeune, aussi vigoureuse, aussi dévouée aujourd'hui qu'au temps où Hermann détruisit les légions de Varus. Aujourd'hui encore, comme au temps d'Hermann, ce seul mot *Germania* la ferait se précipiter à la mort ; aujourd'hui encore, comme au temps de Luther, une idée religieuse l'enflamme et l'arrache aux joies paisibles du foyer domestique.—Qui pourrait dire dans quelle proportion le besoin de libertés

politiques ajoute à la singulière faveur que rencontrent au moment où j'écris les nouvelles tentatives de réforme dans le dogme religieux ?

Ces considérations seraient bien graves en tête d'un livre d'études poétiques, si quelques-uns des auteurs dont nous y examinons les œuvres, ne s'étaient exclusivement inspirés de ces idées d'émancipation et de progrès qui rencontrent chaque jour de plus nombreux partisans en Allemagne. D'ailleurs, tous ces *poètes contemporains*, même les plus calmes et les plus rêveurs, ont voulu d'abord l'affranchissement du sol national pour obtenir ensuite des réformes et des institutions plus libérales : les Uhland, les Platen, les Grün, les Zedlitz et les Rückert ont pensé sur ce point comme les Henri Heine, les Herwegh, les Freiligrath et les Hoffmann de Fallersleben, qui n'ont différé des premiers que par la violence des réclamations et par l'intronisation d'une poésie purement politique.

Malgré de nombreux travaux exécutés depuis quelques années par des esprits ingénieux et des critiques exercés, la masse des esprits en France

en est encore à personnifier dans Goethe toute la poésie allemande de ces derniers temps. L'erreur a pris naissance dans la merveilleuse aptitude du génie de Goethe à réfléchir toutes les pensées, tous les sentimens qu'il reproduit sous toutes les formes. On l'a bien nommé le Pan de l'art allemand. Il est pourtant une fibre qui a trop rarement vibré dans Goethe, et sur cette fibre ont retenti les accords d'une nouvelle poésie qui réclame sa place dans l'histoire littéraire. C'est la fibre de la nationalité allemande. Le nom de Théodor Kœrner est le symbole de cette inspiration d'abord agissante et dithyrambique, plus tard rêveuse et paisible. La guerre de 1813 en fut la source. Elle fit remonter les esprits jusqu'aux époques glorieuses de la patrie, et s'étreindre les âmes et les mains qui voulaient ressusciter ces temps de splendeur. A ce moment se rattachent la plupart des travaux entrepris sur le moyen âge, afin de renouer le vieux fil rompu dans la peinture, l'architecture, l'histoire et la poésie. On revint aux légendes et aux chants naïfs du XIII^e siècle; on résolut de continuer le chœur interrompu pendant cinq cents

ans. Mais, pour ressaisir cette fraîche haleine de l'inspiration, la muse moderne dut retourner dans les bocages encore verts du passé. Elle alla réveiller les *Minnesingers* couchés dans la mort auprès de leurs princes et de leurs dames, en fidèles chevaliers ; et de ce pèlerinage elle rapporta les *Niebelungen* et le culte des souvenirs. La nouvelle Poétique était trouvée.

Théodor Kœrner et Louis Uhland sont, l'un le martyr, tous deux les disciples de cette jeune Muse que plusieurs noms devaient bientôt illustrer. Kœrner eut à peine le temps d'agir. La mort lui retrancha le loisir du rêve pour en doter Uhland et les autres poètes de la nouvelle pléiade. — Mais cette Ecole qui surgissait ainsi tout à coup n'avait-elle jamais existé ? Cette Ecole existait réellement déjà, et elle n'avait jamais été détruite. Seulement les questions religieuses, le faux goût et l'imitation étrangère la firent souvent désertier. Klopstock y avait passé ; les ballades et le Goetz de Goethe prouvent qu'il s'y était dévotement assis dans sa jeunesse ; l'esprit du pays le visitait alors. Bürger vécut toute sa vie, et souvent seul, sur ces degrés

poudreux ; le vieux Tieck y trouva l'inspiration de ces charmans contes qu'il compose encore aujourd'hui. Mais ces travaux ne furent d'abord que les fruits de fantaisies individuelles ; il fallait l'ébranlement d'une nationalité pour tourner vers les souvenirs les sympathies générales. Dans ses ballades et romances , Uhland ressuscita les *Heldensagen* et le vieux chant dont Karl Simrock est aujourd'hui le dernier Rhapsode. Dans ses Lieder , Wilhelm Müller ressuscita Walther de Vogelweide , qui lui légua ses bouquets d'aubépine , ses oiseaux et ses printemps. Demandez à Müller des fleurs : il en a de quoi couronner toutes les jeunes filles, toutes les espérances , toutes les amours. Dans cette nouvelle pléiade , Chamisso se montra le sensible railleur , Justin Kerner le plaintif élégiaque , et Rückert l'enchanteur oriental , le poète de la couleur et du soleil , le prodigue de la rime, de l'image et toujours de la gracieuse pensée. Au milieu de ce groupe s'avance le comte de Platen qui , dans une certaine mesure , pleine de talent , se fit l'adversaire classique de ce jeune romantisme héroïque , indépendant et rêveur.

Telle est cette histoire littéraire que nous avons tâché d'écrire , et surtout de ranimer en la reconstruisant, le plus souvent qu'il nous a été possible, avec les œuvres mêmes de ces poètes. Dans les citations que nous donnons de chacun d'eux, nous n'avons procédé qu'avec choix et réserve : en cela, rien ne pouvait mieux nous guider que l'admiration, la sympathie toute fraternelle que nous portons à ces gracieux rêveurs.

J'offre surtout ce livre aux littérateurs sérieux et aux poètes; peut-être y trouveront-ils l'occasion de plus d'une idée heureuse, de plus d'une comparaison fécondante. C'est ainsi que l'étude des littératures étrangères peut devenir une source précieuse d'enseignemens salutaires. L'Allemagne, à son tour, ne peut que gagner à de semblables rapprochemens. L'influence de l'esprit net et précis de la France ne saurait être trop recommandée aux jeunes esprits littéraires d'outre-Rhin. Quelques années de séjour à Paris doivent être, il me semble, l'utile complément d'une éducation de poète allemand. Cela est surtout vrai aujourd'hui que la liberté est devenue la Muse

préférée des nouveaux poètes de l'Allemagne. Ils trouveront chez nous plus d'une étude précieuse à faire, plus d'un spectacle bon à méditer. Ce sentiment de la ligne et du contour arrêté, qui a caractérisé de tout temps le génie de la France, son natif bon sens, son dédain de ce que l'on a appelé le brouillard, son droit et rapide instinct de toutes choses, sont des qualités dont le contact doit profiter à la nature surabondamment rêveuse des imaginations germaniques. Cette éducation du sens pratique une fois faite, il restera toujours à un poète allemand assez de lyrisme pour suffire aux poétiques glorifications de la nature et de l'amour. L'imagination allemande ressemble à ces arbres dont une main tutélaire sait couper les branches inutiles, et qui, momentanément dépouillés d'un ornement parasite, élèvent plus haut vers le ciel leur cime où se concentrent désormais les jets vigoureux et bien dirigés de la sève.

LES
POÈTES CONTEMPORAINS
DE L'ALLEMAGNE.



LOUIS UHLAND.

GOETHE a élevé le réel vers l'idéal ; Schiller a fait descendre l'idéal dans le réel. Le premier a coloré les choses humaines de la plus brillante lumière terrestre ; le second les a couronnées d'une auréole formée de rayons célestes. L'un a fixé dans une image plus visible aux yeux la trop fugitive apparition des rêves enchanteurs et des espérances ; l'autre a paré de fleurs la coupe de la vie ; il a voulu montrer que Dieu avait fait la nature assez belle, l'existence assez bonne pour le bonheur. Schiller a été l'ange déchu portant en soi le renaissant souvenir et l'invincible regret du premier Eden. Les ailes puissantes de son âme s'ouvraient sans cesse vers la divine patrie. Goethe fut également un exilé des immortelles phalanges, mais l'exilé qui s'efforce d'embellir son séjour inférieur, d'entourer de roses ses chaînes pour les moins voir et les moins sentir. L'un a plus saintement désiré, l'autre s'est plus facilement résigné. Uhland s'est préoccupé de l'idéal chevaleresque au moyen-âge germani-

que, et de l'idéal de naïveté dans ses fraîches chansons. C'était une âme tout allemande, de profonde loyauté bucolique; une âme vierge qui d'abord s'est timidement entr'ouverte à l'amour. C'était une âme de cristal répondant par un son argentin aux moindres choses qui la touchaient. C'était une lyre suspendue au plus vieux chêne des forêts teutoniques, une lyre toujours frémissante aux brises embaumées de la solitude et aux éclats tonnans de la tempête. L'aile rapide d'un oiseau la faisait palpiter en l'effleurant; la feuille jaunie, détachée du rameau, l'animait aussi d'un accord de touchant adieu. Les échos des bois et des vallées se confondaient en elle dans un seul écho. Une jeune fille venait-elle en chantant puiser une eau claire à la source voisine, la lyre répétait son chant. Le soleil matinal se jouait-il sur ses cordes à travers les branches, il en tirait une voix plus harmonieuse que celle de la statue de Memnon. Et quand le cerf fugitif bondissait à ses pieds poursuivi par les aboiemens des meutes haletantes, elle redisait sa plainte de mort et les joyeux cris des chasseurs. Mais elle aimait et célébrait surtout les choses pures et saintes : l'aurore qui ravive la nature et les cœurs; l'alouette qui salue le jour et bénit la rosée dont elle s'enivre; le rossignol qui module un hymne mystérieux à la nuit; l'étoile qui fait rêver à la seule patrie.

Mais un jour l'horizon se chargea de sombres nuages; des éclairs sinistres fendirent la nue; la foudre tomba sur le vieux chêne avec fracas; et la lyre aux innocens concerts fut consumée. Le beffroi retentit dans les vallons effrayés. La patrie appelait ses fils à son secours; et ses fils descendirent des montagnes et coururent se presser en phalanges dans la plaine. Alors, au lieu de la lyre aux molles cadences, le poète saisit d'une main le glaive, et de l'autre la harpe aux cordes d'airain :

« Autrefois, dit-il, j'ai chanté des essaims de chansons sur de vieilles, de pieuses légendes, sur l'amour, le vin et le doux mai.

Maintenant que ces accords sont assoupis, tout cela me semble vanité. Le bouclier a retenti; il a crié : pour la patrie !

« On raconte des Cattes qu'ils se mettaient une chaîne d'airain, et qu'ils la portaient jusqu'à ce qu'ils se fussent déliés par la mort d'un ennemi. J'enchaîne ainsi mon génie, et je me cadenasse la bouche jusqu'au jour où, comme compagnon du glaive, j'aurai servi la patrie ! »

Il aiguisa ses chants comme son épée. Il les fit briller tous deux des mêmes lueurs d'indignation et de vengeance. Tous deux pénétrèrent les rangs et les électrisèrent. Ce fut un hourrah de strophes farouches et de cliquetis menaçans. La chanson du jeune montagnard, dans sa beauté sauvage, brûle de ce premier accès de fièvre nationale :

« Je suis le jeune pâtre de la montagne; je contemple d'ici tous les châteaux de la plaine; le soleil rayonne d'abord ici; c'est encore ici, près de moi, qu'il reste le plus long-temps. Je suis l'enfant de la montagne !

« Ici est la source du fleuve; j'en bois l'onde fraîche qui jaillit de la pierre; il mugit en prenant du roc sa course sauvage; moi, je l'étreins de mes deux bras. Je suis l'enfant de la montagne !

« La montagne, c'est ma propriété; de sa cime les torrens se précipitent en tournoyant, et ils hurlent du nord au sud; mais ma chanson les domine pourtant. Je suis l'enfant de la montagne !

« L'éclair et le tonnerre sont à mes pieds, car je plane ici debout dans l'azur; je les connais et je leur crie : « Laissez en repos la maison de mon père. » Je suis l'enfant de la montagne !

« Et lorsque le beffroi vient à retentir, et que plus d'un feu ondoie sur les monts; alors je descends, je me mêle aux phalanges, et je brandis mon épée, et je chante ma chanson. Je suis l'enfant de la montagne ! »

A ce sourd grondement succède bientôt un cri d'alliance entre les opprimés :

En avant !

« En avant ! en avant toujours ! la Russie a proféré ce mot glorieux : en avant !

« La Prusse entend ce mot glorieux, elle l'entend avec joie, et répète avec bruit : en avant !

« Debout, puissant royaume de l'Est! en avant! Fais comme les autres; en avant!

« Debout, toi la vieille Saxe! toujours en avant, la main dans la main, en avant!

« Bavière, Hesse, debout aussi! Souabes, Francs, debout sur le Rhin, en avant!

« En avant, Hollande, Pays-Bas : haut le glaive dans une main libre, en avant!

« Dieu te garde, ô Suisse confédérée! Alsace, Lorraine et Bourgogne, en avant!

« En avant, Espagne, Angleterre! tendez à vos frères une main prompte; en avant!

« En avant, en avant toujours! bon vent et vite au port! en avant! »

(Toutes les misères, toutes les amertumes de ces temps s'amassent sur son cœur, comme les nuages sur les hautes cimes. Il est plein de la commune désolation. Il tourne un œil attendri vers les jeux et les danses, ces folâtres essaims qu'ont dissipés l'ouragan de la guerre et les divisions intestines. La gravité de ces jours l'opprime; il demande :

« Quand tressa-t-on la première couronne? Quand la première balle vola-t-elle au but? Quand a-t-on inventé la danse joyeuse? et quand le jeu si franc du gage touché?

— « Ah! dans des jours bien loin, bien loin sans doute : les nôtres n'y eussent jamais songé; les nôtres où tantôt les peuples se battent dans les plaines, et où tantôt les dissensions intestines s'éveillent. »

Il s'apitoie sur le sort des jeunes filles, venues dans une époque si sévère :

« C'est surtout vous, jeunes filles, que je plains du fond du cœur, vous qui venez dans un temps où l'on danse et joue si peu.

« Une jeunesse de fille est déflourée en peu d'instans. Pourriez-vous jamais porter des fleurs en des jours si rudes, si troublés?

« Oui, souvent il me semble, à voir votre jeunesse dépouillée de joie, qu'il ne vous reste plus pour refuge que le vrai, le pieux amour. »

Comme les amans interrogent toute la nature sur leur

maîtresse, il questionne toute vie, tout événement sur l'avenir de sa patrie ; il dit aux mères :

« Mères, qui vous ranimez en contemplant les traits chéris de vos enfans, et qui, par un joyeux pressentiment, voyez en eux tant d'avenir ;

« Regardez une fois bien au fond d'eux, et faites-nous sûrement savoir si les combats et les blessures des pères fructifieront dans les enfans ! »

Nous sommes en 1813. L'impulsion donnée par les poètes se communique à la jeunesse. De toutes parts on s'arme pour cette autre guerre sainte, pour l'affranchissement du territoire. Les rois de l'Allemagne reprennent le chemin de leurs trônes, où ils ne remontent que parce que leurs peuples, enflammés par de royales promesses, ont combattu pour leurs propres libertés. Mais à peine rentrés en possession du pouvoir, les rois se sont hâtés d'oublier leurs engagements. Cette fois encore, ce sont les poètes qui élèvent une voix généreuse dans l'intérêt de la justice. Écoutons Uhland :

La nouvelle muse.

« Autres temps, autres muses ! et dans cet âge d'airain, rien ne m'ébranle la poitrine, rien ne me pousse à la lutte des chants, comme de te voir portant le glaive et la balance, ô Thémis ! et de t'entendre convier les peuples à la plainte, et les rois à la raison. »

C'est en vain qu'au milieu de ces austères préoccupations, son ancienne muse le regarde de ses yeux bleus rêveurs ; il s'arrache aussitôt à la séduction :

« Je voudrais respirer une fois encore dans le royaume des fables dorées ; mais un plus sévère génie des chants s'abat soudain sur mes cordes.

« *Liberté* est le nom de ma fée aujourd'hui, et mon chevalier se nomme *Droit* : — Sus donc, chevalier, et que la farouche engeance des dragons se tienne ferme ! »

A partir de ce moment, le vieux droit est devenu l'inces-

sante pensée du poète, son génie familier, son refrain. Comme les martyrs chrétiens étaient possédés de la sainte folie de la croix, il est possédé de la sainte folie du droit, il en parle à tous et en toute occasion. C'est le souhait qu'il fait pour son peuple au renouvellement de l'année :

« Que celui qui est loyalement dévoué à son peuple lui souhaite une année bénie ! Que les anges nous préservent de la stérilité, de la gelée et des nuages lourds de grêle ! Et qu'avec le grain désiré dans la crainte, et qu'avec le vin long-temps attendu, cette année nous apporte dans sa corne le vieux, le bon droit !

« Car, puisque l'homme doit nourrir son corps, il a besoin du pain de chaque jour ; et, puisqu'il doit s'élever à la pensée, au génie, il a besoin de sa liberté ! »

C'est le seul bien qui manque à son peuple, déjà si riche par les dons de la nature et par les trésors du cœur :

Wurtemberg.

« Que peut-il te manquer, ô ma chère patrie ! On entend au loin vanter ton bonheur ; on dit que tu es un jardin, que tu es un paradis : que peux-tu désirer de plus quand l'on t'appelle heureuse ?

« Et ta campagne n'est-elle pas féconde comme une mer ? Le mont du raisin ne coule-t-il pas dans ta vallée du versant de mille collines ?

« Et les poissons ne fourmillent-ils pas dans tes fleuves et tes étangs ? Et les broussailles de tes forêts ne sont-elles pas riches en gibier et en bêtes fauves ?

« Et tes lavoirs ne blanchissent-ils pas la laine de tes moutons sur une grande moitié de ta surface ? Et ne nourris-tu pas des chèvres et des troupeaux de tous côtés ?

« Ne renomme-t-on pas au loin les arbres de ta Forêt noire ? N'as-tu pas du sel et du fer, et même une petite mine d'or ?

« Et tes femmes ne sont-elles pas économes, aimantes et fidèles ? Ne voit-on pas briller dans tes plaines des vignobles toujours verts ?

« Et tes fils ne sont-ils pas laborieux, sincères, unis ? Ne connaissent-ils pas le prix de la paix ? Ne sont-ils pas valeureux au combat ?

« Toi, terre du blé et du vin ; toi, peuple comblé de bénédic-

tions, que vous manque-t-il? — Tout et une seule chose : le vieux, le bon droit ! »

Mais sa requête n'est pas entendue. Les rois se bouchent les oreilles. Ils veulent être sourds, et peut-être ne sont-ils qu'aveugles ! A quel tribunal appellera-t-il de ce jugement inique, rendu par les juges de leur propre cause? — Au tribunal de Dieu :

Prière d'un Wurtembergeois.

« Toi qui du haut de ton trône éternel, veilles sur les peuples grands et petits, oh ! sûrement ton œil se pose aussi sur le mien : tu vois la souffrance, tu vois la moquerie.

« Jusqu'à notre roi, qui est ton esclave, la voix du peuple ne peut parvenir ; car s'il l'eût entendue, comme le peuple le désire, depuis long-temps nous posséderions le droit précieux.

« Mais pour toi toute porte est ouverte ; devant toi ne s'élève aucune cloison ; ta voix éclate dans le tonnerre du ciel : — Oh ! parle, toi, à l'oreille de notre roi ! »

Hélas ! pourquoi cette apathie ? pourquoi cette indifférence pour la régénération achetée et promise : achetée au prix du sang répandu ; promise pour relever l'indépendance du trône et non sa tyrannie ? C'est que l'ancienne vertu se corrompt, c'est que trop peu d'hommes conservent encore un cœur pour le peuple :

Un cœur pour notre peuple.

« Se glorifier avec amour des actions de nos pères, répandre leurs semences, plein de confiance dans le vieux sol ; se désoler de notre ignominie, se réjouir de notre honneur, oublier son propre moi dans le plaisir et la douleur de tous : voilà ce que l'on appelle avoir un cœur pour notre peuple.

« Briser sans crainte ce qu'ont fait nos pères, pour vouloir y substituer ses propres créations, vaine fumée ; calomnier lâchement les hommes que nous nous sommes élus, parce qu'ils n'ont pas voulu rendre hommage au plan d'hier ; ne prononcer les vieux noms que pour les railler : voilà ce que l'on appelle n'avoir point de cœur pour notre peuple.

« Aujourd'hui que l'espérance se colore d'une nouvelle lumière,

et que l'histoire du peuple se lève attendant le burin : ô prince ! pour les ancêtres duquel ont palpité nos poitrines ; ô prince ! sous les drapeaux duquel notre jeunesse a moissonné la gloire ; aujourd'hui, sans plus tarder, incline-toi vers notre douleur ! Ah ! toi, plus que personne, montre pour notre peuple un cœur ! »

C'est en vain. Les rois ont pris racine dans leur injustice, les peuples dans leur humiliation. « Il n'y a ici-bas que des commencements. » La lassitude a tout énervé. L'attente déçue n'est-elle pas le plus subtil des énervans ? Déjà les mécontents ne réclament plus. Mais le poète ne perd pas courage. Il évoquera l'ombre des morts héroïques, et leur fera demander compte de leur dévouement, aux vivans qui laissent l'ivraie détruire tant de nobles semences. C'est le génie de Kœrner, la sainte victime, qu'il appelle sur terre et qu'il charge de gourmander peuples et rois. Et quand l'héroïque fantôme a dit ses suprêmes paroles, il ajoute, en remontant aux cieux :

« Ce que je devais, je l'ai chanté, et je reprends mon vol vers les hautes demeures. Je vais raconter aux chœurs sacrés ce qu'ont vu mes regards ; je ne puis ni louer, ni condamner ; la désolation gémit encore partout ; mais j'ai vu plus d'un œil darder la flamme, et j'ai entendu battre plus d'un cœur. »

Enfin, en 1817, les Wurtembergeois obtinrent un gouvernement constitutionnel. Qui dira la reconnaissance que la nation doit au poète ? qui dira celle que nous devons à notre Béranger ? Uhland et Béranger, deux nobles cœurs qu'ont fait palpiter les mêmes sympathies, deux lyres qui ont exalté par les mêmes accords !

Analyser de telles œuvres, c'est reconstruire la vie du poète. Par quels secrets sentiers passa le jeune poète pour arriver à son but ? Sur quel banc de mousse s'est-il assis tout enfant ? A quelle source des collines a-t-il trempé ses lèvres ? De quel miel pur s'est-il nourri ? Quel vieillard rendit vivantes, en les lui contant, les merveilleuses légendes d'autrefois ? Pèlerin dans le pays des souvenirs, s'égara-t-il sou-

vent à recueillir, de la bouche du peuple, les naïfs récits, pour les redire à son tour dans ses naïves ballades? Ces précieux reenseignemens nous manquent, et le poète reste muet quand on l'interroge sur ce point. Je lui écrivis un jour pour solliciter de lui ces détails. Il me répondit que son humble flot de vie s'était englouti dans l'océan de la vie commune; qu'enfant, il avait aimé la nature comme tous les enfans de son pays; que, jeune homme, il s'était agenouillé dans une religieuse crainte devant l'amour, comme tous les jeunes hommes de son pays; que les malheurs de la patrie lui avaient allumé au cœur la même flamme qu'à tous les autres, et qu'il ne se connaissait pas d'autre passé.

A quoi j'ajoute qu'il naquit à Tubingen en 1787, et qu'il est aujourd'hui avocat à Stuttgart. Il y vit retranché dans la citadelle de ce vieux droit, qu'il assiégea si longtems, et dans l'intimité de quelques poètes, de Karl Mayer surtout, son collègue aux états de Wurtemberg. Chevalier fidèle à la liberté, jamais il n'hésite à saisir l'occasion de rompre une lance pour elle.

Nous avons montré dans Uhland, le poète patriote et libéral, cherchons en lui maintenant le poète de la nature et du sentiment, complété par une exquise sensibilité d'artiste. Ici encore des citations faites presque au hasard, seront notre plus victorieuse démonstration. Uhland a compris admirablement, que si la poésie ne doit pas se borner à un vain assemblage de mots cadencés, le sentiment seul ne suffit pas non plus pour lui donner sa beauté radieuse. Il faut que l'œil admire en même temps que le cœur s'émeut et que l'âme s'exalte. La couleur ne fera pas défaut, une couleur abondante ou discrète, suivant le sujet. Si l'homme est en scène, le sang circulera dans ses veines, sa poitrine palpitera, ses yeux rayonneront. Enfin le paysage devra se parer de verdure et de fleurs, une brise embaumée rafraîchira l'air, ou, s'il y a lieu, la foudre déchirera le nuage et la tempête mugira. Comme on revient à la simplicité et à la

nature par le dédale de la science, Uhland est retourné à la naïveté primitive et spontanée, par les sentiers de l'art. Il ressemble à ces oiseaux qui planent long-temps dans les cieux avant de trouver sur terre l'abri qu'ils désirent. Ces oiseaux se posent passagèrement sur les arbres ; ils dorment une nuit dans le bocage, y chantent quelques notes, mais ce n'est pas là qu'ils veulent couvrir. Ils s'éveillent avec l'aurore et s'élèvent avec elle dans l'azur. Et cette vie errante se prolonge jusqu'à ce qu'ils trouvent la cime écartée ou le nid de mousse que cherchait leur instinct. Là seulement ils s'arrêtent avec délices et chantent leurs amours.

Avec une telle esthétique, Uhland, qui est devenu le chef d'une école, devait commencer par proclamer la liberté de l'art, c'est-à-dire sa vérité. Il ne pouvait défendre sa cause plus habilement qu'en comparant, comme on va le voir, la poésie allemande à ces chênes séculaires qui ont toujours inspiré tant de vénération et d'amour aux imaginations germaniques.

L'art libre.

« Qu'il chante celui qui a reçu le don du chant dans la forêt poétique de l'Allemagne ; c'est de la joie, c'est de la vie que d'entendre chaque rameau résonner.

« Ce n'est pas à de rares noms orgueilleux qu'est enchaîné chez nous l'art des chants ; cette semence est répandue sur toute la terre allemande.

« Les sentimens émus de ton cœur plein, exhale-les hardiment par un son libre ; va gazouillant ton amour, et que ta colère tonne devant nous.

« Ne chantes-tu pas pendant ta vie entière, chante du moins sur la rive de la jeunesse : ce n'est qu'à la lune des fleurs épanouies que les rossignols modulent leurs accords.

« Ne peut-on relier en volume les inspirations que t'ont léguées les heures ; livre aux vents une feuille volante : une vive jeunesse la saisira au passage.

« Loin de nous, arts mystérieux, nécromancie, alchimie ! la formule ne nous retient pas dans ses réseaux ; notre art se nomme poésie.

« Nous professons un culte religieux pour le génie ; mais des

noms sont pour nous de la fumée; nous honorons dignement les maîtres; mais notre art est libre.

« Ce n'est pas dans de froides pierres de marbre, ni dans des temples lourds et morts : c'est dans les frais bosquets de chênes que s'agite et respire le dieu allemand. »

Le spiritualisme de l'Allemagne ne dédaigne pas toujours la matière, souvent il la purifie et l'idéalise. En voici un exemple dans une très courte chanson d'Uhland :

L'heureuse mort

« J'étais mort d'amoureuses délices; je gisais enseveli dans ses bras; je fus réveillé par ses baisers; je vis le ciel dans ses yeux. »

Je traduis quelques pièces où le poète s'inspire plus particulièrement de la nature.

Les ruines.

« Voyageur, endors-toi sous ces débris des temps
Dont l'antique splendeur dore encor la mémoire :
Peut-être qu'à leurs pieds des rêves éclatans
Te les reconstruiront dans leur première gloire. »

En mai.

« Les fleurs brillent comme la lumière, une auréole de verdure couronne les arbres : — Ciel, tu peux te voiler de nuages; désormais la terre a son propre éclat. »

Fête du printemps.

« Jours doux et dorés du printemps ! extase intérieure ! si jamais un chant a dû me réussir, n'est-ce pas aujourd'hui ?

« Mais en ce jour pourquoi courir au travail ? Le printemps est une haute fête : je veux me reposer et prier. »

Sur un poète mort de faim.

« Ainsi le voulut le sort; tu vécus plein de soucis, tu t'es consumé comme il convient à un poète.

« La Piéride l'avait prédit sur ton berceau. Elle consacra ta bouche pour le chant, pour rien d'autre.

« Ta mère mourut tôt : cette perte fit bien voir que tu ne devais espérer aucun abri sur cette terre.

« Le monde avec ses trésors, avec tout son superflu, doit seulement frapper les yeux : pour d'autres la jouissance !

« Le printemps était ta vie, la fleur était ton rêve. Un autre presse le raisin, un autre cueille les fruits de l'arbre.

« Bien des jours tu puisas l'eau dans la cruche, pendant que tes chansons égayaient les banquets de fête.

« Ici-bas déjà tu étais illuminé et un peu plus qu'un esprit ; maintenant tu es retourné dans la patrie où l'ambrosie enivre.

« Que l'on porte au tombeau ce qui ressemble à un cadavre : tu ne pesas point sur la terre ; que la terre te soit légère ! »

S'il vit dans l'intimité de la nature, Uhland n'en connaît pas moins toutes les tendresses de l'âme. Il les reproduit avec une délicatesse qu'apprécient surtout, en Allemagne, le cœur des jeunes filles et celui des mères. Aussi ses *Lieder* sont-ils chantés partout. Les nobles dames les modulent au piano pour tromper l'ennui des heures, et la pauvre fileuse les répète pour arriver plus vite au bout de sa quenouille. Les pièces qui suivent doivent être rangées dans cette classe :

L'enfant pieux.

« Quand la froide couche de terre
T'enveloppa comme un manteau,
Ton fils en pleurs vint, ô ma mère !
S'agenouiller sur le tombeau.

« Puis sur le tertre où tu reposes,
Au-dessus de ton front si pur,
Sa main planta deux tendres roses
Douce comme tes yeux d'azur.

« Au pied, il en mit une sombre,
Symbole, hélas ! de sa douleur ;
Et, puisque ton cœur n'eut point d'ombre,
Une blanche enfin sur ton cœur. »

L'enfant mourant.**L'ENFANT.**

« O mère ! écoute ces accords ;
 Qu'ils sont doux au cœur, à l'oreille !
 Qu'ils sont doux, ô mère ! — Et tu dors...
 Moi, cette musique m'éveille.

LA MÈRE.

« J'écoute... écoute... et n'entends rien.
 Oh ! dors, mon pauvre enfant malade ;
 Dors, le repos te fera bien ;
 Dors, ce n'est pas la sérénade.

L'ENFANT.

« Non, ce chant qui me réjouit
 Ne vient pas d'une voix mortelle ;
 C'est un chœur d'anges qui m'appelle...
 Adieu, ma mère, bonne nuit. »

Résolution.

« Elle vient dans ce vallon paisible ; je veux oser aujourd'hui l'attendre d'un cœur plus hardi. Pourquoi tremblerais-je devant cette enfant qui ne sait faire de mal à personne ?

« Tous la saluent si volontiers : moi seul je ne l'ose pas ; moi seul je fuis, et vers la plus belle des étoiles je n'ose jamais lever mes regards.

« Les fleurs qui se penchent vers elle, les oiseaux avec leurs chants joyeux, tous osent lui témoigner leur amour : pourquoi moi seul suis-je si troublé ?

« Souvent pendant les longues nuits je me suis plaint au ciel amèrement ; et jamais je n'ai osé devant elle prononcer ce seul mot : je t'aime !

« Je veux me coucher sous cet arbre ; c'est là qu'elle se promène chaque jour.

« Et lorsqu'elle passera je feindrai de dormir, et, comme si je parlais sous le charme d'un rêve, je dirai tout haut que je ne puis vivre sans son amour.

« Je veux, ô malheur ! quel effroi ! Elle s'avance de ce côté ; elle va me voir. Je veux m'enfoncer dans le bocage ; de là du moins je pourrai la voir passer. »

Le sonnet qui, malgré les louanges de Boileau, est un

poème tout romantique, le sonnet devait séduire la nouvelle et libre pléiade des poètes allemands. Tous s'éprirent de cette gracieuse fleur transplantée des régions resplendissantes du midi au milieu des brouillards du nord. Tous lui avaient confié leurs plus doux secrets de rêverie et d'amour. Gœthe seul s'était renfermé dans un injuste dédain envers le gentil poème. Lui, le magicien de la forme, le dompteur de la rime et du mètre, il avait condamné les entraves opposées au poète, dans le sonnet, par le mètre et par la rime ! Il avait d'un rire sceptique demandé le pourquoi de ce lit de Procuste, refusant d'y ployer son flexible génie. Mais un jour d'heureux caprice triompha de l'obstination du poète. Il approcha ses lèvres de l'enivrante coupe du sonnet, et si douce lui parut cette liqueur, qu'il y revint plusieurs fois dans la suite. Cette conversion fut un événement en Allemagne. Les échos répétèrent : Gœthe a fait un sonnet ! Le vieux Rhin s'en émut dans ses grottes profondes. Les sonnétistes chantèrent cette victoire sur leur mode privilégié. Uhland en plaisanta comme vous allez voir :

La conversion au sonnet.

« Toi qu'on vit récemment, de ton fauteuil critique,
 Sur nos pauvres sonnets déverser à longs flots,
 — Raffinement cruel ! — le sel de ces bons mots
 Qui pénétrèrent au vif par leur mordant attique ;
 O blanc cygne venu du pur Olympe antique !
 Pourquoi sur ton hermine autrefois sans défauts,
 Cette tache aujourd'hui de nos bourbeuses eaux ?
 Te serais-tu souillé d'un sonnet romantique ?
 As-tu donc oublié tant de dérisions,
 Et du vieux maître Voss les déclamations
 Qu'envenimaient l'injure et les cris d'anathème ?
 Ah ! tu me fais penser au précepteur grondant,
 Pour des fruits dérobés, son élève imprudent,
 Et qui s'éloigne après pour en manger lui-même ! »

Je ne sache pas que Gœthe, cet Odin poétique assis sur

la cime du Heildskiof de la littérature allemande, et suivant d'un sourire quelque peu ironique les demi-dieux et les hommes qui s'agitent sur les degrés inférieurs, ait jamais consacré d'un applaudissement public le génie d'Uhland. Nous cherchons en vain dans la moisson de vers dont il enrichissait tant de noms et d'albums, un seul quatrain — moins encore, un parcimonieux distique, à la louange du poète populaire. Faut-il voir la cause d'un tel oubli dans le malicieux sonnet que nous venons de citer? En accusons-nous l'égoïsme rancunier du poète, ou la politique obséquieuse du ministre? La muse libérale du Wurtemberg s'était compromise par ses strophes au *bon vieux droit*, de telle sorte sans doute, que sa sœur de Weymar eût été la mal venue à prononcer louangeusement son nom dans les salons du grand-duc.

Uhland, qui se faisait ainsi l'avocat du sonnet, ne s'est pourtant essayé qu'une vingtaine de fois dans cette aimable forme poétique. Nous traduisons ceux de ses sonnets qui nous paraissent les moins rebelles au mètre et au rythme de notre langue :

Les deux jeunes filles.

Deux jeunes filles sont là-haut sur la colline,
Pareilles par la grâce et la frêle beauté;
Leurs yeux plongent en bas vers le lac argenté;
Leur col paraît un col de cygne qui s'incline.

Puis l'une étend sa main blanche sur la ravine
Pour indiquer au loin le torrent irrité;
L'autre arrondit un bras sur son front velouté,
Pour soutenir l'éclat du soleil qui décline.

Jugez si dans mon sein dut éclore un désir!
Aussi mon cœur émit ce vœu par un soupir :
— « Oh! si j'étais assis auprès de l'une d'elles! »

Mais contemplant encor le couple harmonieux,
Cet autre cri sortit de mon cœur envieux :
« Non, ce serait un crime : elles sont là si belles! »

Le bouquet.

Puisque l'herbe et la fleur parlent mieux que les mots,
 Puisqu'un aveu d'amour s'exhale de la rose,
 Que le *Vergiss-mein-nicht* de souvenir s'arrose,
 Que le laurier dit : gloire ! et le cyprès : sanglots !

Si, pour le cœur épris de symboles nouveaux,
 Un sens naïf encor sur les couleurs se pose,
 Si l'envie ou l'orgueil dans le jaune repose,
 Et si l'espoir voltige entre les verts rameaux ;

J'ai bien fait de cueillir des fleurs de toute sorte
 Et de toute couleur que, tremblant, je t'apporte
 Dans ce bouquet sans art d'où plus d'un parfum sort :

« Car à toi j'ai voué ma joie et ma souffrance,
 Mon amour envieux, ma foi, mon espérance,
 A toi ma gloire, à toi ma vie, à toi ma mort. »

Le bois.

« Ce qui parfois calma mon esprit et mon cœur,
 La verdure au printemps, la rosée à l'aurore,
 Un rêve cette nuit vint me le rendre encore,
 Car j'errais dans un bois embaumé de fraîcheur.

Et vous dont m'enivra souvent la douce odeur,
 Boutons mi-clos, j'ai cru vous respirer encore
 — Plus doux, car au sentier soudain je vis éclore
 Chasseresse légère et de ce bois la fleur.

Elle fuit ; suppliant, je poursuis la rebelle :
 Déjà je tends les bras, et je vais la toucher...
 Lorsque s'évanouit mon beau rêve infidèle.

— Pas même en songe, hélas ! ne puis-je t'approcher,
 Bonheur ? Non-seulement a disparu la belle,
 Mais le bois où mes pas auraient pu la chercher. »

Sonnet-Écho.

« La cloche que soudain l'on cesse d'ébranler,
 Long-temps encor résonne en sa hauteur sonore ;
 Bien qu'au plus bas du mont, il doit courir encore,
 Le piéton haletant qui craint de chanceler ;

Le tison qui finit longuement de briller,
D'un rayon imprévu tout-à-coup se colore ;
Une tardive fleur, doux adieu, veut éclore
Au rameau que l'automne, hélas ! vint dépouiller.

La chanson qu'entonna de tout son cœur fidèle
Le berger amoureux qui célèbre sa belle,
Un écho la prolonge avec un long soupir.

Ainsi m'arrive-t-il, inassouvi poète :
A cette heure où la muse en moi s'endort muette,
Je dois écrire encor ce sonnet pour finir. »

On sait que les poètes populaires foisonnaient autrefois en Allemagne. Les *maîtres chanteurs* (*meistersängers*), se formaient dans la chambre étroite de l'ouvrier. Le fameux Hans Sachs était un cordonnier de Nuremberg. Les diverses corporations avaient leurs confréries de poètes qui s'inspiraient laborieusement sur un sujet donné, presque toujours sur leur profession, dont ils rimaient les joies et les misères, les règles et la discipline, et dont ils cherchaient à reproduire les moindres bruits, les moindres traits caractéristiques, par l'arrangement matériel des vers et par l'harmonie imitative des mots. Peu de grandes pensées jaillissaient de là, mais l'élément poétique circulait dans le peuple, et les côtés obscurs de la vie commune en recevaient comme une douce lumière. L'amour du métier s'en accrut et l'esprit de corps se fortifia. Une émulation continuelle de chants s'alluma entre les poètes des corporations diverses. Les ouvriers s'animaient à l'ouvrage en s'accompagnant de chansons, inspirées par cet ouvrage même, et graduées comme lui. Dès-lors, la semence du chant, comme dit Uhland, se répandit et fructifia sur toute la terre allemande. Les chants de corporations formèrent une chaîne, qui s'étendit sans interruption, et à laquelle les poètes modernes ont ajouté de nombreux anneaux. Voici comment Uhland a développé le thème du forgeron :

Le forgeron.

Droit près de l'enclume,
Il mouille, il allume
Le charbon qui fume
Au vent du soufflet.

Il pense à sa belle...
L'ardente étincelle
Bientôt lui rappelle
Que le fer est prêt.

Son œil noir scintille,
Car le métal brille,
Rugit et petille
Hors du feu qui luit.

Son lourd marteau broie
La barre qui ploie ;
L'étincelle ondoie
Rouge autour de lui.

Après les chants de métiers, viennent ceux du compagnonnage. Les meilleures années des artisans et des étudiants, sont sans contredit celles qu'ils emploient à courir le monde, soit pour se perfectionner dans leur art, soit pour évoquer, sur les lieux classiques, l'ombre des hommes célèbres, et le souvenir des grandes actions, dont la mémoire est pleine. Ceux que la muse a choisis pour ses disciples vont ainsi butinant le suc de leur miel futur. Les peuples du nord apprécient tellement l'utilité de cette éducation du poète par la nature, que plusieurs d'entre eux accordent des frais de voyage (*reisestipendia*), à leurs jeunes compatriotes pauvres dont le talent aspire à se compléter. Ainsi voyageaient au moyen-âge, les bardes et les minnesingers, qu'un poète allemand a bien nommés les chevaliers errans de la poésie.

Leurs tournois étaient les combats de doux refrains, luttés qui pourtant devenaient quelquefois terribles, comme nous le prouve ce fameux combat de la Wartburg, où les vaincus

devaient mourir. Mais d'ordinaire, à ces joutes d'images et de rimes, les lances brisées n'étaient que des cordes rompues au socle de la lyre. Un *lied* d'Uhland décrit avec une charmante précision cette vie nomade et toujours fêtée du minnesinger. — Ses chansons, dit-il, brillent comme un diadème de fleurs autour de son front. Elles l'accompagnent comme des amantes à travers le muet bocage. Il arrive aux fêtes populaires ; il chante dans la salle royale ; la foule des convives s'étonne ; sa chanson illumine le festin ; les plus belles d'entre les femmes le couronnent de fleurs éclatantes ; son œil respendit de joie, et ses joues s'enflamment.

Les *lieder* de voyage d'Uhland sont autant de petits drames. Le poète prend ses héros tels que le hasard les lui envoie ; ici, c'est un chasseur, plus loin, un pauvre musicien ; ou c'est le vent de tempête qui lui souffle des notes sombres et voilées. Une autre fois, un bon pommier, au pied duquel s'est endormi le poète, secoue ses belles pommes sur le pèlerin altéré qui s'en régale au réveil. Mais parmi toutes ces chansons, dont plusieurs ne sont que de charnants badinages, il en est une que je veux traduire, parce qu'elle exhale ce parfum des bonnes vieilles mœurs allemandes et de leur antique hospitalité :

Le droit domestique.

« Hôte que le Dieu bon m'envoie,
Sois bien venu dans ce vallon !
Pends ton manteau, pose avec joie
Contre le mur ton blanc bourdon.
Et siège au plus haut de la table ;
Cet honneur attend l'étranger.
La fatigue du jour t'accable ;
Puisse un vin pur te soulager !
Si l'injustice et la vengeance
T'exilèrent d'un sol chéri,
Sous mon toit avec l'espérance
Retrouve ami, famille, abri.

Mais retiens ma prière unique :
 — Garde-toi bien, hôte pieux,
 D'affaiblir le droit domestique,
 Les vieilles mœurs de nos aïeux. »

Le sentiment qui anime ces strophes prouve à quel degré le poète possède l'idéal chevaleresque. Ce caractère élevé de sa muse éclate surtout dans ses ballades et dans ses romances; et c'est par ces dernières, à mon avis, que Louis Uhland, qui compte tant et de si gracieux imitateurs, est resté complètement inimitable.

Avant d'entrer dans ce frais domaine du poète, où nous aimerons à nous égarer en de charmans détours, signalons deux genres de composition, tout-à-fait opposés l'un à l'autre, et dans lesquels Uhland s'est plus d'une fois essayé avec l'art consommé des maîtres : je veux parler de la *Chanson à boire* et de la *Ballade* ou *chant religieux*. Le poète a presque toujours pris ses motifs religieux dans le moyen-âge catholique, dans la vie contemplative de l'abbaye et du cloître. C'est le thème inévitable du renoncement aux joies passagères du monde pour les saintes voluptés du ciel. Parfois, par un artifice de contraste poétique, l'œil de la nonne qui se lève en extase vers la céleste patrie, se mouille tout-à-coup d'une larme arrachée par un tendre souvenir de l'exil terrestre, auquel elle veut en vain ne plus penser. — La chanson à boire n'est le plus souvent qu'une ode panthéistique où, comme à travers un prisme, se reflètent les mille rayons de l'espérance, de l'illusion et du rêve, avec une foule d'images tour à tour réelles et fantastiques; mais l'impression que vous laisse l'ensemble ne manque jamais d'être salulaire et morale; on en jugera par ces strophes :

Chanson à boire.

« Nous n'en sommes plus à notre premier verre ;
 Nous n'en sommes plus aux premières chansons ;
 Aussi, vaguement, tour à tour nous pensons
 A maint vague bruit, à maint vague mystère.

Et nous pensons au sombre bois
Où les sombres autans rugissent ;
— Du cor j'entends la claire voix ;
Les meutes croisent leurs abois ;
Les coursiers écumans hennissent ;
Le cerf s'élance dans les flots,
L'eau pure se trouble et frissonne ;
L'arquebuse du chasseur tonne,
Et le bois se remplit d'échos.

Nous n'en sommes plus à notre premier verre, etc.

Et nous pensons aux sombres mers
Où les sombres vagues rugissent ;
— Voici l'orage et les éclairs ;
Les flots se heurtent dans les airs,
Les tourbillons béans mugissent.
En vain le pauvre esquif là-bas
Lutte, lutte : — Il chancelle et sombre :
Que son cri de détresse est sombre !
Orphelins et veuves, hélas !

Nous n'en sommes plus à notre premier verre, etc.

Nous pensons aux sombres combats
Où tombent nos frères fidèles :
Les lances volent en éclats ;
Les ardents coursiers sous leurs pas
Font jaillir maintes étincelles ;
Aux sons des clairons, des tambours,
Les guerriers exaltés frissonnent ;
Les boulets enflammés sillonnent
Les murs chancelans et les tours.

Nous n'en sommes plus à notre premier verre, etc.

Et nous pensons au dernier jour ;
Et nous entendons la trompette,
La trompette du dernier jour,
Qui réveille le passé sourd
Et ranime la mort muette :
— Sans bornes s'entr'ouvre le ciel ;
Des auges, agitant des palmes,
Ombragent, rayonnans et calmes,
L'auréole de l'Éternel.

Nous n'en sommes plus à notre premier verre.

Après avoir pensé long-temps
 Au bois, à la chasse sauvage,
 Aux flots, aux tonnerres grondans,
 Aux chocs sanglans des combattans,
 Au dernier jour du long voyage;
 A nous-même enfin nous pensons,
 A notre bruyante allégresse,
 A nos chansons, à notre ivresse,
 A nos verres que nous heurtons.

Nous n'en sommes plus à notre premier verre;
 Nous n'en sommes plus aux premières chansons;
 Aussi, vaguement, tour à tour nous pensons
 A maint vague bruit, à maint vague mystère. »

Ces strophes sont, à notre avis, un modèle de la chanson à boire telle que la comprennent et la chantent les Allemands. Toutes les pensées, tous les sentimens qui font battre le cœur de l'homme y trouvent successivement leur place : c'est toujours l'éternel souci de la nature, de la patrie symbolisée dans les vieilles forêts, de la vie à venir; le même entraînement curieux vers la vague horreur et vers les flot-tantes rêveries. Les poètes allemands ont ainsi donné à la chanson à boire un caractère d'élévation qui lui manque chez nous. Ils considèrent le vin comme un moyen d'exalter en eux les nobles facultés. C'est dans le même sens qu'un jeune poète d'un grand avenir, M. Victor de Laprade, a écrit ce beau vers sur le vin :

« Buons-le chastement comme le sang d'un Dieu. »

Donnons maintenant un exemple de la ballade ou chant religieux :

La nonne.

Une nonne pâle et sereine
 Dans les jardins du cloître errait;
 La lune l'éclairait à peine.
 Au bord de ses longs cils d'ébène
 Une larme d'amour tremblait.

« Cher fiancé, qu'à ton aurore
 La mort, hélas ! vint réclamer,
 J'oserai donc t'aimer encore !
 Tu deviens l'ange qu'on implore,
 Et l'ange on peut oser l'aimer ! »

Au pied de la sainte patronne
 S'arrêta son pas chancelant.
 Un doux regard de la madone,
 S'y posant comme une couronne,
 Fit rayonner son beau front blanc.

Là, s'agenouillant en prière,
 Calme et céleste, elle fixa
 Ses yeux sur la sainte de pierre...
 Puis la mort ferma sa paupière,
 Et son long voile s'abaissa.

Un grand nombre des ballades d'Uhland se rattachent aux cycles épiques de l'Allemagne. Le poète est à la tête de ces modernes rhapsodes qui préparent à un nouvel Homère germanique les élémens d'une nouvelle épopée dont le moyen-âge fournira le sujet, les mœurs, les croyances merveilleuses et les couleurs. Parmi les légendes héroïques, Uhland s'est particulièrement occupé des traditions relatives à Siegfried et aux héros des Niebelungen. Plusieurs de ses ballades pourraient être interpolées dans tel chant original de ce vieux poème, les strophes suivantes, par exemple, qui semblent provoquer l'archet d'un autre Volker, à la cour somptueusement barbare d'un autre Hetzel :

Les trois chansons.

Sur les hauts degrés de son trône était assis le roi Siegfried :
 « Joueurs de harpe, qui de vous me chantera la plus jolie chanson ? » — Et un jeune homme s'élança promptement hors de la foule, la harpe dans la main, le glaive à la ceinture.

— « Je sais trois chansons. La première, tu l'as sans doute oubliée depuis long-temps : tu as assassiné mon frère ! Oh ! mais tu l'as assassiné !

« L'autre chanson, je l'ai improvisée pendant une nuit de tem-

pête et d'éclairs : tu dois te battre avec moi à la vie, à la mort ! — Oh ! mais à la vie, à la mort ! »

— Alors il posa sa harpe sur la table, et ils tirèrent tous deux leurs épées impatientes; et ils se battirent long-temps avec un bruit sourd ; puis enfin le roi tomba sur les hauts degrés de son trône.

« Maintenant j'entonne la troisième, la plus belle de mes chansons. Le roi Siegfried est étendu dans les flots rouges de son sang ! Oh ! mais dans les flots rouges de son sang ! »

Cette ardeur farouche des races énergiques que Rome appelait dédaigneusement barbares, et qui devaient vaincre les conquérans du monde, respire dans ces vers. Cette corde d'airain a souvent résonné sur la lyre d'Uhland ; il a surtout consacré à la bataille d'Hastings et à certains souvenirs de Guillaume le Normand, une série de romances et ballades qui seraient fort du goût de notre grand historien, M. Augustin Thierry, et que Chatterton n'aurait pas moins admirées. On le voit, c'est avant tout l'élément épique qui attire le génie d'Uhland. Cette vocation était chez lui si impérieuse, que même en s'inspirant des sentimens et des idées de son époque, il a encore écrit des fragmens d'une épopée future. Tout, sous sa main, prenait les proportions simples et majestueuses du poème épique, et c'est ainsi que m'apparaissent la plupart de ses chansons patriotiques de 1812 et 1813, ces années promises à l'épopée germanique, et même ses protestations rimées en faveur du bon vieux droit. Ne croirait-on pas, dans le morceau suivant, lire un fragment retrouvé des anciens chants erses ?

Le roi aveugle.

Pourquoi tous ces guerriers du nord assemblés sur la grève ? que veut le roi aveugle, le vieux roi dont le front se couronne de cheveux blancs ? Courbé sur son bâton qui plie, il pousse des cris douloureux ; il appelle, et l'écho de l'île lui répond au delà du bras de mer.

— Rends-moi, lâche brigand, rends-moi ma fille que tu retiens captive dans le creux de ce rocher. Le jeu de sa harpe, ses chants si doux étaient le bonheur de ma vieillesse. Tu l'as ravie aux dan-

ses sur la verte rive : honte à jamais à toi ! Sous ton crime s'affaisse ma tête grise.

Soudain au bord de la caverne apparaît le brigand à la stature colossale, à l'œil farouche. Il brandit son épée menaçante et en frappe son bouclier :

— A quoi bon tes nombreux archers, puisqu'ils souffrent ce rapt ? A quoi te servent ces guerriers, si pas un d'eux n'ose combattre pour ta fille ?

Cependant les guerriers restent muets, aucun ne sort des rangs. Vainement le roi se tourne vers eux dans sa détresse, il s'écrie :

— Je suis donc tout à fait seul !

Mais son fils, serrant la main du vieillard :

— O mon père, permets-moi de combattre, je sens mon bras si plein de force.

— O mon fils, l'ennemi a la taille des géans ; personne encore n'osa se mesurer contre lui. Mais un noble sang bouillonne dans tes veines, je le sens à l'étreinte de ta main. Prends donc ma vieille épée, c'est le prix des scaldes : si tu succombes, les flots engloutiront le malheureux vieillard.

Écoutez ! c'est le frémissement de l'écume, le murmure de la barque sur les flots. Le vieil aveugle lève la tête, pour aspirer le son. Puis tout se tait à l'entour, jusqu'à ce que du bord opposé s'exhalent un retentissement de boucliers et de glaives, et des clameurs furieuses que répète un écho sourd.

Tout à coup le vieillard s'écrie dans la joie :

— Oh ! dites-moi, que voyez-vous ? C'est mon épée, je la reconnais à ce bruit perçant ! Le brigand a succombé, il a reçu sa sanglante récompense ! Gloire à toi, le vainqueur entre tous, le vaillant fils du roi.

Puis le silence recommence. Le roi relève la tête pour aspirer le son.

— Qu'entends-je venir sur la mer ? C'est un bruit de rames, un clapotement de vagues.

— Voici qu'ils abordent, voici ton fils armé du glaive et du bouclier ; voici ta Gunild aux cheveux d'or.

— Dans mes bras ! s'écrie le vieillard ; et sa voix roule et retentit de la colline sur la grève. — Maintenant ma vieillesse sera pleine

de joie et ma tombe glorieuse ! O mon fils, place à ma droite ma bonne épée, et toi, ma Gunild, chante-moi le chant du cercueil ! »

Deux de ces ballades, moitié épiques, moitié fantastiques, d'Uhland, sont surtout populaires en Allemagne : *la Malédiction du poète* et *le Château au bord de la mer*. Le sujet de la première de ces pièces est la cruauté moqueuse avec laquelle de puissans seigneurs ont repoussé un barde pauvre, mais inspiré. Le barde se venge en lançant l'anathème contre les murs orgueilleux qui abritent ces hommes impies, et ses strophes irritées font tomber le palais en ruines. J'essaye de traduire dans le rythme adopté par le poète la seconde de ces pièces :

Le château au bord de la mer.

As-tu contemplé le manoir,
Le vieux manoir sur le rivage ?
Rose et doré, plus d'un nuage
Passe au-dessus de son front noir.

Il projette une ombre inquiète
Dans les flots bleus en s'y penchant ;
Vers la fournaise du couchant
Il élève son large faîte.

— « Oui, j'ai contemplé le manoir,
Le vieux manoir sur le rivage :
La lune sortant d'un nuage
Illuminait son faîte noir. »

Les vents de la mer et les ondes
Exhalaient-ils un son perçant ?
Un chant de fête, un joyeux chant
Venait-il des salles profondes ?

— « Les vents de la mer et les flots
Dormaient dans un morne silence :
J'entendis dans la salle immense
Un chant de plainte et des sanglots. »

Vis-tu sur les degrés du trône
S'avancer un couple royal ?
Sur le rouge manteau ducal
Vis-tu rayonner la couronne ?
Vis-tu folâtrer autour d'eux,
Vive étoile de la famille,
Une charmante jeune fille
Au doux regard, aux blonds cheveux ?
— « Oui, j'ai vu le couple du trône,
Mais en grand deuil... et la couronne
Sur aucun front n'étincela,
Car la vierge n'était plus là. »

La jeune école de peinture de Dusseldorf a fait un admirable tableau sur le sujet de cette ballade. Ce qui frappe d'abord dans cette toile, c'est le riche éclat du paysage ; le soleil dans toute sa gloire illumine le château qui jette le contraste de son ombre dans les flots étincelans ; puis, le regard d'abord ébloui s'habitue à cette pompe, et remarque bientôt les détails. Alors seulement il aperçoit sur la terrasse le roi et la reine, sombres et vêtus de noir. Pourquoi cette tristesse opposée à cette joie ? A peine a-t-on fait cette réflexion, que l'on aperçoit dans une salle une jeune fille pâle et couverte du linceul funèbre. C'est le mot de l'énigme.

Parmi les romances de pure imagination, je ne citerai que deux pièces qui suffiront pour donner une idée de la fantaisie gracieuse et de la naïveté inimitable dont Uhland a su enrichir ces petits poèmes. Quoi de plus frais que l'invention et l'exécution de la petite idylle qui suit ?

La fille de l'orfèvre.

Un orfèvre était assis dans sa boutique au milieu des perles et des pierres précieuses. — « Hélène, dit-il à sa fille, le joyau le

plus pur que j'aie trouvé jusqu'à ce jour, c'est pourtant toi, ma chère enfant. »

Un beau chevalier entra. — « Bonjour, gracieuse enfant; bonjour, mon cher orfèvre. Je viens te prier de faire une magnifique couronne pour ma douce fiancée. »

Lorsque la couronne fut terminée, riche et tout étincelante, Hélène, plongée dans la tristesse, ne se vit pas plutôt seule, que, suspendant à son bras la somptueuse parure :

— « Ah ! bienheureuse, pensa-t-elle, la fiancée qui doit porter cette couronne ! Si seulement ce beau chevalier daignait m'offrir une couronne de roses, que je serais joyeuse ! »

Peu de temps après, le chevalier entra. Il examina la couronne avec une grande attention. — « Mon cher orfèvre, dit-il ensuite, je te prie de faire maintenant une bague de diamans pour ma douce fiancée. »

Lorsque la bague fut terminée, Hélène, plongée dans la tristesse, ne se vit pas plutôt seule, qu'elle la mit à son doigt.

— « Ah ! bienheureuse, dit-elle, la fiancée qui doit porter cet anneau ! Si seulement ce beau chevalier daignait m'offrir rien qu'une boucle de ses cheveux, que je serais joyeuse ! »

Peu de temps après, le chevalier entra ; il examina l'anneau avec une grande attention. — « Mon cher orfèvre, dit-il ensuite, tu as si finement travaillé cet anneau que je destine à ma douce fiancée !

« Mais pour que je voie comment ces bijoux lui siéront, approche un peu, gracieuse enfant : permets-moi de t'essayer cet ornement fiançal de ma bien-aimée : elle est belle comme toi. »

C'était un dimanche matin ; aussi la jeune fille avait-elle revêtu sa plus belle robe pour aller à l'église.

Toute rouge d'une aimable pudeur, elle s'arrêta devant le chevalier. Celui-ci lui posa sur la tête la couronne d'or, lui mit au doigt le petit anneau, puis lui serrant la main :

— « Douce Hélène, chère Hélène, dit-il, tout ceci n'est pas un jeu ; c'est toi qui es la charmante fiancée à qui je destinais cette couronne d'or et cet anneau. »

Le caractère dominant de ce morceau, c'est l'idéale limpidité de l'amour allemand. La ballade par laquelle nous

voulons terminer nos citations se distingue, au contraire, par une certaine rusticité antique, plus franche d'allure et de ton que les idylles de Gessner, et qui rappelle quelques-uns des épisodes les plus simples et les plus touchans de la Bible :

Marie la faucheuse.

— « Bonjour, Marie, aux champs la première toujours !
Tu me rappelles Ruth, la moissonneuse antique :
Si tu fauches le pré, de cette heure en trois jours,
Je te veux pour époux donner mon fils unique. »

— Le fermier orgueilleux et riche l'a promis.
Marie, oh ! comme bat son cœur plein d'allégresse !
Ses yeux sont plus brillans, ses bras mieux affermis ;
Comme bruit sa faux ! comme l'herbe s'abaisse !

Midi brûle ; l'épi s'incline dans le champ ;
La soif cherche la source, et le sommeil l'ombrage ;
L'abeille seule encor butine en bourdonnant ;
Marie est sa rivale et poursuit son ouvrage.

Le soleil fuit ; la cloche éveille les échos ;
En vain le voisin crie : Assez pour la journée !
En vain partent faucheurs, et pâtres, et troupeaux :
Marie aiguise encor sa faucille obstinée.

Et voici la rosée, et l'étoile reluit ;
L'herbe fume ; on entend le rossignol qui chante.
Marie est insensible au barde de la nuit ;
Elle agite toujours sa faucille tranchante.

Ainsi du soir à l'aube et de l'aurore au soir,
Se nourrissant d'amour en douce confiance.
Le troisième soleil se lève : — Oh ! venez voir,
Marie heureuse enfin et pleurant d'espérance !

— « Bonjour, Marie, eh quoi ! tout fauché ! noble ardeur !
Ah ! je veux te payer dignement, sur mon âme
Quant à mon fils... tu pris pour grave un mot rieur :
Insensés et naïfs les cœurs qu'amour enflamme ! »

Il dit, et passe..... Hélas ! pauvre Marie ! Alors
Ton cœur brûlant se glace et ton beau corps chancelle :
Sans voix et ton esprit brisé dans ses ressorts,
On te trouva sur l'herbe, ô faucheuse fidèle !

Plus d'une année encor, muette et sans raison,
Elle vécut de miel et d'eau, la malheureuse...
Ah ! creusez son tombeau sous le plus vert gazon :
On ne rencontre plus tant aimante faucheuse !

Nous avons traversé toute l'œuvre lyrique d'Uhland, et nous pourrions comparer le voyage que nous venons d'accomplir à ces excursions merveilleuses que l'on ne fait plus guère aujourd'hui que dans les contes, au milieu des forêts enchantées. Uhland a été effectivement pour l'Allemagne l'ainable enchanteur qui, durant des jours pénibles et de rudes épreuves, tourna les regards attristés de ses compatriotes vers des temps meilleurs et plus glorieux.

Dans ces dernières années, une turbulente école de poètes politiques, s'est montrée ingrate envers le vieux maître, en lui reprochant d'avoir endormi la jeune liberté de l'Allemagne au milieu des légendes et des fleurs féodales. Cette fougueuse phalange de nouveaux poètes oubliait trop la lutte courageuse d'Uhland en faveur du bon vieux Droit de son pays, et la part d'honneur qui lui revient dans la charte, octroyée en 1817, par le roi de Wurtemberg. Uhland s'est si complètement dévoué aux intérêts politiques de sa nation, qu'il leura, depuis trente ans, sacrifié les intérêts de sa muse. Le poète devenu député depuis la constitution nouvelle du gouvernement wurtembergeois, semble avoir renoncé pour

toujours à cette adorable chimère de la poésie qui l'avait pourtant traité avec tant de faveur. Sans doute qu'une telle résolution prouve de la force de caractère, mais nous sommes de ceux qui ne peuvent se résoudre à l'admirer. Nous serions bien plutôt porté à formuler une plainte sévère contre le poète qui a sacrifié à un intérêt purement humain une faculté d'origine céleste, et dont l'influence sur l'esprit et le cœur des hommes eût été incomparablement plus efficace et plus douce que les plus beaux discours parlementaires.

C'est ce regret qui nous a inspiré l'épître par laquelle nous croyons pouvoir prendre congé du poète :

A Uhland.

J'ai repris ton volume, ô maître de la lyre !
Et tes vers m'ont ravi dans le féerique empire.
Tout un monde charmant de rêves et de fleurs,
Frais Eden émaillé de naïves couleurs,
S'est réveillé d'abord à ta voix de poète
Dans la vierge splendeur des premiers jours de fête.
Le pompeux moyen âge avec ses chevaliers,
Les faucons ravisseurs et les nains familiers,
Les tendres troubadours aux douceurs énervantes,
Les trouvères moqueurs aiguisant leurs sirventes,
A mes yeux éblouis passaient, chantaient en chœur,
Fantômes évoqués par ton luth enchanteur.
Puis, la scène changeant, une rumeur lointaine
Naît, grossit ; les bergers accourent dans la plaine ;
Aux accords amoureux l'aigre cri des clairons
Succède ; des fusils brillent au haut des monts ;
Et dans ces champs fleuris, si paisibles naguère,
Descendent tout à coup le carnage et la guerre.
Ton vers lui-même alors, s'allumant aux combats,
Domine dans les rangs les sinistres éclats

Du tocsin, des canons ; et les strophes sanglantes
Raniment des guerriers les âmes défaillantes ;
Puis lorsque fume encor, de martyrs encombré,
Ce doux sol libre enfin , ce sol deux fois sacré,
Un hymne qu'on croirait écrit sur le lieu même
Rend grâce au Dieu vengeur — et c'est ton chant suprême.

As-tu jeté ton luth, en ce jour solennel,
Aux flots ensanglantés du fleuve paternel ?
Croirai-je qu'à l'aspect de son poète en armes
Ta muse pour toujours a fui, pâle d'alarmes ?
Car ta lyre se tait depuis plus de trente ans
Et ton cœur reste sourd à l'appel des printemps.
On dit que dans Stuttgart, ta fumeuse patrie,
Ce qui fait désormais ta grave rêverie,
C'est le droit, le droit seul, et que sur ton bureau
On ne voit en honneur que discours de barreau,
Et le code tout fier d'étaler sur la table
D'un poète divin, son ennui respectable.
O déplorable erreur d'un noble dévouement !
O de nos jours troublés fatal aveuglement !
Politique ennemie, onde impure et perfide
Qui mêles ton limon au flot le plus limpide,
Et qui du chanfre ailé, douceur du souvenir,
Ne fais qu'un orateur qu'oubliera l'avenir !
Uhland, n'as-tu jamais, lorsque la vigne pleure
Et qu'un zéphyr chargé de vifs parfums t'effleure,
Lorsqu'un sang attiédi bat ton cœur oppressé,
N'as-tu jamais senti le regret du passé ?
La nuit, lorsqu'à travers ta fenêtre et ses voiles
Glissait furtivement un rayon des étoiles,
Quelque mélancolique image d'autrefois
Passant entre tes yeux et le livre des Lois,
N'a-t-elle donc jamais mouillé la froide page
D'une larme honorant le poète et le sage ?

Mais ce doute est cruel et peut-être offensant ;
Pardonne, maître austère, à ce cœur frémissant
Qui, sans cesse ébloui d'une douce chimère,
S'irrite au seul penser d'une muse éphémère,

Et, trop prompt à juger ce qu'il ne peut savoir,
Allait te faire un tort d'accomplir un devoir.
Oui, pareil aux Germains, les courageux ancêtres,
Qui, pour venger un mort ou pour punir des traîtres,
Quittaient le seuil natal, et rivant dans leur chair,
— Gage de leur serment — une chaîne de fer,
Juraient de la porter avec persévérance
Jusqu'à ce que le sang assouvît leur vengeance ;
Pareil à ces Germains, peut-être as-tu juré
D'imposer à ta muse un silence sacré,
Jusqu'au temps où vos rois rempliraient la promesse
Arrachée à la peur en des jours de détresse.

Oh ! que rouvrant enfin ton cœur longtemps fermé,
Il brille sans retard sur ton sol tant aimé,
Ce généreux soleil qui fait les âmes fières
Et fertilise encor le sein fécond des mères !
Que ses tièdes rayons, dorant tes cheveux blancs,
D'un libre et long bonheur couronnent tes vieux ans,
Et puissent nos enfans, beau vieillard centenaire,
Attentifs à ta voix, t'honorer comme Homère !





WILHELM MÜLLER.



ILHELM Müller naquit à Dessau, le 1^{er} octobre 1794, d'une famille peu favorisée par la fortune. Son père, honnête artisan, s'était acquis par son talent une petite renommée dans sa ville natale. Il eut six enfans, dont cinq moururent dans leurs fraîches années. Ce fut donc sur Wilhelm que se reportèrent une tendresse et une sollicitude partagées naguère entre plusieurs. Cette sollicitude s'accrut encore de craintes causées par la complexion peu robuste de l'enfant. On ne redouta pas moins la contrainte pour son esprit que pour son corps. On les plaça tous deux sous la tutelle salutaire de la nature, et tous deux, l'esprit surtout, reçurent d'elle la plénitude de leur développement. Le corps de Wilhelm lui dut sans doute la puissance de vie, et son esprit la puissance d'originalité.

Le premier livre dans lequel il essaya de lire fut le livre animé des symboles. Ce qu'il comprit instinctivement d'abord, ce fut le soleil, les brises, toutes les teintes du ciel, tous les frémissemens du mois de mai, tous les soupirs de l'automne. A l'aube de l'adolescence, il avait accompli déjà plusieurs voyages sur différens points de sa terre natale,

voyages qui mirent en lui le germe de cette fantaisie nomade, dont il reçut plus tard tant de fleurs charmantes.

Dans cette indépendance errante et rêveuse, son imagination prit un prompt essor. A l'âge de quatorze ans, Wilhelm avait composé tout un volume de vers sous la forme d'Odes, d'élégies, de chansons, voire même de tragédies. Il s'était complu à en copier élégamment le manuscrit, comme Goëthe rapporte qu'il le fit lui-même pour les essais de sa muse non moins précoce. Ainsi que Goëthe, et peut-être à son exemple, il détruisit courageusement dans la suite, ces chères pages d'initiation. Vers ce temps, il noircissait de ses rimes les tables de l'école. L'heure solennelle devait sonner bientôt, l'heure qui décide du génie. Il devenait urgent pour Wilhelm, que la réflexion et la science réglassent son imagination. Il importait que cet esprit descendît en lui-même, et qu'il comparât les sentimens et les choses, afin d'acquérir le goût, c'est-à-dire l'intelligence délicate dans le choix. Müller dut ce bienfait à un malheur : sa mère mourut ; son père, dont la plus douce espérance avait toujours été l'avenir de son fils, vit désormais dans cet avenir sa plus douce consolation. Cette pensée le détermina à contracter une seconde union, dont les avantages le mirent à même de développer les heureuses dispositions de Wilhelm, en l'envoyant à l'université. Le jeune homme partit pour Berlin. C'était en 1812. Il avait dix-huit ans, et il était poète ! Les chaires de la science venaient de se transformer en tribunes d'affranchissement. Bien loin, à l'horizon du nord, s'allumait l'incendie de Moscou ; partout à l'entour s'enflammait la colère de la nationalité allemande.

Les hourras de Jahn et de Arndt préludaient au hourra suprême de l'épée de Théodor Körner. Wilhelm Müller arrivait à temps pour ceindre le glaive du volontaire. Selon

les paroles d'Uhland, avant de s'occuper d'art, il fallait rendre à l'art une patrie. Pour aider à la reconquérir, Wilhelm combattit à Lutzen, Bautzen, Hanau et Culm. Plus tard, il suivit l'armée prussienne dans les Pays-Bas; puis, quand tout fut consommé, il retourna par Dessau à Berlin.

Müller ne tarda pas à devenir l'âme d'une société de poètes, qui conçurent l'idée d'unir leurs noms dans une même œuvre, comme leurs cœurs l'étaient dans une même amitié. Ce projet se réalisa; ils publièrent un volume de poésies, sous le titre expressif de *Fleurs d'alliance*. Les plus fraîches et les plus parfumées étaient de Müller, qui révélait ainsi la grâce de son imagination et la candeur de son âme.

Ici s'ouvre la période la plus active de son esprit. Il mène de front la création et l'étude. De la poésie on le voit passer à la critique; de la critique à la traduction d'ouvrages étrangers. Son nom devient l'hôte bien accueilli des revues périodiques. En 1818, il publie une version allemande du *Docteur Faust* de Marlow.

Dans l'intervalle, le comte Sack, partant pour l'Égypte, prie l'Académie des sciences de Berlin, de lui désigner un savant dont il ferait son compagnon de route et défraierait le voyage. Le choix tombe sur Müller. L'itinéraire traçait le chemin par Constantinople. Les voyageurs s'arrêtent deux mois à Vienne pour étudier le grec moderne. Puis soudain une brise d'Italie passant sur le front de Müller, il ne rêve plus qu'à cet éden des poètes, et fait si bien qu'il détermine le comte à visiter Venise, Florence et Rome. Cette vie italienne l'enchaîna si invinciblement de ses bras de Syrène, que le comte Sack dut se résigner à partir seul pour l'Égypte. Wilhelm ne revint que l'année suivante à Berlin par le Tyrol et la Bavière.

Plus d'un bonheur l'attendait dans sa ville natale. Une

chaire de littérature grecque et latine est créée à Dessau ; on l'y appelle. Le duc régnant conçoit la noble pensée d'enrichir la bibliothèque publique, et de faire présider le discernement et l'ordre au choix et au classement des livres ; il en confie la direction à Müller. Ce fut une des plus douces joies de sa vie. Désormais il allait donc vivre dans la compagnie fidèle de ces amis de tous les pays et de tous les âges, qu'il aimait tant à consulter !

Voyant le bonheur lui sourire, il ne douta plus de son étoile, et se maria. Cette inspiration ne fut pas moins heureuse que les autres. Le mariage se célébra au mois de mai 1821. Le printemps devait, on le voit, être le témoin des noces de son poète préféré.

Cette consécration de l'homme en fut une aussi de son génie. Dans le calme de sa félicité intérieure, Müller recueille les fruits mûrs de son talent. Ils tombent en abondance dans la verte corbeille de sa vie. Aujourd'hui ce sont ses *lieder* de voyage ; demain, ce sont ses *chants grecs* qui achèvent de fonder sa réputation de lyrique allemand. Et son lyrisme est si spontané, si franc, si mélodieux, que la musique s'empresse de noter tous ses vers.

Ses productions réfléchies se succèdent avec la verve de ses poèmes. Il élève un monument aux poètes du dix-septième siècle ; il donne en deux volumes une admirable traduction des chants de la Grèce moderne recueillis par Fauvel. Dans ce labyrinthe de travaux, il trouve pourtant toujours un fil pour revenir à la libre lumière, à la nature. Sa prodigieuse facilité lui réserve toujours le loisir de quelque voyage réparateur. Tantôt c'est le centième anniversaire de la naissance de Klopstock qu'il va fêter à Quedlinburg ; tantôt c'est son plus ancien ami, Kalkreuth, qu'il revient embrasser à Dresde ; ou c'est le vétéran romantique, Ludwig

Tieck, qu'il veut consulter comme un maître. Une autre fois, il entreprend un pèlerinage au tombeau de Jean Paul ; là, il s'arrête longtemps plongé dans un silence pieux ; puis, tournant vers le gazon ses yeux en larmes, il y cueille une fleur qu'il jette sur la tombe, en disant d'une voix émue : « Il est immortel ! »

Au commencement de 1827, Müller est tout à coup saisi de lassitude et d'atonie, au point de devoir s'interdire toute application. Trop d'ardeur avait fermenté dans ce corps ; il lui fallait le repos. Jamais il n'avait été malade ; seulement, ses violentes palpitations de cœur avaient plus d'une fois inquiété sa femme ; et, pour la rassurer, il lui répondait d'ordinaire en riant *qu'il avait trop de cœur*. Cette fois le printemps approchait, et il disait avoir plein espoir en ce médecin.

« — La nature est là, s'écriait-il, la nature qui me connaît et qui m'aime, me présentera l'herbe qui guérit. Encore un voyage, un voyage sur le Rhin, vers mes bons amis de jeunesse ! »

Il part accompagné de sa jeune femme ; les premières brises du fleuve rafraîchissent son sang. Mais aussi quel bonheur de se sentir entraîné par ces flots sacrés, et de voir se dérouler le panorama de ces rives pleines de la gloire et de la beauté de l'Allemagne ! et d'évoquer en passant les légendes qui habitent les ruines de tous ces vieux châteaux ! et de tirer de son âme de poète un chant digne de ces grands souvenirs ! et de se savoir attendu sur la route par ses frères en poésie, Uhland, Justin Kœrner, Rückert, Gustave Schwab, tous ces blancs cygnes du fleuve paternel ! Hélas ! ce voyage tant désiré devait être pour Müller le voyage mélodieux du cygne ; et les entretiens qu'il eut avec ses amis furent aussi le chant du cygne !

Le 25 décembre 1827, il était de retour à Dessau, lieu-

reux de reprendre sa part des jeux et des caresses de ses enfans. Quoique un peu faible et fatigué, il consacra les jours suivans aux visites d'usage. Le dimanche 30 il anima de sa gaieté le cercle de famille. Il dit au médecin qu'il se trouvait bien, et à sa femme, qu'il voulait se remettre au travail le lendemain. Gustave Schwab a emprunté de la bouche de cette femme du poète le récit de ce qui advint ensuite. Je le traduis :

« A neuf heures et demie, nous montâmes à la chambre à coucher; et comme je lui faisais remarquer qu'il était encore de bien bonne heure, il se coucha promptement en disant : — Je connais quelqu'un qui se trouvera bien mieux dans le lit. Il était las, me souhaita bonne nuit, sans qu'une scule de ses paroles pût laisser deviner qu'il éprouvât du malaise, ce qu'il eût fait sans doute, s'il en eût ressenti, car il était enclin à s'acquiescer. Vers onze heures, je m'éveillai, et je l'entendis ronfler. J'élevai la voix pour le prier de se poser différemment, afin de faire cesser ce bruit. En vain je continue de lui parler. Je crie son nom, je touche son visage, et je sens sa bouche toute froide, bien qu'il ne cesse pas de ronfler. J'appelle la servante et je lui demande de la lumière; mais avant de m'en apporter, elle court, poussée par mon trouble, chez le médecin. Cependant mes prières et mes cris redoublent; je pose ma bouche sur la sienne pour y introduire une chaude haleine; je lui frotte la poitrine, et, dans mes angoisses, je me figure que le cœur a cessé de battre. Enfin arrive de la lumière, et le premier rayon me montre sur sa face une pâleur de mort. Je le soulève, j'approche de ses lèvres un verre d'eau; un profond soupir s'en exhale, et la tête retombe dans mes bras. Une subite dilatation du cœur l'avait frappé. »

Les poésies de Müller sont le miroir de sa vie. Il s'y montre enthousiaste du soleil, de l'ombre, de la neige, des fleurs, de toutes les saisons, le printemps surtout, de toutes les œuvres de Dieu. Il porte en lui l'idéal de chacune d'elles.

Ses vers sont animés de cette fraîche haleine que Goethe nomme le souffle des vrais lyriques. Il excelle à encadrer une action ou une pensée en quelques strophes dont la dernière se termine par un trait qu'on n'oublie plus. Ce trait est presque toujours sentimental et naïf. Il ne perce pas par une pointe mordante ; il s'insinue par la douceur. On ne peut citer que deux ou trois traits de malice, et encore est-ce une tendre malice. Ces morceaux font suffisamment deviner ce qu'eût été l'*humour* chez ce poète, s'il eût assez vécu pour arriver à la seconde période des génies mélancoliques, à cette fatigue de croire et d'espérer qui change le doux rire en larmes amères, puis en rire moqueur. Müller n'aurait jamais pu dépasser les larmes amères, mais je crois qu'il y serait arrivé. Et à ce terme même, je présume que souvent un rayon printanier eût suffi pour sécher les larmes amères ; car voyez comme le printemps le ravit en extase :

« O sainte volupté du printemps ! Tu descends ici-bas avec un
 « tressaillement céleste, et tu règues sur toutes les collines, dans
 « toutes les vallées, dans tous les cœurs. Oui, tu es l'esprit de
 « Dieu ; tu débordes de lui sur le monde ! — Dois-je monter sur
 « ces hauteurs vermeilles, et prier ? dois-je descendre dans la
 « vallée ombreuse, et rêver ? Oh ! marche légèrement, mon pied,
 « afin de ne pas écraser le ver qui, sous tes pas, se réjouit de sa
 « vie au soleil ! et toi qui bats si fort, ma poitrine, retiens ton ha-
 « leine, de peur d'aspirer le moucheron qui se berce dans un
 « rayon devant ta bouche ! »

Il s'avance, et d'une main légère il écarte doucement les branches et les rameaux, impatient de voir éclore les boutons et les nids. Un jour, il devient de la sorte spectateur d'une scène charmante qu'il copie d'un charmant pinceau.

Le rêve de l'Elfe.

Dans le calice d'un jasmin
Se réveillent, un soir serein,
Des Elfes. Leur tendre paupière
Tremble à la trop vive lumière
Que, sur les gazons frémissans,
Font éclater les vers luisans.
— « Comment as-tu dormi ? » — Soupire,
D'une voix qu'on ne peut traduire,
Un Ariel à ses amours.
— « Hélas ! j'ai fait des rêves lourds :
Je t'ai vu l'aile embarrassée
Dans une goutte d'eau glacée !
Tu te débattais seul au fond
Du calice large et profond ;
Et chaque effort de ta pauvre aile
T'enfonçait dans cette eau cruelle...
Au secours ! criai-je, au secours !
Elfes, secourez mes amours !
Et l'essaim, à ma voix propice,
Accourut de tout le calice.
La détresse enseigne à crier :
Il en vint au moins un millier ;
Et tous, d'une aile à l'aile unie,
Firent une chaîne infinie,
Une chaîne aux anneaux vermeils,
Et dont je n'ai vu les pareils
Que dans cette nuit triomphale
Où, fêtant la fête royale,
Nos cœurs nombreux dansaient jadis
Sur les larges feuilles d'un lis.
Et j'étais au bout de la chaîne,
Pendant vers toi mon cœur en peine,
Vers toi qui me tendais les bras,
Vers toi que je n'atteignais pas :
Hélas ! trop courte était la chaîne !

Hélas ! et ma lutte était vaine !
Les Elfes criaient sur mon front :
La chaîne rompt ! la chaîne rompt !
— Et c'est alors que plus de crainte
Rendit plus vive mon étreinte ;
Et c'est alors , pour m'apaiser,
Que me réveilla ton baiser. »

Les mots qu'enchaîne le poète dans le tissu du vêtement poétique, sont aussi délicats que sa pensée. Le morceau est dans la forme comme dans le goût d'Anacréon, mais d'un Anacréon plus sensible. Il me fournit enfin un mot pour qualifier Wilhelm Müller, le mot *Ariel*. Oui, Wilhelm Müller est bien l'Ariel du lyrisme moderne de l'Allemagne. Son génie repose dans le calice des jasmins et des lys, et pour lui ce calice est un immense empire dont il est roi. Et, lorsqu'il appelle à son secours l'inspiration (je blasphème en disant qu'il l'appelle à son secours), un millier d'Elfes enchanteurs accourent aussitôt, et leurs ailes lui tressent une chaîne où resplendissent toutes les couleurs de la fantaisie. La fantaisie est une muse charmante. Elle ne se laisse point contraindre, elle ne se donne qu'au naturel. Aussi ne visite t-elle jamais les poètes d'artifice et d'imitation. Les littératures savantes ne la connaissent pas, ou feignent de la dédaigner. Au contraire, les littératures qui renaissent, la proclament reine, et la couronnent des plus belles fleurs de leur nouveau printemps.

Müller trouva dans son nom (Müller signifie meunier), l'occasion d'une série de petits poèmes rustiques qui se distinguent autant par la sensibilité du fond que par la vérité gracieuse des détails. C'est un petit roman idyllique dont le héros malheureux est le jeune aide-compagnon d'un maître meunier, et l'héroïne la fille de ce dernier. Jamais le

jeune compagnon ne travaille avec plus d'ardeur que lorsque la blonde tête de la jeune fille se penche à la petite fenêtre de la maisonnette en face du moulin. Jamais il n'est plus rêveur et moins actif, que lorsque la blonde tête est absente de la petite fenêtre. Alors le pauvre compagnon aime à entendre le vent siffler plus fort dans les ailes du moulin, agité comme son pauvre cœur. C'est une sympathie de souffrance entre le moulin et lui. Un soir, il ressentit une joie qu'il ne saurait oublier, car cette joie lui prit son cœur. Après une journée de labeur excessif, mais rendu facile par la présence de la blonde tête, il s'était assis sur les pierres du moulin. Le maître vint et lui dit : Je suis content de votre travail ! — Et la jeune fille lui dit : Bonsoir, mais d'une voix si douce que depuis elle lui résonne toujours dans l'âme. Alors il chante :

« Semblable à l'œil de Dieu, son image ne me quitte pas. — Et
« c'est ce qui rend la vie du meunier digne d'être chantée; et
« c'est ce qui fait que les roues et les pierres du moulin accom-
« pagnent sa chanson ! »

Une autre fois, il a planté dans le jardin un bleu *Vergiss-mein-nicht*; et l'œil bleu de la jeune fille a souri à la fleur bleue. — Et l'enivrement du pauvre compagnon redouble. Et il chante :

« Roues, cessez votre bruit; vous tous, joyeux oiseaux, petits et
« grands, finissez vos mélodies! Que dans le riant bocage ne re-
« tentisse aujourd'hui qu'une seule rime : la bien-aimée meunière
« est à moi! à moi, à moi! — Printemps, sont-ce là toutes tes
« fleurs? Soleil, n'as-tu donc pas un plus brillant rayon? »

Puis, il chante une autre chanson; il chante la couleur verte, car il espère. La jeune fille lui a dit qu'elle aime cette

couleur ; aussi lui présente-t-il un ruban vert dont il la prie de nouer ses longs cheveux :

« Alors, ajoute-t-il dans la chanson, je saurai où habite l'espérance ! alors, moi aussi j'aimerai le vert ! »

Mais voilà que le drame va remplacer l'idylle. Un jeune chasseur a poursuivi un chevreuil près du moulin, et il a salué la blonde tête à la petite fenêtre, et il est entré dans la maisonnette, et quand il s'est éloigné, la blonde tête s'est penchée pour le suivre longtemps des yeux. Le chasseur portait un habit vert. — C'était donc pour cela qu'elle aimait la couleur verte !

Le pauvre compagnon chante alors :

« Creusez-moi un tombeau, et couvrez-moi de vert gazon ! Celle que j'aime, aime tant le vert ! Point de croix noire, point de fleurs émaillées ; du vert, rien que du vert partout alentour ! Celle que j'aime aime tant le vert ! »

Je quitte ici l'analyse de ce poème qui se poursuit avec intérêt dans six autres chansons. Tout cela est très allemand. L'ensemble du tableau rappelle ceux de Gessner, mais il a de plus qu'eux la réalité.

Un détail que j'ai négligé à dessein dans la biographie de notre poète, terminera cette physionomie à peine ébauchée de sa muse bucolique. Il travaillait à la fraîcheur du matin et du soir, assis près d'une fenêtre embaumée de roses et de feuillages de vigne. Cette fraîcheur a passé dans son âme : elle a pénétré ses *lieder* où se respirent encore les parfums de ces roses et de cette vigne en fleur. Nous avons essayé de fixer dans la forme des vers ce moment poétique de la vie du poète. Qu'on nous permette de les insérer ici comme un hommage à sa mémoire :

Sonnet.

Pour écrire les vers tu l'asseyais, poète,
A ta fenêtre ouverte à l'air inspirateur;
Autour de la fenêtre un cep de vigne en fleur
Enchaînait ses festons odorans sur ta tête.

Des oiseaux familiers chantaient leurs chants de fête
Sur ton cou, sur les bras, et même sur ton cœur;
Tes enfans folâtraient, vif essaim tapageur,
Que leur mère apaisait, pour ton rêve inquiète.

Mais toi, tous ces parfums, tous ces rires, ces sons,
Glaneur, heureux glaneur des pures harmonies;
Ta main les enlaçait dans tes fraîches chansons.

Puis du ciel, descendaient vers toi de doux génies
Dont seul tu pouvais voir les mystiques rayons,
Et tu tirais un son de leurs harpes bénies.

Avant de passer à l'analyse des chants grecs de Wilhelm Müller, citons quelques-unes de ses pièces légères, charmantes créations de son âme rêveuse, et de sa mélancolie que n'abandonnait jamais la grâce :

Rêve du printemps.

J'ai rêvé des roses fleuries
Dont mai nuance les coteaux;
J'ai rêvé des vertes prairies
Et du joyeux chœur des oiseaux.

Et lorsqu'à la fuite de l'ombre
Le coq chanta : « Réveille-toi ! »
Soudain tout devint froid et sombre;
Les corbeaux croassaient du toit.

— Mais qui peignit sur ma fenêtre
Ces feuilles d'un éclat si clair?
(Vous riez du rêveur peut-être
Qui croit voir des fleurs en hiver?)

J'ai rêvé d'une vierge belle,
D'amour échangé contre amour,
De baisers dont l'œil étincelle,
D'un plus beau ciel, d'un plus beau jour.

Et quand le coq chanta l'aurore,
Je m'éveillai sans mon trésor;
Depuis, mon pauvre cœur encore
Pense toujours au rêve d'or.

Je ferme les yeux, car peut-être,
O mon rêve! tu reviendras.

— Feuilles, quand luirez-vous vertes à ma fenêtre?
Vierge, quand te pourrai-je étreindre dans mes bras?

Le zéphir.

J'arrive du sein d'une rose;
Une rose fut mon berceau,
Qu'une rose soit mon tombeau.
En hiver, mon aile repose;
Mais au printemps, sans me lasser,
Je cueille parfums et baiser.

— Pauvre roi si fier sur ton trône!
Lorsque, penché sous la couronne,
Ton front ruisselle de sueur,
Tu bénis mon humble fraîcheur.

Coquillages.

La mer rugit, les flots lancent l'écume blanche
Jusqu'au pied du château qui sur le bord se penche;
Les vagues et les flots jouent avec les trois ponts
Du haut vaisseau de guerre armé de cent canons,

Comme font les enfans d'une balle légère.
Ainsi qu'une pêcheuse assise sur la terre,
Ma muse, qui pâlit devant l'âpre ouragan,
Contemple la beauté du sauvage océan;
Ma muse, simple enfant des tranquilles vallées,
Étrangère au fracas des mers échevelées.
Les pêcheuses, voyant ses naïves terreurs,
Se la montrent de loin avec des ris moqueurs,
Et, des filets rompus réparant chaque brèche,
Chantent en attendant l'heure d'une autre pêche.
La tempête s'apaise et la mer s'aplanit;
L'horrible vent de mort rentre en son calme nid,
Et sur le sable fin et l'or des grèves blondes
S'étend avec langueur le flanc des molles ondes,
Comme un lutteur lassé qui cherche le repos.
Ma muse alors se lève et court au bord des flots,
Alerte, et butinant maint petit coquillage
Pour en parer son cou, ses bras et son visage.
Plus d'une sauterelle à ses pieds aguerris
Se joue, et puis s'échappe en excitant ses ris;
Mais voici qu'une vague à l'allure plus vive
Roule, et, rendant l'espiègle à son humeur craintive,
Inonde d'un baiser le sautillant essaim
Et le pied de l'enfant bientôt dans le lointain.

La chasse.

Que le son vif du cor résonne dans l'espace!
Allons! couteaux de chasse, habits verts et filets,
Et meutes, et coursiers qu'irritent les apprêts,
Allons, je livre tout. — En selle, et bonne chasse!

Dans la plaine bondis, beau d'une fraîche audace!
J'ai des taillis touffus, j'ai de vastes forêts
Que percent en tous sens mille sentiers secrets,
Où la feuille frémit quand cerf ou chevreuil passe.

Reviens, un rameau vert autour de ton chapeau ;
Qu'une noble sueur sur ton visage brille ;
Que le char crie au loin sous un riche fardeau !

En hâte alors au toit où mon vieux vin petille !
— Mais tu tardes : un mot te reste à confier
A la fille aux yeux bleus du garde forestier...

Chant d'amour.

Sous la pluie à longs flots si son front s'est penché,
La fleur s'incline encore au sol déjà séché ;
L'océan qu'a troublé la nocturne tempête,
Roule encore, au matin, mainte vague inquiète :
— Si ta bouche m'effleure en un rêve d'amour,
Tout mon cœur agité palpite tout le jour.

J'arrive aux chants grecs, le monument épique de Müller. C'est là, en effet, que le souffle du poète a le plus d'ampleur, de rythme et d'entraînement. Les strophes frémissent ; les périodes s'enflent et débordent comme le cœur du poète, que gonflent l'indignation et la pitié, je dirai mieux l'amour en pleurs devant la profanation de l'objet aimé. Ce grand sujet devait éveiller dans toute l'Europe la sympathie des grands poètes. Il a inspiré à notre Béranger une des chansons qui portent le plus noblement le titre d'odes que leur donnait le général Foy. Il a inspiré à Byron sa mort sublime. Wilhelm Müller lui a consacré les plus généreux élans de sa verve. Lui qui chantait de si naïves idylles pour l'Allemagne, il a trouvé des odes brûlantes pour la Grèce. On peut dire qu'il en a été le Tyrtée moderne. Et si les catastrophes glorieuses des peuples doivent toujours rencontrer un poète pour les immortaliser doublement, je ne crois pas téméraire d'avancer que Müller a légué à la régénération de la Grèce cette seconde immortalité du chant.

Entrons dans l'analyse du livre. Il s'ouvre par une invocation des Grecs aux amis de l'antiquité :

« Vous avez beaucoup écrit, parlé et chanté, loué et admiré, envié et plaint. Les noms de nos pères charment par leur beau son ; ils unissent tous les peuples dans un chœur de louanges. Et quiconque voulut s'enflammer pour la liberté, l'honneur et la gloire, venait prendre son feu dans notre antiquité. Qui vous rend à cette heure, ô peuples ! si timides et si tremblans ! Le génie que vous avez évoqué, se dresse hors d'une profonde nuit dans son ancienne grandeur, il vous tend la main ; ne le reconnaissez-vous pas ? C'est la Grèce libre ! Les étincelles de cette cendre où vous avez si souvent fouillé, les étincelles dont vous avez souvent senti la chaleur en vous, elles pétillent et jaillissent en hautes flammes ! — Pusillanimes, vous les voyez, et l'effroi s'empare de vous ! Ainsi, vous n'avez fait que jouer avec des noms ! Vous avez lancé dans le vide des traits orgueilleux ! — C'est assez parler, louer et admirer, envier et plaindre. Que font vos bourdonnans essais dans le vague lointain de l'âge héroïque ? Rentrez dans le présent, ô enthousiastes ! La route est bien assez large ; l'antiquité est devenue moderne ; le lointain s'est tant rapproché de vous ! Ce que vous avez rêvé si longtemps se tient là vivant devant vos yeux . le passé frappe à votre porte. — Vous lui fermez votre maison. — Vous apparaît-il donc si différent de ce que vous l'aviez rêvé ? »

C'est cependant le même héroïsme qu'autrefois ; le même sacrifice des affections et de soi-même à la patrie. Voici renaître Sparte dans cet hymne.

La Mainotte.

« J'ai nourri sept fils de mon propre lait ; j'ai armé sept fils de l'épée sainte, de l'épée qui doit défendre notre foi, notre droit, notre liberté. — Bonheur à moi ! De mes fils plus un seul n'est esclave ! Ils sont partis pour le combat avec un joyeux et farouche courage ! Bonheur à moi ! dans leurs veines coule encore un sang spartiate ! Lorsqu'ils me quittèrent, le cœur ne me fut pas

« lourd. Je leur dis : Revenez libres , libres... ou ne revenez jamais! — Vous , mères mainottes, venez, allons voir si nous ne découvrirons pas quelques vestiges des ruines de Sparte. Nous en ramasserons les pierres , et nos mains justes les jeteront pour accueil au premier lâche esclave qui, sans tache de sang et sans blessure, retournerait honteusement vers sa demeure, et qui n'aurait point gagné de couronne pour le foyer de sa mère! »

Le cri des fils est digne de celui des mères :

« Laissez crouler les vieux temples, disent-ils; ne pleurez point le marbre lorsque la main du barbare aveugle brise sa belle forme! Ce n'est pas dans la pierre, ce n'est pas dans la cendre qu'habite l'esprit de l'ancien monde , mais dans le cœur des Hellènes. Il vient de se réveiller en nous, et il s'agite dans nos membres, lorsque la main du combattant brandit le glaive dans l'air libre. »

Plus loin, ils entonnent le chant du combat dont voici le pindarique refrain :

« Celui qui combat et meurt pour la liberté, conquiert une gloire qui doit briller aussi longtemps que les vents libres traverseront le libre éther; aussi longtemps que le feuillage libre des arbres frémera dans la libre forêt; aussi longtemps que les flots du fleuve se précipiteront libres vers la mer; aussi longtemps que l'aile de l'aigle percera libre les nuages; aussi longtemps qu'une libre haleine sortira du cœur libre! »

Toute cette histoire est trop connue pour en reprendre l'un après l'autre les événemens. Dans ce livre de Müller, aucun d'eux n'est oublié. Ils reprennent vie , et passent avec leur saint cortège de douleur et de joie, d'abattement et d'enthousiasme; à leur tête marchent les vieux souvenirs et les jeunes héros, les Léonidas et les Canaris, et pour sublime bannière la croix du Christ. C'est pourquoi l'espérance n'abandonne pas les Grecs lorsque les rois de l'Eu-

rope les abandonnent. C'est pourquoi ils élèvent cette voix unanime :

« Ceux qui trônent sur la terre avec le glaive et le sceptre, ceux-là nous ont crié : « Loin d'ici ! » Ils veulent nous fermer les ports et les plaines ; ils veulent nous fermer oreilles, yeux, cœurs et mains. — Celui qui trône dans le ciel avec la croix et la palme, nous fait signe et nous crie : « Approchez-vous de moi, vous qui marchez dans les larmes ; venez vers moi, ô affligés ! je suis riche en consolations ; j'ai des yeux, des oreilles, j'ai des blessures aussi pour vous !... » Au Ciel offrons donc le sacrifice ; et, si la vapeur de l'encens nous manque, que la flotte de l'ennemi éclate en fumée dans les airs ! »

Constantin Canaris exauce deux fois ce vœu.

Alors les barbares foudroyés reculent, et le poète s'écrie :

« Tiens ferme le trésor de la liberté, ô Hellade ! tiens-le ferme, il t'appartient : malheur à toi si tu l'abandonnes de nouveau ! mieux vaudrait que tu n'eusses jamais, pour le saisir, levé les mains hors des chaînes de l'esclavage ! Tiens ferme, tiens ferme, comme fit un jour ton fils héroïque (Cynégire), lorsque dans les champs de Marathon les hordes des Perses fuyaient. Il saisit une galère pleine sur le bord de la mer ; il la tient ferme par l'éperon avec sa forte main. Sa droite tombe coupée ; il la saisit de la gauche ; la gauche aussi tombe. Soudain alors, comme un lion, il saisit sa proie avec les dents, et il la mord sans chanceler. — Ainsi tiens ferme le trésor de la liberté, tiens-le ferme avec le cœur, la bouche et la main, bien qu'aussi l'essaim des barbares mugisse dans les flots menaçans ! Tiens ferme, et s'il le faut, précipite sur eux ton corps meurtri, et verse ton sang jusqu'à mourir, comme une libre femme. »

N'est-ce pas là le dithyrambe dans sa plus sublime passion ? et ne semble-t-il pas que c'est une épée qui heurte une épée au lieu d'une plume qui écrit ? Dans l'allemand, le choc des consonnes produit, en outre, un cliquetis que nos mots mal accentués ne sauraient rendre.

Le recueil se ferme, comme il s'était ouvert, par un appel au monde :

« Sans la liberté que serais-tu, Hellade ? Sans toi, Hellade, que serait le monde ? »

« Venez, peuples de toutes les zones ; contemplez les mamelles qui vous ont nourris du lait pur de la sagesse. — Des barbares doivent-ils les déchirer ? »

« Contemplez les yeux qui vous ont éclairés du rayon céleste de la beauté. — Des barbares doivent-ils les arracher ? »

« Contemplez la flamme qui vous anima en pénétrant au fond de vos cœurs, la flamme qui vous fit sentir qui vous êtes, votre devoir, votre droit, votre liberté ! — Des barbares doivent-ils l'étouffer ? »

« Venez, ô peuples de toutes les zones ! Venez, et aidez-les à se faire libres, eux qui vous ont faits tous libres ! »

« Sans la liberté que serais-tu, Hellade ? Sans toi, Hellade, que serait le monde ? »

Ces citations suffisent pour caractériser une œuvre que la même ardeur d'inspiration anime depuis le commencement jusqu'à la fin. Müller est un de ces rares poètes, tour à tour aigles et rossignols, qui règnent également sur la cime et dans le vallon.

Il nous reste à parler des épigrammes de notre poète. Pour le grand nombre, épigramme est depuis longtemps chez nous synonyme de malice aiguisée en vers ou en prose. De nos jours, la pointe de l'épigramme en vers s'est émoussée comme l'esprit. — L'Allemagne, qui ne brise pas les vieux moules, a laissé à l'épigramme la destination que les Grecs lui avaient donnée. Elle s'en sert pour encadrer, si je puis ainsi dire, une vérité pratique ou morale, un précepte, une maxime. Schiller et Goethe ont écrit des centaines d'épigrammes sur des sujets où des maladroits auraient trouvé matière à des poèmes indigestes. Ils professaient un tel respect pour l'épigramme, que lorsque la colère ou l'indigna-

tion leur dictait des vers mordans et personnels, ils les nommaient *Xénies*. Wilhelm Müller n'a pas moins de scrupules. Ses œuvres renferment trois cents épigrammes, toutes belles, nobles, pures ; et si par hasard la satire s'y glisse, elle frappe le vice en général, de sorte que personne ne se sent atteint. Voici une petite gerbe de ces épigrammes.

*

L'insensé jette, dès les premières chaleurs, son vieux manteau d'hiver : — Si le bonheur commence à te luire , n'oublie pas ton précieux ami des mauvais jours.

*

Si les bons préceptes du sage valent une main pour nous conduire au but que nous devons poursuivre, les sages exemples du bon valent une aile.

*

Recueille la sagesse, comme l'abeille le suc des fleurs : — Quand la saison des fleurs sera loin, ton miel remplacera tes fleurs.

*

Lorsque tu dois traverser la boue des rues avec des souliers neufs, tu t'avances lentement sur la pointe du pied, en cherchant les pierres blanches ; mais dès qu'une tache a souillé ta chaussure, tu ne crains bientôt plus de patauger. — Enfant, préserve bien ton âme de la première tache.

*

Si vous heurtez un tonneau vide, il roule ça et là et résonne ; mais s'il est plein de vin, il reste immobile et muet.

*

Chacun a devant les yeux un but qu'il poursuit jusqu'à la mort ; mais pour plusieurs ce but est une plume qu'ils soufflent devant eux dans l'air.





JUSTIN KERNER.

VOICI un autre poète de cette fraîche école de Souabe dont Uhland fut le naïf restaurateur. La vie et les œuvres de Justin Kerner tiendraient facilement dans un cadre étroit : 250 pages d'un texte très peu compact renferment tout son bagage lyrique, et souvent une page ne présente qu'une seule pièce de quatre, de six, de huit vers. L'inspiration de Kerner se déverse de préférence en des poèmes courts, vifs et saisissans. C'est un souffle rapide, mais plein, comme une âpre brise d'avril entre deux montagnes. Le lied, le sonnet et la ballade, telles sont les formes qu'affectionne sa muse, et qui lui suffisent. Sa pièce la plus longue est une ballade de quatre-vingts vers.

Ce n'est pas que l'effusion manque à Kerner : on sent, à les lire, que ses strophes débordent d'un cœur profondément ému ; mais, en artiste supérieur, il sait se contenir, et il dédaigne les détails parasites, les ornemens qui énervent la pensée. Son procédé est le même que celui d'Uhland et de Müller, avec moins de jeunesse insouciance dans l'inspiration : la douleur a ouvert la source de ses chants, et presque toujours elle y a comprimé l'élan joyeux. Ses Lieder les plus gais se terminent d'ordinaire par un trait de douce

ironie. Quelques traductions nous en donneront bientôt la preuve. Faisons d'abord connaissance avec le poète.

Kerner naquit le 18 février 1786, dans le Wurtemberg, à Ludwigsburg, où son père occupait la charge de conseiller aulique. C'est là qu'il fit ses humanités. La mort de son père vint interrompre ses études et le forcer, à son grand regret, d'entreprendre une carrière à laquelle répugnaient ses goûts. L'enfant d'Apollon, brusquement chassé des bras délicats des muses, dut suivre l'avidé et rusé Mercure qui le conduisit par le chemin le plus court (l'affreux chemin pour un poète !) dans une fabrique de draps de Ludwigsburg. Si Kerner y apprit quelque chose, ce ne fut sans doute que l'art de mieux disposer la trame poétique, et de nuancer plus savamment les couleurs dont il devait un jour orner sa pensée. Il s'affranchit un beau matin de ce joug industriel pour aller étudier la médecine à l'université de Tubingen. Il y rencontra Uhland. Un même culte enthousiaste pour le vieil art allemand, et surtout pour la vieille poésie populaire, ne tarda pas à lier étroitement les deux jeunes rêveurs. Le recueil intitulé : *Le cor enchanté de l'enfant*, publié par Achim d'Arnim et Clément Brentano, exerça dès lors une influence heureuse et définitive sur le talent d'Uhland et de Kerner : ils y trouvèrent la fraîche inspiration et le tour naïf. En 1809, après avoir pris ses derniers degrés à l'université, Kerner voulut compléter par les voyages son éducation de poète et de médecin. Dix années de vie nomade dans les vallons et sur les collines de sa patrie, où il s'arrêta successivement, comme un autre Orphée, pour exercer ses deux arts divins, le ramenèrent enfin à Weinsberg. L'amour d'une épouse chérie et les devoirs de sa profession devaient y fixer désormais l'inconstant voyageur. Mais, en vrai poète des souvenirs féodaux, il commença par construire sa demeure au

pied du Weibertreue, un vieux burg dont sa main pieuse se plut à relever les ruines. Le poète et le médecin s'unirent efficacement en Kerner pour assainir, en l'embellissant, ce pays depuis longtemps inculte et sauvage. C'est encore là qu'il rêve aujourd'hui.

Son premier livre parut en 1811 sous le titre de *Reise-schatten* (ombres de voyages), recueil de prose et de vers unis ensemble par l'humour du poète, qui nous entraîne avec lui sur les pas de sa fantaisie aventureuse. Cette œuvre est pleine de caprices heureux et d'originalité. Vers la même époque, Kerner publia, de concert avec Uhland, Gustave Schwab, Karl et Auguste Mayer, l'*Almanach Souabe* pour 1812; la *Forêt poétique* suivit en 1813, et c'est ainsi qu'il contribua à fonder la nouvelle école souabe. La première édition de ses poésies complètes parut à Stuttgart en 1812; elles furent augmentées tour à tour en 1826, 1834, et tout récemment encore. Comme écrivain médical, Kerner a composé de nombreux ouvrages, et l'Allemagne a été plus d'une fois remuée par ses écrits sur le magnétisme.

Disons un mot, en passant, des relations de Kerner avec la visionnaire de *Prévorst* dont il fut l'ami, le néophyte et le panégyriste. Cette femme a exercé une grande influence sur la vie et les œuvres de notre poète; influence qui s'explique doublement par cette pente des natures rêveuses, toujours faciles à se laisser entraîner vers les tendres superstitions, toujours avides de plonger au-delà des limites du possible. En face de ces tendances mystiques de Kerner, des critiques se sont demandé si la vie calme, monotone et peut-être trop confinée de Weinsberg, n'avait pas nui au rayonnement de cette âme si profondément tourmentée d'aspirations? Ils se sont demandé si ces élans impérieux

vers l'inconnu, cette foi obstinée au magnétisme, si toutes ces illusions de l'espérance et du désir, n'étaient pas une protestation tacite du génie du poète contre l'existence qu'il s'était faite, contre les horizons bornés de sa solitude? — Mais la première pièce du recueil de Kerner coupe court à ces conjectures, et j'aime mieux croire à tout le bonheur dont le poète y rend grâce à Dieu comme époux et comme père. Plus d'activité dépensée aux agitations du monde ne l'aurait pas rendu plus heureux, et je doute qu'il en fût sorti plus grand poète. La vie complète, surtout pour le poète, ne se mesure-t-elle pas à l'amour? Savoir qu'on l'inspire et pouvoir le répandre, n'est-ce pas tout le lot humain, le plus enviable et le seul digne des nobles cœurs? Tel a été le sort de Kerner. Dans la coupe d'or de la jeunesse, il a bu le vin pur de l'amour; plus tard, les jouissances de la famille ont réalisé et multiplié pour lui toutes les promesses du rêve. Si parfois sa pensée pâlisait devant le terrible mystère de la mort, ses beaux enfans, accourus soudain, lui présentaient le rameau vert de la vie. — Mais nous ne devons suivre le poète que sur le terrain de la poésie.

Revenons donc à ses vers. Il en a recueilli un grand nombre de la bouche d'or de la légende. La légende a été la muse nourricière de cette jeune école essentiellement allemande. La légende aime les pâtres errans; elle visite les humbles chaumes, et s'assied, conteuse, à la veillée des hameaux. Là, elle répète les hauts faits et les prouesses que les voyageurs lui ont vantés; l'histoire touchante du chevalier qui s'est fait ermite parce que son amante, qui le croyait mort, a pris le voile au cloître voisin; l'apparition vengeresse de l'esprit des ancêtres dans la vaste salle du château profané par des neveux indignes. Puis, un jour, survient un poète qui, plein de ces récits, les revêt de

rhythme et d'harmonie, et suspend à ses accords l'imagination populaire qui les retient. — Et c'est ainsi que naît la ballade. Les échos la redisent; les bardes l'entonnent à la table des seigneurs; les vieillards et les aveugles la colportent par les grandes routes et les verts sentiers; les nourrices endorment à cette mélodie les blonds enfans dans leurs berceaux. Si c'est une histoire d'amour, les jeunes filles la modulent en chœur au milieu de leurs rondes dansantes; parfois même, pendant leur sommeil, un rêve entr'ouvre leurs lèvres qui soupirent le mot le plus doux de ces strophes mélancoliques : — Alors c'est la romance, la plainte harmonieuse des âmes éprises, l'élégie chantée des espérances et des craintes, des joies et des tristesses du cœur.

Le recueil de Justin Kerner est un riche écrin de poèmes puisés, comme autant de blanches perles, dans cette eau limpide de la légende. Je n'ai que l'embarras du choix. Traduirai-je *les Quatre frères insensés*, ou *le Fidèle chevalier*, ou *l'Empereur Rodolphe chevauchant vers la tombe*, ou *le Comte Eberhard*, ou *le Pèlerin*, ou *Saint-Alban*? Toutes ces ballades sont charmantes, gracieuses ou terribles; mais je choisis, entre toutes, *les Deux tombeaux*, à cause de sa couleur profondément germanique. Le moyen-âge pieux, sombre et fidèle, ne revit-il pas dans ce chant?

Les deux tombeaux.

« Sous le dôme du vieux beffroi
Deux vieux tombeaux dressent leur falte.
Dans l'un dort Ottmar, le vieux roi,
Dans l'autre dort son vieux poète.

Jadis ce vieux roi, jeune et fort,

Siégeait redouté sur son trône.
 Dans sa main le sceptre est encor,
 Sur sa tête encor la couronne.

Près de son vieux maître orgueilleux
 J'ai montré le barde fidèle.
 Bien que glacé, son doigt pieux
 Presse encor la lyre immortelle.

Cris de guerre et glas de beffroi
 Vainement éclatent sans trêve :
 Toujours, dans la main du vieux roi,
 Immobile dort le vieux glaive.

Qu'un parfum monte des vallons,
 Qu'au ciel prélude une alouette,
 Soudain s'éveillent les chansons
 Sur la lyre du vieux poète. »

Les strophes suivantes encadrent dans des images originales une réflexion d'une vérité poignante et commune chez notre poète :

Le son le plus lugubre.

« Chien qui hurle, cloche qui tinte,
 La nuit, quel morne et triste accord!
 — Moins triste pourtant que la plainte
 Qu'exhale la chambre d'un mort.

« Mais je connais un bruit suprême
 Plus sourd, plus fertile en douleur,
 Un bruit qui soudain me rend blême,
 Qui toujours me brise le cœur.

« C'est la plainte lugubre et vaine
 Qui de la bière tout à coup
 S'échappe, lorsque dans le chêne
 On enfonce le premier clou. »

Cette pensée de la mort revient souvent, comme un oiseau

funèbre, frôler du bout de son aile la lyre plaintive de Kerner. Quoi de plus touchant que ce sonnet où le poète fait ses adieux anticipés à la vie :

« Si jamais jeune fille, âme pure et charmante,
N'a rêvé que mon cœur la payait de retour,
N'ai-je pas cette étoile aux vastes cieux tremblante
Qui chaque nuit vers moi s'incline avec amour ?

« Si de la foule, hélas ! qui passe indifférente,
Tous les cœurs à mes chants se ferment tour à tour,
N'ai-je pas cette étoile aux vastes cieux brillante,
Qui, pour mieux m'écouter, s'arrête jusqu'au jour ?

« Douce étoile, bientôt ton long regard avide,
Croyant me retrouver dans ma mansarde vide,
N'illuminera plus qu'un luth privé d'échos :

« Sur la colline alors, ma demeure dernière,
Si ton pâle rayon blanchit ma croix de pierre,
Jusqu'au sein de la mort tressailliront mes os. »

Et cet autre sonnet où la même pensée mélancolique revient avec la même grâce sous des images différentes :

Consolation du poète.

Si d'un deuil éternel nulle amante épuisée
Ne doit sur mon tombeau répandre ses longs pleurs,
Inclinés tristement, les calices des fleurs
L'arroseront du moins d'une douce rosée.

Si de nul pèlerin l'inquiète paupière
Ne doit chercher mon nom sous les saules pleureurs,
De la lune du moins, sympathique aux rêveurs,
Un rayon caressant flottera sur ma pierre.

Dans ce vallon du monde où croît sitôt l'oubli,
Si mon souvenir même, aux cœurs enseveli,
Doit ressembler au corps dans la tombe muette,

Vous du moins qu'a chantés chacun de mes soupirs,
Étoiles, doux printemps, doux oiseaux, doux zéphyr,
Vous du moins vous serez fidèles au poète.

On le voit, même dans ses heures de suprême abattement, la nature qu'il aime d'une âme filiale, est une consolation ineffable pour le poète ; la nature et l'enfance, ces deux sourires de Dieu. En quelques vers, Kerner nous fait mieux sentir la puissance de l'amour maternel, que n'y réussiraient les pages les plus éloquentes :

« Hélas ! la jeune mère
Est morte, dites-vous ;
Déjà son œil si doux
Est fixe et sans lumière !
— Posez comme un sauveur
Son enfant sur son cœur.
Hâtez-vous, qu'on l'apporte !
Et si soudain, hélas !
Son cœur ne frémit pas,
Pleurez, elle est bien morte... »

Kerner a donc fait un portrait fidèle de son propre cœur, lorsqu'il a rimé ce distique :

« Larme, au bord de mes yeux qui t'arrête souvent ?
— Le doux vol d'un oiseau, le jeu d'un blond enfant. »

Cette mélancolie du médecin-poète a demandé plus d'une fois aux plantes et aux fleurs du vallon (c'est en vers qu'il les interroge) le baume qui guérit les blessures du cœur. Mais écoutons maintenant la note amoureuse. Voici deux lieder pris entre les plus courts du volume :

Le bonheur muet.

« A l'aurore, la fleur par un rayon baisée
S'épanouit, muette, à ce divin soleil ;

Mais dans son œil d'azur la brillante rosée
 Dit assez son extase au doux rayon vermeil.
 Tel, lorsque ivre d'amour, j'étreins ma bien-aimée,
 Comme si de deux cœurs j'espérais faire un cœur,
 Ma lèvre aussi se tait sur sa lèvre embaumée,
 Et mon œil radieux dit seul tout mon bonheur. »

Le présage.

L'AMANTE.

Hélas ! sur mon bonheur descend un noir nuage !
 Au toast que l'on portait à notre heureux hymen,
 Mon verre (oh ! n'est-ce pas un sinistre présage ?)
 Mon verre s'est brisé, heurtant contre le tien.

L'AMANT.

Que mon souffle amoureux chasse ce noir nuage !
 Prends mon cœur pour augure, et ne redoute rien :
 Dans ton verre brisé vois ce plus doux présage
 Qu'à nous deux désormais il suffira du mien. »

Terminons ces extraits par une ode naïve, prise à dessein parmi celles inspirées à notre poète par le culte désintéressé de la nature. On remarquera ici, comme je l'ai annoncé plus haut, une sorte d'humour ironique qui décoche le trait final.

Chanson d'oiseau.

« L'oiseau, mon libre et gai modèle,
 Aime à chanter sur un bourgeon ;
 Il ne dégarnit pas son aile
 Pressé d'écrire sa chanson :
 Ses accords naïfs il les jette
 Sans demander qu'on les répète.

Comme lui, j'ai plus d'une fois,
 Poète fatigué d'écrire,

Rempli le bocage et les bois
De chants qu'emportait le zéphyre ;
L'écho seul, critique railleur,
Les répétait d'un ton moqueur.

Le sentiment patriotique a dicté à Justin Kerner des hymnes que n'aurait pas désavoués son héroïque homonyme Théodor Kørner. C'est le bonheur et la gloire de toute cette nouvelle école d'avoir débuté par l'affranchissement de la patrie. Le vieux génie allemand est venu animer ces nobles cœurs qui, les premiers, s'offrirent pour délivrer la vieille terre allemande. L'auréole du dévouement s'alluma dès-lors sur leurs fronts au-dessus de l'auréole poétique, et leurs noms furent doublement sacrés. Les œuvres de ces poètes seront dans l'avenir l'histoire la plus fidèle, la plus vivante, la plus vénérée de la régénération allemande. C'est ainsi que le romantisme aura été, au dix-neuvième siècle, l'art national de l'Allemagne. Justin Kerner a mérité de prendre place au premier rang des poètes de cette généreuse école, à côté de Théodor Kørner, d'Uhland et de Wilhelm Müller.





ADELBERT DE CHAMISSO.

DELBERT DE Chamisso naquit en 1781, au château de ses pères, en Champagne. L'émigration de la noblesse française le jeta, tout enfant (1790), sur le sol de l'Allemagne. Après bien des souffrances, il arriva à Berlin, où la reine, épouse de Frédéric-Guillaume II, le plaça parmi ses pages, ce qui lui ouvrit la carrière des armes. Il était en 1798 officier dans un régiment d'infanterie de la garnison de Berlin. Deux ans plus tard, il dut se séparer de sa famille, à qui l'amnistie accordée aux émigrés par le premier consul permit de retourner en France.

Chamisso n'avait rien appris, et jamais il n'avait suivi les cours d'une école. Abandonné à lui-même, il versifia, vers cette époque, d'abord en français, plus tard en allemand. En 1804, il édita, de concert avec C. A. Varnhagen von Ense, un *almanach des muses* qui continua de paraître pendant trois années. Cette entreprise presque téméraire exerça une heureuse influence sur sa destinée. Elle le mit en contact avec des jeunes gens qui prirent rang parmi les hommes les plus distingués de l'époque. Dès-lors, il s'efforça de réparer le temps perdu. Il se mit avec une admirable persé-

véance à apprendre le grec, le latin et les langues vivantes. Il voulait quitter le service pour se vouer entièrement à l'étude, quand les événemens de 1806 vinrent retarder l'exécution de ses projets.

Le cercle d'amis auxquels il désirait se réunir n'existait plus; l'armée dont il avait fait partie était dissoute; ses parens étaient morts. Dans ce moment de désespérante incertitude, il reçut sa nomination de professeur au lycée de Napoléonville. Il partit pour la France, mais sans prendre possession de sa chaire, car il fut attiré par l'aimant magique de madame de Staël. Lorsqu'en 1812 l'auteur de *Corinne* dut fuir en Angleterre, Chamisso quitta Coppet pour retourner à Berlin où il se livra à l'étude fervente de la médecine et de la nature. Les événemens de 1813 ne l'ébranlèrent point; ils ne le détournèrent pas de son chemin. Dans les courts loisirs que lui laissait la science, il écrivit *l'Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl*.

En 1815, le comte Romanzoff, chancelier de l'empereur Alexandre, lui fit offrir de participer, comme naturaliste et comme savant, à l'expédition de découvertes qu'il envoyait à ses frais dans la mer du Sud et autour du monde. Le voyage fut terminé en trois ans. Chamisso revint à Berlin, possesseur de collections d'histoire naturelle d'un très grand prix. Il en fit don au musée royal.

Peu de temps après, la faculté de philosophie de l'université lui décerna le diplôme de docteur. Il se maria. Les musées vinrent de nouveau se fixer près de lui.

Directeur des herbiers royaux, membre de l'Académie des sciences, glorieusement connu comme savant et poète, heureux au coin de son foyer égayé par les grâces folâtres de sept enfans, riche de sa médiocrité et de sa tempérance, peu d'hommes étaient aussi contens de leur sort que Cha-

misso, lorsque la mort vint l'enlever, le 21 août 1838. Depuis 1832, il dirigeait avec Gustave Schwab l'Almanach allemand des muses, et traduisait, avec F. de Gaudy, les chansons de Béranger.

Ce choix des œuvres de Béranger, qu'il voulait populariser en Allemagne, en leur prêtant le concours de son talent, n'était pas le résultat d'un simple caprice chez Adelbert de Chamisso. Il était en quelque sorte prédestiné à ce travail par le penchant de son esprit, par la nature à la fois naïve, ironique, tendrement exaltée et profonde de son génie, par une étroite parenté d'humeur et de talent avec notre immortel chansonnier. Pour être devenu Allemand par la reconnaissance et les habitudes d'une vie vouée entièrement à l'étude et au rêve (vie qui n'est peut-être plus réalisable avec honneur et loisir qu'en Allemagne), Chamisso n'en avait pas moins gardé au plus profond du cœur un fier et respectueux amour pour la France, et c'est aux qualités essentiellement françaises de sa fantaisie, au tour malin de sa gaité, à la verve toute française de ses saillies et de ses vifs élans, qu'il faut attribuer, en grande partie, l'originalité qui éclate dans ses œuvres, et dont la littérature moderne de l'Allemagne a raison de s'enorgueillir. Jeu bizarre de la destinée ! C'est à un Français, à Chamisso, que cette fantastique Allemagne, qui prétend à bon droit avoir seule bien compris et cultivé le romantisme, doit le chef-d'œuvre de sa poésie romantique, *l'Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl*. Quiconque a lu cet inimitable caprice, ne saurait l'oublier. Il a étonné et charmé l'Europe entière, et l'on s'est empressé de le traduire dans toutes les langues.

Les poésies de Chamisso ont toutes les qualités fines, railleuses, mélancoliques et profondes qui font de *Pierre Schlemihl* un livre immortel. Elles portent l'empreinte du

caractère honnête, chevaleresque et loyal du poète, qui est demeuré pur et sensible jusqu'à la fin comme un enfant. Chamisso est pour nous une image aimable et bienveillante de ce sage vraiment humain, dont le poète latin a dit :

« Homo sum , humani nihil a me alienum puto. »

Forcé de ne tracer qu'une esquisse de Chamisso, j'ai choisi dans son recueil cinq pièces, où éclatent tour à tour les qualités diverses de son esprit, l'humour gracieusement ironique, la mélancolie sagement contenue, la tendre effusion et même la vigueur ; la vigueur qui, par une exception remarquable, se développait dans le talent du poète à mesure que le corps de l'homme s'affaissait sous les années.

Amour trahi.

LA JEUNE FILLE.

Puisque la nuit a sous ses voiles
Caché nos longs baisers joyeux,
Nul n'a pu nous voir : les étoiles
Pâlissaient au fond noir des cieux.

LE JEUNE HOMME.

Une étoile tombante, ô femme !
Dit à la mer ce doux secret ;
La mer le redit à la rame,
La rame au marin indiscret ;
Puis ce marin à sa maîtresse
L'a chanté d'un accent vainqueur.
— Aussi, maintenant la jeunesse
En tous lieux le répète en chœur.

Dernier sonnet.

Aux femmes, à l'amour, tu consacrais naguère,
O mon fidèle ami ! mainte douce chanson ;

Sur tes lèvres mon âme aspirait chaque son,
Et mon cœur se calmait et me disait : Espère !

Mais tu ne chantes plus !... Sur ton luth solitaire
L'araignée a tendu sa toile au moucheron.
Lyre autrefois si chère à ma blonde saison,
Dis, me rendras-tu pas mon ivresse première ?

— « Enfant, oh ! plus que toi je traîne ces douleurs,
Car pour les exhaler je cherche en vain des pleurs :
La sombre nuit s'épand, et mon cœur las repose.

« J'étais poète, hélas ! ainsi que les oiseaux
Qui n'ont que peu de jours pour chanter aux échos ;
Ami, le cygne seul... mais parlons d'autre chose... »

Les trois soleils.

« Mes longs cheveux sous la vieillesse
Ne furent pas si blancs toujours ;
J'eus aussi ma blonde jeunesse,
Mon frais espoir des premiers jours.

Et quand je vous vois, jeune fille,
Si fraîche et riche d'avenir,
Au fond noir de mon passé, brille
Un jeune et charmant souvenir.

Oui, la mère de votre mère...
— Plus n'ai revu beau front pareil :
Je restai devant sa paupière
Comme ébloui par le soleil.

Sa main, douce comme la vôtre,
Sa main un jour pressa ma main ;
Mais son cœur enrichit un autre
— Et je fuis en pays lointain.

Lorsque, bien tard, dans sa patrie
Le pèlerin lassé rentra,
Au ciel de sa terre chérie
L'autre soleil brillait déjà.

O vierge ! c'était votre mère...
— Plus n'ai revu beau front pareil !
Je restai devant sa paupière
Comme ébloui par le soleil.

Un soir, sur ma bouche discrète
Son front glissa : je tremblais tant !
Mais un autre fit sa conquête,
Et moi, je franchis l'océan.

Ainsi le regret et le rêve
Ont pris ma vie, et je suis vieux,
Et je reviens, lorsque se lève
Le troisième soleil aux cieux.

— C'est toi, ma céleste lumière :
Jamais n'ai vu beau front pareil !
Je reste devant ta paupière
Comme ébloui par le soleil.

Tu tends tes lèvres purpurines,
Cœur charitable, à mon baiser ;
Mais si vers d'autres tu t'inclines,
Sous terre j'irai reposer. »

Violette de mars.

(Imité du Danois Andersen.)

Le ciel s'est arrondi plus bleu sur les hauteurs,
Et la gelée a peint, sur les carreaux, des fleurs ;
Une surtout là-haut sur la vitre étincelle.
Un jeune homme est en bas, les yeux fixés sur elle.
Et, derrière les fleurs de ces carreaux brillans,
Brillent bien plus encor deux beaux yeux sourians.
Violette jamais n'a souri plus sereine !
— Mais la vitre déjà se fond sous une haleine.
La fleur a disparu, mais non les deux beaux yeux :
— Amour, oh ! sois propice au jeune homme amoureux !

Voyage nocturne.

Dans sa pourpre le couchant brille,
La brise fait chanter le flot.
Viens te bercer, ô jeune fille!
Près du pêcheur dans son canot.

— « Plus que toi-même je désire
Voguer ensemble au gouffre noir.
Tends la voile entière au zéphyre,
Au gouvernail je vais m'asseoir. »

— Imprudente ! ta main nous guide
Au sein du farouche océan...
L'esquif est frêle, et l'eau perfide.
Ne crains-tu pas le flot béant ?

— « Pourquoi craindrais-je la nacelle,
Et l'eau qui vient nous convier,
Lorsqu'à ta parole infidèle
Je n'ai pas craint de me fier ? »

— Insensée ! en dépit des rames,
Tu nous mènes droit au récif !
Vois, déjà le vent et les lames
Se font un jeu du faible esquif.

— « Laisse, laisse le vent et l'onde
Dire à leur proie un gai salut...
Promptes rames et voile ronde,
Courage ! nous touchons au but.

« Comme, pour me perdre naguère,
Tu trompas, je trompe aujourd'hui...
Au ciel juste fais ta prière :
Ce fer va te livrer à lui.

« Tu trembles, séducteur infâme,
Devant cet instrument de mort...
La foi trahie au fond de l'âme
Est un poignard plus froid encor !

« Et, trompé, souvent un cœur d'ange
Se consume en pleurant sa foi ;
Moi, je meurs — oui, mais je me venge...
Malheur sur moi ! malheur sur toi ! »

— Un débris, sur la grève sombre
Porté par le flot décroissant,
Jeta deux cadavres dans l'ombre,
Livides et souillés de sang.

Complétons ce bouquet poétique par un rêve attendrissant du poète, qui, dans son calme bonheur au sein de la patrie adoptive, sentait parfois comme une brise du pays natal lui passer sur le cœur :

Le château de Boncourt.

Je rêve que mon enfance m'est rendue, et je secoue ma tête grise : comment se fait-il que vous me visitiez, images que je croyais avoir oubliées depuis longtemps ?

Au-dessus d'un enclos ombreux surgit un brillant manoir ; je reconnais les tours, les créneaux, les ponts de pierre, la porte.

Les lions de l'écu me regardent d'un œil si ami ! Je salue les vieilles connaissances, et je pénètre dans la cour du château.

Là, repose le sphinx au bord de la fontaine ; là, verdoie le figuier ; là, derrière ces fenêtres, j'ai rêvé mon premier rêve.

J'entre dans la chapelle et je cherche le tombeau des ancêtres ; c'est ici ! c'est ici que pendent aux piliers les antiques faisceaux d'armes.

Mes yeux couverts d'un voile ne parviennent pas encore à lire les caractères de l'inscription, malgré la vive lumière qui brille à travers les vitraux coloriés.

Ainsi donc, ô château de mes pères ! ainsi tu demeures inébranlable dans mon cœur fidèle ! — Et pourtant tu as disparu du sol, et la charrue passe où tu étais !

Sois fertile, ô terre chérie ! Je te bénis, pieusement ému ; et je bénis deux fois celui qui creuse des sillons sur ton sein !

Pour moi, je veux me recueillir, et, mon luth à la main, franchir les espaces d'ici-bas, et chanter de pays en pays !

Le poète écrivait peut-être ces vers au moment de poser le pied sur le navire qui devait le conduire autour du monde.





KARL SIMROCK.

KARL Simrock est né à Bonn, dans les premières années du siècle. Son père, Nicolas Simrock, qui édita les œuvres de Beethoven, était l'ami de M. Ries dont le fils Ferdinand devint l'élève préféré de l'illustre compositeur et, après lui, le plus grand symphoniste moderne de l'Allemagne. La musique était une muse honorée et fêtée dans la maison de M. Nicolas Simrock, et les artistes français qui ont parcouru les rives du Rhin en gardent sans doute un bon souvenir. M. Ries père qui, malgré ses quatre-vingt-dix ans, conserve une étonnante jeunesse musicale, enseigne encore aujourd'hui les secrets de son art aux arrière-petits-fils de son vieil ami.

Au milieu de cette atmosphère de sons et d'accords, il n'est pas extraordinaire que le sentiment de l'harmonie se soit de bonne heure développé dans le jeune Karl Simrock. Il me serait facile de signaler, parmi les amusemens de sa première jeunesse, ces signes précoces de vocation qu'on aime tant à retrouver plus tard à l'aurore des hommes devenus célèbres dans un art quelconque. Un seul point que je

veuille citer comme remarquable chez notre poète, c'est que pendant son enfance il faisait ses délices de la lecture de Berquin et de Florian. Le fait me paraît curieux à noter, en ce sens que cette première impression n'a laissé aucune trace sur l'esprit de Karl Simrock, devenu depuis le plus Allemand peut-être des poètes d'outre-Rhin. Ainsi qu'il arrive souvent, la prudence paternelle combattit avec persévérance les goûts poétiques du jeune homme que l'on dirigea vers les graves études. Après avoir pris son diplôme de docteur en droit à l'Université de Bonn, il partit pour Berlin où l'appelait le titre d'avocat au parquet du roi. C'est ainsi que les muses conduisirent en murmurant leur jeune favori jusqu'au trône de Thémis, leur rivale austère, à qui elles se promettaient bien de le ravir un jour. Ce jour qui, non-seulement devait changer la destinée de l'avocat-poète, mais encore se graver d'un burin ineffaçable dans l'histoire, fut tout simplement notre 29 juillet 1830. Karl Simrock, dans son admiration d'homme et de poète pour cette magnanime victoire d'un peuple qui n'abusait pas de sa force, oublia le parquet royal où il était attaché, et célébra par un chant d'enthousiasme le triomphe de notre liberté. La jeunesse de Berlin trouva l'hymne fort de son goût, ce qui est assez dire que la censure dut le juger détestable. Karl Simrock ne tarda pas à apprendre sa destitution. Les muses se vengeaient enfin de Thémis, — je ne dis pas du poète : le poète ne demandait pas mieux que d'être forcé de leur revenir. Un tel retour d'ailleurs était glorieux.

À dater de cette époque, Karl Simrock se voua tout entier aux travaux littéraires. Son esprit persévérant et courageux ne recula pas devant les plus rudes études. Il parut même se complaire à se poser un but lointain et qu'il ne pût atteindre que par un chemin obstrué d'obstacles. Ce but

était la continuation de l'épopée interrompue des *Nibelungen*, en renouant à force d'érudition et de patience les fils épars et rompus de la tradition. On devine la lente initiation qu'exigeaient les matériaux à rassembler, les connaissances à acquérir, pour ne point faire un édifice informe et disparate, enfin l'instrument essentiel à se procurer, cette langue énergique et savante, ce vers des *Nibelungen*, armé de fer comme les chevaliers de l'Iliade germanique, et pourtant élastique et prompt comme cette altière Brunhild que, malgré toute sa force, le vaillant Siegfried ne put dompter sans le secours de la ruse. Le premier travail qu'entreprit Karl Simrock pour s'approprier cette forme rebelle, fut la translation en poésie moderne du poème des *Nibelungen*, composé dans la langue du treizième siècle. Un éloge formel, décerné publiquement par le patriarche poétique de Weimar, fut la plus douce récompense que l'auteur reçut de son ouvrage arrivé aujourd'hui à la quatrième édition. L'infatigable poète accomplit successivement le même travail sur les principaux maîtres du treizième siècle. Dans l'intervalle de ces labeurs, il publiait quatre volumes de recherches précieuses sur les sources où puisa Shakspeare, dont il traduisait en vers les drames historiques avec un bonheur de talent qui donne une valeur réelle à ces tentatives, même après le beau monument élevé par Guillaume Schlegel au tragique anglais. Il aimait aussi parfois à métamorphoser en ballade quelque naïve légende des bords du Rhin, et en cela encore il ne sortait pas trop du cercle épique. Après s'être ainsi préparé, Karl Simrock entreprit enfin l'œuvre longtemps projetée, et composa ses grands poèmes.

Mais nous ne devons l'apprécier dans ces esquisses que comme poète lyrique. A ne l'envisager que sous ce point de

vue, Karl Simrock mérite une première place dans ce que j'appellerais volontiers la nouvelle pléiade des *poètes du Rhin*. Le recueil complet de ses poésies, qu'il a publié l'année dernière, se divise en cinq parties. La première renferme des chansons (*Lieder*), la seconde des romances, la troisième des ballades inspirées par des légendes nationales (*deutsche Sagen*), la quatrième des tençons, et la cinquième des poésies diverses. A propos de cette division du livre, et toutes réserves faites envers le talent toujours louable de l'auteur, je dirai comme le Petit-Jean des *Plaideurs* :

« Ce que j'aime le mieux, c'est le commencement, »

c'est-à-dire les *Lieder*. Il y règne une fraîcheur de sentiment et une mélodie d'expression, qui me touchent plus que tant de récits historiques fort habilement tournés, j'en conviens, remplis tour à tour d'une ironie très fine, d'une naïveté charmante, ou d'une âpreté de pensée et de ton parfaitement en harmonie avec le sujet; mais pour bien goûter ce genre de beauté, il faut être quelque chose de plus qu'un Français qui aime et cultive les lettres allemandes; il faut être Allemand de pure race, accueillant avec un intérêt pieux, avec un orgueil toujours respectable, la moindre parcelle de ces souvenirs patriotiques qui grossissent de siècle en siècle l'héritage d'un peuple. Le fond de presque toutes les ballades historiques de Karl Simrock est naturellement dépourvu pour nous de cet intérêt nécessaire. Ce que l'on comprend, ce que l'on recherche avec avidité dans les littératures étrangères, c'est cette source commune de sentiments naturels et d'éternelles vérités, où le cœur humain aime toujours à se reconnaître. Des cinquante-neuf ballades comprises dans le recueil qui nous occupe, je n'en trouve qu'une seule qui puisse convenir à des

lecteurs français. Elle suffira d'ailleurs pour faire apprécier quelques-unes des qualités de l'auteur :

La bataille de Tolbiac.

« Clodewig, le roi des Franks, remarqua pendant la bataille, que les Allemands allaient remporter la victoire par la supériorité du nombre ;

« Il fend soudain la foule du camp, porté sur un fier coursier ; on le voit bondir devant les nobles, devant le gros de l'armée ;

« Il lève au ciel ses deux mains pour le serment ; et d'une voix de fer qui retentit à travers les rangs :

« Dieu le Christ, s'écrie-t-il, Dieu de la croix, Dieu que mon épouse adore, si tu es le Dieu des combats qui descend au milieu de l'épouvante,

« Aide-moi à dompter ce peuple, mets la victoire dans ma main, et que les rives du Necker et du Rhin soient forcées de reconnaître la puissance des Franks !

« Aide-moi, et je te proclamerai mon Dieu, et je te bâtirai des églises et des chapelles, et j'enseignerai aux nobles franks à ne pas honorer d'autre dieu que toi !

« Il dit— et du sein des nuages jaillit le soleil tout rayonnant de feux. Un nouveau courage anime les cœurs et centuple les forces de la petite troupe.

« Clodewig saisit lui-même la bannière ; il la porte dans les rangs ennemis, et les Franks remplis d'ardeur s'y précipitent à sa suite en poussant des cris farouches.

« L'effroi s'empare des bataillons allemands : ils tournent le dos et fuient en désordre. — Toute leur gloire guerrière s'est éclipsée ; c'en est fait de leur puissance et de leur liberté !

« Le roi Clodewig se fit baptiser ainsi que son noble peuple, et l'empire des Franks domina désormais sur toutes les tribus allemandes. »

On a pu remarquer dans cette pièce l'art avec lequel le poète sait conduire son récit, la marche progressive du drame vers le dénouement, l'absence d'images et de réflexions parasites ; enfin cette plénitude du souffle qui nulle

part ne fait défaut; mais ce que la traduction empêchera d'apercevoir, c'est la ferme beauté des vers, ces victorieux artifices d'un mot bien choisi et mis à la meilleure place, une foule de bruits et de notes voilées qui, dans un idiome pittoresque, reproduisent les moindres intentions, accusent les nuances les plus délicates. Avec un instrument tel que la langue allemande, un poète peut, sans puérilité, se donner le plaisir de combiner de charmans effets, au moyen de cette chimère de certains versificateurs français : l'harmonie imitative. La ballade dramatique offre mainte situation, où ce cliquetis syllabique est d'un heureux emploi chez les Allemands. Les *Deutsche Sagen* de Karl Simrock en fourniraient au besoin de nombreux exemples.

Je préfère revenir à ses *Lieder*. L'amour et le culte de la nature en sont le texte ou le prétexte ordinaire. En pareille matière, les poètes ont le privilège de se renouveler sans cesse et de ne tarir jamais. Karl Simrock commence le livre de ses chansons comme le doit faire tout poète de la vallée du Rhin, en célébrant le fleuve paternel. Seulement ses éloges débutent d'une manière d'autant plus ingénieuse, qu'en se proposant de glorifier le Rhin, le poète a l'air de vous conseiller de le fuir comme une eau dangereuse :

« Des bords du Rhin, des bords du Rhin défie-toi, ô mon fils ! mon conseil est salubre. Là, l'existence enchaîne par des liens trop doux ; là le cœur s'emplit de trop de joie.

« Tu vois les jeunes filles si franches et les hommes si libres, que tu te crois au milieu d'une race choisie ; la voix puissante du désir te crie aussitôt que c'est ton devoir et ton droit de rester sur ces rives.

« Sur le pont du bateau, quelle charmante bienvenue te font les vieux bords, et la ville à l'éternel dôme ! Dans les montagnes, comme tu aimes à gravir les cimes où habite le vertige ! comme tu aimes à plonger de là tes regards au bas vers le fleuve !

« Le fleuve! c'est là que la *Nixe* montre, avant de plonger, sa tête au-dessus de l'abîme. A peine as-tu contemplé son sourire, à peine as-tu entendu un chant sortir des pâles lèvres de *Laurelei*, alors, ô mon fils! alors le sort est jeté :

« Le bruit t'ensorcèle, le rayon t'éblouit, l'enchantement s'empare de toi; tu ne sais plus désormais que ce seul chant: « Aux bords du Rhin, aux bords du Rhin! » — Et tu ne retournes plus au logis. »

C'est bien là le chant que devaient inspirer ces rives verdoyantes et paisibles. Plus tard au bord des glaciers de la Suisse, le poète saluera le Rhin de strophes plus hardies. Ici, la note attendrie m'indique que le clocher de sa ville natale se dresse dans le tableau qu'il se plaît à décrire. Cette pièce me rappelle une ballade de Goethe, *le Roi des aulnes*, qu'on a eu le tort de traduire en vers français. Le rythme et la couleur des strophes de Karl Simrock me prouvent que lui aussi s'en est souvenu.

Bon nombre de frais et charmans badinages sur les oiseaux, les femmes et les fleurs, témoignent du profit qu'une nature bien douée peut tirer de l'étude intelligente des grands maîtres. Walter de Vogelweide, le vieux minnesinger, dont Karl Simrock a fait jadis une estimable translation en poésie moderne, n'a pas de bouquets mieux nuancés ni plus odorans que ceux dont l'auteur des *Deutsche Sagen* a jonché la première partie de son recueil. Je choisis trois pièces que j'essaie de reproduire au moyen de la rime et du rythme, pour en mieux conserver le caractère :

La création de la femme.

« Le jour où Dieu forma la femme,
Doux chef-d'œuvre du Créateur,
Les roses, symboles de l'âme,
Du beau lis avaient la couleur.

Mais lorsque le sein de la femme
Surpassa leur neige en blancheur,
Une vive et soudaine flamme
Teignit les roses de rougeur.

Puis, quand la pourpre de l'aurore
Aux lèvres prêta sa couleur,
Du dépit jaloux qui dévore
Mainte rose prit la pâleur.

— Ne veux-tu pas me croire? passe
Près d'une rose blanche en fleur :
Tu pourras voir encor la trace
De sa primitive rougeur. »

Chant et baiser.

« Si, pour te prouver ma tendresse,
Un chant parlait mieux qu'un baiser,
Pour toi je chanterais sans cesse
En me sevrant de l'embrasser.

Mais un poème omet cent choses
Que sait exprimer un baiser :
— Fou qui chante des lèvres roses
Que ses lèvres pourraient presser !

Du poète amoureux, la peine
Sur deux lèvres doit s'apaiser :
Rien ne prouvera mieux sa veine,
Qu'un chant court et qu'un long baiser. »

Le jardin des roses.

« Ciel ! le beau jardin de roses ! fleur contre fleur, étoile contre étoile ! Si j'avais le droit de veiller sur ces trésors, j'en voudrais être le fidèle gardien. — Arrière ! arrière ! les roses ne fleurissent pas pour des gardiens.

« Jardinier, oh ! jet'en prie, rien qu'une rose à moitié épanouie, rien qu'une rose qui ce soir à la fête éclatera sur mon sein !—Arrière ! arrière ! les roses ne fleurissent pas pour qu'on s'en pare.

« Bon jardinier, de grâce ! coupe-moi une douzaine de roses, afin que j'aie les répandre près de ce saule sur la tombe de ma petite sœur !— Il ne se trouve ici que des roses gracieuses et brillantes. Les roses ne fleurissent pas pour les tombeaux.

« Je voudrais offrir une rose à la jeune fille de mon choix : cette fleur lui serait un gage de la fidélité de mon amour.—Cueille autant de roses que tu voudras : c'est pour l'amour que fleurit le doux mois de mai ! »

Les poètes souabes, dont la douceur est proverbiale, n'ont pas à mon avis de chanson plus fraîche ni de plus franche venue. Ce siècle a produit en Allemagne comme en France, un riche épanouissement lyrique, et peut-être est-ce là que de part et d'autre on a cueilli la vraie palme. L'Allemagne surtout a vu éclore depuis trente ans une foule de talens gracieux dont on pourrait citer bon nombre de petits chefs-d'œuvre. J'avoue que si un autre combat de la Wartburg se livrait aujourd'hui, et qu'on me fit l'honneur de me nommer juge des chants, je serais fort embarrassé de savoir à qui décerner le prix.

J'oubliais que la troisième partie du livre de Karl Simrock est elle-même une petite Wartburg, où, dans l'arène du tenson, d'ingénieux poètes luttent de rimes et d'images. On sait que cette forme du tenson a été souvent employée par les troubadours français, et qu'elle florissait en grand honneur dans nos cours d'amour du moyen âge. Les faveurs d'une noble dame étaient ordinairement le prix du vainqueur en ces combats de galanteries versifiées. Les yeux bleus sont-ils plus attrayans que les yeux noirs ? Quelles doivent être les qualités d'un chevalier accompli ? A quels signes peut-on reconnaître un cœur vraiment

épris? etc.; tels étaient les sujets préférés de ces innocentes joutes d'esprit. En ressusciter les traditions au dix-neuvième siècle, me paraît un anachronisme, anachronisme d'une imagination aimable. Certaines formes poétiques ne doivent-elles pas en effet être comparées à ces vêtemens des ancêtres qui, malgré toute leur richesse et toute leur grâce, seraient pour le moins bizarres sur les épaules de nos modernes bourgeois? Cela est surtout vrai des formes les plus naïves, telles que le *tenson* et le *rondeau*. Ces deux poèmes ne pouvaient convenir qu'à une époque de galanterie, ou très candide, ou très raffinée. Toutes ces charmantes disputes qui en faisaient le succès au bon vieux temps, nous sembleraient aujourd'hui d'une excessive fadeur. Peut-être n'en est-il pas encore tout à fait de même en Allemagne.

Si j'ai hâte de glisser sur les *tensons* de Karl Simrock, en regrettant presque le talent que le poète y a dépensé, c'est afin de pouvoir consacrer plus de place à ses romances; elles sont avec ses *Lieder* les fleurs les plus attrayantes de sa muse. Là éclate, dans toute sa grâce et son énergie, ce style nerveux et classique (en tant que procédant de l'étude des vieux maîtres), qui est un des titres de Karl Simrock à une réputation solide. Je crois que ses travaux ont été aussi profitables au vocabulaire poétique que ceux du comte de Platen à la strophe lyrique. Mais il est temps de citer le poète. Lorsqu'il s'agit d'apprécier des littératures étrangères, les citations prouvent plus et mieux que les commentaires : procéder de la sorte me semble d'ailleurs une méthode critique aussi loyale envers le poète que l'on veut faire connaître, que convenable envers le public mis ainsi en demeure de juger lui-même. Les deux pièces suivantes justifient tous nos éloges :

Mort de la Poésie.

« Après de longues souffrances, la Poésie, fille du ciel, venait de mourir; ses prêtres n'ont jamais gagné grand'chose; c'est sans doute aussi de faim qu'elle est morte.

« On voulut l'ensevelir magnifiquement dans un cercueil d'argent et d'or; mais on ne put trouver ni or ni argent : tous deux avaient perdu leur éclat.

« Pour oindre son noble corps, on alla chercher du vin de porte en porte; mais hélas! partout bouteilles et tonneaux furent trouvés vides.

« On voulut ensuite faire une couronne pour la morte; mais ce fut en vain : l'hiver régnait alentour. Après ce printemps qui était le dernier, les fleurs ne devaient plus fleurir.

« Plus d'un jeune couple amoureux s'empresse de venir contempler le convoi funèbre : ils ne sentent pas que leurs cheveux blanchissent, et pourtant les voilà déjà transformés en vieillards.

« Au moment où le cercueil descendit dans la tombe, une nuit profonde couvrit la terre. — Le soleil ne daigne plus désormais jeter un regard sur ce monde devenu désert.

« Un chanteur entonne l'oraison funèbre; sa voix résonne lugubre et creuse : — « N'espérez pas plus longtemps la joie; dites à tout bonheur adieu ! »

« Puis on tient le repas de deuil; les flambeaux projettent une clarté sinistre et pâle sur les convives immobiles : ils sont assis là comme dans l'empire des morts.

« Ils sont assis muets, abîmés dans la douleur; ils attendent la lumière vivifiante du jour : — « Laissez-vous ensevelir, pauvres fous, car vous êtes morts, et vous l'ignorez ! »

Le rendez-vous.

« Qui se glisse à travers la grille dans le jardin qu'éclaire un rayon de lune? — La dame dit avec douceur au chevalier : « Vous êtes le bienvenu. »

« Les rossignols gazouillent un chant qui allume le désir; les deux formes amoureuses errent sur les pelouses, le cœur plongé dans l'ivresse.

« A l'endroit où un faible rayon se brise sur des feuillages de roses, le chevalier quitte soudain sa douce proie, et parle ainsi :

« Je ne suis redevable de votre conquête à aucun exploit de chevalier; mes chants, mon tendre amour ne m'ont jamais valu la plus petite faveur.

« J'ai failli mourir de douleur et de peine d'amour; à qui suis-je redevable aujourd'hui d'un si gracieux accueil?

« Auriez-vous par hasard appris combien malade était votre chevalier? — Versez-lui donc encore de vos douces lèvres le baume et la guérison. »

« La dame répondit d'un ton badin : « J'avoue que j'ai fait un libre choix; toutefois remerciez-en non seulement mon cœur, mais encore mon époux.

« Certain jour un faucon traversa ce jardin en volant; vous le suiviez aux sons des voix et du cor.

« Alors mon époux me dit : « De quel éclat brille sa jeune force ! Jamais la valeureuse chevalerie n'eut de champion plus parfait.

« Il est destiné à la gloire; les camps ont été son berceau; il est né sur un noble coursier; il a été allaité dans un casque.

« Il est le sceau de l'invincible loyauté, le plus ferme bouclier de l'honneur, le miroir des mœurs les plus pures; il est magnanime, vaillant et doux.

« C'est une fête de le contempler : on se souvient alors des anciens jours; et l'amour que lui accordent les femmes ne peut exciter la plainte de personne.

« Ce sont ces paroles du vieillard qui vous ont rendu son épouse si favorable. Jouissez donc des biens qu'il vous procure lui-même; il n'en est pas un gardien avare, et il sait que vous en êtes digne. »

« Le chevalier répond aussitôt : « Ces mots doivent me profiter; ils m'ont guéri soudain.

« Oh ! si vous vous étiez tué ! Pour la moitié du monde je ne voudrais pas tromper l'homme qui m'a placé si haut.

« Je rends grâce à sa louange qui m'a rendu votre cœur favo-

nable : le tromper serait prouver mal qu'il a eu raison de m'en juger digne.

« Je dois m'éloigner de vous; donnez-moi votre main à baiser. Je veux porter vos couleurs au loin en Terre-Sainte.

« Et dites à votre époux que son héros si haut prisé, est en effet presque encore une ombre des premiers jours chevaleresques. »

On quitte à regret un livre où des pièces d'un si rare mérite se trouvent en grand nombre. J'ai choisi mes citations de manière à présenter un exemple des différents genres dans lesquels s'est exercé le poète. J'ai gardé avec intention pour la fin, le morceau suivant dont notre La Fontaine aurait aimé l'idée antique, mais auquel le naïf auteur de Philémon et Baucis aurait dû poser l'inimitable cachet de ses beaux vers :

Les espéreurs insensés.

Ne sommes-nous pas tous espéreurs insensés?
Qui n'eut son jour crédule à la folle espérance?
J'ai lu que deux vieillards des beaux âges passés
Remplirent d'un espoir toute leur existence.

Deux vieillards : on eût dit Philémon et Baucis,
Tant leur antique amour semblait à son aurore;
Depuis plus de trente ans qu'ils attendaient leur fils,
Toujours du même espoir ils l'attendaient encore.

Appelé par la guerre, il promit en partant
De revenir. — Dès lors ils eurent confiance;
Bien qu'il ne revînt pas, ils espéraient pourtant :
Si l'amour est aveugle, autant l'est l'espérance.

Déjà leurs cheveux noirs sous l'âge ont grisonné;
Ils espèrent toujours sans murmure et sans doute.
Sitôt que le soleil au ciel abandonné
Remontait, ils disaient : « Notre fils est en route !

« Et s'il tarde aujourd'hui, c'est un gage plus sûr
Qu'il reviendra demain, car un Dieu l'accompagne.
Pour mieux le découvrir à l'horizon obscur,
Dès l'aube nous irons demain sur la montagne. »

— Ils montent la montagne; ils plongent leur regard
En bas dans la vallée, au loin dans la prairie;
Et dès qu'un voyageur apparaît quelque part,
C'est lui ! ce voyageur, c'est la tête chérie.

C'était pourtant un autre... Un autre encor le suit,
Puis un autre toujours. — Toujours même constance.
Le jour infructueux s'abîme dans la nuit,
Mais ce jour s'est passé dans la sainte espérance.

Ainsi passent les ans, engourdissant leurs pas,
Fardeau plus lourd sans cesse à leur front qui s'incline.
Leur espoir reste jeune et ne s'engourdit pas,
Quand leur pied ne peut plus gravir l'âpre colline.

Il leur dit : « Construisez sur la cime du mont
Votre hutte guetteuse, et là, dans la vallée,
A toute heure vos yeux comme un trait perceront
Le jour brillant de flamme et la nuit étoilée. »

Ainsi font-ils; en vain on les raille d'en bas.
Eh ! qu'importe à leur foi qu'on l'appelle folie !
Oh ! quand ils presseront leur enfant dans leurs bras,
A ceux qui l'ont lancée ira la raillerie !

Pendant (ô miracle !) entre tous ces rieurs
Un riche se trouva, riche au cœur sympathique,
Qui voulut, sur le mont des pieux espéreurs,
Bâtir à l'espérance un temple magnifique.

Il manda de partout des artistes fameux,
Pour que le temple fût digne de la déesse.
L'autel devait nourrir de symboliques feux;
Il chargea de ce soin leur fervente vieillesse.

Sur la cime bientôt le temple consacré
Brille. Pour nos vieillards le saint rôle commence;
Or le premier devoir de ce rôle sacré
Est de fixer au loin des yeux pleins d'espérance.

Ils devaient dépouiller tout autre soin plus lourd ,
Un messager fidèle arrivait chaque aurore,
Apportant aux vieillards les alimens du jour,
Et s'informant du fils qu'ils attendent encore.

Ils répondaient : « Merci pour votre maître et vous ;
L'enfant n'est pas venu, mais il doit être en route ;
Et si vous demeurez une heure auprès de nous,
Oh ! moins d'une heure, ami, vous le verrez sans doute.

Mais vous êtes toujours si pressé de partir ! »

— Le messager sourit et descend la montagne :

« Espérez, pauvres fous, l'espoir fait rajeunir, »
Pense, hélas ! ce railleur que le doute accompagne.

Le doute l'accompagne alors que lentement
Il chevauche, sans voir cette belle nature,
Vers son toit où nul cœur désiré ne l'attend :
Pas d'espoir, pas d'amour, oh ! cette vie est dure !

Il va franchir le seuil, lorsque des pas soudain,
Pas et souffle pressés, retentissent derrière :
C'est un piéton poudreux haletant du chemin ;
Il s'élance au cheval, et serrant la crinière :

« Par votre amante, ami, par votre mère et Dieu,
Aidez-moi ! Le temps presse et la mort est cruelle.
Oh ! que là sur le mont je la devance un peu ! »
Ami, votre cheval. — Hélas ! je n'ai point d'aile...

« Si je ne puis gravir la colline aujourd'hui,
En vain j'aurai franchi tant de rudes années,
Quarante ans de prison et d'éternelle nuit !
Oh ! faites-moi jouir des dernières journées ! »

Mais l'or seul pent toucher les cœurs intéressés.

« Ami, votre cheval, et prenez cette bourse ;
Prenez, je suis le fils des vieillards insensés. »
Et le roc retentit sous sa rapide course.

« Ils ne furent donc pas si fous qu'on le disait, »
Pense le messager, que la bourse illumine.

— « Mais pourquoi tout à coup ce feu sur le sommet ?
Pourquoi tinte la cloche au front de la colline ?

« Ah ! sans doute le temple est en flamme ! — Espérez,
L'espoir vous trompait donc en semblant vous sourire ?
Votre fils ne peut être aux dernières hauteurs :
Espérez insensés ! on fait bien de le dire. »

Cependant, dès qu'a lui l'aube du nouveau jour,
Il gravit la montagne, il y trouve, ô surprise !
Le temple orné de fleurs de la base à la frise,
Et les vieillards pressant leur fils avec amour.

Car le feu de la veille était un feu de fête
Près du temple d'espoir par le peuple allumé ;
Et les cloches sonnaient d'une voix de tempête
Le fortuné retour de l'enfant bien-aimé.

Et ces cloches disaient et répètent encore :
« Oh ! ne perdez jamais le courage et l'espoir ! »
Et toujours et partout leur même voix sonore
Dit : « Honte aux lâches cœurs vaincus avant le soir. »

Quoique ce recueil de Karl Simrock soit, à proprement parler, désintéressé des brûlantes questions où s'escrime la polémique moderne, et où nous aurons bientôt à suivre une poudreuse phalange de poètes plus jeunes, il faut se garder de ranger l'auteur parmi ces égoïstes au point de vue de l'art, dont Goethe a été le modèle et le chef. Loin de mériter ce reproche d'indifférence, Karl Simrock prouve, au contraire, en maint endroit de son volume, combien il se fait gloire d'être un fils reconnaissant et pieux de la patrie allemande ; mais chez lui, c'est-à-dire dans ses vers, le patriotisme palpite et circule naturellement et sans le moindre effort, comme le sang dans les veines, avec la régularité d'une fonction indispensable à l'existence. Si le poète ne proteste jamais par des rimes aiguës à dessein contre des actes politiques, dont souffre et se plaint sa nation, le respect et l'amour pour son pays, qui animent tous ses chants, peuvent être considérés comme une éloquente

protestation. Dans ses dernières pages, (pourquoi le poète ne les a-t-il pas supprimées?) il a mêlé deux chansons où se trahit un sentiment légèrement hostile envers la France, quelque chose comme un souvenir affaibli des colères de 1813. J'ai noté surtout une strophe composée en l'honneur des Flandres et du Brabant. Le poète s'y réjouit de voir les bons Flamands monter dans les wagons du chemin de fer de Cologne; il est heureux de presser la main de ses frères : car pour parler un des plus désagréables jargons de la langue allemande, les Belges ne sont pas moins de souche germanique. Je me trompe fort, ou le contentement de l'auteur ne prend naissance que dans l'espoir d'enlever ces chers voisins à l'influence de la France. S'il ne faut que cela pour vous contenter, ô poète! enclavez bien vite la Belgique dans votre Zollverein! Mais, de grâce, laissez-nous l'Alsace et la Lorraine, qu'un de vos vers menace de nous reprendre! Songez que ces provinces sont bien à nous par droit de prescription, et mieux encore par leur cœur français. Qui vous dit d'ailleurs qu'elles consentiraient à se laisser faire tout le bien que vous leur souhaitez? — Mais j'allais oublier qu'il s'agit ici d'un rêve de poète. Ce vœu de Karl Simrock est une nouvelle preuve du respectable amour de la patrie qu'ont échauffé en lui ses fructueuses recherches, sur les légendes et les souvenirs qui honorent la grande famille des races germaniques.





LE COMTE DE PLATEN.

Le comte de Platen est peut-être après Goëthe l'homme de notre temps qui a voué à l'art le culte le plus fervent. Sans posséder la puissance objective de Goëthe, sans avoir comme l'auteur de Werther, de Goëtz de Berlichingen et de Tasse, un génie capable de maîtriser les formes les plus diverses, il se rapproche du grand Olympien germanique par l'élévation constante de la pensée, par le dédain des sentimens et des tours vulgaires et par cette aspiration incessante vers l'idéal, qui est le tourment des poètes vraiment supérieurs. Ce tourment qui chez Platen offre tous les caractères d'un mal rongeur, et qui devait finir par consumer le poète, n'est chez Goëthe qu'un harmonieux effort pour s'élever dans une sphère sereine où il est habitué de planer. L'âme de Platen contenait d'ailleurs des élémens de trouble dont Goëthe s'était débarrassé de bonne heure : elle se mêlait activement aux intérêts de son époque ; elle désirait ardemment l'affranchissement politique de l'Allemagne, et faisait cause commune avec les peuples opprimés.

Elle était pleine d'amour et de haine. Goethe avait su établir entre ses facultés un équilibre plus favorable aux calmes méditations de la muse. Ainsi qu'il arrive souvent dans les contes de la naïve Allemagne, les bonnes fées étaient venues à l'envi répandre leurs dons sur le berceau du jeune Goethe : l'une lui avait donné la santé, l'autre la richesse, une autre encore une éducation soigneusement réglée dès l'enfance, en un mot, tout ce qui prédestine au bonheur et au succès. Platen, au contraire, dut lutter toute sa vie ; lutter contre l'insuffisance de son éducation première, lutter contre la gêne, lutter contre sa mauvaise santé, lutter contre ses ennemis, lutter enfin contre les difficultés que rencontrait son esprit dans la réalisation du beau tel qu'il le rêvait. Platen était de la noble famille des poètes d'action ; sans partager l'exaltation romanesque de Schiller, il ressemblait à ce dernier par le cœur, et plusieurs de ses poésies rappellent les généreuses colères du Dante. Platen était né pour devenir le poète politique qui manque aujourd'hui à l'Allemagne ; et il le fût devenu sans doute sans les circonstances qui dominèrent sa vie. Ses obligations personnelles envers le roi Louis de Bavière expliquent son renoncement à ce rôle de poète politique de l'Allemagne, qu'il se sentait entraîné à remplir, et qu'il a regretté plus d'une fois. Il eut beau se dédommager par un redoublement de verve et d'anathèmes contre le czar et les cruels oppresseurs de la Pologne, il ne put parvenir à surmonter ce regret. Nous verrons bientôt comment son âme inquiète parcourait en tous sens l'Italie, sans jamais trouver le calme, sans rencontrer jamais l'idéal qu'elle cherchait : cet idéal n'était-il pas la liberté autant que l'art ? L'histoire de sa vie autorise à le supposer.

Platen est né le 24 octobre 1796, à Aunsbach. Sa mère pa-

rait avoir exercé une grande influence sur son caractère ; ses tendres soins formèrent de bonne heure l'enfant aux idées sérieuses. On le destina aux armes, et il entra en 1806 à l'école des Cadets de Munich. L'état militaire qu'il n'em brassait que par soumission aux volontés de sa famille, ne plaisait pas au jeune Platen. Il chercha une consolation dans l'étude, en se proposant peut-être dès lors d'y trouver les moyens d'une autre carrière plus en rapport avec ses goûts. Pendant les heures de récréation que ses camarades employaient aux plaisirs de leur âge, il se cloîtrait dans sa chambre au milieu de ses livres. En 1810, il passa à l'institut des pages, où, comme nous l'apprend une notice fort détaillée de M. Karl Godeke, il posa les bases de l'éducation forte et substantielle qu'il ambitionnait, bases renversées bientôt par sa promotion au grade de lieutenant dans le régiment des gardes du roi Maximilien. Toujours préoccupé de ses chères études, il ne tarda pas à utiliser de nouveau, à leur profit, les loisirs que lui laissaient les exercices et les parades militaires. Mais la reprise des hostilités devait l'arracher encore une fois à ses travaux. Il fit la campagne de 1815. Notons comme un détail curieux que ce fut pendant l'occupation du territoire français que le jeune poète écrivit ses premiers vers. Toutefois, il reste à peine quelques-uns de ces chants : leur forme incomplète décida Platen à les détruire. « J'ai suivi longtemps le tambour, dit-il plus tard dans l'une de ses *Gasèles*, mais j'ai bien vite reconnu que je n'avais ici-bas d'autre vocation que de revêtir d'une belle forme de nobles pensées. » Des strophes pleines de chaleur, contemporaines de cette campagne, déplorent les malheurs de la France ; deux épîtres composées à la même époque, témoignent de ses goûts persévéramment studieux, et de la haine qu'il avait vouée à Napoléon.

Vers la fin de 1815, Platen revint en Allemagne ; mais la campagne de France avait fait naître en lui la passion des voyages, cette soif du mouvement et de l'inconnu, qui est peut-être après l'amour le plus efficace des stimulans poétiques. Byron, qui a dit cela quelque part, l'a bien prouvé par son propre exemple. Le jeune Platen profita de ces premiers loisirs de la paix pour entreprendre, à pied, un voyage en Suisse. La contemplation de cette nature à la fois simple et majestueuse, fit éclore plus d'un germe heureux dans l'âme du poétique pèlerin qui s'empressa, au retour, de reproduire dans le miroir des vers les trop fugitives images de la route. Plusieurs ballades et romances de Platen remontent à cette époque, du moins pour l'inspiration première ; car, il remania complètement dans la suite tous ces essais précoces de sa fantaisie. Ce goût des excursions pédestres rendit plus pénible encore au jeune rêveur le joug de la discipline militaire. Il ne pouvait se permettre la plus petite absence sans demander préalablement un congé.

Enfin, en avril 1818, Platen obtint l'autorisation de se rendre à Wurzburg, pour y suivre les cours de philosophie et de philologie à l'université. Il écouta avec l'ardeur d'un néophyte les lectures du professeur J. J. Wagner, dont il ne tarda pas à devenir l'ami. Toutefois, il ne pardonna jamais à ce dernier d'avoir prononcé ces paroles : *l'art désormais est mort !* Cette prophétie, qui n'était heureusement qu'un blasphème, blessa si profondément Platen, que vingt ans plus tard, il s'en souvenait encore avec amertume, sous le beau ciel de l'Italie, et prouvait par ces vers, qu'il s'efforçait depuis cette époque de donner un démenti aux paroles du professeur :

Réponse à un inconnu dans le Morgenblatt.

« Jusque vers moi j'entends venir de loin un murmure de
douce paroles, et soudain s'effacent tous les plis qui sillonnent
mon front. Ce n'est donc pas en vain que j'arrachai les orties et
décapitai les chardons ! La haine de mes ennemis n'a pu me
troubler au milieu des ruines de Rome, mais l'amour et la
sympathie, pèlerins pieux et bienvenus, franchissent d'un pied
sûr les Apennins. Qu'ils l'apprennent une fois pour toutes, ces
envieux et ces aveugles qui si volontiers méconnaissent la vraie
puissance : je n'entends jamais citer leurs noms ! Mais il n'en est
pas ainsi de ceux qui, bravant les pointes du sarcasme, louent
mon poème avec compétence, et avec compétence aussi le
critiquent : ceux-là, c'est avec bonheur que je leur tends la
main, et à toi tout le premier, ami. Tu n'as pas, il est vrai,
fait résonner la voix de la critique, mais vers les hauteurs du
Capitole, dont je gravis à cette heure les degrés, tu m'as envoyé
l'inspiration, ce doux et bienfaisant murmure qui s'échappe avec
un bruit si charmant d'une lèvre humaine, et qui vient nous
électriser de son étincelle généreuse. Oui, ce mélodieux murmure,
fût-il inspiré par la vérité autant que par la bienveillance, devrait
faire jaillir de l'âme des dithyrambes, comme de la nue jaillissent
des éclairs. Ne me rappelle pas, ami, ne rappelle pas le poète
loin de ce sud tant aimé qui verse des torrens de musique sur
chacune de mes paroles ! ne me rappelle pas dans la patrie :
le chaos allemand m'aurait bientôt fatigué ! Laisse-moi plonger
toujours plus avant mon regard ébloui dans ce foyer de lumière, et,
nourri du miel d'Hybla, rimer sur la cime de l'Etna bouillonnant.
Laisse-moi glaner des Odyssées sur les rivages inspirateurs
d'Homère : bientôt suivront les Iliades, revêtues d'une armure
complète. Oui, lorsqu'enfin l'art grec se sera fondu tout à fait
avec l'âme allemande, tu verras quelles flèches saura lancer
Apollon ! J'ai juré de ne venir frapper à vos portes, à vos cœurs,
que lorsque j'aurai accompli une œuvre gigantesque, un grand

fait en paroles, dont s'enthousiasmeront les plus froids esprits, et qui forcera la louange des insipides disséqueurs de mots. Alors, je me présenterai à ceux qui n'ont pas craint de me crier au visage, que l'art allemand est mort depuis longtemps, et que c'est en vain que dans ma poitrine brûle une chaude étincelle ! Pour toute vengeance, je m'avancerai muet et calme devant ces gens rouges de honte, et je jetterai à leurs pieds toutes mes couronnes ! »

C'est surtout pendant ce premier séjour à l'Université, que Platen montra quels prodiges peut accomplir une volonté persévérante et studieuse. Il apprit successivement le latin, le grec, le persan, l'arabe, l'italien, le français, l'espagnol, le portugais, l'anglais, le hollandais et le suédois ; et son biographe, déjà cité, assure que le fervent disciple était parvenu à lire dans leur langue naturelle les meilleurs poètes de ces différentes nations.

En septembre 1819, il quitta Wurtzburg pour Erlangen. Toutefois, il voulut inaugurer cet acte important de sa vie universitaire, par une de ces petites vacances au milieu des champs et des bois, qui pour un esprit tel que le sien étaient encore une étude fructueuse. Sa muse alors grossissait sa gerbe. Dans les premiers mois de 1820, Schelling, qui avait connu Platen enfant, vint développer à Erlangen les fécondantes théories de sa philosophie naturelle. Le poète fut l'un des auditeurs les plus assidus et les plus sympathiques du philosophe inspiré. Ce dernier se montra fier d'un tel disciple qui devint bientôt son ami. Les conseils du maître vénéré furent à la fois un aiguillon et un frein pour l'imagination du poète. On peut ranger ces années initiatrices de Platen parmi les plus heureuses de sa vie. Les horizons du monde moral reculaient chaque jour devant l'œil de sa pensée, sa puissance créatrice se développait rapidement, et il

en devait le bienfait à l'influence du philosophe. Le sonnet suivant prouve que le poète était le premier à le reconnaître :

A Schelling.

« Comme on nous voyait tous cloués à notre place, recueillant les moindres paroles, alors que les prodigieux éclairs de ton génie venaient coup sur coup électriser nos âmes !

« Tandis que notre faible regard ne découvre le monde que par fragment, toi, tu le domines tout entier, comme de la cime d'une montagne ; les germes que nos pauvres esprits entrevoient à peine, brillent déjà pour toi dans leur fleur épanouie.

« Il se trouve bien encore des déclamateurs insensés pour diriger contre ton génie les filandreuses tirades de leur impuissante logique ;

« Mais cette gent misérable qui se permet de te toiser à son aune, n'aura jamais l'honneur de remuer le monde de la science, ni d'inspirer un poète ! »

Un autre sonnet fait mieux voir combien Platen avait pénétré avant dans la doctrine du philosophe : il commence par ces deux vers :

« Ne règne-t-il pas dans l'empire du beau, celui qui est à jamais roi dans l'empire du vrai ? »

Après avoir pris tous ses degrés académiques, le poète soldat visita certaines parties de l'Allemagne. L'habitude qu'ont les étudiants de couronner leurs travaux universitaires par un voyage aux points principaux de la terre natale, fut pour Platen un excellent prétexte de lâcher de nouveau la bride à ses fantaisies errantes. Désormais il se sentait surtout entraîné vers ses confrères et vers ses maîtres dans le bel art qui le charmait de plus en plus. A Jena, il

fit la connaissance de Goethe chez le major De Knebel ; à Baireuth, il s'empessa d'aller exprimer son admiration à Jean-Paul qui le retint durant quelques semaines ; à Stuttgart, cette capitale des poètes souabes, il fut accueilli et fêté par Uhland et Gustave Schwab. Les heures qu'il passa dans l'intimité d'Uhland prirent place parmi ses meilleurs souvenirs, et dans la suite, il engagea avec Schwab une correspondance à laquelle nous devons plusieurs détails précieux concernant la vie et les projets du poète nomade.

Sur ces entrefaites arriva la mort de Jean-Paul. Cette nouvelle, dont l'Allemagne entière fut contristée, toucha profondément Platen qui, peu de temps auparavant, avait apprécié les nobles qualités du charmant, capricieux et sublimé rêveur. Le jeune homme se reprocha d'avoir tant différé de témoigner à Jean-Paul sa reconnaissance dans la langue sacrée des vers. Nous trouvons ce regret dans un sonnet jeté comme un dernier hommage sur la tombe du mort illustre.

A Jean-Paul.

« Chaque fois que je me trouvais en face de ton portrait, je rougissais de tant tarder à remplir un devoir sacré, de n'avoir pas encore élevé jusqu'à toi un chant de reconnaissance pour ta bienveillance et ta douceur si pleines d'âme !

— Hélas ! et voilà que la mort a glacé ton regard, habitué naguère à planer dans les cieux ! — et je t'adresse dans les espaces inconnus les louanges amies que je te destinais sur cette terre.

Ton affection a encouragé le jeune homme ; tu l'ingénias à voir dans la faible étincelle qui animait mon âme, la flamme brillante de l'inspiration à venir.

Maintenant ton esprit charmant, salulaire,—encore rajeuni,—

habite enfin où longtemps aspira son effort, dans l'immense empire des merveilles. »

N'oublions pas de mentionner les relations de Platen avec Rückert qu'il brûlait sans doute de consulter sur une étude familière à ce dernier, l'étude de la poésie orientale. Cette poésie avait été remise en honneur par le livre de Frédéric Schlegel sur *la Sagesse des Indiens*; et le *Divan*, de Goethe, publié vers cette époque, acheva de tourner de ce côté la curiosité des intelligences. Enflammé par la lecture du *Divan*, Platen conçut le projet de faire lutter la langue allemande avec l'arme souple et légère des poètes orientaux. Il résolut de s'approprier cette forme rebelle et d'enrichir ainsi la littérature de sa nation. C'est dans cet espoir qu'il se rendit à Nuremberg auprès de Frédéric Rückert, l'homme dont les conseils pouvaient le plus lui être utiles.

Il ne fallut pas longtemps au disciple pour se montrer maître à son tour. Il publia en 1821 le résultat de ses premières tentatives, sous le titre oriental de *Gasèles*. Ce nom désigne de petits poèmes de dix à vingt vers environ, consacrés ordinairement à célébrer les tristesses amoureuses, la joie, l'amitié, le vin et l'échanson, en un mot tout ce voluptueux empire qu'Anacréon gouvernait avec sa lyre et sa coupe. Les *Gasèles* sont la forme exclusivement réservée aux inspirations paisibles. Quant aux passions plus énergiques de l'ambition et de la guerre, quant aux pensées plus sérieuses et aux rêves ardents éclos sous la fiévreuse influence de la vie nomade, les poètes orientaux les enchâssent dans une autre forme de poème, qu'ils appellent *Kassiden*. Pour ces deux espèces de poèmes, la distribution des vers est pareille. Ils commencent par deux rimes semblables, puis vient un troisième vers qui ne rime ni avec ceux qui précèdent ni avec

ceux qui suivent ; le quatrième rime de nouveau avec les deux premiers, et de même ainsi jusqu'à la fin du poème en intercalant toujours un vers blanc entre les rimes pareilles. J'ajoute, pour compléter cette définition prosodique, que le gentil poème doit se clore par un vers qui rime avec ceux du début. Il est facile de se faire une idée des ingénieux effets mélodiques que le poète peut tirer d'un tel instrument, surtout quand il a à son service une langue sonore et nettement accentuée. La langue allemande est riche en ressources de ce genre, et Platen l'avait bien senti, lui qui connaissait à fond les victorieux artifices de la rime et du rythme.

Cependant son essai ne reçut pas l'accueil que le poète espérait. L'étrangeté de la forme nuisit au succès de l'œuvre qui ne s'adressait d'ailleurs qu'à un public assez restreint. Le tort de Platen avait été de s'ingénier à devenir oriental par le fond, c'est-à-dire par le choix des pensées et des images, autant que par la forme. A cette époque de teutonisme obstiné, on ne lui pardonna pas cette préférence accordée à une poésie étrangère. Des juges moins prévenus auraient tenu compte au poète d'efforts heureux d'où résultait un élargissement de la forme poétique. Cet échec blessa d'autant plus l'âme fière de Platen, qu'il avait terminé son livre par ce vers plein d'une confiante espérance :

« Et toi, gasèle, annonce-moi à la patrie ! »

Il ne se tint pourtant pas pour battu et se promit une revanche. Deux ans plus tard, il publia un nouveau recueil de Gasèles qui cette fois s'inspiraient uniquement des sentimens familiers aux âmes allemandes, et dont les comparaisons et les images n'avaient plus rien d'étranger. Désormais le poète était maître de sa forme, et il avait écrit pour

l'Allemagne des Gasèles telles que les eût composées un poète oriental, transporté au milieu des habitudes et des mœurs de l'existence allemande. L'épigraphie inscrite en tête de ce second recueil, faisait pressentir ce changement précieux dans le procédé de composition adopté par le poète.

« L'Orient est enfin conquis, disait-il, désormais sa forme paraît nôtre. »

En effet, c'est maintenant à ses propres impressions, à ses espérances, à ses joies et à ses douleurs, que le poète demande des inspirations; les hommes compétens s'accordèrent à voir dans ce nouvel essai de Platen un progrès pour les lettres allemandes, une diversion rafraîchissante pour la poésie. Telle fut l'opinion de Goethe qui devint celle de tous les esprits éclairés. Je ne parle pas de quelques rivaux jaloux et de quelques ennemis personnels qui adoptèrent un avis différent. Immermann, à qui du reste cette pointe mordante n'enlève rien de son talent, lança contre Platen l'épigramme suivante, que Heine se fit un malin plaisir d'imprimer dans ses *Reisebilder*:

— « Des fruits que vous avez dérobés dans les jardins de Schira, vous avez trop mangé, malheureux, et vous vomissez des gasèles. »

Avant de publier ses secondes Gasèles, Platen avait donné un volume de poésies sous ce titre : *Feuilles lyriques*. Ce volume contenait toutes les pièces détachées que le poète avait composées depuis 1813 jusqu'à 1821. On trouve déjà dans ce recueil plusieurs essais dans la forme antique. Ce sont des romances, des ballades et des lieder. J'en choisis quelques-uns que le poète a dû remanier depuis cette époque avant de les admettre dans l'édition de ses poésies com-



plètes. La perfection de forme qui les distingue pourrait les faire ranger parmi les œuvres de la maturité de son talent :

Le tombeau dans le Busento.

« Il est nuit : sur les flots du Busento, près de Cosenza, résonnent des chants sourds ; des voix sortent des eaux pour y répondre, et un dernier écho les répète au sein des tourbillons.

Et remontant, descendant le fleuve en tous sens, errent les ombres des vaillans Goths qui pleurent Alarich, le plus justement regretté de leurs morts.

Beaucoup trop tôt et loin de la patrie, ils ont dû l'ensevelir là, lorsque les blondes boucles de la jeunesse entouraient encore ses épaules.

Sur les bords du Busento ils se rangèrent à l'envi pour détourner le cours du fleuve et lui creuser un nouveau lit.

Dans le fond déserté par les flots, ils fouillèrent encore la terre et y plongèrent le cadavre toujours debout sur son cheval et couvert de son armure.

Puis ils le couvrirent de terre, ainsi que ses nombreux trésors, afin que désormais les hautes herbes du fleuve pussent croître sur la tombe du héros.

Détourné pour la seconde fois, le torrent reprit son cours naturel : d'un essor puissant les flots du Busento bondirent dans leur vieux lit.

Et un chœur d'hommes chantait : Repose en paix dans ta gloire ! D'aucun Romain la vile cupidité ne viendra troubler le repos de la tombe !

— Ils chantaient ; et l'hymne de louanges résonna dans toute l'armée des Goths. Roule ces louanges, onde du Busento, roule-les de mer en mer ! »

La mort de Pindare.

Puissé-je, quand la mort viendra voiler mes yeux,
Tel qu'un astre brillant, mais qui soudain s'efface,
Pâlir, sans le savoir, éclipsé dans l'espace,
Comme il l'advint, Pindare, ô barde glorieux !

C'était au cirque, un soir : bercé par l'harmonie,
Ton front, qui s'inclinait sous le poids du génie,
Retomba mollement sur un cœur amoureux ;
Et quand, pour t'éveiller, après l'accord antique,
Une amante baisa ton front mélancolique,
Ton âme avec les chants avait fui vers les dieux.

Chant des morts.

Toi qui passes là-haut ; oh ! combien nous te portons envie !
Tu vas dans l'air qui te caresse, tu aspiras les flots purs de l'éther.

Quant à nous, nous sommes convertis en poussière au fond des noirs caveaux. Bienheureux celui qui marche encore ! que nous apprécions son bonheur !

Baigné par les flots du soleil, tu te plonges dans la lumière ; mais ce qui réchauffe la surface ne pénètre pas jusqu'au fond.

L'émail éclatant des fleurs brille à tes yeux comme l'essaim des étoiles. Sur notre front dépouillé, rien qu'une couronne tombant en poudre !

Nous écoutons, hélas ! nous aspirons du fond de ces cavernes où jamais ne s'éveille un écho. Pour toi le gazouillement de la source, pour toi le murmure des feuilles que le vent emporte dans son tourbillon.

Du haut de la montagne, tes yeux se portent avec ivresse au delà des bornes de ce pays, pendant que nous, ô voyageur ! étendus sous des monceaux de sable, nous dormons.

Charles-Quint devant Saint-Just.

Nuit d'horreur ! la tempête éclate avec furie :
Bons moines espagnols, ouvrez-moi, je vous prie.

Permettez qu'en ces lieux je trouve le sommeil
Jusqu'à l'heure où la cloche annonce le réveil !

Donnez au pèlerin fatigué du voyage ,
Une cape de l'ordre, un sombre sarcophage ,

Une étroite cellule, et là, consacrez-moi.....
De l'Espagne à genoux naguère j'étais roi !

Ma tête, qu'aux ciseaux maintenant j'abandonne ,
Rayonnait sous l'éclat de plus d'une couronne !

Ces membres, dont le froc va couvrir la maigreur,
Étaient autrefois l'hermine d'empereur !

En face de la mort, mon vain orgueil expire ,
Et je m'anéantis comme le vieil empire.

Plainte de la jeune fille.

Les hirondelles s'en vont, les feuilles tombent et la moisson est rentrée. Hélas ! emportant avec lui toute ma joie, lui aussi a pris une prompte fuite !

Ma demeure est cette humble cabane ; lui, c'est dans ce palais qu'il réside ; dans ce palais ! Et pourtant il n'a pas hésité à quitter ces appartemens princiers, poussé par le courage et l'ardeur des combats.

Lorsqu'aux premières rougeurs de l'aube je m'éveillai d'un doux rêve aujourd'hui, tout ce vaste espace était encombré de valets, de chevaux et de voitures.

Puis je le vis venir dans toute la grâce épanouie de la jeunesse et, prompt comme l'éclair, sauter sur son cheval. Émue et tremblante, je me tenais sous le portique, les yeux fixés sur le beau cavalier.

Alors s'élança vers lui sa fiancée, couverte d'un léger vêtement du matin, cette fois sans ornement de soie ou d'or, mais comme lui dans la grâce épanouie de la jeunesse.

Sans paraître alarmé de la séparation, il baisa à diverses reprises son front et sa bouche ; par ses belles lèvres , par ses beaux cheveux, il lui jura d'être fidèle.

Il partit à cheval escorté de ses valets et de ses vassaux , et c'est à peine s'il fit attention à mon salut : les hirondelles s'en vont, les feuilles tombent ; ainsi croulent les rêves d'amour !

Légende.

On élevait un temple à la reine du ciel.
 L'image de la Vierge, au-dessus de l'autel,
 Devait aux pèlerins , franchissant le portique ,
 Dire : c'est moi qu'on prie en cette basilique.
 Sur un échafaudage élevé dans le cœur ,
 Un peintre ému peignait Marie avec ferveur.
 L'artiste fatigué s'assoupit et chancelle ,
 Son pied mal affermi brise une planche frêle ;
 L'échafaudage craque et croule avec fracas ,
 Mais le peintre (ô miracle ! et qu'on ne croira pas !)
 Le peintre, sans pâlir, crie : « Aide-moi, Marie ! »
 Et soudain, pour sauver l'artiste qui la prie,
 La Vierge tend les bras et l'abrite en son sein,
 Jusqu'à ce que d'en bas monte un secours humain.
 Quel symbole figure à notre âge de doute ,
 Ce récit que plus d'un en souriant écoute ?
 J'en vois un éternel , brillant de vérité :
 C'est que, sur tout poète épris de la beauté,
 Doit luire l'idéal , amour, vertu, n'importe !
 Dès qu'il éclaire une âme, il rend cette âme forte ;
 Si parfois elle dort, à l'heure du danger
 Il l'arrête en sa chute et sait la protéger.

A cette époque, Platen prit une part active à la collaboration de l'*Almanach des muses*, et surtout à celle de l'*Urania*. Un essai dramatique sur la *Mort de Marat* se distingue par

la pureté du langage, la vérité des caractères historiques, et l'ingénieuse distribution du plan et des détails. La *Pantoufle de verre* suivit bientôt. Le sujet de cette comédie, où règne une ironie fine et pénétrante, est emprunté aux contes populaires de l'Allemagne. Elle a été inspirée à l'auteur par l'étude des poètes espagnols. Schelling, à qui la *Pantoufle de verre* était dédiée, lut lui-même cette nouvelle œuvre de son élève de prédilection, en présence d'un public choisi. Platen, dit Engelhardt, chantait ses vers harmonieux plutôt qu'il ne les lisait.

Une fois entré dans cette voie des compositions dramatiques, Platen y avança d'un pas ferme et rapide. En 1824, il écrit le *Trésor de Rhamsinit*, comédie dans le genre d'Aristophane, dont il a emprunté le sujet à Hérodote. Suit à peu de distance, une troisième petite comédie railleuse intitulée : *Bérenger*, dont le dialogue rappelle le Tasse de Goethe, par son élégance et sa clarté. Dans ce dernier travail, le poète imita avec succès l'exemple de Louis Tieck qui fait parler ses personnages successivement en vers et en prose. La prose est réservée aux détails vulgaires; la poésie, au contraire, élève la voix, chaque fois que la noblesse des situations ou des sentimens réclame et justifie sa présence.

Nous arrivons à l'un des momens les plus doux et les plus importants de la vie de Platen. Il se décide tout à coup à faire un voyage en Suisse et dans la haute Italie, ou, pour parler plus justement, il cède enfin au désir, longtemps contenu, d'entreprendre ce voyage. Le poète-lieutenant se mit en route muni d'un congé parfaitement en règle; seulement, il eut le tort de n'y plus jeter les yeux pour se rappeler l'époque fixée du retour. Notons, comme épisode curieux, que de rudes arrêts lui firent expier plus tard ce défaut de mémoire.

Qu'on se figure l'enivrement du jeune poète en posant le pied sur ce sol sacré de l'Italie où chaque pierre, chaque ruine allait lui rappeler un passé glorieux ; où les chefs-d'œuvre des grands siècles développeraient en lui les germes de cet art sévère, majestueux, vers lequel il se sentait si puissamment attiré ; où enfin il lui serait donné de contempler les types vivants dont s'inspirèrent des maîtres immortels pour poétiser les traits des héros et des Dieux ! Venise et les souvenirs de ses temps de splendeur, enflammèrent l'imagination de Platen, qui pour oublier, peut-être aussi pour en accuser la décadence présente, célébra les beaux jours de sa puissance et de sa gloire. Son premier chant est une plainte : avant d'arriver à une jouissance plus calme du ciel et des monumens de Venise, le poète a besoin de décharger son cœur du poids qui l'opresse en présence de ce grand débris. Puis, quand il a payé ce tribut de larmes impuissantes, il semble se reprocher un moment de faiblesse, indigne d'un courage viril qui a bien autre chose à faire pour la liberté.

Venise.

Il semble qu'un soupir, un éternel soupir,
Peuple l'air embaumé d'échos mélancoliques ;
C'est un soupir qui sort de ces brillans portiques
Qu'habitaient seuls jadis les chants et le plaisir.

Car Venise déjà n'est plus qu'un souvenir ;
Elle dort du sommeil des vieilles républiques.
— En vain vous attendez, vagues Adriatiques,
Le doge fiancé qui ne doit plus venir.

De quel royal éclat tu brillais , ô Venise !
Au temps où te peignait Paul Véronèse , assise
Sur un velours d'azur , tenant un sceptre d'or !
Seul au pont des Soupirs , un poète à cette heure ,
Penché vers ta beauté , rêve , contemple et pleure.
— Hélas ! jamais les pleurs n'ont réveillé la mort...

Par un artifice non moins habile que poétique, le sombre rêveur, qui trouvait dans la décadence de Venise une nouvelle occasion de satisfaire sa haine contre Napoléon, place dans la bouche d'un vieux gondolier un récit des derniers momens de la république. Cette ode, qui trouve son excuse dans la douleur du vieux matelot vénitien, est d'ailleurs pleine d'une noble et attendrissante poésie :

Le vieux gondolier.

« Sur les degrés du seuil où se joue la mer , se chauffe au soleil un vieillard assis au bord des flots , le front couronné de cheveux blancs : et c'est volontiers que le vieux gondolier répond aux moindres questions de l'étranger qui promène çà et là ses loisirs désœuvrés.

Il dit : J'ai d'un bras robuste sillonné les lagunes et la mer ; mais voilà déjà bien des années que je n'ai plus enfoncé la rame dans les flots : ma gondole vermoulue est suspendue par des cordes sous le portique où tout tombe en ruine , où tout gît dans l'abandon.

Depuis longtemps déjà , le maître de ce palais , sourd à nos prières , a fui sous d'autres cieux : ce noble cœur a quitté ces lieux le jour où Bonaparte foula dans la poussière l'étendard de la République.

Il était dans la vigueur de l'âge quand il se sépara de nous ; pourtant , s'il existe encore ici-bas , ce doit être aujourd'hui un vieillard. Il avait dit : Dussé-je subir un jour la loi d'un maître , que ce soit du moins sur la terre étrangère : ici la main d'aucun tyran ne m'enchaînera par des honneurs perfides.

« Nous autres, hélas ! nous restâmes et nous vîmes l'affreuse bande, prompte à violer la foi jurée, se ruer au pillage des églises et aux excès les plus odieux. Nous vîmes ces furieux briser le Bucentaure, et nos âmes ressentirent une douleur inouïe.

Nous vîmes les lions de Saint-Marc ravis sur des bords lointains ; nous vîmes comment on se moque des sermens et des vaincus ! nous vîmes détruire par des téméraires ce qui semblait digne de durée, nous vîmes effacer notre blason sur la porte et les murs de la cité.

Et pourtant j'existe encore, et je continue de contempler la ville chérie ; je rafraîchis aux premiers rayons du matin mes membres faibles et vieillis. Il me serait impossible de quitter ce palais de mon maître.

Maintenant je pense à ma jeunesse, et comment, lorsque j'étais matelot, je suivais la rose des vents par l'orage ou les rayons du soleil, et comment l'amiral de Venise, avec sa belle flotte, bloqua Tunis et cette bande de Turcs.

Oh ! le beau jour que celui où Émo divisa les flots en revenant, et que le doge Paul Réquier s'empressa de voler à sa rencontre ! Lorsque je songe à ce temps-là, mon âme se rassérène ; ces images voltigent comme des anges autour de moi. »

Maintenant, laissez le poète s'égarer dans le labyrinthe des rues de Venise ; laissez-le évoquer les images gracieuses de ses fêtes et de ses plaisirs évanouis. L'artiste, le poète veut désormais contempler et chanter uniquement l'éternelle beauté de la veuve des doges ! Que la pensée de la liberté lui permette, si c'est possible, de n'être plus touché que par les merveilles de l'art vénitien et les enchantemens de la vie de Venise. Les sonnets qui suivent nous racontent ses impressions :

Sonnets sur Venise.

1

Qu'il est doux, à l'heure où l'air se rafraîchit, d'aller contempler les vaisseaux et les gondoles mollement bercés sur la lagune

qui, paisible, unie comme un miroir, étreint doucement Venise et la caresse de son onde mélodieuse !

Vers l'horizon lointain, le regard est bientôt attiré par la cime des palais et des temples, et par la haute et vive lumière qui fait saillir nettement tous les degrés du Rialto.

Un joyeux peuple d'aimables désœuvrés se répand de tous côtés en essaims, ne s'inquiète de rien, et ne trouble jamais non plus un rêveur.

Le soir, il s'assemble en troupes nombreuses sur la place Saint-Marc, où il veut ouïr le chanteur et l'improvisateur qui gesticule sur la rive.

2

D'abord, ô Titien ! je faisais peu de cas de toi, artiste plein de puissance et de vie ! Mais tu me vois prosterné devant ta grandeur, depuis que j'ai contemplé ton Assomption de la Vierge.

Des nuages entourent mon esprit, comme ils enveloppent ces saints planant sous les pieds de Marie ; mais, mieux éclairé maintenant, je te vois toi-même, ô Titien ! t'élever vers les cieux à la suite de la Vierge, dont le regard y aspire avec une si ineffable ardeur !

Presque à ton côté apparaît Pordenone : vivans, vous ne voulûtes pas vous séparer ; morts, une même couronne semble vous réunir.

Devenus frères, puissiez-vous encore tendre la main au fidèle, au patriotique Giorgione, et à ce Paul, à qui trop peu de peintres ressemblent !

3

Ici l'art s'éleva comme un tulipier sortant du sein des flots, la tête émaillée de couleurs éclatantes ; ici, l'art semble planer au-dessus des nuages, semblable à une magique fée Morgane.

Que vous m'apparaissez grands : toi, sublime Titien ; toi, Bellin, au pinceau délicat ; toi, Piombo, à l'imagination si pure ! Et comme on apprend à vaincre la douleur terrestre, en contemplant saint Sébastien de Paul Véronèse !

A côté de tant de chefs-d'œuvre exécutés ici par la couleur et le pinceau, le ciseau n'est pas non plus demeuré stérile, et la belle pensée s'est empreinte dans plus d'un bloc de marbre.

Oui, quiconque s'est dirigé vers Saint-Julien pour y admirer le *Sommeil du Sauveur*, ne peut s'empêcher d'aimer le divin Campagna !

4

Ici, j'en conviens, vous ne verrez pas de vertes prairies, et vous ne pourrez point vous baigner dans la vapeur des roses ; mais aussi vous oublierez facilement les paysages les plus émaillés de fleurs ; vous les oublierez, et le désir d'en revoir de pareils ne s'éveillera même plus en vous.

La nuit se couronne insensiblement de son diadème d'étoiles, dont les rayons humides invitent les promeneurs à s'assembler sur la place Saint-Marc : là viennent s'asseoir, en longues files, sous de gracieuses arcades, les plus belles femmes de Venise.

Cependant, au milieu de la place se pressent à l'envi des groupes rapides, tels que le pinceau de Canaletto tenta de les reproduire. Une douce musique circule dans l'air.

— Et pourtant, sur leur piédestal d'airain flottent avec orgueil les pavillons des trois monarchies, qui semblent resplendir de l'ancienne gloire de Venise !

On le voit, l'impatience finit bien vite par s'emparer du poète. Toute cette volupté molle, et indifférente à la perte de la liberté, l'irrite et lui arrache des paroles amères. Le brusque contraste du second tercet avec les strophes qui précèdent produit un effet très heureux. Les grands poètes ont seuls le secret de ces victorieux artifices.

Cette rapide échappée dans le domaine lyrique, que la rigueur de la discipline militaire lui fit sévèrement expier, ne fut qu'un intermède aux créations dramatiques de Platen. Il publia, l'année suivante, *la Fourchette mystérieuse*, celle de toutes ses comédies qui produisit le plus d'effet, mais qui aussi souleva contre lui le plus d'inimitiés et de rancunes. Par cette nouvelle œuvre, le poète, saisissant une fois encore l'arme acérée d'Aristophane, frappait au cœur les écrivains de l'école fataliste, qui régnaient despotiquement sur

tous les théâtres de l'Allemagne et abusaient d'un moyen d'intérêt mis à la mode par le succès du 24 février de Werner. S'attaquer à un parti qui comptait à sa tête des hommes tels que Grillparzer, Müllner, Raupach, était une audace, peut-être généreuse, mais dont Platen ne tarda pas à reconnaître l'imprudence. Il avait beau s'être fait le champion d'une juste cause, les partisans et les amis des poètes blessés par sa verve satirique se liguèrent contre lui, et leur troupe s'augmenta bientôt de cette foule d'envieux toujours prêts à jeter l'insulte et la pierre au talent. On disséqua fibre à fibre la comédie du jeune auteur; on se donna toutes les peines du monde pour la prouver absurde et pour la rendre ridicule. On étala aux yeux des badauds une dizaine de mots d'une longueur démesurée, mots composés à dessein par Platen dans un but comique, et tels que la comédie les tolère, souvent même les accueille avec plaisir et profit, quand ils contribuent à produire l'effet plaisant qu'elle poursuit. La grande objection, l'argument sans réplique contre *la Fourchette mystérieuse*, fut qu'elle péchait par l'absence de caractères; mais outre que le poète était le premier à le reconnaître, il lui était facile de répondre qu'ayant fait une pièce satirique dans l'intention de montrer l'impuissance et les défauts de l'école fataliste, impuissance que trahissait surtout le manque de caractère, il avait été conséquent à lui-même en n'en mettant pas dans *la Fourchette mystérieuse*, destinée à discréditer un système absurde. Ce que la ligne et la mauvaise foi ne pouvaient contester à Platen, c'était le style clair, facile et souvent élevé dont il avait écrit sa malencontreuse comédie. Les juges d'un goût éclairé y distinguaient en outre plusieurs efforts heureux tentés par le poète vers les formes simples et majestueuses de l'antiquité.

Les critiques violentes qui s'acharnèrent dès lors contre ses œuvres et contre sa personne, contribuèrent sans doute à développer dans le cœur de Platen le désir d'échanger le ciel brumeux de l'Allemagne contre le soleil inspirateur de l'Italie. Sa courte excursion au delà des monts, loin d'apaiser sa curiosité, l'avait irritée davantage. Quelques lignes d'une lettre qu'il écrivit vers cette époque à Gustave Schwab, prouvent avec quelle ardeur il caressait ce projet d'un séjour prolongé en Italie. « C'est là, dit-il, que je compte finir mes jours, dussé-je même me traîner de ville en ville sur le bâton du mendiant ! Là seulement, je l'espère, j'atteindrai le complément de mon art, si cette parole n'est pas une témérité. Je tirerai des chefs-d'œuvre de la plastique les plus précieux enseignemens. » — Le vœu du poète fut exaucé, sans qu'il dût recourir au bâton d'Homère. Le succès de scandale et de polémique (soit dit sans préjudice du talent) qu'obtint *la Fourchette mystérieuse*, permirent au libraire Cotta d'offrir à l'auteur de beaux honoraires, et le roi Louis de Bavière qui, quoique poète lui-même, reconnaissait la royauté poétique de Platen, consentit à lui accorder un congé illimité. Le poète quitta Erlangen le 3 septembre 1826. Toutefois, quels que fussent les griefs de Platen contre ses compatriotes, il ne faut pas croire qu'il s'éloignât sans émotion d'un pays où s'était écoulée son enfance et où il laissait sa famille et des amitiés précieuses. Je trouve parmi ses chansons de jeunesse trois-strophes touchantes qui me paraissent évidemment inspirées par cette heure solennelle du départ. L'Allemagne parle comme ferait une mère qui voudrait retenir son fils :

« Ainsi donc, tu as mûrement réfléchi, et c'est là ton dernier mot : un ciel lointain t'attire et te fait quitter la patrie !

« Pourtant il sera aimé celui qui aime et demeure ; celui qui part sera oublié ; oui, crois-moi, si le désir te chasse en avant, l'amour restera en arrière. »

« Et quand même la belle Espérie, pleine de prairies verdoyantes, te comblerait de ses dons, où trouveras-tu les sons de la langue allemande ? où trouveras-tu les femmes allemandes ? »

Heureusement ces douces et plaintives paroles ne retinrent pas le poète. Il est permis d'avancer que sans son séjour en Italie, le génie de Platen n'aurait jamais pu se dégager complètement de certaines entraves, disons mieux de certains nuages qui lui cachaient la beauté radieuse. Son esprit tourné vers la grandeur et la noblesse se serait peut-être affaïssé, faute d'aliment et d'enthousiasme possible au milieu des formalités et des puérilités polies de la vie allemande. Les habitudes de l'Allemagne et les relations des hommes littéraires n'auraient pu que glacer les germes de son inspiration destinée à s'élever si haut. La solitude au milieu des horizons immenses de l'Italie, devait, au contraire, féconder puissamment son génie. Tenons compte encore, pour les progrès du poète, de l'émulation constante que devait entretenir dans son âme le désir de confondre ses ennemis et ses envieux, par des œuvres irréprochables. Les chants qu'inspira au poète la patrie de Virgile et de Dante, réalisèrent son espérance, et c'est avec ces chants que la postérité tressera sa couronne.

Dès l'automne de 1826, nous trouvons Platen à Florence, où déjà, « le cœur toujours plus rempli d'avenir, il apprend « à renoncer au présent glacé. » Florence lui inspire une ode brillante. L'hiver l'amène à Rome, où il croit ressaisir le printemps. Écoutons avec quel enivrement il salue la ville éternelle :

« Chaude et brillante, est à Rome la nuit d'hiver. Enfant,

viens ! marche avec moi , et ton bras sous le mien. Penche ta joue brune vers la blonde tête de ton ami.

Tu es, je le sais, de naissance obscure ; mais ton langage, combien je le préfère au vain caquetage des petits-mâtres. De molles, de mélodieuses, de magiques 'paroles tombent en cadence de ta bouche romaine.

Point de merci ! oh ! tu ne me dois point de merci ! Pouvais-je voir sans attendrissement une larme de douleur suspendue aux cils de tes yeux. — Ah ! et quels yeux que ceux-là !

Si Bacchus les eût contemplés, au lieu d'Ampelos, c'est toi qu'il eût choisi ; contre toi seul, lorsque chancelait son corps odorant, il en eût appuyé l'équilibre !

Que sacré me soit toujours le lieu où d'abord tu m'apparus , ami , sacré le mont Janicule , sacré le paisible , le beau cloître , sacrée la place toujours verte !

Oui, de là , tu me nommas la grande ville ; tu m'indiquas les églises et les palais , les ruines de Saint-Paul , la barque légère , ailée, qui descend le cours du fleuve ! »

Je n'ai jamais autant regretté le métier impie de traducteur, qu'en détruisant la mélodie et le rythme nombreux de cette ode magnifique. Jamais je n'ai mieux senti la justesse du proverbe italien : *traduttore, traditore*. Je vois qu'il vaut mieux renoncer à vouloir donner une idée de ces chants suprêmes de la lyre , où la musique et les victorieux secrets du langage sont la meilleure part de la beauté, c'est-à-dire l'expression et la grâce. Je néglige donc à dessein plusieurs odes splendides inspirées au poète par son séjour à Rome, et j'essaie la reproduction plus facile d'une églogue où la vie moderne s'agite dans un cadre antique :

Pâtre et vigneronne.

LA VIGNERONNE.

Sois le bienvenu ici au grand air, Antonio ! On te voit rarement. Admire donc de quelle claire vapeur se couronnent au loin les bleuâtres montagnes.

LE PATRE.

Ici, à l'entrée de la vigne, au portique de la villa Borghèse, j'ai souvent, mais en vain, cherché à te rencontrer.

LA VIGNERONNE.

J'ai profité de la fête d'hier pour aller à Rome; et à Sainte-Agnèse, sur la place Navonienne, j'ai entendu la belle musique.

LE PATRE.

As-tu vu aussi le beau saint Sébastien dans la chapelle de gauche? Ce saint nu me plaît entre tous les saints.

LA VIGNERONNE.

Entre tous les amans, les impudens me déplaisent surtout; autant on aime à écouter d'aimables discours, autant des paroles grossières rebutent.

LE PATRE.

J'ai eu beau pourtant prodiguer les mots les plus doux, les plus timides, tu es restée de glace, comme cette neige éternelle là-haut sur le Soracte.

LA VIGNERONNE.

Oui, mais vienne la Noël, que l'orange mûre fasse plier le rameau sous sa boule d'or, et la corbeille que je donnerai sera pleine de fruits!

LE PATRE.

Est-ce à ton bien-aimé que tu réserves cette corbeille? Dans ce cas, je peux me préparer à féliciter le jeune Vincent.

LA VIGNERONNE.

Si Vincent m'était cher, je n'aurais peut-être pas à rougir de mon choix. Avant que le duvet ombrageât son menton, tu te plaisais toi-même à baiser les joues du bel adolescent.

LE PATRE.

Maintenant, il est devenu pour moi un rival, et hier, dans une vive lutte de chants alternés, j'ai improvisé avec lui.

LA VIGNERONNE.

Il lui manque rarement une rime : à toi aussi, mon cher, la rime fait rarement défaut ; mais il faut convenir que le suffrage populaire est favorable à l'adolescent.

LE PATRE.

Les femmes ne le désignent pour le prix, et les hommes ne le lui décernent que parce que sa jaquette de velours fait mieux ressortir sa taille, et qu'il porte avec grâce son écharpe.

LA VIGNERONNE.

En amour, l'art du costume n'est pas à dédaigner : un joli chapeau sied bien à de jolies manières.

LE PATRE.

J'avoue que je n'ai pour toute parure qu'un feutre pointu et qu'une couverture de laine grossière ; mais je ne suis pas moins que lui capable de sentir délicatement les choses délicates.

LA VIGNERONNE.

Maintenant je dois rentrer, ami. Déjà sonne l'*Ave Maria*. Déjà, derrière le mont Marius, le soleil qui descend a disparu à moitié.

LE PATRE.

Laisse mi-close, oh ! laisse mi-close la porte de la vigne ! Vois comme le désir consume mes membres !

LA VIGNERONNE.

Là-haut déjà brille une étoile, moins vive pourtant que ton œil enflammé ; il faut que tu me quittes ; je ferme la porte.

LE PATRE.

Oui, mais j'arrache la clef à tes mains qui vainement se raïdissent : aimable enfant, sache qu'en amour il est quelquefois bon d'employer la violence.

LA VIGNERONNE.

Rends-moi cette clef : en amour, la trahison se nuit à elle-même. Celui, au contraire, qui sait céder à propos, enchaîne un cœur féminin.

LE PATRE.

Celui qui cède fait rire à ses dépens. Mais maintenant rentre ; il fait déjà sombre ; oh ! rentre.

LA VIGNERONNE.

Moqueur ! j'entre ; tu peux me suivre ; mais je ne cède qu'à la ruse. Que pour tout le monde cette visite tardive demeure un mystère !

Cependant l'air de Rome semblait nuisible à la santé du poète. Le contraste avec le climat plus tempéré de l'Allemagne avait été peut-être trop prompt. Peut-être aussi que l'exaltation continuelle de son esprit réagissait sur son organisation nerveuse. Quelques lignes d'une lettre écrite par Platen me confirment dans cette opinion :

« Ces ruines grandioses, ces campagnes désertes, ces orgueilleuses villas avec leurs sombres buissons et leurs allées d'arbres toujours verts, où le feuillage s'agite à peine ; ces jets d'eau qui jamais ne tarissent, tout cela me pèse comme un fardeau sur la poitrine. »

Le médecin lui conseilla un ciel plus doux. Avant de quitter Rome, où nous le retrouverons plus tard, Platen réunit un choix de ses poésies, où il mêle une gerbe de piè-

ces inspirées par l'Italie, et il les adresse à son libraire à Stuttgart. Puis il prend la route de Naples.

Profitions de cette nouvelle publication du poète pour mieux caractériser son génie. A le juger d'après l'ensemble de son œuvre, le comte de Platen était tout à la fois romantique et classique, ainsi que le furent les maîtres de l'art grec, comme l'ont été et le seront les maîtres de tous les temps. Il voulait l'indépendance de son esprit, et n'admettait qu'une muse supérieure, la vérité. Il pénétrait tout entier dans le sujet qu'il se proposait de traiter, et n'avait plus dès lors d'autre souci que de le revêtir d'une forme parfaite. On pourrait dire de lui que son âme était constamment en mal de la beauté. Notre Léopold Robert ressentait comme lui ce mal, et comme lui, c'est de ce mal qu'il est mort. Ainsi qu'à Léopold Robert, il fallait à Platen le vivifiant soleil et les vastes horizons, nettement dessinés, de l'Italie. La vive lumière l'attirait, et pareil à ces fleurs des régions tropicales, son talent ne s'épanouissait bien qu'au soleil. Aussi ses chants les mieux réussis, à notre avis du moins, portent-ils la date de son séjour à Naples. La sérénité du ciel et du paysage se réfléchit dans l'âme du poète; il respire librement et à pleine poitrine; il trouve sans peine des accords que l'on croirait dérobés à la muse antique. Il est pour quelque temps affranchi de ce sublime tourment de la beauté, qui lui inspira ces strophes profondément douloureuses, malgré leur magnifique forme grecque :

Tristan.

Le mortel dont les yeux ont contemplé le beau,
Noue avec le trépas une trame secrète :
Pauvre rêveur courbé sous le moindre fardeau,
Il craint pourtant, ô mort ! ton étreinte muette,
Le mortel dont les yeux ont contemplé le beau.

Éternelle est pour lui la douleur de l'amour.
 Fou sublime, il voudrait étancher sur la terre
 La soif de l'idéal, instinct d'un plus beau jour !
 O noble soif du beau que rien ne désaltère,
 Éternelle est par toi la douleur de l'amour !

Hélas ! si je pouvais tarir comme une source,
 Dans la brise aspirer un venin du tombeau,
 Puiser la mort aux fleurs que j'effeuille en ma course !
 Le mortel dont les yeux ont contemplé le beau,
 Hélas ! que ne peut-il tarir comme une source !

Cette bienfaisante influence du climat de Naples, à laquelle ne s'arrachait jamais impunément le poète, et où toujours il revenait chercher un baume pour son corps et son esprit malades, a laissé sa trace dans un grand nombre des poésies de Platen. Je ne sais quel parfum exhalé de ses vers, révèle qu'ils sont éclos sur les bords de ce golfe riant. Cette origine, je la devine encore à une certaine limpidité pénétrante de la pensée, à une certaine plénitude harmonieuse de la forme, qui me prouvent le calme dont jouissait le poète au moment où il écrivait telle ou telle strophe. Plusieurs épi-grammes de Platen, dont les sujets ont été fournis par ses études et ses voyages, me semblent, à cause de leur sérénité et de leur netteté, devoir être attribuées à cette heureuse influence du climat de Naples. Les petites pièces qui suivent ne rappellent-elles pas les perles les plus pures de l'anthologie grecque ?

Demi-poète.

Ne donnez pas le nom de poème à ces élucubrations où n'apparaît que par hasard une bonne pensée, un vers heureux, parmi des choses misérables : chaque syllabe prouve le vrai poète ; tout ce qu'il pense nous semble gravé sur l'airain.

Léonard de Vinci.

Nommer Raphaël le premier des peintres, c'est justice ; mais Léonard est trop parfait pour n'être réputé que le second.

Don Juan de Byron.

Par ta gracieuse épopée, tu as bien mérité de reposer glorieusement dans la poussière des poètes grecs.

Hermann et Dorothée.

Rude est, j'en conviens, l'hexamètre ; cependant le poème d'Hermann et Dorothée restera l'éternel orgueil de l'Allemagne, la perle de l'art.

Au tombeau de l'Arioste.

Ce n'est pas un chant, mais une brûlante larme de honte que je te consacre, moi qui jusqu'à ce jour n'ai rien fait encore, ô cendre du second Homère !

Anciens et modernes.

Parlez des anciens avec plus de respect, ô jeunes superficiels ! car vous leur êtes redevables de tout en tout : vous avez appris des Grecs l'art, des Romains la politique ; et la religion même, c'est des Juifs que vous la tenez.

Conseil.

Fuis la beauté, mon ami, et jouis de la paix précieuse qui nourrit l'âme et enfante les belles pensées.

Au tombeau d'André Dandolo.

A toi, ô doge ! les annales du passé te tiennent compte de ce puissant état que tu dirigeas avec gloire ; mais l'unique victoire que Gênes, longtemps veuve du triomphe, remporta enfin, brisa ton cœur vaillant, et tu mourus.

Sur un Saint-Sébastien de Francia.

Peintre, tu as peint ici l'invraisemblable ! Quelle flèche eût jamais osé percer ce corps gracieux et divin ?

Sur une tombe à Fermo.

Jeune guerrier, que ton sommeil est doux ! La madone, belle et grave dans le marbre, protège ton gracieux assoupissement.

La croix au bord de la mer.

Seule et triste, la croix domine au loin la grève :
 Mais à l'*Ave Maria*, les vierges à genoux,
 Sur les pieds de Jésus qu'on voit saigner sans trêve,
 Posent avec ferveur un baiser chaste et doux.

J'aime encore à dater de Naples ces fines appréciations de quelques grands poètes tragiques :

Corneille.

Voyez en moi le créateur de la tragédie. A la langue encore pauvre, j'ai le premier donné richesse, vie et puissance de dialogue. J'ai laissé derrière moi les fables grecques, et intronisé au théâtre la pure histoire, sans pour cela tomber dans une forme commune. L'empire de Rome, son élévation, sa chute et sa civilisation raffinée, je les ai montrés avec vérité, mais aussi avec noblesse, car j'ai cru que l'homme devait contempler sans contraste les grandes natures.

Racine.

J'ai suivi ingénieusement la trace du maître admirable, mais amolli déjà, déjà plus pauvre en force et en génie. Toutefois, comme je développais avec trop de galanterie la sophistique de l'amour, je fus exalté avec trop de galanterie par les critiques français. Pourtant, Melpomène m'avait consacré, et si Clio s'est détournée de moi, elle a néanmoins reconnu mon Britannicus.

Algéri.

Mon génie victorieux, mon art parfait ont résolu maint problème difficile et tiré parti des sujets les plus rudes ; mais le sens historique me manque ; je suis complètement dépourvu de la douceur des Grecs, du calme de l'âme.

Schiller.

Un peu moins d'exaltation amoureuse, ami. Il est vrai qu'alors tu serais moins goûté, car c'est à ce titre que Thécla et Max nous plaisent tant. Il y a pourtant une chose que je trouve trop forte, c'est que même la vierge inspirée s'éprend avec une rapidité effrayante du noble lord anglais.

Un des plus longs morceaux lyriques de Platen, et peut-être son chef-d'œuvre, est consacré à la glorification de cette ville élyséenne de Naples, de son ciel clément, de ses nuits embaumées, de ses mille tableaux divers et charmans, de sa population à la fois indolente et vive, ardente au plaisir, indifférente à la misère qui ne saurait l'empêcher de jouir de ce beau soleil, de cette riche nature ; population de sybarites-philosophes et de poètes, trouvant l'existence trop courte pour en abandonner une part à la douleur. De ce sujet gracieux et fécond, le poète a fait une ravissante idylle intitulée : *Images de Naples*. Les flûtes des bergers de Théocrite et de Virgile n'ont pas de plus suaves accords. L'inspiration entraîne si victorieusement le poète, que son beau langage n'a plus rien de la rudesse allemande et que ses moindres syllabes se fondent en molle cadence. Jamais il ne s'est élevé à une telle puissance *objective* : son âme, affranchie de tout nuage, réfléchit ces tableaux enchanteurs, qu'elle embellit encore d'un rayon d'admiration et d'amour. Cette pièce nous en apprend plus sur les dispositions de Platen,

que tous les commentaires biographiques. Dans l'ivresse de son enthousiasme, il termine son idylle par une sorte de chant de triomphe où il évoque la grande figure d'Homère en faisant allusion à sa propre destinée, comme aussi aux épopées qu'il espère pouvoir un jour léguer à son ingrate patrie; la plainte se presse un moment sur ses lèvres, mais il l'écarte aussitôt : rien ne doit troubler ces concerts de fête.

Images de Naples.

« Étranger, viens dans la brillante Naples, viens la contempler et mourir ! Ilume l'amour, jouis des rêves les plus riches de l'heure mobile, oublie les vœux insensés d'une âme orgueilleuse, ainsi que toutes ces pensées fécondes en douleurs dont un démon assiège la vie : oui, apprends ici à jouir, puis, ô mortel fortuné ! ferme les yeux pour toujours.

Dans l'étendue de ce demi-cercle, le long de ce golfe riant, que mouillent à perte de vue les baisers de ces ondes tièdes, s'étend un large espace rempli de navires et de hautes constructions, où parmi les anfractuosités des rochers se presse le feuillage de Bacehus, et se dresse avec orgueil la cime des palmes agitées par les vents. Le long des collines, se dressent les toits, magnifiques plates-formes semblables à des jardins qui descendent vers le rivage. Là, tu pourras contempler d'en haut la mer et cette montagne qui cache sa tête en cendres dans le nuage de ses propres vapeurs ; là aussi surgissent les roses et les pampres, et la tige puissante de l'aloës, qui s'épanouissent à la chaleur des brises d'Orient.

Cinq châteaux protègent et dominent orgueilleusement la ville. Voici Saint-Edme : de quel air menaçant il regarde les verts coteaux de la vallée ! Cet autre château, que les eaux entourent de toutes parts, c'était autrefois le jardin de Lucullus, l'île charmante où Augustule vint abriter son front découronné ; partout où tu portes tes pas, les hommes se répandent par essaims : veux-tu par hasard les suivre sur la rive, afin d'examiner avec quelle nerveuse ardeur les pêcheurs tirent leurs filets sur le bord, les pêcheurs qui chantent, pleins d'un joyeux courage dans leur heureuse pau-

vreté? Et déjà le moine mendiant s'avance sur le sable et demande sa part de la capture, que les pêcheurs lui tendent volontiers. Pendant ce temps, leurs femmes, aux éternels caquetages, sont assises en rond sous les portes, le fuseau dans la main.

Mais voici que s'avance un couple joyeux ; en un clin d'œil il lève en l'air les bruyantes castagnettes, et commence la bacehantique tarentelle, la danse voluptueuse ; et soudain se groupe autour d'eux un cercle avide de spectateurs ; les jeunes filles arrivent aussitôt et dressent le tambourin qui sert une musique suffisante à ces oreilles faciles à contenter : voici que la belle se tourne avec grâce ; le brûlant jeune homme l'imité ; comme il saute ! avec quelle légèreté et quelle promptitude il se tourne, frappant du pied la terre et l'œil en feu ! et il jette à la belle une rose. Mais la grâce ne quitte jamais son visage où brille le désir ; elle réprime l'ardeur voluptueuse de son regard avec une puissance charmante. Gloire au peuple, au peuple fortuné, à qui la nature a donné cette mesure native, étrangère à l'habitant du Nord, incapable de se dompter !

C'est à grand'peine que, fatigué, tu parviens à t'arracher à cette foule, en te glissant à travers d'autres rues ; de toutes parts t'assiège le bruit des marchands et des acheteurs. Écoute avec quels mots sonores ils font valoir leurs marchandises ! Ici tout est à vendre, la chose, l'homme et l'âme elle-même. Que de voix t'invitent, sortant des carrosses et des autres voitures dont les cochers se disputent ta personne ! Un jeune mendiant, dans l'espoir d'être admis pour ton laquais, s'élance déjà derrière cette voiture. Ici un moine, enfoui dans sa graisse, se fait traîner par un cabriolet ; là cet autre fouette avec ardeur son petit âne, pendant que des entremetteurs murmurent tout bas des offres provocantes, et qu'un mendiant te psalmodie maints *ave* en se couvrant par pudeur le visage d'un pan de son habit. Plus loin, un peuple oisif s'assemble autour d'un polichinelle en bois, et se livre à mille plaisanteries burlesques que lui suggèrent les farces des marionnettes ; plus loin encore, les diseurs de bonne aventure avec leurs couleuvres enlacées. Tout s'agite ici au grand air : le rôti-seur, occupé sans relâche, ne quitte point sa broche, car il a raison de ne pas craindre la pluie ; un escadron de matrones l'entoure, âpre à recueillir l'abondant profit. Dans un coin

de la rue, la changeuse dispose sa table couverte de monnaies de cuivre ; à côté d'elle , le barbier agile place son fauteuil et joue du rasoir, après avoir toutefois tendu une toile pour protéger ses pratiques contre les rayons dévorans du soleil. Là-bas dans l'ombre se cache la gent expéditive des écrivains publics , cette gent toujours prête à rédiger une annonce, une supplique , une lettre d'amour : soit qu'un pâle adolescent leur dicte les soupirs qu'il adresse au loin à l'objet de ses désirs, soit qu'une épouse en proie au chagrin envoie quelques consolations à son mari proscrit, lequel, exilé dans une île lointaine, expie au fond des cachots l'imprudent courage de son âme libre, et n'a reçu que des fers pour prix de son dévouement sublime. — Mais chasse loin d'ici ton sombre nuage, ô douleur ! vers le Mole aussi se presse la foule : c'est là qu'étendu par terre le brun lazzarone réchauffe ses membres nus au soleil.

Vois-tu Capri se mirer au loin dans le tranquille miroir des flots ? Les navires vont et viennent : en quelques bonds les vifs matelots s'élancent au plus haut des mâts ; la barque légère t'invite à venir te bercer sur le sein des vagues harmonieuses. Cependant, autour du conteur se pressent jeunes et vieux, les uns debout, les autres assis, d'autres encore étendus par terre et les deux mains jointes sur les genoux, dans l'attitude de la curiosité attentive ; le conteur chante Roland, il chante l'épée fabuleuse de Rinald ; souvent il éclaire par ses gloses les stances obscures ; souvent aussi les auditeurs l'interrompent de leurs exclamations passionnées. — Sors de ta tombe ô Homère ! Peut-être que le Nord te chasserait froidement de porte en porte , mais, à coup sûr, tu trouverais ici un peuple à moitié grec, et un ciel de Grèce ! — Maint poète peut-être, né dans le désert du Nord, se glisse ici sous le ciel du bonheur, et chante pour sa patrie un doux poème dans une forme pure, qui pourra plaire aujourd'hui et demain encore, et qui gagnera avec les années comme le vin allemand. Il chante la liberté et la valeur virile à cet âge énervé ; il lance un sarcasme aux tartufes, un anathème aux oppresseurs et à celui qui prêche l'esclavage, cette lèpre affreuse du genre humain. Hélas ! il ne songe pas à triompher de l'envie ; il se tient éloigné, sourd aux clameurs de ses ennemis, et fort de cette espérance que la postérité saura séparer le bon grain de l'ivraie. — Avec

quelle majesté s'incline déjà le soleil ! que cette barque où tu te reposes te berce doucement ! Dans un profond espace circulaire, aux bords boisés du golfe brillent des milliers de lumières et de flammes, et les pêcheurs parcourent avec des flambeaux la mer pleine de reflets vermeils. O nuits embaumées de Naples ! Il mérite d'être pardonné le cœur tout palpitant qui, pendant quelques minutes seulement, oublie pour vous Saint-Pierre et le divin Panthéon, le mont Marius lui-même, et toi, ô villa Pamphili, toi et le frais abri de tes fontaines et de tes lauriers ombreux. — Mais l'aube parait et le jour ne tarde pas à la suivre. Vas-tu déjà te confier aux agaçans murmures des flots ? où te mènent-ils ? La brise t'apporte-t-elle le parfum des orangers de Sorrente ? Oui, déjà luit au loin sur la rive, avec la maison du Tasse, cette ville hérissée de rochers, cette ville pleine de murmures et de vapeurs. »

Léopold Robert, où êtes-vous ? Votre pinceau trouverait ici le sujet de plus d'une page immortelle comme vos *Moissonneurs* ! Quel art du peintre et du sculpteur dans cette admirable idylle !

Ces premiers temps de séjour à Naples reçurent encore un nouvel attrait par la rencontre que fit Platen d'un compatriote, épris comme lui de cette nature enchanteresse, et comme lui poète. Ce compatriote était Auguste Kopisch de Breslau. Les deux poètes, si bien faits pour se comprendre, ne tardèrent pas à se lier d'une étroite amitié. Ils employèrent l'été à faire de petites excursions à Capri, Ischia, et dans les autres îles du Golfe. Ils conçurent même le projet de traverser ensemble la Sicile ; mais d'autres plans de voyage, arrêtés par Platen, y mirent obstacle. L'automne suivant, il partit pour Sorrente, parcourut tout le nord de l'Italie, s'arrêta quelques semaines à Livourne pour y prendre les bains de mer, et revint à Florence. A la fin de l'été, il était à Gènes ; mais il n'y resta que le temps nécessaire

pour consacrer à cette ville une ode charmante, et bientôt après, nous le trouvons à Parme où le *Berceau du roi de Rome* lui inspire des stances pleines d'émotion. Son humeur errante le chasse de nouveau, et il s'aventure sur la frontière du Piémont. Une circonstance assez plaisante le guérit vite de sa curiosité : les douaniers du roi de Sardaigne lui confisquent un exemplaire de ses propres poésies. N'est-ce pas le moment où le poète conçut la pensée de cette épigramme :

Le Piémont.

« Malheureux pays où toujours les milices stipendiées par les jésuites et les prêtres, ont sucé à l'envi la sève du peuple! »

Un autre distique n'est pas plus favorable au Piémont ; il est intitulé :

Turin.

« De longues rues tirées au cordeau, et des bâtimens entièrement dépourvus d'art. — Mais on est réjoui de contempler au loin les Alpes et leurs neiges éternelles. »

Il se hâte de quitter cette terre inhospitalière, et les vers suivans nous initient aux impressions du poète :

Fuite vers la Toscane.

Avec quelle vitesse volait la voiture depuis que nous avions franchi l'Apennin, depuis que chaque sentier sur lequel elle roulait, descendait en serpentant dans la vallée de l'Arno ! Partout alentour, des bosquets d'oliviers, où maint beau Tusculum apparaissait au milieu d'une couronne de cyprès, me promettaient une

contrée plus douce, un peuple qui jamais ne suspend ses chants de fête, et dont chaque parole est un accord mélodieux.

Ne me ramenez plus, oh! jamais plus dans la Lombardie riche en brouillards, où la froide vapeur des torrens noircit la maigre tige des épis, où sur les vastes plaines désertes s'étend au loin une brume épaisse! Si splendide, si grand que soit Milan, il ne gît pas moins dans le sein des ténèbres; et l'éclat de ses rues spacieuses, de quoi lui sert-il? Florence et Rome lui envient les danses de la Scala, son vieux dôme gigantesque de marbre blanc; mais quel regrettable séjour que celui qu'assiègent incessamment le froid et les brouillards! Qui ne s'empresserait, pour y échapper, de franchir la cime des monts, les yeux fixés au bas vers cette ville charmante qui jadis a légué au monde tant d'enseignemens?

Tu me rendras le printemps en décembre, ô ciel clément de Florence! Tes palais, tes vastes bocages ont pour ornement l'Arno qui jamais ne gèle, l'Arno au-dessus duquel s'arrondit, si coquet et si majestueux, le pont de la Trinité.

Le voilà de nouveau à Florence; mais cette fois encore il ne fera qu'une halte de peu de jours.

Vers cette époque, Platen fut nommé membre de l'académie des sciences. Cette faveur, due à la protection du roi Louis de Bavière qui, lorsqu'il n'était encore que prince héréditaire, avait déjà prouvé sa sympathie pour le talent du poète, assura désormais l'indépendance de ce dernier.

A partir de 1829, il paraît exclusivement occupé d'un grand poème intitulé : *Les Abbassides*. Il le porte partout avec lui; il y travaille sans relâche; c'est l'Odyssée que nous annoncent plusieurs de ses poésies détachées; il l'embellit des plus gracieuses images qui ont charmé son existence nomade.

La révolution de 1830 vient le saisir à Naples, dont il s'occupait d'écrire l'histoire. Cet événement produisit l'effet d'une commotion électrique sur l'âme et la muse de Platen. Il réveilla en lui le poète politique, que l'enthou-

siasme de l'art avait momentanément détourné des bruyans intérêts du présent. Une ode à Charles X commence la nouvelle série de ses inspirations politiques ; les derniers vers de cette ode sont un salut de bienvenue et d'espérance au roi Louis-Philippe :

« Qu'il règne avec justice et loyauté, s'écrie-t-il ; jamais tête royale ne fut aussi sacrée que la sienne ! »

En 1832, il adresse à un état constitutionnel de l'Allemagne des conseils pleins d'une sollicitude inquiète pour la liberté ; bientôt suivent des avertissemens sévères à ces hommes que la fatalité pousse à ne faire aucune concession à l'esprit du temps :

A un Ultra.

Tu vantes le temps où ta caste jouissait d'un bonheur paisible ? mais cet âge d'or a-t-il laissé après lui autre chose qu'une houppe poudrée ?

Le passé seul peut-il réjouir ton âme ? le passé, et non le présent plein d'une sève généreuse ? pourquoi regarder en arrière vers les vieilles idoles, comme Julien l'Apostat ?

La liberté, dont point déjà l'aube dorée, descend couronnée d'immortels rayons : — Elle a longtemps, dis-tu, rampé en se cachant dans les ténèbres ; — C'était la faute de la tyrannie !

Qui élèvera la voix, lorsqu'un despote le défend, un despote qui ferme à tout le monde la bouche ! Du Christ lui-même la parole que le monde entier révère, ne fut longtemps qu'une alliance secrète.

Les méchans ne sont pas les seuls à cacher leurs actions ; la vertu se voile aussi : la patrie, qui s'est vue trahie sur les places publiques, se cache pour répandre ses larmes.

Il faut, dis-tu, que le sceptre décore celui qui gouverne, comme

s'il se trouvait seul d'homme au milieu de bêtes féroces vers lesquelles tirerait son fusil !

Tu veux à la parole poser sa barrière, emprisonner l'écrit et le mot ! C'est en vain ! chaque pensée de feu s'élance éternellement et bacchantiquement en avant.

C'est en vain que dans ton entêtement tu blâmes le nouveau ! l'esprit du temps règne en despote ; j'avoue que la fidélité est une belle vertu ; mais plus belle encore est la justice.

Oui, dussé-je mourir un jour comme Ulrich de Hutten délaissé et solitaire, je veux arracher aux hypocrites leur masque ; il n'y a pas de profit à être pervers.

Les malheurs de la Pologne exaltèrent au plus haut point la haine que Platen avait toujours eue contre la race moscovite. Il trouve dans son cœur des trésors de pitié pour ce malheureux peuple qu'un acte inouï dépouille de sa nationalité. Les *Chansons polonaises* composées par Platen, et publiées seulement après sa mort, prouvent comment cet homme, que des critiques ont surnommé le *froid sculpteur de statues en marbre*, savait fondre son âme de poète en torrens de haine et d'amour. Il stigmatise d'un vers brûlant les oppresseurs ; il combat, il pleure, il espère avec les opprimés ; il semble que plusieurs de ces hymnes aient été écrits sur le champ de bataille avec la pointe d'une épée encore fumante. On se fera une idée des *Chansons polonaises* de Platen, par la traduction d'une seule pièce, composée dans la forme des tercets employés par Dante, dont il atteint souvent l'énergie vengeresse.

Le royaume des esprits.

« Un tyran était étendu sur des coussins dorés. Il dormait. Des rêves affreux se glissèrent dans son âme qu'ils torturèrent, semblables à autant de gueules de serpents.

Ces rêves le transportèrent dans des régions éloignées de la terre; il comprit qu'il était au milieu du royaume des esprits, de ce royaume d'où jamais n'approchent les ténèbres ni les nuages.

Les chants qu'entonnaient les esprits le firent frémir d'horreur : ces chants rappelaient comment Tarquin fut tué par Brutus, et comment Hipparque ne put échapper au trépas.

— Si l'on ose aimer ici de tels scélérats, pensa-t-il, comment jugera-t-on certains décrets signés de mon nom souverain ?

Pourquoi cet éternel soleil ? Je ne l'imitais pas lorsque je m'évertuais à reculer l'horizon des ténèbres sur ce monde où chacun s'agenouillait devant moi, plein de mépris pour lui-même.

Mais voilà qu'un homme au front élevé s'avance vers le tyran et lui crie : Misérable ! quel sort horrible t'attend dans ces lieux !

Ici règne sans entraves la liberté ; tu ne pourras pas la bannir ; tes innombrables baïonnettes ne te seront ici d'aucun secours.

Mais je veux d'abord me faire connaître à toi : je suis le grand poète de Florence ; interroge Ravenne sur ma cendre !

Mon vers vengeur a jugé tous les coupables de mon temps ; mais de tous ceux que la mort a convertis en pourriture et en poussière, aucun n'a été à la hauteur de tes crimes et des crimes de tes satellites.

Le moment est venu pour toi de subir le terrible châtimement : les derniers mêmes de ce royaume des esprits viendront t'insulter en face et te fouler sous leurs pieds.

Le monde a dû te payer sans murmurer le tribut de son obéissance ; il se trouva même des misérables pour te donner le nom de pieux ; mais t'obéir ici serait un crime.

— Que sont donc devenus tous ces esclaves si prompts naguère à se prosterner devant leur seigneur et maître, et à exécuter les moindres de ses caprices sanglans ?

Ici règnent les lois ; ici la vertu agit au grand jour dans toute sa noble indépendance, la vertu que tu as trompée : Ici ton pouvoir expire ; tu es dans le royaume des esprits.

Combien tes flatteurs t'ont abusé ! maintenant, qui pourrait prendre pitié de toi ? — Maintenant tu vas avoir un compte effrayant à rendre.

Écoute. De tous ces millions d'hommes que tu t'es fait un jeu

de plonger dans le désespoir et la douleur, que tu as fait traîner sous des climats effroyables;

De tous ceux dont tu as réduit les jours, chacun était homme comme toi; le conducteur des âmes les a emportés sur le même tombereau que toi-même.

Bientôt, ils se lèveront tous pour t'accuser; et leurs larmes formeront un fleuve immense que, pour tes fautes, tu t'efforceras, mais en vain, de dessécher!

Sais-tu l'histoire du roi Codrus qui n'hésita pas à marcher à la mort pour sauver son peuple? Toi, au contraire, tu as forcé ton peuple à chercher dans la mort le seul remède à ses douleurs.

Et tu oses encore prétendre à des lauriers! Le vil troupeau de tes flatteurs a pu seul te les promettre, par dérision! Tyran, meurs étranglé par les chaînes que tu destinais aux autres!

— Le poète se tut, le tyran se réveilla, et un frisson courut sur tout son être. »

En 1832, Platen fut rappelé en Allemagne pour l'accomplissement d'un pieux devoir. Son père venait de mourir. Il passa l'hiver à Munich, où il écrivit *La ligue de Cambrai*. En 1835, il retourne à Venise; mais l'hiver le ramène encore à Munich pour y surveiller la publication d'une seconde édition de ses poésies. Platen apporta le soin le plus sévère à la révision des pièces qui devaient entrer dans cette nouvelle édition. Il détruisit tous les morceaux qui lui parurent mériter peu d'être conservés; quant à ceux dont la forme seule lui sembla nécessiter quelques remaniemens, il les travailla de nouveau. Le poète fut récompensé de ses scrupules et de son zèle. Son volume reçut l'accueil le plus flatteur: c'est alors que Minckwitz engagea Platen à s'essayer une fois encore dans la comédie Aristophanique, en transportant sur la scène certains ridicules littéraires de l'époque. Le poète rejeta cette offre, alléguant que la littérature allemande des dix dernières années lui était totalement inconnue; que d'ailleurs il avait renoncé pour toujours à la comédie purement littéraire; qu'il se proposait d'aborder la

comédie politique. On possède, en effet, des fragmens de ce genre d'ouvrages trouvés dans les papiers laissés par le poète. Son biographe parle aussi du plan d'un drame très-sérieux sous ce titre : *Méléagre*, dont on ne connaît que deux chœurs imprimés dans les œuvres complètes.

Dès le printemps suivant, Platen avait déjà repris ses courses inconstantes à travers l'Italie : toutefois, sa santé avait dû éprouver une altération sensible, car ses amis de Florence la remarquèrent avec inquiétude, et lorsque après l'hiver, il parla de les quitter de nouveau, ces derniers eurent le pressentiment qu'ils ne le reverraient plus. — Une ode que le poète adresse à Marc Saraccini peut être attribuée à ce dernier départ :

A Marc Saraccini.

Nous sommes unis, il est vrai, par la sympathie qui ne fait qu'un de nous deux, et nous a placés sur la route la main dans la main; mais le sentier que nous suivons se divise; car le sort a mis trop de différence dans les lots qui sont échus à chacun de nous.

La fortune t'a comblé de tous les dons de la richesse; sans cesse pour toi les semeurs répandent les graines; le jus de tes vignes coule de tous côtés, et les fermiers d'une main diligente pressent le fruit de tes oliviers.

Mainte villa t'offre, au printemps, mille jouissances; l'automne t'invite aux exercices de la chasse dans plus d'un château risqué sur la cime des monts, là où les crêtes escarpées des Apennins s'abaissent et descendent vers la mer.

Ton palais splendide, aux créneaux orgueilleux, t'abrite contre les ardeurs de l'été; les merveilles de l'art antique y reposent au milieu de cent salles spacieuses.

— Quant à ton ami, il ne possède rien, ô jeune homme aimé! non, rien; mais aussi son désir ne poursuit aucune possession,

hormis celle qu'il porte légère avec lui : les biens terrestres me seraient un fardeau trop lourd !

Rarement repose mon bourdon de pèlerin : il ne donne ni racine ni rameau : qu'un jour l'étranger le place sur ma tombe, seul héritage pour mes amis !

Dès lors, le sentiment de sa fin prochaine est visible chez le poète. Il écrit de Naples à Minckwitz :

« Demeurer ici plus longtemps serait manquer de prudence ; déjà le choléra a envahi la Toscane, et il ne tardera pas à nous arriver. Il est évident pour moi qu'il sévira avec une telle rigueur à Naples, à cause de la malpropreté et du surcroît de sa population, que je me soucie peu d'en être le témoin. Sans doute il n'épargnera pas la Sicile, mais là du moins il sera plus poétique de mourir. »

En septembre 1835, il partit pour Palerme où il s'arrêta six semaines pour prendre les bains de mer. Le 24 octobre, anniversaire de sa trente-neuvième année, il quitte Palerme, visite l'île dans son étendue, et entre, le 11 novembre, à Syracuse. Dans une lettre écrite à sa mère, le 14 novembre, il ne se plaint pas de sa santé, et paraît au contraire bien augurer de l'influence de ce nouveau voyage. Et pourtant vingt et un jours plus tard, le 5 décembre à 3 heures de l'après-midi, le poète avait cessé d'exister. Le vice-consul d'Autriche accompagné de ses fils, ainsi que le chevalier Landolina, à qui Platen avait été recommandé, conduisirent les restes du poète à peu de distance de la ville, dans un lieu où quelques Anglais avaient été précédemment enterrés. L'inscription suivante fut gravée sur un cénotaphe en marbre, érigé par les soins pieux du chevalier Landolina :

« Hic jacet Augustus comes de Platen, poetarum teutonicorum princeps, ingenio Germanus, formâ Græcus, poetellarum terror, novissimum posteritatis exemplum. »

On a reproché à Platen d'avoir abusé du droit de se vanter lui-même, droit que se sont arrogé de tout temps les poètes. Je ne prétends pas lui donner complètement raison sur ce point; mais quand je songe à l'injustice qui poursuivait longtemps son génie, au malin plaisir avec lequel des âmes envieuses et basses s'acharnèrent à lui contester ses justes titres à la renommée; surtout quand je tiens compte du chagrin amer qu'une telle méconnaissance devait faire naître dans son âme sensible et fière, il m'est impossible de juger sévèrement ces boutades d'un orgueil, qui pour manquer de modestie n'en était pas moins légitime. J'ajoute qu'il est heureux pour nous, ses admirateurs, que le sentiment de sa propre valeur l'ait soutenu contre tant d'ennemis désireux d'abattre son courage, afin de comprimer le rayonnement de son noble talent. Platen a appelé du jugement de ses contemporains, à sa propre conscience, qui n'a fait qu'anticiper le jugement de la postérité. Une de ses épi-grammes résume parfaitement les motifs d'excuse qu'il est permis d'opposer aux critiques de sa *Vanité trop susceptible* :

Ma propre louange.

Comment! me serais-je loué moi-même? Où? Quelqu'un a-t-il jamais pu découvrir en moi l'ombre d'une vaine pensée? — Ce n'est pas moi, c'est le génie que j'ai vanté, le génie qui avait daigné me visiter. Modeste et ami du silence, c'est justement parce que je faisais si peu de cas de moi-même, que je me suis étonné de recevoir dans mon âme cet hôte divin.

Toutefois les honorables sympathies de quelques hommes dont le mérite et la compétence devaient être pour lui du plus grand poids, ne manquèrent pas au poète. Le suffrage

de confrères tels que Rückert, Uhland, Chamisso, Gustave Schwab, le vengeait assez de tant de clameurs impuissantes. Gustave Schwab, l'un des premiers, avait salué le génie de Platen. Le sonnet suivant a d'autant plus d'importance, que son auteur, tout en s'inclinant devant le talent progressif de Platen, fait ses réserves concernant les *Gazètes*, cette cause première, on se le rappelle, des chagrins du poète :

Au comte Auguste de Platen.

« Que ce sonnet t'apporte mes remerciemens pour ton livre qui m'a rafraîchi le cœur ! Le repas que tu nous sers aujourd'hui ne provient plus de l'Orient, étranger à nos mœurs. Il flatte autrement notre goût que ces froides sentences relevées par la chaude épice des hyperboles !

« C'est du vin, un vin généreux, que tu m'as servi ; un vin doré aux rayons des régions fécondantes : il pétillie dans la coupe ; il exhale d'enivrans parfums ; il fortifie l'esprit et le cœur.

« Oui, j'ai dû le reconnaître au fond de moi : tu es, tu es un de ces poètes élus devant qui je m'incline avec admiration et respect.

« En effet, si l'on sent une joie sacrée à créer soi-même, une autre joie, — et je l'éprouve à cette heure, — n'est ni moins grande, ni moins douce : celle de féliciter les génies supérieurs ! »

Auguste Kopisch, cet autre poète de l'Allemagne, qui passa quelques mois à Naples dans l'intimité de Platen, et à qui ce dernier dédia quatre de ses belles odes inspirées par l'Italie ; Auguste Kopisch, dont le talent semble avoir contracté plus de noblesse et de force dans ce glorieux commerce avec le savant lyrique, se fit aussi un pieux devoir de rendre un public hommage au génie de Platen. Il adresse à son illustre ami des strophes où l'enthousiasme et la reconnaissance ont porté bonheur à sa muse. Plus

tard, ce fut encore à sa lyre que la mort précoce du poète inspira les strophes les plus noblement éplorées. C'est surtout à ce moment solennel que les prédictions de Platen reçurent une éclatante confirmation. La nouvelle de sa mort souleva en Allemagne des regrets unanimes ; les rancunes littéraires s'arrêtèrent désarmées, et comme touchées de repentir en face de cette tombe ouverte tout à coup sous les pas du poète, dont le nom est désormais pour sa nation un honneur et peut-être aussi un remords. Parmi les chants de deuil que fit éclore cette fin prématurée, je veux encore signaler une ode par laquelle Ferdinand Freiligrath se rendit l'interprète de la douleur générale. Le souffle même de Platen anime ces vers ; ils honorent à plus d'un titre le poète qui les a écrits. Freiligrath adresse ces strophes à un navire grec prêt à quitter un port d'Allemagne pour la Sicile où repose la dépouille mortelle du poète. Ce navire, par une coïncidence qui offre une allusion touchante à la situation, porte inscrit sur sa poupe, en caractères grecs, le nom de cet Ulysse dont la vie errante rappelle les longs pèlerinages de l'auteur des odes sur l'Italie. Après avoir interrogé les matelots sur l'itinéraire de leur voyage, Freiligrath apprenant qu'ils vont longer les côtes de la Sicile, les adjure de s'arrêter aux lieux où est enseveli le poète :

« C'est là, s'écrie-t-il, que repose un barde allemand, un barde au cœur plein d'un feu poétique que peu d'âmes pourraient égaler : — Hélas ! pourquoi ce cœur, envahi par le ressentiment, s'est-il détourné de son peuple !

« Hélas ! pourquoi !... Mais non ; repose en paix dans la tombe ! — Que les derniers messagers de sa muse, que ses Abbassides soient désormais ses gardes fidèles !

« Et vous, fils belliqueux d'Abbas, laissez au cliquetis de vos épées se mêler les flûtes mélodieuses des bergers de Théocrite ! »

La nouvelle génération littéraire qui s'élève en Allemagne, répare noblement les torts de son aînée envers le génie de Platen. Tous débudent par un hommage à la mémoire du maître éminent, et presque tous rencontrent, pour la célébrer, peut-être leurs plus beaux vers. Dingelstedt se demande, dans un sonnet plein de verve, ce que fût devenu le talent de Platen, si, au lieu de chercher à ranimer le cœur glacé de notre époque d'égoïsme prosaïque et bourgeois, il lui eût été donné de chanter à Florence, à la cour brillante des Médicis :

« C'est à peine, dit en terminant le poète, si, dans cette apathique Allemagne, prompte seulement à l'oubli, fleurit à cette heure, ainsi qu'une tardive moisson, la reconnaissance de la jeunesse qui a appris de lui l'art des vers ! »

Au nombre de ces généreuses recrues dont parle ici Dingelstedt, n'oublions pas Emmanuel Geibel qui consacre deux chants au souvenir de Platen, et se fait gloire d'appartenir à la phalange résolue de ne pas souffrir *que des mains insolentes souillent les épaules qui ont porté la pourpre* !

A la suite de ces compatriotes du poète, nous sera-t-il permis à nous-même de mêler au glorieux concert de louanges une voix modeste, mais sincère ?

Sonnet.

« Dans ton amphore antique un vin jeune fermente,
Noble amant du grand art, et du rythme nombreux,
Et de la forme pure, et du contour heureux,
Et de l'écho sensible au vers qui se lamente.

Quand la muse naïve à sa source calmante
M'a retrempé, je puise à ton flot généreux ;
Et comme toi bientôt, du soleil amoureux,
Je sens que l'Italie est la divine amante.

Je voudrais, comme toi, lyrique pèlerin,
Aller cueillir les fleurs du sol italien,
Chanter une ode à Rome, à Naples une idylle,

Et vouer à Venise une élogie en deuil :
Dussé-je, comme toi, rencontrer un cercueil
Près du Tasse, non loin du tombeau de Virgile. »

Le beau vers de Geibel, que je citais tout à l'heure, rappelle heureusement l'inscription latine placée sur le tombeau de Platen. L'auteur des odes sur l'Italie, appartenait à la meilleure aristocratie des intelligences. Le nom de prince des poètes ne pouvait être mieux appliqué qu'à ce rêveur sérieux, constamment attiré par le grandiose et le sublime, préoccupé sans cesse de revêtir les nobles images, les pensées choisies, du royal manteau de la forme. Outre la distinction qui se remarque dans les œuvres de Platen, il a eu l'humeur altière, irritable, des maîtres. Il se sentait de race privilégiée : il l'était en effet par le génie.

De tous les poètes modernes de l'Allemagne, Platen est peut-être le plus difficile à comprendre pour un étranger. Je doute même que la généralité de ses compatriotes pénétre facilement les savans artifices de sa langue et de sa pensée. Son style est plein de réticences et d'ellipses. C'est un Tacite de la poésie. Par son effort continuels vers une condensation plus ferme de la pensée et de l'image, effort louable qui prouvait le dédain de l'écrivain supérieur et du philosophe pour la phrase molle et les ornemens parasites, il tombait parfois dans le défaut contraire du style algébrique, si l'on me passe cette expression. Ce défaut est encore un signe de l'élévation de l'homme, de cette humeur princière dont je parlais tout à l'heure. Platen, malgré tout son dévouement à la cause populaire, malgré toute sa passion pour

la liberté, ne cherchait pas à complaire aux lecteurs de bas étage. Il ne s'adressait qu'aux intelligences d'élite. Le seul sacrifice au-dessus de ses forces, même dans l'intérêt de ses principes politiques, eût été, je crois, de faire déroger la muse. La muse était à ses yeux la seule royauté inviolable. Aussi pensons-nous que ses œuvres ne deviendront jamais populaires. Il leur manque, pour réussir auprès de la foule, certaines qualités vulgaires employées au service de sentiments et de lieux communs, miroir flatteur des natures médiocres. Mais si Platen n'est point destiné à frapper directement les masses, son influence, toute-puissante sur les artistes et les poètes, réagira par ces derniers sur le peuple. Pour le bien goûter, il ne faut pas se tenir en dehors du temple de l'art : il est indispensable d'y avoir pénétré très avant et de toucher presque au sanctuaire.

Toutefois, quelle que soit l'élévation du talent de Platen, il est évident pour nous qu'il est resté par ses œuvres, même les mieux réussies, bien au-dessous de l'idéal qu'il entrevoyait et qu'il espérait atteindre. Les plaintes de *Tristan* sont toute une révélation concernant le continuel martyre de cette âme éprise du Beau, qui toujours échappait à son ardente étreinte. Le je ne sais quoi qui paraît manquer encore aux créations les plus éminentes de Platen, tient sans doute plus à l'imperfection de la nature humaine qu'au génie du poète. Le souvenir que laisse une belle ode de Platen est, à mon avis, plus séduisant, plus poétique, que le charme immédiat de sa lecture. Il en est un peu de ses poésies comme de certains paysages qui gagnent à être contemplés à distance, parce qu'alors les masses se détachent et frappent mieux le regard par leur caractère grandiose. Mais peut-être aussi que cette impression résulte uniquement des sujets traités par le poète. Un poète, si pure que

soit sa forme, si puissant que soit son génie, réveillera toujours, en chantant l'Italie, un rival redoutable dans l'imagination de ses lecteurs : le gigantesque et brillant fantôme d'un passé merveilleux.

Nous avons dit qu'on peut comparer Platen à Léopold Robert, pour le sentiment du ciel, de la vie et des horizons italiens que possédaient, au même degré supérieur, le poète et le peintre. Par son intime alliance avec les poètes grecs, Platen offre aussi quelques traits de ressemblance avec un poète dont le caractère et le talent nous sont également chers. Est-il nécessaire de nommer ici André Chénier ? Nous ne pousserons pourtant pas trop loin la comparaison. L'âme douce, sensible, mélancolique, et pourtant un peu païenne, d'André Chénier, avait butiné de préférence sur les fleurs de Tempé les plus riches en amoureux parfums : à lui tout ce gracieux et charmant domaine arrosé par de tendres et voluptueux rêveurs ; à lui les Bion et les Moschus, auxquels je joindrais volontiers Anacréon, si quelques larmes tombaient parfois dans sa coupe ; et Sapho, si son désespoir amoureux ne l'eût entraînée au-delà de la modération prescrite par la philosophie d'Epicure. Platen avait demandé à l'antiquité des modèles plus sévères ; il y avait plutôt cherché la force que la grâce : chez lui l'églogue se rattache à Théocrite, l'ode et l'hymne à Pindare. Son plus beau titre à mon sens, c'est qu'il a su se dégager entièrement de l'artificiel et du convenu pour s'élever jusqu'à la pure reproduction de la forme et du tour antiques, c'est qu'il a été un franc antique. A maint endroit de ses Idylles et de ses Élégies, André Chénier nous rappelle par un mot, par un trait affecté ou galant, qu'il est bien fils du dix-huitième siècle, et nous voilà réveillés soudain de notre beau rêve d'antiquité.

En résumé, le comte Auguste de Platen appartient à la famille des grands poètes, et la postérité le connaîtra. Il a exercé une influence utile sur la poésie de son époque qui, préoccupée du naïf et du spontané dans l'art, commençait à négliger la forme. Il a rendu le vers allemand plus souple, plus ductile, plus harmonieux. Il a donné plus de rondeur à la strophe, et dégagé du brouillard la rêverie allemande. Ses chants politiques sont, presque tous, des modèles de ce genre difficile où les conditions essentielles de la poésie ne se sauvent qu'à force d'art. Il a su éviter la diffusion et renfermer la phrase poétique dans des contours précis. Après Goethe, il est peut-être le poète allemand qui a su le mieux maîtriser un sujet. Mais de toutes les qualités de son talent, la plus éminente, celle qui fera toujours son originalité gracieuse, c'est la puissance avec laquelle il reproduisait les formes antiques. Platen ne se trompait pas sur la vocation de son génie, quand il souriait à l'idée d'avoir une tombe en Sicile. Le dernier sommeil devait lui être plus doux dans cette patrie de Théocrite, au mélodieux murmure de ces flots qui bercèrent jadis le vaisseau de Virgile, de ces flots qui passent et repassent apportant tour à tour quelques glorieux débris de l'Italie et de la Grèce ?





FRÉDÉRIC RÜCKERT.

Le printemps fugitif m'a soupiré : « Poète,
Hélas ! je dois quitter ces lieux ;
Mais je laisse en ton cœur mes frais bouquets de fête
Et mon beau soleil radieux ;
Je t'élis entre tous, pour partager aux âmes
Mon intarissable trésor ;
Mais souviens-toi surtout des enfans et des femmes,
Ces purs amans de mon ciel d'or ;
Et donne à la forêt, donne à la moindre branche,
Qui va trembler aux froids autans ;
Donne à ta bien-aimée, alors que son front penche,
Un rêve embaumé du printemps ;
Afin que chacun t'aime, et que nul ne regrette
Un seul de mes rayons absens,
Lorsque mes rossignols et mes fleurs, ô poète !
Renaîtront plus doux dans tes chants. »

Celui qui comprenait ainsi le rôle du poète, ne pouvait manquer de devenir le favori de la Muse. La nature devait révéler ses harmonies les plus cachées à l'âme sympathique qui n'avait d'autre ambition que de la faire mieux comprendre par les cœurs les plus tendres et les plus purs, par les enfans et les femmes. Le poète, qui mettait

tout son orgueil à devenir le légataire du printemps, ne pouvait manquer d'hériter des roses et des fleurs charmantes du mois de mai. Tel a été le lot de Rückert. Les fleurs de tous les climats ont voulu, comme à l'envi, grossir sa couronne de poète ; les oiseaux qui, de leurs chants, animent les solitudes des contrées les plus diverses, ont mêlé une note choisie à ses concerts ; l'essaim fugitif des amours semble même s'être lié les ailes pour ne jamais prendre son vol loin de sa muse. Dans cette intimité constante, ils lui ont appris des milliers de chansons tour à tour joyeuses, mélancoliques, passionnées, toujours écloses aux rayons dorés de l'espérance. Ne demandez pas à Rückert les accens profonds du désespoir, ni les sombres élégies de la douleur. Il ne monte pas sa lyre aux sublimes accords du prophète. Il ne veut rien savoir des bruyans intérêts du temps présent. Il ferme l'oreille au vacarme assourdissant des ambitions humaines, et ne trouverait pas deux rimes (lui pour qui la rime est un jeu) pour glorifier la grande conquête de la science moderne, la force motrice de la vapeur. Il décocherait plutôt une épigramme contre cette ceinture de chemins de fer, où des mains cruellement civilisatrices emprisonnent le sein meurtri de la terre.

On ne reconnaîtra sans doute pas à ce portrait le poète tel que le définissent les récentes formules humanitaires et sociales ; il ne s'agit point ici d'un *vates* de l'avenir, mais tout simplement d'un poète aimable, qui borne son domaine aux douces choses de la nature et de la vie. Pour le bien comprendre, il n'est pas indispensable de posséder une de ces rares intelligences, habiles à pénétrer les nuages de la métaphysique et de l'utopie ; on n'a besoin que d'un esprit sain, d'une organisation heureuse, d'un cœur accessible aux désirs modérés, aux illusions raisonnables qui charment

l'existence et ne sauraient la troubler. Tout en accordant au génie la respectueuse admiration qui lui est due, nous sommes de ceux qu'attirent de préférence ces natures délicates, plutôt séduites par la grâce que par l'énergie, par la douceur que par la force. Nous croyons même qu'en fait de poésie, la douceur et la grâce sont les qualités essentielles, auxquelles des élémens étrangers doivent se mêler avec discrétion, sous peine de produire une œuvre que désavouera la Muse.

Frédéric Rückert, qui appartient à la famille des purs rêveurs, a peut-être poussé trop loin cette préoccupation louable des conditions exigées pour la perfection d'une œuvre poétique. A force de poursuivre la grâce, il a mainte fois rencontré la fadeur ; dans son souci continuel de la forme, il a souvent mis toute la poésie dans une certaine forme où l'affectation se fait sentir. Craignant sans doute l'abus du genre morose et larmoyant, il s'est trop confiné dans les sujets légers, et des esprits sérieux l'ont trouvé superficiel. Le poète répondait probablement à ce reproche de légèreté, lorsque, dans le sonnet suivant, il disait :

A une femme qui tissait de la toile.

« Heureuse ! oh ! tu l'es bien en ton constant labeur,
Humble femme agitant la navette rapide,
Qui, dans ton sort égal et ta trame limpide,
Tisses le même fil avec la même ardeur !

Hélas ! moi, chaque jour, d'une inconstante humeur,
Je change de nuance et de désir avide !
— Là, c'est le vert espoir qu'en hâte je dévide,
Et plus loin c'est l'amour à la vive couleur.

Lorsque dans ce tissu plein de ma fantaisie,
Brillent l'or et l'azur, dis : C'est la poésie !
L'or est sa chevelure, et l'azur est son œil.

Mais parmi tant de fils où des fleurs s'entrelacent,
Il en est un au fond que les plus beaux effacent,
Bien qu'il se mêle à tous. — *Vois, c'est le sombre deuil.* »

Un autre sonnet où le poète termine par une invocation aux paisibles loisirs, indique que son cœur n'a pas toujours été étranger aux pensées dévorantes, aux orageuses passions. L'émotion qui anime ces vers prouve qu'ils ne sont pas un vain jeu de l'imagination poétique :

« Ah ! j'ai trop poursuivi l'inconnu, le nouveau !
Au *vieux*, tant éprouvé, laissez-moi me suspendre ;
Je sais qu'il ne rompt pas, cet antique rameau ;
Mais le plus vert se rompt, car il est le plus tendre.

Que de graines, hélas ! j'aimai trop à répandre,
Dans l'espoir décevant d'un autre fruit plus beau,
Mais que — tardif regret ! j'aurais voulu reprendre
Lorsqu'un épi trompeur s'ouvrait sous le fléau !

Oh ! rien qu'un seul gazon où je puisse, à cette heure,
Sous un seul arbre assis, à l'ombre qui m'effleure,
Voir d'un seul mont au loin la cime resplendir ;

Et, bercé des seuls bruits d'un ruisseau, d'une abeille,
Jusqu'à ce que le doigt de la mort me réveille,
Puissé-je entre les bras d'un seul rêve, dormir ! »

C'est bien le cri d'un cœur fatigué qui demande le repos. On pourrait répondre que la fatigue ne se proportionne pas toujours à l'effort, et qu'il est des natures qui se fatiguent vite. Quoi qu'il en soit de ces chicanes, dont le plus grand tort est de ne rien prouver, et que je ne mentionne que parce qu'elles ont été faites sérieusement à Rückert par des

critiques allemands, le recueil du poète me fournit encore deux strophes où j'aime à voir une nouvelle réponse, pleine de dignité poétique, aux indiscrets qui se permettent de sonder ainsi les mystères de son âme.

Pleurs de la nuit.

Parfois l'aurore sort de l'ombre,
Plus claire à l'horizon qui luit ;
Et pourtant un nuage sombre
Avait mouillé la triste nuit.

Parfois aucune ombre ne voile,
A l'aurore, un œil azuré ;
Et cet œil plus vif qu'une étoile
Dans la nuit pourtant a pleuré.

Le critique Wolfgang Menzel définit à merveille, en quelques lignes, le talent de Frédéric Rückert. Ce poète, dit-il, n'exerce aucun contrôle sur son inspiration ; il s'abandonne au courant de ses impressions, de ses pensées, de ses images, et laisse ses fleurs, sans prendre la peine de les choisir, s'épanouir dans un gracieux désordre. On aurait, en quelque sorte, besoin de ciseaux pour se frayer un chemin à travers les jardins émaillés et touffus de sa poésie. La végétation luxuriante a tout envahi ; mais n'est-ce pas ainsi que procède l'âme débordante du vrai poète ? Cette féconde haleine de l'inspiration, qui règne sous le soleil des Tropiques, et qu'on retrouve à l'aurore de toutes les littératures, a d'abord passé dans la Perse et dans l'Inde ; elle apparaît de nouveau pour quelque temps dans les minnesingers souabes, et s'est réveillée dans les lyriques contemporains. Par l'abondance des pensées et des images, Frédéric Rückert surpasse

presque tous les poètes de son époque. Il manie la rime, l'assonance et l'allitération avec une dextérité qui tient du prodige. Il joue avec les plus grandes difficultés de la langue et du rythme, et il lui arrive souvent de les chercher sans nécessité, pour se procurer le plaisir de les vaincre.

Je dirais volontiers de Rückert qu'il est un virtuose lyrique. Il pétrit, allonge ou condense la phrase poétique, suivant les caprices de sa fantaisie. Nul ne pourrait lui disputer la palme en fait de gazouillemens mélodieux. Il nous rappelle ces exécutans qui, sûrs de leur instrument et de leurs doigts, se complaisent à monter et à redescendre cent fois la gamme entière des sons. Sa lyre a les bruits de l'harmonica : malheureusement l'harmonica, malgré la douceur de ses notes, nous paraît bien vite monotone; et pour mon compte, je ne suis pas fâché, lorsque l'assoupissement va s'emparer de moi, d'être soudain frappé par le timbre vibrant du cor, fût-ce même par l'éclat des cymbales et les roulemens du tambour. Cette rare puissance de la forme, cet art savant du mètre et de la période cadencée, dont Rückert s'est montré constamment prodigue, sans jamais s'appauvrir, lui ont valu en Allemagne la réputation de maître consommé dans le langage poétique. Sans vouloir contester au poète ses titres d'artiste incomparable, il me semble que l'admiration pour des tours de force merveilleux a été trop loin en plaçant Rückert à la tête des maîtres du poétique idiomne. A mon avis, la langue dont il se sert est une langue cosmopolite plutôt que cette fière langue allemande, telle que les grands poètes du *xiii^e* siècle l'avaient créée, et telle que certains poètes modernes l'ont refaite en la retrempant aux vieilles sources. Les constructions et les tours germaniques se retrouvent bien plus dans les ballades d'Uhland, dans les poèmes et les chansons de Karl Simrock,

voire même dans les vers de Heine, malgré ses soubresauts et ses pointes ironiques, que dans la plupart des poésies, d'ailleurs si coquettes, si industrieusement agencées et si mélodieuses, de Frédéric Rückert. Cette remarque n'est pas de notre part une critique. Nous croyons seulement qu'on ne s'est pas assez rappelé les caractères distinctifs inhérens au génie de la vieille langue allemande. Rückert qu'attiraient le soleil et les fleurs des contrées méridionales, a rejeté comme barbares certaines allures traditionnelles qui semblaient trop rudes à sa muse amollie. N'est-ce pas un peu l'histoire du Sybarite qu'incommodait le pli d'une feuille de rose?

C'est surtout dans ses chants d'amour que Rückert s'est appliqué à fondre en douce musique les rudes consonnes allemandes, et à introduire dans la gravité de l'amour allemand la vive ardeur et les subtilités galantes des poètes orientaux. Ses poésies n'ont négligé aucune des joies ou des tristesses des cœurs épris; elles ont une strophe pour les moindres nuances du désir ou de la crainte jalouse, et elles savent combler le vide de l'absence par une foule de raisonnemens ingénieux, qui nous remettent en mémoire la résignation facile avec laquelle Pétrarque supportait l'éloignement de Laure, source éternelle de sonnets enlanteurs. Les jeunes amoureux de l'Allemagne peuvent trouver sans peine dans les poésies de Rückert ce que certains esprits exaltés du siècle dernier venaient demander à la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau : *Des traits brûlans pour dépeindre leur flamme*. Quelques citations donneront une idée de la grâce, parfois pourtant affectée, avec laquelle Rückert sait développer le thème de l'amour :

Pensées d'amour.

« Lorsque je dus m'éloigner de toi, ô bien-aimée ! je laissai derrière moi la meilleure part de mes pensées ; j'en emportai à peine une faible partie, et encore celle-là me sut-elle mauvais gré de la séparer de toi.

« Toutes à l'envi m'invitèrent aussitôt à t'envoyer des messages d'amour ; ce fut à qui partirait d'abord ; et lorsque je tardais à les satisfaire, elles partaient d'elles-mêmes.

« C'est ainsi qu'elles retournèrent successivement vers toi, en t'apportant d'amoureuses chansons ; une fois arrivées au but de leurs désirs, elles se gardaient bien de revenir ; aussi ma tête et mon cœur ne tardèrent-ils pas à se sentir vides ; maintenant je ne suis plus qu'un corps où n'habite plus une seule pensée. »

*

« J'ai demandé à celle que j'aime si avant moi quelqu'un l'avait aimée, si elle avait aimé quelqu'un avant moi ? Elle me répondit : — Si aimer comme tu m'aimes est de l'amour ; si c'est de l'amour que d'aimer comme je t'aime, je dois avouer que je n'ai encore aimé personne, que personne encore ne m'a aimée. »

*

« Le ciel a pleuré une larme, et cette larme a cru qu'elle allait se perdre dans la mer ; mais un coquillage vint et l'enfermant en soi : — désormais, dit-il, tu seras ma perle ; cesse de trembler à la vue des vagues ; je veux te porter sûrement à travers les flots.

« O toi, mon amour, ma douleur et ma joie ! ô toi, larme divine tombée dans mon sein ! — Ciel, accorde-moi d'abriter toujours dans mon âme pure la plus pure de tes larmes ! »

*

« Un papillon qui voletait autour de la flamme de ma bougie, a trébuché, et s'est noyé dans mon encrier. — Qui donc s'étonnera maintenant si tant d'amoureuses folâtreries brillent à la clarté de ma lumière en sortant du noir liquide ? »

*

« Parmi vous, ô feuillets écrits pour celle que j'aime, feuillets

où ma main tremblante a tracé tout ce qu'a senti mon cœur, parmi vous je laisse à dessein cette page blanche. La félicité débordante dont mon cœur est enivré, n'avait pu souffrir qu'un seul de ces feuillets ne contînt pas un gage de mon amour. O toi, rayon du ciel qui pénétrés tout mon être ! lorsque ton regard aura parcouru toutes ces pages remplies, il comprendra aussi cette page blanche. Oui, puisque tu sais lire au plus profond de mon âme, tout ce qu'ici les caractères tracés par moi n'auront pu t'exprimer d'amour, tu sauras le lire dans ce feuillet blanc ! »

Ces pensées ne manquent pas de charme, et le poète les revêt d'une forme parfaite. Toutefois, nous trouvons que ces jolies chansons ont le tort de tourner souvent au madrigal. La nature n'a pas cette afféterie, ni toutes ces subtilités ingénieuses :

« On n'a pas tant d'esprit quand on est amoureux. »

Combien le poète m'émeut davantage, lorsque, cédant à une inspiration plus franche, il s'écrie :

« Des ailes ! des ailes, pour voler par delà montagnes et vallées ! des ailes, pour bercer mon âme sur les rayons du matin ! des ailes, pour planer sur la mer avec l'aurore ! des ailes, pour planer sur la vie, sur la tombe et sur la mort ! Des ailes, comme en avait la jeunesse qui s'est envolée loin de moi ! des ailes, comme en avait l'ombre du bonheur qui trompa mon âme ! Des ailes, pour rattraper les jours déjà loin ! des ailes, pour poursuivre les joies que le vent a emportées. Des ailes, comme le rossignol qui, lorsque les roses s'en sont allées, s'élance après elles loin d'un pays envahi par les nuages ! Des ailes, comme le papillon qui, brisant sa prison de chrysalide, s'échappe libre dans un rayon de soleil ! Souvent, dans le calme des nuits ténébreuses, je me sens emporté par les ailes du rêve vers le dôme brillant des étoiles ; mais les ailes de cire, qu'avait respectées la fraîcheur nocturne, se fondent bientôt à l'air attiédi du matin, et l'imprudent Icare tombe une fois encore au sein des flots. »

Frédéric Rückert est né en 1789 à Schweinfurt, où se firent ses premières études. Après y avoir achevé ses humanités, il se rendit à l'Université d'Iéna. La philologie et les belles-lettres l'attirèrent de préférence, sans toutefois renfermer son intelligence curieuse dans un plan d'études régulièrement tracé. L'esprit du jeune poète avait déjà cette inconstance charmante, qui butina plus tard sur la fleur des sentimens et des choses. En 1814, il se fit recevoir professeur privé (*privat-docent*). Rückert ne resta pas longtemps à Iéna, en cette qualité, et donna successivement des lectures dans diverses universités d'Allemagne. De 1815 à 1817 il prit une part active à la rédaction littéraire du *Morgenblatt*, à Stuttgart. En 1818, il est à Rome où il étudie les chants populaires de l'Italie. Vers la fin de cette même année, il revint en Allemagne, et se livra aux paisibles travaux de la muse, heureux de ses loisirs fructueux au sein de la médiocrité chantée par Horace. Ces faveurs de la muse furent pourtant bientôt négligées pour l'étude fervente des langues orientales, surtout de l'arabe et du persan. En 1826, le poète reçut la récompense de ses efforts. Il fut nommé professeur de langues orientales à l'Université d'Erlangen qui le compta parmi ses membres jusqu'en 1843, époque où la faveur méritée de Frédéric-Guillaume l'appela à Berlin.

Le premier recueil poétique de Rückert parut en 1814, à Heidelberg, sous ce titre : *Deutsche gedichte* (poésies allemandes). Le poète avait signé cet essai, d'un pseudonyme choisi de manière à exciter la curiosité : *Freimund Reinmar* (tel était son nom de guerre poétique), signifie en allemand *poète à la bouche libre*. Les critiques qui, plus tard, ont accusé de froideur et d'indifférence politique l'auteur des *Poésies allemandes*, avaient oublié sans doute les *Sonnets cuirassés*, ainsi que les chansons guerrières que Rückert

inséra dans ce premier recueil. Ces poésies exhalent à chaque vers les flammes de la haine et de l'amour ; de la haine contre l'étranger qui foule d'un pied victorieux le sol de l'Allemagne ; de l'amour pour sa patrie opprimée dont il ressent profondément l'affront, dont il rêve la délivrance. Les *Sonnets cuirassés* de Rückert sont peut-être l'aiguillon le plus perçant dont la nationalité allemande ait été frappée dans ces années de lutte héroïque et désespérée. Le cliquetis sauvage des strophes écrites entre deux combats par Théodor Kerner, peut seul être comparé aux cris farouches des *Sonnets cuirassés*. Jamais le sonnet, ce doux et mélancolique poème d'amour, n'avait revêtu si rude armure : au lieu du velours et de la soie qui jadis recouvraient mollement ses membres délicats et voluptueux, il avait dû, cette fois, se barder de fer de la tête aux pieds. Écoutez quels bruits guerriers s'échappent de ces petits poèmes :

Sonnets cuirassés.

1.

Ton marteau, forgeron, que forge-t-il ? — « Des chaînes. »

— Sous les chaînes, hélas ! saignent vos bras meurtris !

Semeur, pourquoi semer ? — « Pour récolter les fruits. »

— Les fruits, pour vos tyrans ; pour vous les herbes vaines.

Chasseur, que poursuis-tu ? — « Le chevreuil dans les plaines. »

— Ainsi que des chevreuils vous êtes poursuivis !

Que tresses-tu, pêcheur ? — « Les filets dont je vis. »

— Les filets de la mort vous prennent par centaines !

Mère, qui berces-tu dans ce berceau ? — « Mon fils. »

— Oui, pour qu'il croisse, ô honte ! et contre son pays

Tourne un bras que la peur à nos ennemis livre !

7.

Poète, qu'écris-tu ? — « J'écris avec du sang
De mon peuple déchu l'opprobre grandissant,
Oui, de mon peuple esclave, et qui consent à vivre ! »

2.

« Enlaçons nos mains dans une commune étreinte ; levons nos yeux vers le ciel, et jurons : — Vous tous qui vivez, nous vous adjurons d'écouter notre serment ! nous vous adjurons aussi, vous tous qui dormez dans la tombe !

Nous jurons de rester fidèles à la patrie dont le sang coule dans nos veines ; nous jurons de ne laisser tomber ces épées que nos mains lèvent vers le ciel, que lorsque ces mains tomberont elles-mêmes coupées par le glaive de l'ennemi.

Nous jurons que nul père ne demandera son fils, nul mari sa femme, nul soldat sa paie ou son congé,

Avant que la guerre, la guerre insatiable, ne le congédie elle-même avec une couronne sanglante, pour que l'on pause ses blessures — ou qu'on l'enterre ! »

Les chants par lesquels le poète salue la délivrance de sa patrie, ne révèlent pas moins une émotion sincère, un ardent amour pour la gloire et le bonheur de l'Allemagne. Deux chansons, développant le même thème, contiennent les vœux d'un patriote non moins éclairé qu'enthousiaste :

L'Allemagne géante.

« A quelle taille gigantesque pourrait s'élever ton corps plein d'une sève héroïque, si tu voulais, Allemagne, ne plus être une faible femme, si tu voulais devenir grande et forte !

Maintenant, que sortie de cette boue et de cette pourriture où tu gisais enfoncée dans un lourd assoupissement, tu as écouté soudain la voix de Dieu qui t'appelait à une nouvelle vie !

Si seulement au-dessus de tes membres épars se dressait de

nouveau une tête martiale, cette tête que l'on t'a coupée pendant ton sommeil !

Si seulement ces membres, au lieu de former un seul corps, ne s'obstinaient pas à vouloir être autant de petits corps eux-mêmes, — ou si du moins ils ne se montraient pas hostiles à l'ensemble !

A quelle taille gigantesque tu pourrais t'élever pleine d'une sève héroïque, si tu voulais, Allemagne, ne plus être une faible femme, si tu voulais devenir grande et forte ! »

Manteau de fête de l'Allemagne.

« Dans quel ample et royal manteau enveloppant ton corps immense, tu pourrais briller dans le velours et la soie, Allemagne, ô noble femme !

Maintenant que, débarrassée de cette cendre où tu as croupi trop longtemps, tu as lavé ta robe dans le sang de l'ennemi !

Si seulement, au lieu de laisser un pan de ton vêtement entre les mains de l'étranger, on l'avait racheté tout entier !

Si seulement tes propres enfans, se livrant à des luttes impies, ne s'arrachaient pas à cette heure quelques lambeaux de la robe maternelle !

Dans quel ample et royal manteau enveloppant ton corps immense, tu pourrais briller dans le velours et la soie, Allemagne, ô noble femme ! »

Citons encore, parmi ces *chansons allemandes* de Rückert, une pièce dont il me sera plus facile de reproduire le sens que le tour énergique et sauvage :

Chant du Cosaque en hiver.

Je suis né aux bords du Don, au milieu des neiges et des glaces ;
Je n'ai jamais été gelé, car mon cœur est chaud ! Voilà que j'arrive

sur mon cheval dans des contrées si éloignées des portes de Moskou, que j'ignore où je suis.

Je restais à loisir assis sur mon seuil ; le poisson que je dérobaïs sous les flots ne manquait pas à mon repas ; je tirais le renard, la belette et le lynx, et je faisais avec leur peau un vêtement qui me protégeait contre l'hiver.

Mais un appel d'Alexandre me réveille soudain pendant la nuit : — Debout, Cosaques, debout tous ensemble ! il s'agit d'une autre chasse ! des animaux féroces ravagent nos campagnes, des panthères tachetées de sang ! Debout, debout, pour la chasse, pour le combat !

Aux cris qu'alors je poussai, mon cheval dressa ses oreilles. Sans selle et sans éperons, je le lançai à travers les glaces et les neiges ; et c'est ainsi que j'arrivai dans des contrées si éloignées des portes de Moskou, que j'ignore où je suis.

J'ai chassé tous les ennemis hors de mon pays ; et ceux qui y sont restés ne manqueront de rien. Pendant l'hiver nous les avons enterrés sous la neige ; quand le printemps aura fondu la neige, on les ensevelira dans le sable.

Allemand, mon ami, dis-moi donc maintenant combien de temps encore il me faudra pousser mon cheval avant d'arriver au but ? quand foulerons-nous cette terre de France où je pourrai enfin écraser les serpents dans leur antre ?

Un terrible allié m'accompagne. — Ils ont déjà senti ses coups dans mon propre pays. — Cet allié se nomme l'hiver : C'est un rude compagnon ; il est à cheval sur des brouillards, et me suit partout où je vais.

Il chevauche en compagnie des vents, et porte dans la main une pique de fer ; afin de les aveugler, il leur jette dans les yeux des tourbillons de neige ; il improvise des ponts sur le dos des fleuves et des rivières, pour que nous puissions sans retard arriver dans leur patrie.

Je n'ai pas encore oublié l'usage que j'ai pratiqué souvent, de changer en flamme et en fumée la lutte où je m'étais assis. Ici aussi se trouvent des granges et des cabanes pour alimenter le feu ; et pour les convertir en cendres, la torche aussi peut briller dans mes mains.

Qui me réprimandera si je cède à mon envie ? Mais voilà qu'A-

Alexandre nous crie : — « Vous êtes habitués aux frimats ; vous n'avez donc pas besoin d'appeler à votre aide l'incendie ! Disposez avec joie la molle épaisseur des neiges pour votre couche ; le ciel est votre tente, et sa clarté votre lampe.

« Ils disent, dans ces contrées méridionales, que les hordes du Nord n'amènent avec elles que le vol et le meurtre, que la désolation et l'incendie. Montrez-leur aujourd'hui, pour les réduire au silence, ce que vous apportez avec vous du Nord qui vous a envoyés. »

Ces inspirations sévères, que les malheurs de sa patrie faisaient naturellement éclore dans l'âme de Rückert, n'étaient point la vraie vocation de son génie. Aussi le poète ne tarde-t-il pas à retrancher de sa lyre la corde d'airain. Un second recueil publié en 1817, sous ce titre : *Couronne du Temps* (*Kranz der Zeit*), prouve que le poète va désormais profiter de la tranquillité dont jouit l'Allemagne, pour suivre le vol de sa fantaisie dans des sphères plus sereines. Les chants nationaux et guerriers qui parsèment encore ce volume, remontent à une autre époque. Napoléon lui fournit le sujet d'une comédie politique en trois parties ; idée bizarre qui indique suffisamment que l'auteur éprouvait le besoin de se distraire des graves événemens dont le monde avait été ébranlé. Son épée et son fusil une fois suspendus au mur de son foyer paisible, Rückert ne voulut plus se souvenir de ces jours d'orage et de deuil. Les douces et gracieuses pensées, essaim timide qu'avait chassé l'ouragan de la guerre, vinrent en foule visiter son esprit et son cœur. Ces vastes campagnes jonchées naguère de cadavres et de débris, n'étaient-elles pas maintenant couvertes de verdure et de fleurs ? N'invitaient-elles pas le poète à les imiter ? C'est alors, comme l'observe ingénieusement Wolfgang Menzel, que Frédéric Rückert s'empessa d'aller s'ébattre

au milieu des parfums et des roses; dans son ivresse, il salua d'une chanson chaque bouton, chaque feuille nouvelle; et tout en allant de la sorte plongé dans sa douce rêverie, les fleurs et les chansons se pressèrent toujours plus nombreuses sous ses pas; il arriva bientôt dans un pays inconnu tout peuplé de plantes étrangères, puis dans un autre encore; c'est ainsi que tour à tour la Persé, l'Inde, la Chine répandirent sur le poète leur pluie de fleurs, et que chaque fleur fut transformée par lui en chanson, et que sa plume, semblable à celle de Simurg, ne se lassa jamais de décrire ses amours.

En 1822, Rückert réunit une nouvelle gerbe de poésies dont le titre : *Roses orientales*, annonçait que cette fois le poète s'était surtout inspiré de ses études sur les langues et les littératures de l'Orient. Les *Gazèles* étaient la forme adoptée de préférence dans ce troisième recueil, où Rückert donnait de nombreux modèles d'un genre de poème que le comte de Platen devait encore assouplir plus tard. Par quelques vers placés en tête de son volume, le poète s'applaudissait de doter les lettres allemandes d'une nouvelle forme qui ne messierait pas dans la couronne poétique de sa nation. Après moi, dit-il, plus d'un poète s'essaiera dans la gazèle persane avec autant d'aisance que naguère dans la stance italienne.

A l'imitation des poètes persans, Frédéric Rückert s'est ingénié à renfermer dans la forme précise de quelques vers, une foule de sentences et de maximes où excelle la sagesse des brahmanes, et qui ne pouvaient manquer de plaire aux esprits réfléchis de l'Allemagne. Les quatrains et les distiques contenant de la sorte un proverbe ou une observation morale, se comptent par centaines dans l'œuvre de Rückert. J'en choisis un certain nombre qui me semblent convenir

à des lecteurs français. Je commence par quelques distiques traduits ou imités directement des poètes orientaux :

Perles.

« Lorsque ton cœur mortel voudra s'abandonner à la colère, dis-lui : — sais-tu dans combien peu de temps tu tomberas en poussière ?

*

Dis à ton ennemi : — La mort ne doit-elle donc pas nous réunir ? O mon frère par la mort ! viens et soyons amis.

*

Je ne suis qu'une feuille de l'arbre de vie qui en produira de nouvelles éternellement. Console-toi, mon cœur ; ta souche restera lorsque le vent t'aura emporté.

*

Si tu voulais commencer par remercier Dieu pour toutes les joies dont tu lui es redevable, il ne te resterait plus assez de temps pour te plaindre de tes chagrins.

*

L'arbre de ma vie s'ombrageait d'épais feuillages. — O vent d'automne ! arrive, et en le dépouillant de ses feuilles, laisse briller à travers ses rameaux un rayon du ciel ! »

A l'exception de cette dernière pensée, on voit que la sagesse règne plutôt que la poésie dans ces légères compositions. Rückert en a fait autant de bijoux précieux, de cassolettes habilement ciselées, qui rappellent l'art délicat d'un Benvenuto Cellini. — Ce sont bien les cassolettes dignes de recevoir les divers parfums de la sagesse !

Les quatrains offraient plus de ressources pour les ornemens gracieux de la poésie.

Au joyeux banquet de la vie aie soin d'effleurer seulement du

bout des lèvres la coupe fumante : d'imprudens convives y puisent seuls jusqu'à la fin.

*

Ne perds pas ton temps à gourmander le vent d'automne qui effeuille les roses ; mais hâte-toi d'aller cueillir les roses avant qu'il ait pu les flétrir.

*

Malheur à l'homme qui meurt sans avoir aimé ! malheur à la coupe qui se brise sans avoir étanché quelque soif !

*

Le poète est un roi — un roi banni, que ceux qui trônent ici-bas dans la pourpre ne veulent plus reconnaître pour un des leurs : c'est pourquoi le poète fera bien d'éviter les cours.

*

Le printemps est un poète : son regard fait aussitôt fleurir les arbres et les roses. L'automne est un critique malveillant : les plus vertes feuilles se flétrissent dès que les touche son haleine.

*

Sans contredit, la poésie est un charme ; mais le poète est-il plutôt *charmeur* que charmé ? voilà l'énigme dont j'attends le mot.

*

Lorsque les petits ruisseaux réunissent leurs ondes, ils forment sans peine une rivière ; si au contraire chacun d'eux veut diriger son cours de son côté, ils ne tardent pas à se dessécher.

*

Celui qui, sans s'écarter de la ligne droite, marchera toujours devant lui, aura bientôt fait le tour du monde ; celui, au contraire, qui s'obstinera à vouloir suivre tous les détours des sentiers, n'arrivera jamais au bout de son village.

*

Plus tu t'élèveras sur la montagne, et plus l'horizon reculera devant tes regards ; à chaque pas, tu apercevras mieux l'ensemble ; mais à chaque pas aussi les objets isolés t'apparaîtront plus petits.

*

Décore l'intérieur de tes appartemens de manière à ce qu'ils réjouissent tes yeux; mais laisse ta maison sans ornemens au dehors, afin de ne pas irriter les regards de tes ennemis.

*

Évite de faire trop de fumée en allumant ton feu: que t'importe que tes voisins connaissent le riche éclat de ton foyer, pourvu que tu jouisses de sa chaleur.

*

Accueille avec joie le pèlerin dans ta maison; car c'est ainsi que, sans le savoir, plus d'un homme avant toi eut pour hôtes les anges.

*

L'intelligence est cachée dans l'homme comme l'étincelle dans le caillou: elle ne jaillit pas d'elle-même; elle a besoin qu'on la fasse sortir.

*

Le véritable orphelin sur la terre n'est pas celui qui a perdu ses parents, mais bien celui qui n'a enrichi son cœur d'aucun amour, et son esprit d'aucune connaissance.

*

L'homme dont on ne peut espérer aucune faveur, ni redouter aucun dommage, a seul raison de croire que le monde le laissera en repos: Il est pour le monde comme s'il n'était pas.

*

Lorsqu'un rocher se détache et roule du haut de la montagne, tu peux, sans crainte de passer pour poltron, te ranger sur le côté afin de l'éviter: de même, lorsqu'un écervelé te cherche querelle, crois-tu ton honneur engagé à te battre avec lui?

*

Ne te plains pas si la vie n'a pas couronné toutes tes espérances: songe, pour t'apaiser, qu'elle n'a pas non plus justifié toutes tes craintes.

*

O mon cœur! entretiens en toi la flamme de l'amour, en dépit de la jeunesse et de la beauté qui nous quittent: Pour le cœur où

l'amour reste, la jeunesse et la beauté ne s'envolent pas, car l'amour seul est toujours jeune et beau.

*

Si ton cheval est plus adroit que toi son cavalier, lâche-lui la bride, et n'aie d'autre souci que de te bien tenir en équilibre sur les étriers.

*

Agis de manière à ce que chacun te louât, si le monde entier connaissait ta conduite; mais en agissant ainsi, aie bien soin que personne ne le sache : et ton mérite sera double.

*

La reconnaissance est un lourd fardeau. Quand tu voudras l'imposer à quelqu'un, ne le fais qu'avec toute la délicatesse dont tu es capable, afin de ne pas le blesser.

*

Les vrais sages sont ceux qui traversent l'erreur pour arriver à la vérité; ceux au contraire qui persistent dans l'erreur ne sont que des sots.

*

La vérité est encore le jeu le plus sûr. Montre-toi franchement tel que tu es, et tu n'encourras pas le danger d'oublier ton rôle.

*

Plonger à plaisir ses mains dans le sang d'un frère, ou abuser de la confiance d'un cœur aimant, le crime est le même à mes yeux : dans le premier cas, c'est le corps qu'on assassine, dans le second, c'est l'âme.

*

Veux-tu connaître la bonté de ton cœur ? vois si tu serais capable de louer de toute ton âme les qualités de ton ennemi mortel.

*

Mets ton amour dans le passé, si le présent ne t'offre rien qui en soit digne; et si le passé lui-même n'a rien qui l'attire, mets ton amour dans l'avenir : il est si vaste!

*

Chaque soir nous apporte la sagesse et la prudence dont nous avons manqué pendant la journée ; mais cette sagesse et cette prudence ne nous servent à rien le jour suivant.

*

Ne te laisse pas prendre au premier sourire, ni à la première larme : le crocodile pleure comme un enfant, et la hyène rit comme un homme !

*

Ne nous séparons pas des maximes inspirées à Rückert par l'étude des poètes orientaux, sans citer encore ces huit vers traduits d'un auteur persan :

La main d'Alexandre.

Alexandre en mourant dit à la foule en deuil :
« Ensevelissez-moi, la main hors du cercueil ! »
Afin que tous les yeux qui contemplaient naguère
L'éclat dont sa puissance émerveillait la terre,
Pussent voir désormais combien l'empire est vain,
Et combien l'homme est pauvre au terme du chemin ;
Puisque lui, le grand roi, le conquérant avide,
N'apportait au tombeau qu'une main froide et vide !

Uhland a adressé à Justin Kerner un sonnet dont la fin s'applique on ne peut mieux au talent de Rückert.

A Kerner.

•
C'était aux tristes jours d'octobre monotone.
J'avais franchi l'enclos des sapins ténébreux,
Et je m'étais assis sous le plus haut d'entre eux,
Tenant en main le livre où ton âme rayonne.
Tu m'attiras si bien dans tes rêves pieux,
Que bientôt avec toi j'adorai la madone ;

Puis ton souffle passant sur les feuilles d'automne,
Des parfums d'Orient montèrent vers les cieux.

Quels miracles charmans enfante ton génie !
Les cimes se dressaient dans un ciel d'harmonie,
Où le printemps passa les mains pleines de fleurs.

Mais, belle ombre trop tôt disparue, envolée,
Ce printemps n'osa point plonger dans la vallée,
Et son aile ne fit qu'effleurer les hauteurs.

A proprement parler, la plupart des poésies de Rückert proviennent de l'esprit plutôt que du cœur, et elles parlent moins au cœur qu'à l'esprit. Dans son volumineux recueil, les chants qui émeuvent et qui ébranlent l'âme, n'apparaissent qu'en nombre assez restreint. Un critique allemand dit fort ingénieusement : quand on lit un sonnet cuirassé de Rückert après une de ses roses orientales, sa poésie semble se personnifier dans un Hercule sur les épaules duquel folâtrèrent des amours.





L'ÉCOLE AUTRICHIENNE.

ANASTASIUS GRUN. — NICOLAS LENAU. — ZEDLITZ
ET KARL BECK.

L'école autrichienne a pour principal caractère une sorte d'éclectisme poétique où viennent se réunir et souvent se fondre la naïve douceur de l'école souabe, et l'ironie sceptique propre à l'école prussienne, qu'il est plus juste d'appeler l'école du nord, dont Henri Heine est le représentant. Le train des idées nouvelles, avec leur peu de respect pour les habitudes et les classifications consacrées, a créé, dans ces derniers temps, une quatrième école, qui n'appartient pas plus au nord qu'au sud, qui compte partout des adeptes, et semble vouloir tout envahir. Je veux parler de l'école politique pure, dont M. George Herwegh est presque le chef jusqu'à ce jour. A ne considérer que les vrais intérêts de la poésie allemande, telle que l'ont glorieusement faite les grands lyriques de ces vingt-cinq dernières années, on ferait volontiers des vœux pour que cette école politique, que ses fiévreuses préoccupations arrachent à la contemplation désintéressée de la nature, touchât bientôt au but de ses efforts. L'école autrichienne, plus modérée, plus pru-

dente, offre ce caractère vraiment remarquable et digne d'éloges, que, dans la mesure qu'elle a toujours su garder entre l'inspiration politique et la contemplation de la nature, elle a constamment respecté les lois rigoureuses de l'art et les susceptibilités les plus délicates de la poésie. Ses qualités particulières, qualités qui ont toujours besoin de calme pour arriver à un développement harmonieux, consistent dans la spontanéité de l'inspiration, dans la mélodie du vers, dans la richesse des images et des comparaisons, dans la simplicité, quelquefois pourtant affectée, du langage. Le talent qui, à mon avis, représente le plus complètement ces diverses nuances de l'école autrichienne, est celui du comte d'Auersperg, dont le pseudonyme *Anastasius Grün* ne réussit plus depuis longtemps à cacher la juste célébrité. Ses chansons de jeunesse ont la grâce naturelle et la spontanéité des poètes souabes; il se rapproche des poètes du nord et des modernes politiques par la gravité sévère de sa pensée, par le travail plus visible de la forme, et par sa sollicitude inquiète pour les droits des peuples et pour les intérêts de la liberté. Nicolas Lenau partage ces qualités avec Anastasius Grün, pour le talent duquel il professe une admiration toute particulière et une vive sympathie. Lenau se rapproche souvent du génie chaste, contenu, bienveillant et libéral d'Anastasius Grün. Il a plus que ce dernier le don du rythme facile et du langage mélodieux. Le travail de la forme est plus visible chez Grün, quelquefois même il paraît pénible. La muse ne lui a pas, comme à Lenau, frotté les lèvres du miel mystique de la musique et de l'harmonie. Quelques-uns de ses tableaux sont aussi peut-être un peu trop chargés de couleur; Lenau sait mieux se contenir et s'arrêter à temps. Il est plus sobre, plus tendre; il plaira mieux aux organisations très dé-

licates, très susceptibles en ce qui concerne les qualités extérieures de la poésie ; mais ces distinctions ne suffiraient pas pour ranger Lenau avant Grün, si nous ne trouvions puéril d'entreprendre de semblables classifications. Dans le groupe que nous désignons sous le nom d'école autrichienne, Charles Beck et Zedlitz ne paraissent représenter plus spécialement, le premier le côté politique, le second le côté naïf et rêveur de la muse autrichienne.

Anastasius Grün, ou pour l'appeler une fois encore par son vrai nom, le comte Antoine Alexandre d'Auersperg, est né le 11 avril 1806, à Thurn. Il est l'auteur d'une épopée romantique sous ce titre : *Le Dernier chevalier*, où le poète a manié avec fermeté le vers épique. On désirerait pourtant parfois qu'il eût moins forcé son talent pour imiter le tour raide, l'âpreté quelque peu sauvage de la strophe des Niebelungen. Après ce chant consacré au passé, Anastasius Grün a célébré les vœux et les espérances du présent dans un recueil intitulé : *Promenades d'un poète viennois*. Ce livre est le titre principal du poète à la reconnaissance et aux sympathies de ses compatriotes. Il y a mis toute son âme généreuse et libre. La muse inspiratrice des chants de Grün est une jeune femme indépendante, fière, qui croit trop à l'avenir pour se plaindre du présent ; dont l'œil possède la clairvoyance des pythonisses, et qui ne craindrait pas à l'occasion de revêtir le casque et la cuirasse. Elle a plus d'un trait de ressemblance avec la Minerve antique.

J'ai choisi les citations que je donne d'Anastasius Grün, de manière à faire apprécier les qualités diverses de ce noble talent, qui se distingue surtout par l'intérêt qu'il porte aux hommes, au triomphe de leurs droits, au développement de leur bonheur.

Le dernier poète.

« Poètes, quand serez-vous enfin las d'inventer ? Quand donc finira la vieille, l'éternelle chanson ?

« La corne d'abondance n'est-elle pas vide depuis longtemps ? Est-ce que depuis longtemps toutes les fleurs ne sont pas cueillies, toute source n'est-elle pas tarie ?

« — Tant que le char du soleil continuera de rouler dans les espaces de l'azur, et qu'un visage humain lèvera vers lui ses regards ;

« Tant que le ciel gardera ses tempêtes et ses éclairs, et qu'un cœur mortel frémissa d'épouvante au bruit du divin courroux ;

« Tant que la nuit sèmera l'éther de ses millions d'étoiles, et qu'il y aura encore un homme pour comprendre le sens de ces lettres d'or ;

« Tant qu'aux pâles rayons de la lune un tendre cœur se fondra en soupirs ; tant que les rameaux frissonnans de la forêt balanceront la fraîcheur au-dessus du voyageur fatigué ;

« Tant que les printemps ne cesseront pas de verdoyer, ni les roses de resplendir ; tant qu'un sourire animera les joues, et la joie les yeux ;

« Tant que les tombeaux reposeront d'un air de deuil sous les cyprès éplorés ; tant qu'il restera encore un œil pour pleurer, et un cœur pour souffrir ;

« La divine poésie régnera sur la terre, et ceux qu'elle aura consacrés lui voueront un culte fervent.

« Et vienne l'agonie du monde, le dernier homme qui quittera les toits croulans de cette terre, en sera aussi le dernier poète. »

Pleurs de l'homme.

Jeune fille, tu m'as vu récemment pleurer ? — Les larmes de la femme sont pour moi comme la claire rosée du ciel qui brille dans le calice des fleurs.

Que cette rosée soit le résultat des pleurs de la nuit, ou que

l'aurore l'ait apportée en souriant, elle n'en rafraîchit pas moins toujours la fleur, dont la tête se relève rajeunie.

Les pleurs de l'homme, au contraire, ressemblent à la noble résine que produit l'Orient ; profondément cachée dans le cœur de l'arbre, il est rare qu'elle jaillisse d'elle-même.

Il faut percer l'écorce de l'arbre et pénétrer jusqu'à la moelle : alors seulement le noble liquide s'échappe à gouttes d'or étincelantes et pures.

La source, il est vrai, ne tarde pas à tarir, et l'arbre continue à verdoyer et à pousser ; il salue plus d'un printemps encore ; mais la taille qui lui a été faite, mais sa blessure lui reste.

Jeune fille, pense au pauvre arbre blessé qui s'incline dans l'Orient lointain ; jeune fille, pense à l'homme qu'un jour tu as vu pleurer.

L'anneau.

J'étais assis sur une montagne bien loin de ma patrie ; dans le fond, sous mes pieds, s'étendaient des chaînes de collines, de vertes vallées et des champs d'épis dorés.

Plongé dans de doux rêves, je tirai de mon doigt l'anneau, gage d'amour fidèle qu'Elle me donna au départ.

Je le posai devant mes yeux comme on fait d'une lunette d'approche, et me mis à regarder, à travers le cercle d'or, au bas dans l'étendue.

O montagnes azurées et vertes ! ô mouvantes moissons dorées ! vous êtes un tableau bien digne d'un tel cadre !

Là, brille un toit charmant sur le penchant verdoyant des monts ; plus loin, des faucilles et des faux reluisent aux bords du torrent.

Plus loin encore, la plaine que le fleuve traverse avec orgueil ; et, tout au fond, les montagnes azurées, majestueuses sentinelles de granit.

Et des villes aux blanches cimes ; et la fraîche verdure des bois ; et des nuages qui dirigent au loin leur vol, pareils à mon désir !

La terre et le ciel, les hommes et le paysage, tout cela est renfermé dans mon anneau comme dans un cadre d'or.

Oh ! le beau tableau, que de contempler à travers l'anneau de l'amour, la terre et le ciel, les hommes et le pays qu'ils habitent !

Voyage sur mer.

De quel pur éclat brille au-dessus de ma tête l'azur du ciel, ferme et transparent comme l'éternelle fidélité, immuable et sans bornes !

Pareille à l'éternelle paix, la mer scintille calme, claire et verte : semblable à l'éternel amour, le soleil rayonne éblouissant de feux.

Libre et léger sur des vagues libres, le navire glisse et vole ; les blanches voiles palpitent avec orgueil, comme les étendards victorieux de la liberté.

Soleil, mer, azur du ciel, et rien d'autre partout alentour ! amour, liberté, paix et fidélité ! que te faut-il donc de plus, mon cœur ?

Hélas ! si seulement le vent qui vient de la terre apportait jusqu'au navire rien qu'une feuille verte, rien qu'une fleur du rivage !

Notre temps.

Sur le tapis vert brillent le crucifix et les bougies ; des échevins et des conseillers vêtus de noir sont assis d'un air grave, et vont prononcer un jugement : ils ont cité à leur barre notre époque, coupable d'agitation et de murmures menaçans, coupable de pensées orageuses.

Mais l'accusée ne se présente pas, car notre époque n'a pas le temps ; les juges avaient à peine attendu pendant deux heures, qu'elle était déjà deux lieues plus loin. Toutefois, elle leur dépêche son avocat qui s'exprime en ces termes :

— « Ne calomniez pas notre époque ; elle est innocente ; notre époque est une coupe de cristal transparent, aussi clair que pur ; — si vous voulez y boire un vin généreux, n'y versez pas votre lie.

Notre époque est une habitation magnifique; mais depuis que vous y êtes entrés, on la prendrait pour une maison de fous!

« Notre époque est un champ ensemencé; — si vous y avez semé des chardons, comment pouvez-vous vous étonner qu'il ne soit pas rempli de roses? c'est sur ce même champ que César a livré ses combats immortels; mais des poltrons le trouveront assez grand et assez large pour prendre la fuite.

« Notre époque est une harpe muette; — si un maladroit s'avise d'y poser les doigts, les chiens et les chats se mettent à hurler aussitôt dans tout le voisinage! Mais que la main inspirée d'un autre Amphion en touche les cordes, les fleuves et les forêts feront silence pour écouter, et les pierres s'animeront! »

L'invalidé.

Dans le jardin en face du cabaret est assis le vieil invalide. Il raconte les batailles et les victoires, et chante mainte chanson enflammée.

L'ardente jeunesse du village fait cercle dans l'herbe autour de lui; les jeunes filles aux joues légèrement empourprées ont soin de toujours remplir son verre.

Un enfant, assis sur ses genoux, joue avec ses cheveux et sa moustache; deux petits garçons montent gravement la garde avec son bâton et son sabre.

Le maître d'école du village, ce tyran redouté des enfans, son ancien compagnon de jeux, est assis auprès du vieil invalide.

Tout à coup ce dernier, relevant une des manches de son habit: « Je veux, dit-il, vous conter quelque chose, enfans, prêtez l'oreille. »

A ces mots, l'essaim des enfans se presse autour du vieillard —

« Mon Dieu! les vilaines brûlures qui sont empreintes sur votre bras! »

— « Je veux vous expliquer ces signes qui ne sont pas à dédaigner, car, pour qui sait les comprendre, ils rappellent une bonne moitié de l'histoire du monde.

Aux bords fleuris de la Loire s'écoulèrent mes premières an-

nées; c'est là qu'un jour le bonheur parut me sourire sous les traits d'une douce, d'une aimable fiancée.

« Aux bords fleuris de la Loire une charmante jeune fille promit de m'être fidèle; c'est alors que je gravai sur mon bras ce petit cœur, et que j'y enlaçai nos deux noms.

« Vers ce temps, me trouvant à Paris, je reconnus le roi; et pourtant je n'avais jamais vu que sur les pièces de monnaie son visage ouvert et bienveillant :

« Il m'était arrivé souvent de demander pourquoi ces pièces ne représentaient que sa tête? — Qui m'aurait dit alors que j'étais si bon prophète?

« Un jour ce cri : aux armes ! retentit dans la vallée, et les foules enthousiastes volèrent à moitié nues sous les drapeaux.

« Ils agitaient des bonnets rouges comme du sang au bout de leurs longues lances; ils s'écriaient avec ivresse : Liberté ! liberté ! et des milliers de voix s'unissaient en chœur dans un même cri.

« Le son de ce mot flatta mon oreille, et j'entrai dans leurs rangs. C'est alors qu'en signe d'alliance, ils m'imprimèrent sur le bras, avec un fer rouge, ce bonnet flamboyant.

« Un jour, s'avança en tête de nos troupes un homme grave et pâle. Il ne demanda point si nous consentions à lui obéir; il ordonna, et nous le suivîmes soudain.

« Dans sa main puissante il tenait un aigle orgueilleux. Il s'écria d'une voix de tonnerre : Pour la gloire et pour la patrie !

« Ce cri nous plut, et nous nous précipitâmes sur ses pas en poussant des acclamations bruyantes; souvent nous nous demandâmes s'il n'était pas aigle lui-même.

« L'aigle donna de grands coups d'ailes; c'est à peine s'il s'arrêta un moment en Afrique, sur les Pyramides; en Russie, sur le palais des Czars;

« A Vienne, sur la tour de Saint-Stéphane; à Rome, sur le Vatican; mais c'était surtout du haut des tours de Notre-Dame qu'il aimait à plonger son regard sur le fleuve des peuples, ce fleuve aux flots innombrables.

« Au bruit des canons, des commandemens militaires et des chants de victoire, je gravai cet aigle sur mon bras avec la pointe brûlante de mon épée.

« L'aigle aux grands coups d'ailes disparut tout à coup à nos re-

gards. — Hélas ! et nous ne le revîmes plus, et il ne revint plus jamais !

« Puis des troupes étrangères nous entourèrent de toutes parts ; ce fut comme un déluge de hordes ennemies, — de vieilles connaissances, ma foi ! qui nous avaient vus bien souvent sur les champs du Sud, de l'Est, et du Nord !

« Ces hordes criaient : la paix ! la paix ! — Ce cri, elles le poussaient déjà depuis des années ; mais l'accent qu'avaient alors leurs voix résonnait bien différemment !

« Paix et justice ! s'écriaient-ils tous d'une voix unanime, pendant qu'ils réduisaient nos villes en cendres et ravageaient nos campagnes.

« Ils lançaient en l'air les palmes de la paix avec leurs épées sanglantes , et la gueule de leurs canons nous vomissait des lys aux blanches couleurs.

« Une de ces fleurs enflammées est aussi tombée sur mon bras ; et depuis lors ce lys, que vous voyez, resta empreint.

« C'est ainsi que je porte sur mon bras une moitié de l'histoire du monde. Ce cœur, ce bonnet, cet aigle et ce lys, me sont des témoins fidèles.

« Le bonnet est en lambeaux depuis longtemps ; l'aigle a monté droit au soleil ; un jour aussi se fanèrent les lys, de même qu'un jour ce cœur s'était brisé.

« Je choisis mon roi pour mon héritier ; il héritera de ce bras chargé de signes bizarres.

« Qu'il l'enferme dans un coffret d'or, ainsi que fit Alexandre pour les chants d'Homère.

« Alexandre ne manquait jamais d'en lire chaque jour un vers, un passage : qu'avec la même exactitude mon roi lise mon livre d'histoire.

— « Eh bien, cher magister, que penses-tu de mon histoire du monde ? » — Le maître d'école pensa qu'elle ne serait pas déjà si mauvaise, *ad usum Delphini*.

Le vieux comédien.

La toile se lève, et un vieux batelier s'avance tout chargé de paillettes, le visage entièrement barbouillé de rouge.

O vieillard en cheveux blancs, combien ton aspect me fait peine ! Avec quelle pitié je te vois danser et l'aiguillonner aux bouffonneries à deux pas de la tombe ; et cela pour arracher un sourire à la populace.

Un sourire inspiré par une tête blanche, en face d'un cercueil ! Voilà le couronnement d'une vie entière ! le couronnement de la tienne, ô malheureux ! malheureux vieillard !

La mémoire de la vieillesse est impuissante et débile ; elle ne tarde pas à oublier les noms mêmes qui lui sont les plus chers ; mais toi, malheureux vieillard, ton métier te fait une loi de retenir les plus misérables pasquinades.

Le bras de la vieillesse est faible et sans ressort : on ne lui voit plus lever sa main fatiguée que pour bénir les enfans ou pour adresser au ciel une fervente prière.

Mais toi, pauvre vieux comédien, tu dois accentuer par la pantomime et le geste, les moindres de tes paroles creuses ; — et tant de peine et d'efforts, ô malheureux vieillard ! pour exciter les rires de la populace !

Cependant le vieux comédien s'assied dans un fauteuil (ses membres grêles avaient bien besoin de ce repos !). — Il ne se gêne pas vraiment ! s'écrie, en se moquant, la foule.

D'une voix éteinte et sourde, il se met à débiter, non sans peine, son discours ; mais bientôt mille voix impatientes murmurent de tous les côtés de la salle : — Ce bonhomme n'est plus même capable de se rappeler un calembourg !

Le vieillard balbutie encore quelques paroles inintelligibles ; sa voix tremble et ne veut pas sortir de sa poitrine ; avant d'être arrivé au bout de sa harangue, il se tait, comme si la respiration lui manquait tout à coup.

La sonnette résonne, la toile tombe ; qui s'imaginerait qu'il vient d'entendre une cloche de mort ? La foule se met à tambouriner et à siffler : qui s'imaginerait que c'est là une musique funèbre ?

Le vieillard est étendu mort dans le fauteuil ; cependant le rouge dont il s'est frotté lui donne encore un air de vie, ce rouge qui sur son visage froid et pâle rayonne comme un dernier mensonge.

Ce fard, sur la face inanimée du vieux comédien, est comme

une épitaphe qui semble dire que son existence, son métier, son art, n'ont été que mensonge, illusion et fumée.

Les confrères du vieillard ne tardent pas à l'entourer, et l'un d'eux se chargeant de son oraison funèbre : — « Gloire à lui, s'écrie-t-il, car celui-là est un héros qui tombe bravement comme lui sur le champ de bataille ! »

Puis une misérable figurante, prenant le rôle de Muse, pose sur les cheveux blancs du vieillard une couronne de lauriers en papier vert, entièrement chiffonnée par un long usage.

Deux hommes composèrent tout son convoi funèbre : il n'en fallait pas davantage pour porter la bière ; et quand on vint le prendre pour le conduire à sa dernière demeure, si personne ne rit personne ne pleura.



Nicolas Niernbsch de Strehlenau, plus connu sous le nom de Lenau, est né le 13 août 1802 à Czadat en Hongrie. Après avoir terminé ses études à Vienne, il s'embarqua en 1832 pour l'Amérique du Nord, et, au retour de ce voyage, vécut successivement à Stuttgart, Vienne et Ischl. Lenau est auteur de deux grands poèmes : *Savonarole*, publié en 1838 ; et les *Albigéois*, qui ont paru en 1842. Il a aussi composé un Faust auquel on reproche généralement d'être plus lyrique que dramatique. Le lyrisme est en effet la véritable vocation de Lenau. Il a conquis une promptre réputation en ce genre par ses peintures animées de la nature et de la vie populaire en Hongrie. On peut dire de Lenau qu'il a introduit un nouvel élément dans la poésie allemande, l'élément hongrois. Karl Beck qui, dans ces derniers temps, a plus que Lenau exploité cette veine, n'a fait que suivre l'exemple de ce dernier. Deux ballades, ou romances, de Lenau, sont surtout populaires et reproduisent avec bonheur certaines images de la vie hongroise. C'est *le Cabaret dans la bruyère*, et *les Trois Bohémiens* :

Le cabaret dans la bruyère.

J'allais à travers les vastes plaines de la Hongrie; mon cœur ressentit une douce joie lorsque villages, arbres et bosquets disparurent pour faire place à une tranquille bruyère.

Cette bruyère était si paisible, si déserte! Au ciel obscurci par les ombres du soir, roulaient des nuages gros d'orages, d'où jaillissaient de pâles éclairs.

Tout à coup j'entendis dans le lointain un bruit étrange, dans le lointain confus, immense; j'appliquai, pour écouter, mon oreille contre le sol couvert d'un rare gazon; et je crus ouïr des pas de chevaux.

Et quand ils furent plus près, le sol se mit à trembler, à trembler toujours plus fort, comme un cœur timide, à l'approche de l'orage.

Je ne tardai pas à voir accourir au galop un troupeau de chevaux, que des pâtres excitaient à cette course effrénée, à grands coups de fouets sonores.

Les coursiers frappant la terre de leurs pieds vigoureux et rapides, la faisaient rejaillir en poussière derrière eux, et forçaient le vent à reculer sur leur passage, sans s'inquiéter de ses murmures impuissans.

Ils dirigèrent leur vol du côté d'où s'était rué l'ouragan; puis disparurent, comme si les sombres nuages les avaient enveloppés tout à coup.

Cependant je croyais toujours entendre encore et voir le galop retentissant des coursiers, et leurs longues crinières frissonnantes.

Les nuages me semblaient autant de chevaux sauvages se heurtant l'un l'autre dans leur course indomptée, et faisant résonner les espaces célestes sous leurs pieds sonores.

Et je crus voir dans l'ouragan un audacieux cavalier sifflant son alègre chanson, et aiguillonnant ses coursiers avec le fouet enflammé des éclairs.

Déjà le troupeau haletant fumait; déjà le bruit des sabots fatigués s'affaiblissait par degrés, et sur la bruyère la sueur des chevaux aériens tombait en larges gouttes de pluie.

Le crépuscule suivit bientôt; du haut des collines lointaines descendait jusqu'à moi le doux éclat d'une maison blanche qui avait l'air de m'inviter à presser le pas.

Le tonnerre cessa de gronder, l'orage se calma; et, tout joyeux de le voir dissipé, un gracieux arc-en-ciel décrivit sa courbe rayonnante au-dessus de la bruyère.

Les collines approchèrent peu à peu; le soleil, qui disparaissait à l'horizon, me montra le toit brun de la blanche maison, et fit luire les carreaux de ses fenêtres.

Au pignon dansait, comme un homme ivre, la verte enseigne du cabaret. Je prêtai l'oreille, et j'entendis des chants et des sons de violons.

Peu de temps après, j'entrai dans la maisonnette, et je m'assis seul en face de mon cruchon de bière. Les ronds rapides des danseurs passèrent en tournoyant devant moi.

Les filles étaient fraîches et jeunes; elles avaient des corps sveltes, prompts à se tourner, légers dans leurs sauts; — Les garçons... les garçons étaient des voleurs.

Les mains claquaient, et les éperons heurtés en cadence rendaient un son clair; les cris d'allégresse se croisaient en tous sens, et d'audacieux refrains s'y mêlaient mélancoliquement.

Un voleur chante: « Nous sommes si libres, si heureux, mes amis! » et pourtant une larme serpente furtivement le long de sa joue.

Le capitaine est assis, il appuie sur son bras son visage bruni par le soleil; sa pensée paraît étrangère à toute cette joie bruyante; il songe à sa destinée.

La flamme de ses regards rayonne à travers les épaisses ténèbres, pareille à ces feux nocturnes que l'on voit dans les bois éclairer soudain les sombres bocages.

Cependant le bruit des chants et des éperons redouble, et je vois le capitaine renverser brusquement sa cruche vide.

Une jeune fille est assise à côté de lui; elle semble lui porter un respect filial, et se priver volontiers du plaisir de la danse.

Les yeux du capitaine reposent avec une pure ivresse sur le visage gracieux de la jeune fille, en même temps qu'il paraît songer tristement au sort de son enfant.

Mais la troupe de bohémiens redouble sa folle musique, et les transports joyeux des assistans s'exaltent de plus en plus ;

Si bien que le visage du capitaine lui-même se déride sous un rayon de gaieté ; — A cette vue, je me pris à penser à la potence qui attendait ce malheureux ; et je sortis le cœur navré.

La bruyère était si tranquille, si déserte. Le ciel seul était animé ; je contemplai l'armée resplendissante des étoiles et la lune dans son plein, qui planaient dans l'éther.

Le capitaine aussi se glissa hors de la maison ; pâle comme de la cire, il se mit à écouter dans toutes les directions ; puis il se coucha contre terre,

Afin de s'assurer si quelque péril ne menaçait pas sa bande ; si le tressaillement du sol n'annonçait pas l'approche redoutée des hussards.

Il n'entendit rien. Alors il se tint là debout, immobile, pour admirer les vives étoiles, pour admirer la lune brillante ; et son air semblait dire :

« O lune couverte de la blanche robe de l'innocence ! ô vous, étoiles innombrables ! dans votre calme sécurité comme vous suivez avec joie votre route ! »

— Il appliqua de nouveau son oreille contre terre ; et se relevant d'un bond rapide, s'élança dans la maison en criant. L'éclat puissant de sa voix suspendit soudain les chants et les danses.

Et avant que mon cœur eût eu le temps de battre trois coups, ils étaient à cheval, et disparaissaient au galop. Leur course effrénée fit trembler le sol.

Cependant les bohémiens restèrent dans le cabaret, les bohémiens, ardens compagnons qui se mirent à me jouer de vieux airs sur Rakoczy, le rebelle.

Les trois Bohémiens.

En passant au milieu des bruyères, j'ai trouvé sur mon chemin trois bohémiens couchés sous un saule.

L'un d'eux, tenant son violon, jouait à la lueur des derniers rayons du soleil, un air plein de feu.

L'autre fumait sa pipe, et aussi tranquille que s'il ne lui eût

rien manqué sur la terre, regardait sa fumée se disperser mollement dans les airs.

Le troisième dormait nonchalamment; sa cymbale était suspendue à une branche au-dessus de sa tête; le vent se jouait à travers son instrument, et un rêve ineffable charmaït son âme.

Cependant leurs vêtemens n'étaient que des haillons mal assortis; mais, dans l'ivresse de leur indépendance, ils narguaient la misère ainsi que l'injustice du sort.

Ils m'ont enseigné trois fois comment, si le sort nous trahit, on peut le mépriser trois fois, en fumant, en jouant, en dormant.

J'ai longtemps penché la tête hors de ma voiture pour contempler ces bohémiens, dont les visages bruns, les longues boucles de cheveux noirs, sont encore présens à ma pensée.

De tous les poètes autrichiens modernes, Lenau est sans contredit celui qui possède la forme la plus harmonieuse; son vers doux, mélodieux, appelle naturellement le concours du musicien; aussi telle pièce de Lenau a-t-elle été mise neuf fois en musique. Peut-être le poète doit-il ce sentiment exquis du rythme et de la mélodie, au goût qu'il a toujours eu pour le violon. Il ne manque jamais l'occasion d'introduire cet instrument dans ses poésies. Sa ballade des *Trois Bohémiens* en est un exemple.

Sans avoir toujours à la bouche le mot : liberté, Lenau doit être rangé parmi les généreux défenseurs des droits sacrés de l'humanité. L'âme qui circule dans ses poésies est une libre haleine. Il croit à la toute-puissance libératrice de la pensée. — Il s'écrie quelque part : « La pensée est le saint, le héros » (*Der gedanken, der heilige, der held!*) « La lumière du ciel ne se laisse pas longtemps voiler; elle sort bientôt victorieuse des nuages! » Les derniers vers de son poème des *Albigois* sont encore plus explicites. « Aux

Albigéois, dit-il, succédèrent les Hussites, se faisant payer avec du sang les souffrances du passé. Après Huss et Juskavienient Luther et Hutten, la guerre de Trente ans, celle des Cévennes, la destruction de la Bastille — et ainsi de suite... (und so weiter!) ces trois derniers mots sont on ne peut pas plus heureux. En Autriche surtout ils devaient faire fortune.

Nous tenons d'un ami de Lenau, M. Obermayer, d'intéressans détails sur les premiers débuts du poète. Lenau, peu de temps avant de partir pour l'Amérique, où il voulait se fixer, avait envoyé à Gustave Schwab, rédacteur du *Morgenblatt* de Stuttgart, une poésie sur laquelle il sollicitait l'avis de ce dernier. La foule de communications de ce genre dont le directeur d'un journal littéraire est toujours accablé, avait empêché Schwab de parcourir le manuscrit du jeune poète, alors entièrement inconnu. Quelques mois se passèrent sans apporter à Lenau une réponse, cette première réponse qui fait battre si vivement d'impatience et d'espoir inquiet le cœur de tout poète qui débute. Lenau ne voulut pourtant pas s'embarquer avant de savoir à quoi s'en tenir au sujet de son poétique envoi. Il prend la route de Stuttgart, et à peine arrivé, il se rend au bureau du *Morgenblatt*, où il rencontre Gustave Schwab. C'est en vain qu'il s'informe avec timidité de son manuscrit; Schwab ne se souvient même pas de l'avoir jamais lu, et il montre au jeune poète les cartons du journal, encombrés de lettres et de papiers, où ses vers sans doute reposent aussi enterrés. Lenau fouille dans ces catacombes de la pensée inédite, et retrouve enfin sa précieuse copie. Il insiste auprès de Schwab, qui lui promet cette fois de lire le manuscrit et de lui en dire son opinion, dès le lendemain, jour fixé par Lenau pour son départ. Le soir même de cette en-

trevue, le jeune auteur voit accourir Schwab à l'hôtel où il était descendu. Schwab se jette dans ses bras et le salue du nom de grand poète.

Le jour suivant, le *Morgenblatt* contenait les vers de Lenau. L'accueil qu'ils reçurent du public, décida aussitôt Cotta à faire des propositions favorables au poète, qui retarda son voyage pour surveiller la publication de son premier recueil. — Lorsque dix-huit mois plus tard, Lenau revint en Allemagne, le besoin d'une nouvelle édition de ses poésies se faisait sentir, et la gloire avait consacré son nom. Comme pour quelques hommes, le bonheur vient pendant leur sommeil, la renommée était venue pour Lenau pendant son voyage. Il avait fallu moins de temps à la renommée pour aller enseigner le nom du jeune poète dans toutes les villes et jusque dans les hameaux les plus perdus de l'Allemagne, que Lenau n'en avait mis pour franchir deux fois l'Océan : aussi la gloire l'attendait-elle au retour pour le couronner. — Cette anecdote, qui prouve que Lenau avait la conscience de son génie, fait trop d'honneur à l'esprit et au cœur de Schwab, pour que j'aie pu hésiter à la recueillir.

J'en veux citer une seconde qui révèle le noble caractère de Lenau. Tandis qu'il dirigeait le *Fruhlings Almanach* (almanach du printemps), Frédéric Rückert, lui envoya toute une gerbe de ces lieder dont l'ingénieux auteur de tant de riens mélodieux a le don peut-être trop facile. Rückert engageait Lenau à choisir dans ce bouquet les fleurs qui lui plairaient le mieux ; mais le jeune poète, par déférence envers le maître illustre, s'empressa de publier tout le manuscrit, disant qu'il ne lui appartenait pas à lui, jeune homme, à peine accepté par la Muse, de juger avec sévérité les compositions d'un vétéran justement célèbre.

— Ces deux anecdotes, diversement morales, exerceront difficilement chez nous la contagion de l'exemple.

Lenau vivait de préférence dans la solitude. Sa chambre, ses livres, son violon sur lequel il était d'une grande force, et surtout ses rêves, étaient pour lui le monde entier. Cette passion de l'isolement, contre laquelle il aurait dû lutter, développa sans doute en lui le germe du mal qui devait atteindre sitôt sa belle intelligence. Lenau avait encore un autre compagnon de sa solitude, le tabac, cet ami dont *Pierre Schlémmyhl* a dit dans sa plaisante et philosophique histoire : « Pour remplacer le bonheur absent, j'avais la plante de Nicot. » Lenau fumait de préférence des cigares très forts, et l'on s'est demandé si l'usage continu qu'il en faisait n'a pas contribué à sa cruelle maladie.

Par une exception rare chez les natures poétiques, où l'imagination domine, Lenau se plaisait peu aux lectures romanesques. Il se nourrissait d'études sévères, d'ouvrages de philosophie transcendante et de jurisprudence. Cette gravité de l'esprit tenait sans doute en partie à ses premiers travaux qui avaient eu les lois pour objet. Les écrits de Hegel n'avaient été pour lui qu'une récréation, et il s'était épris de cette lecture aride comme d'autres feraient d'un roman.

Le caractère distinctif des poésies de Lenau c'est la vie, l'animation, l'âme, ce je ne sais quoi actif, sympathique et pénétrant, que les Allemands rendent par le mot *gemuth*, dont le terme correspondant manque dans notre langue. Il étreint la nature avec une ardeur qui appelle la comparaison de Pygmalion, voulant communiquer la vie à sa statue. Chez lui rien de banal, rien de convenu, rien d'artificiel, rien qui trahisse le faire ; jamais d'épithète oiseuse ; jamais de périphrase languissante ; toujours et par-

tout la moelle, le sang et le souffle du poète sincère : *dis-jecti membra poetæ*. Sa vraie note est la douleur ; la douleur est le sentiment profondément caché dans les replis de son cœur et de ses vers, comme ce trésor allégorique des Niebelungen, éternellement immobile sous les flots mouvans du Rhin.

Cette note profondément douloureuse résonne souvent sur la lyre de Lenau. Tantôt il s'écrie :

« Das Leben tauscht uns lange : ô Schmerz wie bist du wahr ! »
(La vie nous trompe longtemps ; ô douleur, que tu es vraie !)

Ou dans un accès de découragement, il écrit ces vers :

« Malgré les efforts de l'amitié et les généreuses démonstrations de la sympathie, la vraie douleur reste toujours comme un ermite sur la terre. »

Ces désolantes pensées annonçaient déjà une âme malade. Aujourd'hui qu'un mal affreux a frappé le poète, il ne nous est que trop facile de suivre la marche rapide de son esprit sur cette pente dangereuse qui devait le conduire à l'abîme. Parmi les causes extérieures qui ont pu déterminer la chute de cette noble intelligence, on parle d'un amour malheureux dont la trace est visible dans les poésies de Lenau. Deux strophes ont surtout une signification décisive. Après s'être plaint de ne pouvoir posséder la femme qu'il aime, il ajoute :

« Je ne puis le pardonner au sort — et à côté de la douleur que j'en ressens, la perte même de mes amis engourdis au fond de la tombe, me paraît presque douce. »

Dans un autre sonnet, le poète semble avoir le pressentiment du malheur qui doit le frapper. Il donne même à ses vers un titre qui dans la langue allemande signifie tout à la fois la folie, et la mélancolie profonde :

L'âme malade.

Je porte au cœur une blessure profonde, et je veux la porter en silence jusqu'à la mort ; à chaque moment je la sens qui me ronge plus profondément ; à chaque moment je sens quelque parcelle se détacher de ma vie.

Je ne sais qu'une personne au monde à qui je voulusse confier mon secret, le secret de ma douleur muette ; ah ! que ne puis-je pleurer et soupirer sur son sein ! — mais ce cœur que j'invoque est depuis longtemps glacé dans la tombe.

O mère ! viens, laisse-toi toucher par mes sanglots ! si ton amour veille encore au sein de la mort, et s'il t'est permis de protéger ton enfant comme au temps où tu vivais ;

Je t'en supplie, enlève-moi bientôt dans tes bras loin de ce monde, et transporte mon âme blessée dans la nuit paisible où j'aspire ! Aide ton pauvre enfant lassé à dépouiller cette enveloppe douloureuse.

Les poésies de Lenau offrent de nombreux exemples de l'intimité profonde qui unissait le poète à la nature. Les objets extérieurs sont pour lui autant de symboles des sentimens qui agitent son âme, autant d'images, hélas ! rarement riantes, de son propre cœur. Un tableau joyeux inspire à sa muse un sombre contraste ; l'aspect de la rose la plus fraîche ne le fait songer qu'à la rapidité avec laquelle s'effeuillent les illusions et les espérances. Il n'est jamais plus à l'aise, plus dans son vrai milieu, qu'au sein des campagnes dépouillées, des mornes solitudes, où il entend gémir le vent d'automne et voit rouler dans le ciel des nuées orageuses. Lenau excelle à tirer de la contemplation des fleurs, des eaux, de la lumière, de l'ombre, des similitudes et des comparaisons pour les moindres nuances de la sensibilité humaine. Ses descriptions de la nature ont

toujours pour but un état de l'âme, auquel il ne manque pas de faire allusion en terminant. Les petites pièces qui suivent donneront une idée des mélancoliques rapprochemens que Lenau s'ingénie sans cesse à trouver, entre les scènes de la nature et les impressions de son propre cœur.

Plainte d'automne.

Doux printemps, tu as donc fui ! nulle part tu n'as le droit de rester ; nulle part ! Là où naguère je te voyais joyeusement fleurir, règnent maintenant les vents destructeurs de l'automne.

Avec quel son lugubre souffle la bise à travers le bocage qu'elle dépouille ! on croirait qu'elle pleure et sanglote. Du fond des hailliers jauniss s'exhalent en frissonnant les soupirs de la nature agonisante.

Bientôt — hélas ! combien vite ! combien vite ! — une nouvelle année se détachera de la couronne de ma jeunesse. Je crois entendre une voix sortie des rameaux me murmurer : « Ton cœur a-t-il enfin trouvé son bonheur ? » — Murmure des rameaux, tu résonnes étrangement dans mon âme : ce que chaque année apporte le plus sûrement, c'est un feuillage flétri, une espérance fanée.

Nuage.

Sombre nuage, tu me caches la vallée et son torrent, la montagne et ses flancs boisés, et les saluts radieux du soleil.

O sombre nuage ! emporte dans tes voiles épais, emporte la terre entière ! Emporte aussi ce qui me rend si triste, emporte le passé !

Nuit d'hiver.

1.

« L'air est glacé ; la neige craque sous mes pas ; ma respiration se condense en vapeur, et ma barbe bruit. — N'importe ! continuons de marcher.

« Quel silence solennel dans la vaste plaine ! la lune blanchit les vieux pins qui, languissamment inclinés vers la mort, semblent vouloir rendre leurs rameaux à la terre.

« O rudes frimats ! glacez aussi mon cœur, oui, glacez jusqu'au fond ce cœur agité de désirs brûlans, indomptables ! pour qu'enfin le repos y descende, un repos pareil à cette nuit immobile et muette. »

2.

« Mais un loup a hurlé dans les profondeurs de la forêt : — tel qu'un enfant qui réveille sa mère, il trouble par ses cris sauvages les rêves de la nuit, et lui demande sa sanglante pâture.

« Maintenant voici que les vents en furie se heurtent en tourbillons sur la neige et sur la glace : — Ouvre-toi, mon cœur, c'est l'instant d'épancher tes plaintes farouches.

« Ressuscite les morts qui sommeillent en toi, ainsi que la sombre troupe de tes afflictions ; et laisse-les aller avec les ouragans qui soufflent toujours plus vivement du nord. »

Léger nuage.

Pourquoi tes lèvres sont-elles tout à coup devenues muettes ? pourquoi ce nuage soucieux qui se répand soudain sur ton visage où naguère rayonnait la joie ?

— « Vois-tu, là-bas, cette montagne azurée qui élève dans les airs ses crêtes rocheuses, où le chamois lui-même ne se risque qu'en tremblant, où le chasseur sent un frisson parcourir tout son être ? — De son sommet, lance, en te jouant, une petite pierre dans l'abîme ouvert sous tes pas ; cette petite pierre troublera le calme des airs, et réveillera soudain les nues endormies. C'est ainsi que, sans te douter de ce que tu allais faire, tu as jeté dans mon cœur un mot, un seul mot, mais qui, tout léger qu'il fût, a suffi pour réveiller en moi les souvenirs : et aussitôt le sombre essaim des anciennes douleurs est sorti des muettes ténèbres où il reposait. »

A un petit garçon.

Pourquoi te lamentes-tu, mon beau garçon ? pourquoi ces pleurs ? réponds, mon pauvre ami. Est-ce parce que, trahissant ton affection, ton cher oiseau s'est envolé d'une aile rapide ?

Tantôt, dans ta tristesse, tu lèves les yeux vers la cime de cet arbre ; tantôt tu les reportes vers cette cage vide, qui fut jusqu'à ce jour tout ton rêve d'enfant.

Tes petites mains se posent avec tant de délicatesse sur la demeure déserte de ton infidèle ! tu examines en tous sens son treillage, et tu te dis : « Comment a-t-il pu s'échapper ? »

Tu entends au loin chanter dans un arbre, l'ingrat qu'a perdu ton cœur ; et des larmes que tu ne peux retenir s'échappent soudain de tes yeux.

Prends garde, prends garde, ô cher enfant, qu'il ne t'arrive un jour de pleurer ainsi la perte des dons les meilleurs et les plus beaux qui enrichissent la vie de l'homme !

Prends garde qu'éprouvé par les orages des passions, un jour, quand tu seras homme, tu ne poses ta main sur ta poitrine, où mainte douleur aura mis sa morsure, où mainte joie aura doucement murmuré !

Prends garde, que dans un moment de désespoir aveugle, tu n'enfonces tes ongles dans ton sein, d'où se sera échappée l'innocence, ombrageux oiseau.

C'est en vain qu'alors tu entendrais retentir au loin le doux murmure de ses chants, en vain que tu te pencherais du côté d'où partent ces suaves accords ; une fois envolé, l'oiseau ne reviendrait plus ! »

La dernière édition des poésies complètes de Lenau offre un intérêt tout particulier pour quiconque a suivi les publications des poètes de *la jeune Allemagne*. Lenau, à qui ses nobles inspirations avaient assuré depuis longtemps les sympathies des esprits sagement progressifs de l'Allemagne, a été provoqué par la nouvelle école politique avec une vivacité, peut-être même avec un manque d'égards qui lui ont

fourni le sujet de quelques chants où s'exprime la juste susceptibilité du poète. La pièce suivante prouve qu'il a ressenti l'injure faite à sa Muse :

La poésie et ses perturbateurs.

« La poésie alla dans le bois profond, cherchant les sentiers sacrés de la solitude ; soudain s'abat autour d'elle un bruyant essaim qui crie à la rêveuse : « Que cherches-tu ici ? Laisse donc briller les fleurs, murmurer les arbres, et cesse de semer ça et là de tendres plaintes impuissantes, car voici venir une école virile et faite pour les armes ! ce ne sont pas les bois qui t'inspireront un chant énergique. Viens avec nous ; mets tes forces au service de notre cause. Des éloges dans nos journaux récompenseront généreusement chaque pas que tu feras pour nous. Élève-toi à des efforts qui aient pour but le bonheur du monde. Ne laisse pas ton cœur se rouiller dans la solitude ; sors enfin de tes rêves ; deviens sociale ; fais-toi la fiancée de l'action ; sans quoi, tu te ridentras comme une vieille fille ! »

« La poésie répondit : « Laissez-moi ; vos efforts me sont suspects ; vous prétendez affranchir la vie, et vous n'accordez pas à l'art la liberté ! Les fleurs n'ont jamais fait de mensonge. Bien plus sûrement que vos visages bouleversés par la fureur, leurs fraîches couleurs m'annoncent que la profonde blessure de l'humanité va se guérir. Le murmure prophétique des bois me dit que le monde sera libre ; leur murmure me le crie plus intelligiblement que ne font vos feuilles avec tout leur fracas de mots d'où l'âme est absente, avec toutes leurs fanfaronnades discréditées. Si cela me plaît, je cueillerai ici des fleurs ; si cela me plaît, je vouerai à la liberté un chant ; mais jamais je ne me laisserai enrôler par vous. » Elle dit, et tourne le dos à la troupe grossière. »

Cette fierté dédaigneuse ne messeyait pas au poète qui s'est attaché sans cesse à donner à sa pensée ce cachet d'art et de grâce discrète, sans lequel une œuvre de poète, si li-

bérale ou sociale qu'elle soit, ne saurait être complète. Nicolas Lenau a prouvé plus d'une fois qu'il sait concilier la spontanéité vigoureuse de l'inspiration avec l'élaboration réfléchie de la forme, d'où résulte l'harmonie de l'art. Dans ses chants politiques surtout, il a évité, avec une louable convenance, cette violente crudité de l'invective et de la menace, où des poètes arrivés plus tard se sont complus. Nos citations précédentes ont déjà montré avec quelle mesure Lenau sait mêler la politique à la poésie. Terminons par ce chant printanier :

Salut printanier.

Après un long hiver, que ce zéphyre est doux ! — voilà qu'un petit mendiant m'apporte une violette précoce.

« Il est triste que le premier salut du printemps doive ainsi m'être apporté par la misère.

« Et pourtant ce doux gage de jours plus beaux a plus de prix encore à mes yeux offert par la main du malheur.

« C'est ainsi que nos souffrances apportent à nos descendants le salut printanier de temps meilleurs. »

Dans cette première fleur du printemps, le poète a voulu voir un symbole favorable à sa patrie. Puissent ses vœux ne pas demeurer stériles, et puisse ce printemps, qu'il invoque généreusement pour les autres, commencer par le délivrer lui-même !



Zedlitz s'est rendu populaire par un chant dont Victor Hugo s'est inspiré avec la puissance lyrique qui lui est propre. Il a eu le bonheur d'être l'un de ces rares poètes des différentes nations de l'Europe qui ont chanté Napoléon en prenant l'admiration pour Muse. Sa *Revue nocturne* a trouvé

en Allemagne des millions de cœurs, tout prêts à accueillir cette glorification du héros avec l'enthousiasme qu'ils ont voué au héros lui-même. Par ce chant, Zedlitz vivra dans l'avenir avec les Béranger, les Victor Hugo, les Manzoni, qui se sont faits les interprètes des sentiments populaires envers le grand homme. L'Allemagne doit une reconnaissance plus directe encore au poète plein de feu qui, dans sa *Couronne des morts*, a osé émettre des vœux dont les gouvernans de l'Autriche n'ont pas manqué de trouver l'ardeur indiscrete. La France accordera sa sympathie au poète qui a mis une couronne de plus sur la tête glorieuse de Napoléon, et qui, à maint endroit de ses poésies, a salué avec respect les idées dont la France est tout à la fois l'interprète et l'apôtre. On en jugera par les deux pièces suivantes.

La revue nocturne.

La nuit, vers la douzième heure, le tambour quitte son cercueil, fait la ronde avec sa caisse, va et vient d'un pas empressé.

Ses mains décharnées agitent les deux baguettes en même temps ; il bat ainsi plus d'un bon roulement, maint réveil et mainte retraite.

La caisse rend des sons étranges, dont la puissance est merveilleuse : ils réveillent dans leurs tombes les soldats morts depuis longtemps.

Et ceux qui aux confins du Nord restèrent engourdis dans la froide neige ; et ceux qui gisent en Italie où la terre leur est trop chaude ;

Et ceux que recouvre le limon du Nil ou le sable de l'Arabie : tous sortent de leurs tombes et prennent en main leurs armes.

Et vers la douzième heure, le trompette quitte son cercueil, sonne du clairon, va et vient sur son cheval impatient.

Puis, arrivent sur des coursiers aériens, tous les cavaliers morts

depuis longtemps : ce sont les vieux escadrons sanglans couverts de leurs armes diverses.

Les blancs crânes luisent sous les casques ; les mains, qui n'ont plus que leurs os, tiennent en l'air les longues épées.

Et vers la douzième heure le général en chef sort de son cercueil ; il arrive lentement sur son cheval, entouré de son état-major.

Il porte un petit chapeau ; il porte un habit sans ornemens ; une épée pend à son côté.

La lune éclaire d'une pâle lueur la vaste plaine. L'homme au petit chapeau passe en revue les troupes.

Les rangs lui présentent les armes ; puis l'armée tout entière s'ébranle et passe musique en tête.

Les maréchaux, les généraux, se pressent en cercle autour de lui : le général en chef dit tout bas un seul mot à l'oreille du plus proche :

Ce mot vole à la ronde de bouche en bouche et résonne bientôt jusque dans les rangs les plus éloignés : le cri de guerre est *France !* le mot de ralliement est *Sainte-Hélène !*

C'est la grande parade des Champs-Élysées que le César défunt commande vers la douzième heure de la nuit.

Les jours sombres.

O mes chers, mes nobles amis ! nous vivons dans de sombres jours ; le ciel est tout couvert de nuages, nul rayon ne vient l'éclairer ; nul reflet de joyeuse lumière ne déride son front obscur.

Le printemps a beau venir : les arbres n'entr'ouvrent pas leurs bourgeons ; le calice des fleurs reste clos, et les prairies semblent incapables de verdoyer.

C'est que le soleil est avare de ses baisers fécondans ; le soleil, source de toute volupté, de toute ardeur et de toute vie.

Etsi par hasard un faible rayon jaillit au loin de l'épaisseur des ténèbres, les nuages se mettent à sa poursuite et le voilent aussitôt.

Aussi sommes-nous là tous assis dans la tristesse durant la nuit sombre et muette : et nous attendons avec une anxiété avide que le jour apparaisse sur la cime des monts.

Mais le jour ne se montre nulle part ; au contraire, l'obscurité s'é-

paissent alentour ; et les cœurs sont sur le point de désespérer, car chaque minute augmente les ombres.

Hâtez-vous donc, amis, hâtez-vous d'animer vos lyres ; que vos chants illuminent la nuit ; et vous dissiperez ainsi la crainte et l'effroi qui descendent sur les âmes avec les ténèbres.

Unissez-vous plus étroitement en cercle, ô nobles et généreux poètes ! vos cœurs ardents sont pleins de célestes flammes.

Faites jaillir en libres chansons le feu pur et sacré qui anime vos âmes, et que vos accens vigoureux fortifient le courage et le droit !

Rien ne pouvait davantage dérouter nos prévisions concernant les tendances de l'auteur de la *Couronne des morts* que son dernier ouvrage intitulé *Waldfräulein* (la Vierge des bois). Cette récente publication a ajouté un nouveau fleuron à sa poétique couronne. Par un de ces caprices qui sont permis aux poètes, ces despotes enchanteurs des empires imaginaires, M. de Zedlitz, qui avait acquis de la popularité par des chants politiques dont l'immobile Autriche s'était presque émue, a suivi sa Muse dans les bocages mystérieux du passé, et il en a rapporté un poème féerique plein de jeunesse et de charme. Cette fois, le poète qui réveillait jadis les vieux soldats de Napoléon endormis dans les champs funestes de Waterloo, et leur donnait la joie d'une dernière revue sous les yeux étincelans de leur empereur, s'est passé la fantaisie d'un intermède purement romantique. Il a rompu une lance avec les chevaliers du moyen âge, avec les Louis Tieck et les Uhland. *Waldfräulein* est une sorte d'idylle fantastique où le merveilleux n'est qu'un moyen dont s'est servi le poète pour se livrer à une foule de descriptions et d'images tour à tour gracieuses et naïves, et que la main de l'artiste, habile à fondre les couleurs, a revêtues de toutes les magnificences de sa palette. *Waldfräulein* est un poème divisé en dix-huit chants, ou plutôt en dix-huit aventures, selon la coutume des vieux maîtres. M. de Zed-

litz s'en est pourtant écarté en un point de forme essentiel : la mesure de vers qu'il a choisie ; au lieu du grand vers épique, majestueux et lent, où s'endormait parfois le bon Homère, il a adopté le vers preste, vif et dégagé de huit syllabes.

Son héroïne, Waldfraülein, fruit d'une tendre faiblesse, a vu le jour au milieu d'une forêt, et sa naissance a coûté la vie à sa mère. Une fée bienveillante la recueille et l'élève dans son palais invisible, au fond des arbres séculaires. C'est là que Waldfraülein grandit parmi tous les enchantemens de la nature sauvage. Elle ne connaît que les oiseaux et les fleurs ; elle n'aime et ne regrette que le printemps. Puis un jour il arrive que ce doux soleil printanier, qui lui semblait ne devoir faire épanouir que les roses, éveille dans son cœur le besoin d'aimer. Elle s'inquiète et se trouble ; elle promène autour d'elle des regards plus curieux ; elle interroge la nature entière ; enfin elle arrive à cette remarque significative que l'aigle et le rossignol ont leurs compagnes, et qu'elle seule est solitaire. Cependant la fée clairvoyante devine les pressentimens et les agitations de cette âme virginale ; elle comprend que le moment est venu de révéler à Waldfraülein le secret fatal de sa naissance, afin que l'exemple de sa malheureuse mère la préserve d'un sort pareil. Waldfraülein est soumise à une épreuve. Si, pendant l'intervalle d'une année, elle conserve l'entière liberté de son cœur, la bonne fée viendra elle-même lui présenter pour fiancé le plus beau, le plus accompli des hommes. Du jour où commence ce temps d'épreuve, les murs qui se dressaient invisibles autour du palais disparaissent, et Waldfraülein peut s'élancer sans obstacle et parcourir en tous sens les solitudes touffues de la forêt. Mais hélas ! voici qu'un jour, un des derniers jours de l'année d'épreuve, le plaisir de la chasse amène dans la forêt un cavalier tel que

n'avait pu le rêver l'imagination de la jeune fille, dont les yeux ne connaissent encore, en fait d'hommes, que les noirs et rudes charbonniers du bois. Ai-je besoin de pousser plus loin cette analyse, pour vous apprendre que Waldfraülein oublie bien vite les recommandations de la fée, et qu'elle aime le chevalier aussitôt qu'elle l'entrevoit ? Le châtiment ne tarde pas à suivre la désobéissance. — Waldfraülein s'égare dans les détours de la forêt et ne peut plus retrouver le palais, devenu invisible pour elle depuis que sa faute a rompu le charme. Dès lors commencent l'expiation et les douleurs ; mais, si dures que soient les conditions qu'elle doit traverser désormais, l'éloignement du bel étranger est son regret le plus amer. De son côté, le chevalier, qui ne peut plus chasser de sa pensée le souvenir de cette apparition charmante, affronte une foule de dangers, triomphe d'un grand nombre de tentations et d'obstacles pour retrouver Waldfraülein. Heureusement pour tous deux et pour le lecteur, qui s'intéresse vivement à ces amours, Waldfraülein et son amant sont unis à la fin du poème.

Je le répète, cette fable, qui se recommande médiocrement par le mérite de la nouveauté, n'a été pour M. de Zedlitz qu'un prétexte à mille jets capricieux de sa verve poétique, à une foule de détails attrayans où excelle son talent fin et délicat. S'il peut y avoir ici quelque chose à reprendre, c'est peut-être le luxe même de ces qualités dont la prodigalité entraîne quelquefois la monotonie. Plus de sobriété dans la distribution de ces richesses en ferait mieux sentir tout le prix. C'est une loi sage de l'art comme de la vie d'user modérément des meilleures choses. En poésie, la recherche continuelle du gracieux fait tomber les natures les plus heureusement douées, les talens les plus naturels, dans une certaine afféterie prétentieuse que M. de Zedlitz

n'a pas toujours su éviter dans ce joli poème. L'invocation de son premier chant est un beau mouvement lyrique :

« O Spessart ! la plus noble forêt, des forêts la reine ! les yeux ont beau plonger en tous sens vers les coteaux et dans les vallées, tes chênes et les hêtres n'ont leurs pareils nulle part. Semblables aux sveltes colonnes alignées dans les temples, les troncs de tes arbres se dressent à côté l'un de l'autre, et leurs cimes s'arrondissent en voûtes solennelles où le soleil vient briser ses rayons qui, brillant à travers le frais ombrage des feuilles, font resplendir la verdure d'une lumière dorée. Le torrent porte au loin avec orgueil le noble fardeau de tes arbres ; le Mein le reçoit et le roule sur ses flots puissans jusqu'au Rhin, qui l'entraîne au sein de l'onde amère ; car le vaisseau qui s'élance de là vers l'Océan, et dont bientôt les mâts se dresseront dans l'air avec une audacieuse fierté, plus forts encore que la tempête, c'est avec ton bois qu'il est construit. Le chêne, dont est formée sa forte quille, a grandi dans le bleuâtre horizon que tu dessines au loin, ô Spessart ! »

Quoi de plus frais que ce tableau représentant le retour du printemps :

« Le lézard se glisse à travers les herbes ; sous les baisers ardents du soleil, le calice des fleurs s'entr'ouvre avec volupté ; un frisson de plaisir fait trembler jusqu'aux mousses les plus légères : la source chante sa chanson murmurante ; le poisson perce l'onde comme un trait et rejoint le poisson fugitif. La jument délaïsse la prairie dont elle franchit d'un bond la clôture, et galope vers le frais ombrage des bois. Elle cherche l'étalon, hennit bruyamment, lève sa noble tête, et regarde ; son pied frappe la terre, elle dresse sa queue, elle écoute, les oreilles tendues en pointe, ses naseaux aspirent l'air ; puis soudain, bondissant par-dessus les buissons et les abîmes, pareil à la tempête que rien ne dompte, le noble coursier disparaît dans la forêt. Ainsi partout, depuis le brin d'herbe jusqu'au chêne, dans les champs d'où s'élèvent les alouettes, dans tous les bosquets, sur tous les rameaux, le chœur sonore des oiseaux s'empresse de

chanter, la source de répéter au bocage, le vent de raconter aux rochers : — que le printemps vient de s'unir à la terre. »

Complétons ces citations par la traduction de la deuxième aventure intitulée :

Comment Waldfraülein grandit.

« Construit par la main des fées, le palais dresse au milieu de la forêt ses murs invisibles. Un épais brouillard enveloppe ses créneaux. Ceux qui l'habitent distinguent clairement ce qui se fait au dehors, mais l'œil d'aucun passant, même par le soleil le plus vif, ne peut pénétrer dans le palais. Au pied de ses tours murmure le flot argenté du torrent, et plus loin serpente, à travers le labyrinthe des arbres, un sentier qui mène du mystérieux séjour dans la libre forêt. Mille attraits décorent ces lieux. Le regard y trouve tout ce qui peut charmer le plus : — Lumière doucement voilée, dais solennel des arbres géans, émail abondant des fleurs, étang paisible bordé de roseaux où le cygne vogue et glisse sans bruit, où le héron sème ses plumes; et mille voix dans les arbres, et mille lueurs dans l'espace; et les parfums et les vapeurs, et les danses des rayons dorés qui, semblables à un essaim de pensées gracieuses, flottent sur le feuillage mollement agité. — O douce Spessart! ô douce Spessart! mélodieux et charmant Eden!

C'est dans ce palais que Waldfraülein passe sa vie avec ses femmes; c'est dans ce palais qu'elle grandit. Les jours, les mois, les années, s'écoulaient avec une uniformité paisible. Waldfraülein jouait et riait. Sa digne institutrice apportait tous ses soins à l'élever et à l'instruire. Elle lui apprenait comment Dieu, le plus grand des seigneurs, a formé le monde; comment à sa voix s'anima d'abord la nature, et puis l'homme, le plus noble des êtres créés. Waldfraülein, ouvrant de grands yeux, prêtait une attention avide à ses leçons; son désir de connaître s'accroissait avec les années; chaque jour elle voulait en savoir davantage. Les idées en foule traversaient son esprit, et les questions suivaient les questions, de manière à souvent embarrasser l'institutrice.

Hélas! rapide est la fuite des années! Bientôt l'enfant devient

une jeune fille; bientôt le voile, qui sous des plis épais dérobaît ses formes délicates, se soulève par degrés et trahit l'albâtre de sa gorge. Son jeune esprit s'agite, son esprit, léger papillon qui sur des ailes d'or voltige autour des coteaux fleuris, au-dessus des bosquets odorans, au bord des sources limpides. — Enfin sur son front brille la vive lumière de la pensée! La femme est complète désormais; la beauté de l'âme s'unit en elle à la beauté du corps.

L'ovale élégant et fin de sa tête, que ceint une couronne de fleurs, se balance sur un cou gracieux; ses cheveux bouclés semblent éclairés d'un rayon de soleil; sa poitrine est blanche comme la neige des montagnes, blanche comme le cygne immaculé des lacs; sa marche ressemble à la danse légère des Elfes; ah! qui trouvera des couleurs capables de dépeindre la beauté svelte et délicate de ses membres!

Et partout où elle passe, et partout où elle s'arrête, l'enchantement remplit le bocage: l'œil rouge du coq de bruyère brille dans les branches; la gélinotte avance sa tête et regarde à travers les feuilles du mûrier sauvage; la grive chante, et le rossignol entonne les plus suaves concerts. Dès que les pas de la jeune fille ont franchi la haie, un éclair de plaisir illumine l'enceinte entière de la forêt. — Jusqu'à ce jour tu n'as été vue que des bêtes du bois; bientôt, ô figure angélique! bientôt un homme l'apercevra; vos regards se rencontreront; alors, oh! hâte-toi: — non pas de marcher vers lui, mais de fuir au plus profond de la forêt. Tu peux sans danger contempler l'horreur des plus épaisses ténèbres; mais lui, garde-toi bien de le contempler. »

Charles Beck, que nous rattachons à cause de son origine au groupe de l'École autrichienne, mais qui par ses tendances serait peut-être mieux placé parmi les poètes de la jeune école politique, Charles Beck a fait paraître récemment à Berlin une nouvelle édition augmentée de ses poésies. Cette édition contient ses *Chansons armées de cottes de mailles* (ti-

tre guerrier qui rappelle les sonnets cuirassés de Rückert) et son *Poète voyageur*, poème en quatre chants, dont le premier est consacré à la Hongrie, le second à Vienne, le troisième à Weimar, le quatrième à la Wartburg. Ce sont autant de thèmes que la Muse patriotique, impatiente et libérale, de Charles Beck, développe avec une ardeur lyrique, tantôt menaçante et prête à tout embraser, tantôt plaintive et mélancolique. Les descriptions de la Hongrie semées dans la première partie du poème, intéressent par un air de vérité gracieusement originale. Le cœur du poète y épanche cette émotion sincère que communique toujours aux nobles natures l'amour de la terre natale. Dans les vers inspirés par Weimar et la maison de Goethe, la lyre frémissante du citoyen paie son tribut d'admiration et d'enthousiasme à la mémoire de Schiller, le prophète de la liberté allemande ; puis, — circonstance curieuse à noter chez un poète libéral moderne, — il s'incline également devant le génie de Goethe, après avoir toutefois demandé pardon à Boerne, l'austère boudeur *blanchi dans la haine*, de ne pas lancer l'anathème contre *ce majestueux glacier couronné de neiges éternelles*. Formé à l'école d'Anastasius Grün, Charles Beck n'a pas tardé à dépasser son maître par l'audace ; mais c'est plutôt un disciple de Boerne, dont il partage les idées et les turbulens essors. Le talent de Charles Beck, qui se développe et se fortifie avec les années, est souvent encore dépourvu d'une qualité où se reconnaissent les vrais maîtres ; il manque à sa verve la règle et la suprême harmonie du calme. Notre Boileau faisait ses réserves quand il disait, à propos de l'ode et du dithyrambe :

« Parfois un beau désordre est un effet de l'art. »

Hâtons-nous pourtant de traduire une romance qui

prouve que Charles Beck possède un charme touchant d'originalité et de sentiment. Cette pièce ouvre la troisième division du recueil intitulé : *Chansons tranquilles*.

Aux bords du Danube.

« Et je te vis riche en douleurs, et je te vis jeune et douce, là où la sincérité croît dans le cœur comme l'or précieux dans la mine, — aux bords du Danube, aux bords du beau, du bleu Danube.

« Il était écrit dans le ciel que je devais te rencontrer afin de t'aimer pour toujours. Avec quelle ivresse j'ai lu cette douce loi de ma destinée aux bords du Danube, aux bords du beau, du bleu Danube!

« Et mon cœur se ranima, mon cœur qui n'était plus qu'un buisson mort sous un linceul de neige; et voici qu'y bourgeonnent encore de joyeux boutons; en même temps aussi les rossignols vinrent aux bords du Danube, aux bords du beau, du bleu Danube.

« Mais bientôt tu vas partir, tu vas partir si rapide que tes pieds me paratront des ailes; tu vas me ravir l'échelle qui mène aux cieux et emporter mes dieux avec toi, loin des bords du Danube, loin des bords du beau, du bleu Danube.

« Tu aspiras à t'élancer vers les régions où la poésie et la rose te connaissent et t'appellent leur sœur; vers l'orient aux mille couleurs, tu aspiras à t'élancer sur les flots du Danube, sur les flots du beau, du bleu Danube.

« Quand je pense que tu dois me quitter, hélas! sitôt me quitter! la douleur soulève et roule toutes les vagues de mon cœur, sans bornes comme le Danube, comme le profond, le bleu Danube.

« Et lorsque seul au sein de la nuit je contemple les flots; aux blanches rayons de la lune je vois tout à coup l'ondine, parée de coquillages et de perles, sortir des flots du Danube, des flots brillants et bleus du Danube.

« Un bruit qui attire court sur les eaux, et l'ondine me chante d'une voix douce: — « Pauvre cœur, enflammé! il vaudrait

mieux pour toi que tu fusses englouti déjà au fond du Danube, au fond du frais, du bleu Danube. »

Ces strophes annoncent que Karl Beck deviendra un jour un grand poète. Je lui dirai, en finissant, ce que Lenau disait un jour d'un autre jeune poète :

« Il mousse encore trop; mais il sera un jour un vin excellent. »



Pouvons-nous quitter ces hommes de tant de cœur et de tant de talent, sans déplorer la position difficile que leur fait un gouvernement ombrageux, toujours disposé à rogner les ailes au génie. Le système politique de l'Autriche, qui voudrait la lumière sans la chaleur, qui soupçonne de révolte toute inspiration indépendante, est à la fois une insulte et une menace pour les poètes. Dans un gouvernement où la libre pensée est proscrite, des poètes vraiment dignes de ce nom doivent sans cesse se défier des élans de leur âme. Un seul mot suffit pour les rendre criminels et pour leur faire interdire le doux sol de la patrie. Que les gouvernans de l'Autriche y réfléchissent sérieusement : le cœur de la nation est du parti des poètes, qui lui rendent moins lourds les fardeaux de la vie, qui déroulent sous ses yeux les riantes perspectives de l'espérance et de l'amour; qui lui fournissent des chants pour ses joies, ses rêves et ses douleurs; qui exaltent en lui tous les nobles sentimens, toutes les passions généreuses. Lorsqu'un peuple s'identifie à ce point avec ses poètes, lorsqu'il a en quelque sorte fondu son âme avec leur âme, ces poètes ont reçu une consécration qu'une politique prudente doit respecter. Pour ce qui concerne directement l'Autriche, nous pensons qu'elle ne

pourrait que gagner en puissance et en prépondérance au sein de l'Allemagne, si par une décision glorieuse elle consentait à sortir enfin du labyrinthe ténébreux de sa politique pour saluer la lumière vivifiante du soleil ! Qu'elle se rappelle ce que d'antiques historiens rapportent du colossal débris de Memnon. Dès qu'un rayon de l'aurore touchait la ruine gigantesque, une voix sonore en sortait soudain, et frappait le voyageur d'étonnement et de respect. C'est ainsi que la liberté pourra seule ranimer le muet tronçon de cette immobile Autriche, déchue de son ancienne splendeur. Un rayon de liberté lui rendrait la vie, et ce serait peut-être le moyen le plus efficace de ressaisir, à la tête des destinées de l'Allemagne, une influence que la Prusse lui enlève chaque jour davantage.





UNE TRINITÉ PATRIOTIQUE.

THÉODOR KOERNER. — SCHENKENDORF. — ARNDT.

Les trois poètes que nous réunissons ici dans un seul chapitre, ont été les ennemis les plus acharnés de la France. Ils ont adopté pour Muse l'implacable Némésis, la sombre déesse de la haine et de la vengeance. L'occupation de l'Allemagne par les Français fut la cause de cette inimitié farouche, qui trouve à nos yeux sa justification glorieuse dans un sentiment auquel on doit les héros et les martyrs : l'amour de la patrie. La France a trop de raisons de reconnaître la sainteté de ce sentiment ; elle est trop équitable et trop magnanime, pour ne point admirer chez les nations étrangères un dévouement et une exaltation patriotiques dont elle a maintes fois donné au monde le généreux exemple. Aujourd'hui que, grâce au pacifique triomphe d'idées plus humainement civilisatrices, les rivalités irritables des peuples entre eux s'émoussent, et que leur émulation se porte sur les grandes questions de la liberté et de la charité publiques, les passions furieuses qui animèrent jadis les Kœrner, les Schenkendorf et les Arndt, ne seraient plus qu'un déplorable

aveuglement. Le monde est entraîné vers des intérêts plus sacrés que les rancunes et les hostilités jalouses de races.

Charles Théodor Kœrner naquit à Dresde le 23 septembre 1791. Il fit à Freiberg ses premières études, qu'il alla terminer à l'université de Leipzig. Il débuta dans les lettres par des travaux dramatiques, où l'imitation de Schiller est visible. En 1813, il s'enrôle sous l'étendard des volontaires prussiens; et il était adjudant des noirs chasseurs de Lutzow, lorsqu'il tomba frappé à mort, le 26 août 1813, près de Rosenberg, dans le Mecklembourg. Ses poésies lyriques forment deux recueils, dont le premier intitulé: *Knospen* (Boutons) parut en 1810; le second, qui porte le titre expressif de: *Leier und Schwerdt* (Lyre et Epée), ne fut imprimé qu'après sa mort, en 1814. Ces dernières poésies étaient déjà parvenues, en 1834, à leur septième édition. Les tragédies de Théodor Kœrner sont au nombre de trois, *Zriny*, *Rosamunde* et *Hedwig*. Parmi ses comédies, *Toni* a réuni le plus de suffrages.

Théodor Kœrner a été le Tyrthée de l'Allemagne. D'une main il tenait l'épée, et de l'autre la lyre aux cordes d'airain. Sa muse était grave, sévère, dithyrambique, comme l'époque elle-même. L'âme de la patrie était passée en elle. Cette muse avait pour mère la liberté, et pour fiancée le génie de la vengeance. Aussi, loin d'elle les douces paroles d'amour. Ce temps a fui : l'Allemagne couvre sa tête de cendres; sa nationalité est détruite; le chaste asile de sa pensée, profané; ses jeunes filles et ses femmes, séduites et trompées. — Aux armes! aux armes! c'est la plus sainte des croisades, la croisade de la délivrance.

Semblable à la sibylle échevelée et palpitante sous l'inspiration, Kœrner s'agite et menace; des paroles électriques

s'échappent de sa bouche en flots d'indignation et de haine. Il jette l'anathème à la lâcheté comme à l'oppression. Il flétrit ceux qui endurent le joug, et les conquérans qui l'imposent. Il s'écrie : « que Dieu s'éloigne des cœurs timides qui n'osent pas féconder de leur sang une cause juste ! » Et quand enfin la nation se lève spontanément comme un seul homme, le poète-soldat n'a plus qu'un chant, un refrain.

« Le Dieu juste est avec nous; hurrah! frères, sur l'ennemi! Hurrah! pour affranchir le Rhin, notre père! Hurrah! pour venger notre mère, l'Allemagne! »

Les épées impatientes tourmentent le fourreau. Elles ont soif de sang. Elles sont fières de leurs amans qui les caressent; elles leur disent ces douces paroles :

« C'est un vaillant chevalier qui me porte;
Voilà pourquoi je fais jaillir de vives étincelles!
Je suis fiancée à un homme libre;
Voilà ce qui réjouit l'épée;
Hurrah! »

Toute l'histoire si dramatique de la fermentation de l'Allemagne, palpite dans ce recueil. Il conserve chaque battement de son noble cœur depuis 1809 jusqu'à 1813. Il semble que la lyre frémissante de Théodor Kœrner, suspendue aux rameaux du chêne symbolique de la Germanie, ait répondu par un accord au moindre souffle d'espoir, de haine, de vengeance, qui passait sur ses cordes.

Le recueil s'ouvre en 1809. Le poète s'agenouille sur la tombe d'André Hofer, ce paysan tyrolien qui le premier mourut pour la sainte cause. Il s'agenouille et chante cette mort sacrée. Mais point de larmes! car une telle mort est une apothéose, et Kœrner portait dans le cœur une pensée d'espoir exprimée plus tard dans une de ses odes :

« Et dussé-je un jour manquer parmi les rangs de ceux qui retourneront victorieux dans la patrie, ne pleurez pas sur moi, enviez mon bonheur! »

Dans ce qu'il dit à la noble victime, on devine le sort que le poète rêvait pour lui-même :

— « Et, fidèle aussi, ton peuple vint à toi. »

— « La liberté se fraie un chemin à travers les douleurs de la mort. »

Et enfin :

— « La balle frappe ton cœur et, libre, ton âme s'envole. »

Après ces strophes, la lyre de Kœrner s'endort pour ne se réveiller qu'en 1814. Que fait le poète? Il aiguise son épée; il sonde l'abîme de la servitude et de la honte; il compte une à une les flétrissures de son pays; il vide jusqu'à la lie le calice de l'outrage. Enfin l'amertume gonfle sa poitrine et son cœur déborde. Qui donc alors choisit-il pour confident de ses plaintes? Les chênes de l'Allemagne, les chênes antiques témoins des temps glorieux de la patrie :

« Il se fait nuit; les voix du jour se taisent;
Plus rouge rayonne la dernière splendeur du soleil;
Et je m'assieds ici sous vos rameaux,
Et mon cœur est si plein, si hardi! »

Cette pièce des *Chênes* respire une mélancolie héroïque. Qu'elle est allemande surtout par sa physionomie grave et méditative, par la religion des souvenirs, par le respect des ancêtres, et par l'animation de la nature sympathique!

Une fois déchargé de ce fardeau de tristesse, le poète se lève plus confiant; sans doute il a vu briller une étoile d'espoir à travers les branches séculaires, car voici qu'il devient prophète et qu'il prédit la délivrance. Il s'écrie devant un buste de la reine *Louise*:

« Vienne enfin le jour de la liberté et de la vengeance,
Et ton peuple jettera un cri; alors, patronne de l'Allemagne,
Éveille-toi, toi le bon ange de la bonne cause! »

Puis les hymnes se succèdent avec délire. C'est un chœur unanime répété par les échos des vallées et des collines. A l'ode inspirée par le *Départ de Vienne* succède le *Chant du Chasseur*; puis vient le dithyrambe furieux des *Noirs chasseurs*; puis la *Prière pendant la Bataille*, puis la *Chasse de Lutzuw*. Plusieurs de ces pièces ont été traduites dans notre langue. Je préfère donner ici deux odes entièrement inconnues en France :

Appel.

« Allons, mon peuple! les signaux enflammés fument;
Brillante point dans le Nord la lumière de la liberté.
Tu dois plonger l'acier dans le cœur de l'ennemi.
Allons, mon peuple! les signaux enflammés fument;
La moisson est mûre; moissonneurs, ne temporez pas;
Le plus sacré, le suprême salut est dans le glaive!
Lave la terre, ton pays allemand, avec ton sang pur!

Ce n'est pas une guerre pour le vain orgueil des rois;
C'est une croisade, c'est une sainte guerre!
Droits, mœurs, vertu, foi, conscience,
L'opprimeur a tout arraché de ton sein;
Délivre-les par le triomphe de la liberté!
Le gémissement des vieillards te crie: — Réveille-toi!
Les ruines de tes demeures appellent l'anathème sur l'engeance
des tyrans;

Le déshonneur de tes filles invoque la vengeance;
Le meurtre de tes fils réclame du sang!
Brise le soc de tes charrues; laisse là le marteau,
Et la lyre muette, et tes métiers inutiles;
Déserte tes cours et tes halles;

Le Dieu devant qui tes étendards ondoient
Veut contempler son peuple armé.

Pourquoi ces pleurs, jeunes filles? pourquoi ces cris, femmes?
Vous pour qui le Seigneur n'a point acéré les glaives?
Pourquoi ces pleurs lorsque, ivres de patriotisme, nous nous précipitons sur le troupeau de vos assassins?
Est-ce parce que la farouche volupté des combats vous manque?
— Mais ne pouvez-vous pas vous élancer joyeuses aux autels de Dieu?
Il vous a donné le dévouement et les tendres soins qui guérissent les blessures;

Il a donné aux prières qui s'exhalent de vos cœurs
La belle et pure victoire de la piété.

Priez donc pour que l'ancienne force se ranime,
Pour que nous nous montrions de nouveau le peuple de la victoire!
Les martyrs de la sainte cause allemande,
Oh! invoquez-les comme les génies de la vengeance,
Comme les bons anges d'une juste guerre!
Louise, plane en le bénissant sur le front de ton époux;
Génie de notre Ferdinand, en tête de la marche!
Et vous toutes, ombres libres des héros de l'Allemagne,
Avec nous, avec nous, et avec le vol de nos drapeaux!

Le ciel nous protège; l'enfer doit lâcher sa proie!
En avant, brave peuple! la liberté t'appelle; en avant!
Haut bat ton cœur, haut s'élèvent tes chênes!
Les tertres qui recouvrent tes morts, pourquoi t'affligent-ils?
Arbore sur leur cime l'étendard de la liberté!
— Et quand tu surgiras, mon peuple, couronné de bonheur,
Dans la splendeur glorieuse et sainte de ton passé,
Alors, ô mon peuple! n'oublie pas ceux qui moururent fidèles,
Et pose sur leur urne l'ornement des couronnes de chêne!

Ma patrie.

Où est la patrie du chanteur ?

— Là où un noble génie rayonnait,
Où des couronnes fleurissaient pour le beau,
Où des cœurs forts brûlaient
Enflammés pour toute chose sainte,
C'est là qu'était ma patrie.

Comment se nomme la patrie du chanteur ?

— Maintenant, sur les cadavres de ses fils,
Maintenant elle pleure sous la verge de l'étranger ;
Naguère on ne la nommait que le pays des chênes,
Le pays libre, le pays allemand.
Ainsi se nommait ma patrie.

Pourquoi pleure la patrie du chanteur ?

— Parce que devant les menaces de la tyrannie
Les princes de ses peuples tremblent ;
Parce que leurs paroles sacrées éclatent et se perdent,
Et parce que son appel n'est entendu de personne.
C'est pourquoi pleure ma patrie.

A qui s'adresse le cri de la patrie du chanteur ?

— Il s'élève vers les dieux sourds ;
Avec les tempêtes du désespoir
Il s'élève vers sa liberté, vers ses libérateurs,
Vers un bras vengeur, sa récompense !
Voilà à qui s'adresse le cri de ma patrie.

Que veut la patrie du chanteur ?

— Elle veut abattre l'esclavage,
Chasser hors des frontières le chien altéré de sang,
Et, libre, porter des fils libres,
Ou, libre, les ensevelir sous le sable !
Voilà ce que veut ma patrie.

Et la patrie du chanteur espère ?

— Elle espère dans la justice de sa cause,

Elle espère que son peuple fidèle se réveillera;
Elle espère dans la vengeance du Dieu puissant,
Et elle n'a pas méconnu ce vengeur:
C'est pourquoi ma patrie espère!

La mort héroïque de Théodor Kœrner sera désormais son auréole. L'avenir réunira son nom à celui d'Arminius. On ferait des volumes, avec les innombrables poésies que ses contemporains lui ont consacrées. Je finis par les derniers vers d'un sonnet de Stägemann.

« Dors libre sous l'abri des chênes allemands!
Si jamais d'Irminsul les sacrés fondemens
De nouveau s'ébranlaient au vent de l'arrogance;
Alors, du ciel où Dieu t'a couronné martyr,
Laisse briller ton glaive et ta lyre frémir,
Pressant, comme aujourd'hui, la tardive vengeance! »

Le nom de Ernest Maurice Arndt est un vieux drapeau levé contre la France. M. Arndt a peut-être été le plus passionné des poètes et des professeurs qui aiguillonnèrent la colère allemande contre l'occupation française, contre le despotisme envahissant et les idées de Napoléon. Vers les dernières années de l'empire, il a composé bon nombre de ces chansons à boire (je devrais dire à manger les Français!) que la jeunesse des universités et le peuple chantaient en heurtant leurs verres avec un hurrah menaçant. Les années ont en vain passé sur ces jours glorieux et funestes; en vain les flots du Rhin ont été s'engloutir dans l'Océan; les vieux chênes des forêts teutoniques ont eu beau reverdir sur le sol affranchi; M. Arndt est demeuré le même homme qu'en 1813; c'est toujours le même *Franzosenfresser* (dé-

voreur de Français). Nous sommes des premiers à reconnaître que la popularité acquise par le professeur poète, à une époque de fièvre nationale, était méritée, et que ce souvenir doit flatter l'homme qui en a été l'objet ; mais nous déplorons qu'une noble intelligence se laisse aveugler par une chimère orgueilleuse, au point de méconnaître l'esprit civilisateur et bienveillant qui honore les générations nouvelles.

L'influence exercée sur le peuple allemand par les poésies de Arndt, tenait en grande partie aux tours et aux images populaires dont le poète eut le secret mieux que personne. Il connaissait à merveille les mots qui frappent vivement la foule, les comparaisons qui parlent à ces esprits privés de culture, toujours prompts à admirer l'exagération de la couleur, des épithètes, et des rodomontades vaniteuses. La pièce que je vais citer, et que des millions de voix chantaient jadis en chœur, est pleine de ces qualités populaires auxquelles M. Ernest Maurice Arndt a dû son immense succès :

« Pourquoi sonnent les trompettes ? — Hussards, dehors ! Le feld-maréchal fait bondir son cheval qui hennit et piaffe ; il se dresse d'un air si hardi sur son coursier impatient ! il brandit si fièrement son épée d'où jaillissent des milliers d'éclairs !

Il a tenu ce qu'il avait promis. Aux premiers cris de guerre, ah ! comme le pâle jeune homme s'empresse de sauter sur sa selle ! C'est lui qui a donné l'élan et l'exemple ; c'est lui qui a nettoyé le pays avec un balai de fer.

Dans les prés qui entourent Lutzen il a livré une bataille telle que les cheveux se dressèrent d'effroi sur la tête de plusieurs milliers de Welches, que des milliers prirent la fuite à toutes jambes, et que dix mille autres s'endormirent pour ne plus jamais se réveiller.

Près de Katzbach, au bord de l'eau, il a aussi fait ses preuves, c'est là qu'il vous apprit à nager, ô Français ! — Bon voyage, mes

bons amis les Français, dont les cadavres emportés par les flots vers la mer Baltique, auront pour tombeau le ventre de la baleine !

Non loin de Wartburg sur l'Elbe, comme il a bravement poursuivi son œuvre ! Là enfin les Français n'avaient plus ni citadelles, ni forts pour les protéger ! Là de nouveau, ils durent sauter comme des lièvres à travers la campagne ; — Et derrière eux le héros faisait retentir son *houssah* !

Dans les prairies voisines de Leipzig, oh ! le beau combat glorieux ! — Oui, c'est près de Leipzig qu'il fit crouler la puissance et la fortune des Français ; c'est là que cette fortune et cette puissance tombèrent pour toujours après ce rude, ce dernier échec.

Ce chant de triomphe respire une ivresse presque sauvage. On comprendra sans peine qu'il devint la *Marseillaise* de tous les patriotes allemands. Plus d'un lecteur français pensera sans doute, en souriant, que les hyperboles fanfaronnes de ce dithyrambe victorieux devaient flatter naturellement un peuple peu habitué à de pareils succès.

Une autre poésie de Maurice Arndt n'a pas été moins populaire en Allemagne, pendant ces années de crise et de lutte douloureuse. Elle a pour titre : *la Patrie de l'Allemand*. Cette fois encore il faut nous résigner à recevoir les anathèmes du poète ; mais cela ne nous fera pas oublier que M. Maurice Arndt a combattu glorieusement pour l'indépendance et les libertés intérieures de sa nation.

La patrie de l'Allemand.

Quelle est la patrie de l'Allemand ? Est-ce la Prusse ? est-ce la Souabe ? sont-ce les rives du Rhin où fleurit la vigne ? sont-ce les rivages du Belt où la mouette décrit les courbes de son vol ? — Oh non ! oh non ! sa patrie doit être plus grande !

Quelle est la patrie de l'Allemand ? est-ce la Bavière ? est-ce la Styrie ? sont-ce les prairies où s'étendent les gras troupeaux de

bœufs nonchalans? est-ce la contrée où l'enfant de la Marche étire le fer? — Oh non! oh non! sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Allemand? est-ce la Poméranie? est-ce la Westphalie? sont-ce les dunes où le sable roule en tourbillons? sont-ce les plaines immenses que le Danube traverse en mugissant? — Oh non! oh non! sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Allemand? Dites-moi donc bien vite le nom de ce grand pays! est-ce la Suisse? est-ce le Tyrol? ce pays et ce peuple me plaisent beaucoup. — Et pourtant non! et pourtant non! Sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Allemand? Hâtez-vous donc de me dire le nom de ce grand pays! sans doute c'est l'Autriche, l'Autriche féconde en gloire et en triomphes? — Oh non! oh non! sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Allemand? Dites-moi donc sans plus de retard le nom de ce grand pays? Est-ce ce que la ruse des princes a détourné à leur profit? est-ce ce qu'ils ont dérobé à l'empereur et à l'empire? Oh non! oh non! sa patrie doit être plus grande!

Quelle est la patrie de l'Allemand? Dites-moi donc enfin le nom de ce grand pays? — Aussi loin que résonne la langue allemande et que Dieu s'applaudit dans le ciel, c'est là qu'elle doit être! c'est cette terre, ô brave Allemand, que tu dois nommer ta patrie!

C'est là qu'est la patrie de l'Allemand; là, où un pressement de main vaut un serment; là où la fidélité brille dans un œil bleu; là où l'amour est chaud dans le cœur; c'est là qu'elle doit être! c'est cette terre, ô brave Allemand, que tu dois nommer ta patrie!

C'est là qu'est la patrie de l'Allemand, là, où la juste colère anéantit la vanité italienne, où tout Français s'appelle ennemi, où tout Allemand s'appelle ami. C'est là qu'elle doit être! c'est cette terre qui doit être la grande Allemagne!

C'est là que doit être la grande Allemagne! ô Seigneur! veille sur elle du haut des cieux; donne-nous un vrai courage allemand, afin que nous aimions cette patrie avec dévouement et fidélité. Voilà ce qu'elle doit être! voilà ce que doit être la grande Allemagne!

Frédéric Maximilien Schenk de Schenkendorf vivra dans la mémoire reconnaissante de ses compatriotes. Il a été l'un des poètes les mieux inspirés et les plus purs qui contribuèrent par leurs chants à la délivrance de l'Allemagne. Il ceignit l'épée dans les dernières guerres contre Napoléon. Mais à peine l'Allemagne avait-elle reconquis son indépendance, que le poète mourut. Il n'était âgé que de trente-trois ans.

Le sentiment qui règne dans les poésies de Schenkendorf est en général plus doux, plus mystique et moins farouche que l'inspiration belliqueuse de Maurice Arndt et de Théodor Kœrner. La tendance religieuse de son esprit lui faisait interroger la nature et les destinées futures de l'homme avec une tendre sollicitude que ne connurent point Kœrner et Arndt préoccupés d'intérêts plus immédiats et plus positifs. De là résulte encore une autre différence qui sépare les poésies de Schenkendorf de celles de ses deux confrères patriotiques : les vœux de Schenkendorf concernant la reconstruction d'un empire allemand, poursuivaient surtout les formes catholiques du moyen âge, tandis que Arndt et Théodor Kœrner, nous semblent avoir cherché de préférence la forte époque de la suprématie politique. La *Chanson des fleuves allemands* et la *Chanson du Rhin* portent la trace de cet amour un peu mystique que Schenkendorf avait voué au moyen âge de l'Allemagne :

La chanson des fleuves allemands.

Laissez-nous chanter les fleuves de l'Allemagne en solennels chœurs allemands, et que le choc de nos verres accompagne nos strophes ; car ce sont ces fleuves qui nous donnent le vin.

Laissez-nous prêter l'oreille aux bruits qu'ils élèvent à présent vers nous ; laissez-nous écouter tantôt le murmure sonore de leurs flots, tantôt leur doux frémissement ami.

Commençons par l'antique Rhin qui se gonfle en roulant entre ses rives, et par son vin généreux et doré qui jaillit joyeux de la grappe ; peusions en chantant à ses belles collines couronnées de pampres, et à ses vieux burgs qui contemplent avec orgueil ces plaines qu'a naguère soumises le peuple allemand.

Du fond de ses ravines bordées de hauts pins, où l'enveloppent de grisâtres brouillards, le Mein entreprend sa carrière héroïque sous les souffles glacés du nord. Ce n'est qu'après bien des luttes valeureuses qu'il se fraie un chemin glorieux jusqu'au Rhin, où il se précipite, le front ceint de pampres entrelacés.

Né dans le pays des Souabes, le Neckar s'élance d'un essor rapide et léger ; si des ponts gigantesques n'arrondissent pas autour de ses flots leurs arches puissantes, des villages pareils à autant de bijoux précieux se mirent dans ses vagues transparentes, qui réfléchissent aussi le sombre azur du ciel immobile et brillant au-dessus des eaux.

Sorti de sources inconnues et couvert d'herbes vertes et fleuries mollement bercées dans les mille plis de ses flots, le Danube se précipite au loin à travers l'espace ; les villes dont l'image se reflète dans ses ondes sont pleines des récits du passé ; elles semblent demander en penchant la tête d'un air de tristesse muette : — Quand renaltra notre ancienne splendeur ?

L'Elbe parcourt avec orgueil les libres vallons de la Saxe ; aujourd'hui comme jadis il voit croître les chênes sur ses bords ; mais il cherche avec inquiétude son Witikind, et lorsqu'il songe au héros englouti sous ses vagues, il modère soudain son cours rapide, et semble espérer la confirmation des vieilles légendes ; il semble espérer que le héros va s'élancer enfin du sein profond des ondes.

Non loin de ce pays fortuné dont le sol a bu le sang des oppresseurs, non loin de ce pays où nos vaillans ancêtres secoururent le joug des Romains, ô Weser ! c'est toi que nous saluons maintenant ; c'est à toi que s'adressent nos chants de félicitations et de fête. O fleuve de la liberté ! noble fleuve, plein de gravité et de

calme puissance; continue, continue toujours de couler vers l'Océan!

C'est à présent le tour de l'Oder; en l'honneur de l'Oder notre dernier chant sonore! Naguère ses échos ont retenti des cris de guerre poussés par le peuple allemand armé. A l'heure où ce peuple se leva calme et fort pour défendre notre juste cause, le Dieu du ciel lui vint en aide, et la victoire fut pour nous.

Mêlez donc vos murmures, ô fleuves! et que tous vos accords se confondent en un chant héroïque! — Jaillissez vers le ciel, vous, pures flammes qui brillez au fond de nos cœurs! nous ne voulons qu'une seule chose : garder à jamais notre fidélité, comme aussi nous n'aspirons qu'à une seule conquête. Préserve-nous des dangers, ô Seigneur! et que ton libre royaume nous arrive!

La chanson du Rhin. — 1815.

Un son clair résonne, le son d'un beau mot allemand qui retentit sans cesse dans les chants de fête des enfans de l'Allemagne : ce mot est le nom d'un antique roi à qui tous les cœurs allemands ont juré d'être fidèles. Son nom a beau se trouver sur toutes les lèvres, on ne l'entend jamais assez.

C'est le Rhin sacré, un souverain pourvu de riches domaines, dont le nom est beau comme celui du vin qui ranime les cœurs fidèles. Les joies et les douleurs de la patrie se réveillent dans toutes les âmes lorsque l'on entonne la chanson allemande du Rhin, ce sublime enfant des rochers.

Ils lui avaient enlevé l'éclat de son antique royauté, la verte couronne de pampres qui ceignait son front majestueux. Le héros gisait enchaîné. Durant combien de nuits n'avons-nous pas entendu les sourds grondemens de sa colère et les plaintes de son orgueil, mêlés aux murmures des ombres héroïques errantes sur ses bords!

Que chantait ce héros des vieux jours? Il chantait un chant de courroux et de menace; il s'écriait : « Malheur à toi, monde frivole, où ne fleurit aucune liberté, où la foi n'a plus d'asile, où l'hon-

neur n'est plus qu'un vain mot ! il est donc dit que tu ne me reviendras jamais, jamais, hélas ! O race dont le courage est mort ! et mon ancien droit allemand, qu'en as-tu laissé faire ?

« O ma grande époque ! ô doux printemps de mon âge d'or, de cet âge où mon Allemagne se dressait encore devant moi dans sa splendeur, et que de fières, de nobles formes remontaient et descendaient mes rives, formes héroïques renommées au loin pour leur épée et leur vertu !

« Ombre glorieuse de *Siegfried*, tu m'apparais dans les ténèbres du passé, guerrier au cœur de lion, et doux pourtant comme une jeune fille. Aujourd'hui encore, malgré les siècles qui le séparent de toi, le peuple redit dans ses chants comment le perfide *Hagen* t'a frappé d'un coup mortel. Le trésor qui le poussa à commettre ce meurtre, repose toujours dans mon sein.

« Conquérant impie, lâche la bride à ta fureur ; la coupe de tes prospérités se remplit. Le trésor des Niebelungen sortira des flots quand l'heure sera venue. Ton âme frémira d'épouvante quand mes vengeances se dresseront contre toi ; car j'ai conservé avec dévouement et fidélité le dépôt de la vieille énergie et des vieilles coutumes. »

Le Rhin a tenu parole ; ce roi fier et majestueux est libre maintenant, et le trésor des Niebelungen brille enfin à tous les yeux ; — Il brille dans les anciennes vertus de l'Allemagne qui ont retrouvé leur premier éclat : c'est l'antique pudeur, l'antique courage et l'antique gloire des ancêtres, c'est l'antique et saint empire allemand.

Nous rendons hommage au noble fleuve notre maître, et nous buvons son vin. Que la liberté soit notre étoile ; que le Rhin soit notre mot de ralliement ! prêtons-lui de nouveau serment de fidélité : nous voulons être siens comme il sera nôtre. C'est du haut des rochers qu'il descend vers nous libre et fier : qu'il continue de couler libre et fier vers l'Océan !

On le voit, ce n'est pas seulement de nos jours que le Rhin a fait vibrer la lyre des poètes patriotiques. Le greffier de Cologne * avait eu de glorieux prédécesseurs. Le noble fleuve mérite que le monde s'agite de la sorte pour lui. Le Rhin est l'image la plus majestueuse de la vie humaine. Voyez-le, à sa source, descendre du mont Gothard, pareil à l'enfant qui doute de ses forces et craint de quitter l'abri du seuil natal, au moment de parcourir une longue carrière. Cependant il s'enhardit à chaque pas et prend goût à sa course aventureuse. La séduction de l'inconnu l'attire; il grandit dans la lutte, et le désir augmente son ardeur. Ce n'est déjà plus l'enfant, c'est le jeune homme qui se précipite tête baissée dans les hasards. Rien ne l'arrête, rien ne le retarde. Plus impatient et plus fier que le coursier de Job, il dévore l'espace; des milliers d'étincelles signalent son passage, et les vallées s'emplissent d'une bouillonnante écume. Si rapide est son essor, qu'il se fraie un chemin à travers les monts. En vain le lac de Constance espère le retenir dans la molle étreinte de ses eaux dormantes; il ne daigne pas même s'y mêler, ni lui prendre une goutte de son onde qu'il franchit d'un bond superbe. Le jeune vainqueur ne s'arrête point encore; il a besoin de toute sa fougue pour triompher des nombreux obstacles que la nature lui réserve. Comme un adroit et robuste lutteur, il se replie un moment sur lui-même, et reprend son indomptable élan. Le voyant si intrépide, si courageux, les fleuves et les rivières viennent s'unir à lui, et décupler sa force du tribut de leurs eaux. Alors il se gonfle de puissance et d'orgueil; il éteint les montagnes volcaniques qu'il divise et traverse de son flot dominateur. Enfin il a tout vaincu; il est roi de

* Nicolas Becker.

l'immense empire qu'il a conquis, et sa virilité glorieuse n'a plus qu'à jouir en paix du fruit de ses triomphes. C'est surtout à Bonn que le noble fleuve paraît suspendre sa course pour se reposer un peu de tant de travaux. Il s'éloigne à regret de ce beau pays, témoin des exploits de sa jeunesse, pour descendre toujours plus lentement désormais vers la mer, c'est-à-dire vers la mort, où vont s'engourdir les hommes, les fleuves et les choses. Après tant d'efforts, de bienfaits et de gloire, le Rhin vient s'engloutir dans les sables de la Hollande, à quelques pas de l'Océan qui aurait dû le recevoir tout entier. C'est ainsi que Napoléon est allé mourir à Sainte-Hélène, au lieu de trouver à Waterloo le seul trépas qui fût digne de son destin !





FERDINAND FREILIGRATH.

Que qui se passe à cette heure en Allemagne (et par Allemagne, nous entendons particulièrement la Prusse, ce jeune royaume appelé à débrouiller l'énigme des nouvelles destinées germaniques), réclame l'attention sérieuse de la France. Les principes d'égalité et de progrès proclamés et réalisés par la Révolution française, agitent profondément ce peuple, qui s'efforce de sortir de son indifférence politique, de sa torpeur poétique et rêveuse, pour prendre place enfin à ce grand banquet de la vie constitutionnelle, où semblent devoir venir se réunir et se réconcilier un jour toutes les nations de l'Europe.

La vieille rancune de l'Allemagne contre la France, qui date de l'affranchissement de son territoire en 1813, et que ses gouvernemens ont eu soin d'entretenir, par crainte de nos idées émancipatrices bien plus que de nos armes,

cette rancune n'existe plus aujourd'hui que chez quelques esprits incorrigibles ; la partie intelligente de la nation aspire au bienfait des améliorations sociales et politiques que nous avons été les premiers à conquérir. Ce désir n'est d'ailleurs pas né d'hier en Allemagne : n'est-ce pas lui qui, dans l'espoir d'une satisfaction prochaine, avait entraîné les populations à se lever en masse pour défendre la cause de leurs princes contre le génie envahisseur de Napoléon ? Rentrés en possession de leurs États, ces princes ne songèrent à rien moins qu'à se dépouiller au profit de leurs peuples d'une partie de leurs privilèges ; le vieux roi de Prusse se signala surtout par son obstination à ne vouloir rien changer à l'ancien système ; mais, comme à de hautes qualités personnelles il joignait le prestige de ses malheurs, la nation se soumit avec patience, et tourna toutes ses espérances vers le prince héréditaire. Ce dernier n'entreprenait pas le plus petit voyage dans les provinces prussiennes, sans être fêté comme un triomphateur, comme un libérateur de l'avenir. Nous nous rappelons encore la réception qu'on lui fit à Bonn, en 1828. Toute la jeunesse de l'Université se pressait dans la Grande-Rue, où Son Altesse Royale était descendue ; on s'étouffait pour contempler d'un peu plus près le noble voyageur, pour toucher un pan de son habit, pour disputer aux chevaux de poste l'honneur de le traîner. Les vivats et les chants patriotiques retentissaient dans l'air.

La popularité dont jouissait alors le prince héréditaire explique les démonstrations d'enthousiasme qui accueillirent le nouveau roi de Prusse, lors de l'excursion qu'il fit, il y a trois ans, sur les bords du Rhin. On se souvient sans doute de ce fameux discours où la cathédrale de Cologne fut saluée par le monarque comme le symbole de l'unité germanique. De magnifiques promesses étaient prodiguées par le

roi en réponse aux moindres discours, aux moindres complimens des députations urbaines et des corps savans. Partout on bénissait avec admiration et reconnaissance le nouveau Messie qui, dans les trésors de sa charité politique, allait puiser des réformes équitables, des institutions plus libérales, en harmonie avec les lumières du siècle, et désirées par tous les cœurs. Une telle ovation faite au monarque était donc bien plutôt dictée par l'espérance du mieux dont on lui serait redevable, que par une sympathie complète pour l'ordre de choses actuel ; c'est ce que Frédéric-Guillaume ne voulut pas comprendre. Deux ans se passèrent ; on ne vit se réaliser aucune des belles promesses qu'il avait semées sur son passage. On attendit d'abord avec confiance, puis on se lassa d'attendre et on risqua quelques réclamations respectueuses ; les réclamations respectueuses furent déclarées inconvenantes et séditieuses, il y fut répondu par des paroles de menace. Alors on se demanda tristement si l'on n'avait pas été trompé. Une imprudente tentative du gouvernement vint bientôt dessiller les yeux des derniers croyans : le projet du retrait du code Napoléon aux provinces Rhénanes éclata soudain comme une bombe au milieu des populations attristées, mais paisibles. La stupeur fut générale. — Il fallait donc désormais, non-seulement renoncer aux espérances, si longtemps caressées, de l'avenir, mais encore trembler chaque jour pour les bienfaits assurés par le passé. Les états firent justice de ce projet téméraire, mais, à dater de ce jour, Frédéric-Guillaume cessa d'être populaire dans la Prusse Rhénane. Un récent voyage que nous avons accompli sur les lieux nous a prouvé combien sérieuse et générale est la réaction d'opinions et de sentimens causée par de si grandes fautes politiques. Eût-on voulu servir les intérêts de la France

(fantaisie dont personne n'accusera le roi de Prusse), on n'aurait pu mieux s'y prendre.

Sous le régime despotique du bon vieux temps, la France se consolait de tout par des chansons : le peuple chante, donc il paiera, disait Mazarin ; — et le mot eut raison jusqu'à l'invention de la Marseillaise. En Allemagne, les mécontents se mettent aussi à chanter aujourd'hui, mais c'est moins pour se consoler que pour nourrir leur ressentiment, pour rappeler leurs droits méconnus et pour s'enhardir à les faire triompher. Il est évident qu'un ferment révolutionnaire travaille énergiquement ce peuple, jadis si désintéressé de la politique. Il est évident que, là comme partout et toujours, la persécution ajoute une grande force aux idées ; et comment ne pas penser, en présence de symptômes si graves, si significatifs, que la vraie sagesse conservatrice du gouvernement prussien se signalerait aujourd'hui par quelques concessions aux vœux d'un peuple éclairé qui trouve dans le sentiment de sa loyauté, et dans le souvenir irritant des promesses qui lui ont été faites, la double légitimité de ses droits ?

Pendant qu'augmentait ainsi le mécontentement des provinces Rhénanes, le poète Ferdinand Freiligrath, dont nous voudrions apprécier avec impartialité la récente profession de foi, habitait les rives du grand fleuve. Il demeurerait à Unkel en 1841, à Saint-Goar en 1842 et 1843. Doit-on s'étonner qu'il n'ait pu rester indifférent aux froissemens et aux griefs du peuple qui avait accueilli ses premiers chants avec une sympathie fraternelle ? Et pouvait-on prétendre que l'admirateur et le pieux disciple de Schiller ne dût pas trouver un jour dans le livre du maître vénéré, ou mieux encore dans son propre cœur, ce vers qu'il semble avoir pris pour texte de ses nouveaux chants :

« Mit dem Volke soll der Dichter gehn ! »
Le poète doit marcher avec le peuple.

La consternation et l'abattement de ses frères, lui rappèrent ce vers, ainsi que cette pièce touchante d'Uhland : « Ein Herz für unser Volk (Un cœur pour notre peuple) ! » et il se demanda s'il était de son devoir de porter gracieusement une lyre inutile, si l'heure n'était pas venue de vouer sa muse au service d'une cause sainte ? George Herwegh déjà l'avait convié à sortir de son repos ; et si la réponse que lui fit M. Freiligrath fut trop vive, c'est sans doute parce que le drapeau du fougueux poète démocratique répugnait à ses principes politiques, et qu'il voulait le déclarer hautement.

Quoi qu'il en soit, M. Freiligrath ne tarda pas à mettre son inspiration au service de la cause libérale allemande. Cette conversion soudaine fut diversement interprétée. Les royalistes accusèrent M. Freiligrath d'ingratitude envers le monarque qui, ne consultant sans doute que sa munificence pour les lettres allemandes, avait envoyé jadis au poète, moins favorisé par Plutus que par Apollon (cette mythologie a cours encore au delà du Rhin), une pension annuelle de 400 écus (1,500 fr.). Nous ne nions pas la position délicate faite au poète par ce procédé généreux dont le mérite d'initiative revenait presque tout entier au roi, mais, sans vouloir nous établir juge d'un acte qui relève de l'inviolabilité de la conscience, nous ferons observer que M. Freiligrath n'avait jamais sollicité cette pension, qu'il n'en toucha les termes que durant deux années, de janvier 1842, à janvier 1844, c'est-à-dire pendant une époque où son quietisme politique ne lui imposait aucun sacrifice de convictions. Dès qu'il sentit germer en lui des opinions contraires au système de réactions où s'engageait le roi de Prusse, ces

opinions acquérant bientôt l'autorité suprême du devoir, il s'empessa de renvoyer respectueusement au monarque le brevet d'une pension que ses convictions lui défendaient de recevoir désormais. — Il va sans dire que les adversaires de M. Freiligrath ne manquèrent pas de dénoncer l'inconséquence de l'homme qui, après avoir blâmé la conduite d'Herwegh, se jetait tête baissée, disait-on, dans les mêmes erreurs. Il est pourtant facile de prouver que ce dernier reproche n'était que spécieux. C'est ici le moment d'établir une distinction importante.

La plus grande partie du public français qui s'occupe de l'évolution de la littérature et des idées en Allemagne, voyant un nouveau poète surgir dans la presse opposante, et comme Freiligrath, recevoir l'exil pour prix d'un volume de vers, le rangera infailliblement dans l'école désignée chez nos voisins sous le nom de jeune Allemagne. Cette école avait déclaré en débutant qu'il fallait faire table rase des institutions, des mœurs et des croyances religieuses de l'Allemagne. Auprès des prétentions révolutionnaires d'un tel programme, Voltaire et les encyclopédistes français n'avaient été que des écoliers timides, Voltaire surtout, coupable de ce vers rétrograde :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer !

Les écrivains de cette école, ayant compris que le respect traditionnel pour tous les symboles de l'autorité religieuse, morale et politique, était le plus invincible obstacle au triomphe de leurs doctrines, crurent qu'il serait d'une tactique habile de commencer par détruire ce respect dans les cœurs, en anéantissant tous ces objets sacrés de la vénération et de la piété publique : ils choisirent l'arme du ridicule comme la meilleure pour combattre ces préjugés ; —

et c'est en quoi ils se trompèrent et décréditèrent leur cause. Les honnêtes gens furent scandalisés autant qu'effrayés de tant de profanations et de blasphèmes; les hommes logiques, qui désiraient l'émancipation politique de leur pays, préférèrent le *statu quo* aux progrès dont les menaçaient les écrits des novateurs, et le pouvoir eut beau jeu pour se raffermir et pour proscrire : en proscrivant, il se donnait en quelque sorte le mérite de protéger la moralité publique. Notons encore une maladresse qui nuisit beaucoup à la cause de la jeune Allemagne, maladresse que ces messieurs appelaient pourtant leur vraie ruse de guerre, leur épée à deux tranchans. Je veux parler du style moqueur, de la courte phrase ironique dont il fut convenu qu'on s'armerait à la légère; cette phrase acérée comme une flèche, et qui vole si vite et si loin décochée par la raillerie ! Par malheur, cette phrase, très difficile d'ailleurs à manier pour un écrivain allemand, avait le tort impardonnable d'être la phrase de la France; elle ne pouvait donc devenir populaire en Allemagne; elle rencontrait un obstacle insurmontable dans l'antagonisme teutonique d'abord, et aussi dans le génie même du peuple allemand. Nos voisins tiennent à leur moule national de plaisanterie et d'humour; la phrase vive, courte, acérée et moqueuse, s'écartait trop de ces traditions de raillerie naïve qu'ils défendent obstinément; elle vint bientôt s'émousser contre le vieux moule de la grosse plaisanterie des ancêtres.

Les doctrines, le style même de M. Freiligrath ne permettent pas de le confondre avec ces apôtres de la destruction agitant leur lyre comme une torche, enveloppant dans un même anathème le présent et le passé de leur pays, détrônant du ciel le Dieu juste et vengeur, et supprimant du même trait de plume l'espérance et la consolation de

l'opprimé, la crainte et le frein de l'oppresseur. M. Freiligrath ne s'est pas jeté dans l'opposition comme dans une tempête ou dans une orgie ; son dernier volume nous le présente comme l'organe d'une nouvelle tendance de la poésie politique en Allemagne. Au lieu d'une opposition radicale et systématique, c'est une opposition conservatrice qui cette fois prend la parole. La Muse réclame à haute voix, mais avec dignité, les améliorations politiques promises au pays. M. Freiligrath s'exprime très clairement sur ce point dans sa préface : « Les esprits réfléchis et qui examinent avec calme reconnaîtront, je l'espère, dit-il, qu'il ne peut être question ici que d'un progrès, d'un développement, mais nullement d'un changement de drapeau. » Et plus loin : — « Ferme et inébranlable, je me range du côté de ceux qui, de la tête et du cœur, s'opposent à la réaction. Tant que durera l'oppression sous laquelle je vois soupirer ma patrie, mon cœur ne cessera pas de saigner et de se soulever, ma bouche et mon bras ne se lasseront pas de lutter selon leurs forces pour conquérir de meilleurs jours. A cette fin, qu'après Dieu, la confiance de mon peuple me vienne en aide ! mes regards sont tournés vers l'avenir. »

L'auteur d'*Une profession de foi* appartiendrait donc au parti libéral et modéré sous l'influence duquel doit s'opérer, nous le croyons, la transformation prochaine de l'Allemagne ; l'unité du Zollverein, organisée d'abord comme une contre-partie politique de l'unité française, n'est-elle pas la grande route frayée vers cet avenir ? Nous croyons que le Zollverein et les formes du gouvernement despotique ne peuvent pas vivre longtemps ensemble : le Zollverein doit engendrer un système administratif et social plus simple, plus libéral, ainsi qu'il arriva à la France après la suppression des barrières entre les provinces.

Nous avons indiqué le terrain sur lequel s'est placé l'auteur d'*Une profession de foi*, il nous reste à dire ce que ce poète a été dans le passé. Le passé des hommes lancés tout à coup dans l'arène publique, est la garantie la moins trompeuse qu'ils puissent donner de leur avenir; c'est aussi le secret de la force que leur prêterait la confiance de leurs concitoyens. Avant la publication de sa Profession de foi, M. Freiligrath s'était déjà rendu populaire dans son pays par des chansons et des ballades pleines du vieux souffle de la Muse germanique. Si la fantaisie lui avait découvert un monde semé de brillantes merveilles; si, comme M. Victor Hugo, il s'était plu un jour à décrire les pompes orientales, la poétique simplicité de la vie nomade et les grandes images du désert; si, par les élans de son imagination curieuse, il s'était empressé de transplanter dans le sol littéraire de son pays les plus douces fleurs des poètes modernes, français, anglais et américains, il n'en resta pas moins toujours un barde fidèle par le cœur à la patrie allemande : fils respectueux, il n'avait rien insulté, rien raillé, rien maudit de ce que ses compatriotes conservent religieusement dans le sanctuaire de leur amour et de leur antique foi. Il avait attaché son nom à l'une des plus belles légendes des bords du Rhin, à la légende de Roland; un chant de sa lyre avait eu la magique puissance de relever les pierres basaltiques, débris gigantesque d'un burg féodal, dont une arche gracieuse, qu'on prendrait volontiers pour le portique aérien d'un palais de fées, attire de nouveau le regard sur le roc de Rolandseck. Grâce à lui, cette ruine charmante domine, comme autrefois, l'île de Nonnenwerth, et toute cette vallée verte et profonde qu'encadrent aux différens points de l'horizon le dôme de la cathédrale de Cologne, les arêtes hardies et majestueuses du Drachenfels où se lit le nom de Byron,

les monts onduleux de l'Eifel, et les blanches tours d'Unkel, qui fut pendant une saison la retraite de M. Freiligrath.

Toute l'Allemagne souscrivit à l'Album de Roland que le poète avait composé pour aider à reconstruire le vieux burg. C'est ainsi que le futur auteur d'*Une profession de foi* rendait un dernier hommage aux traditions poétiques de sa nation ; c'est ainsi qu'il disait adieu aux aimables et fantastiques chimères, prêt à poser le pied sur les pierres aiguës de la réalité.

Toutefois, avant d'accomplir cet acte suprême, Freiligrath voulut s'y préparer par le recueillement et par les entretiens d'une amitié vertueuse et sûre. Le poète vint passer une partie du mois de mai 1844 chez un confrère de Bonn. Son manuscrit était terminé, l'imprimeur l'attendait à Mayence. *Jacta est alea ! Ich hab's gerwagt !* le sort en est jeté, je l'ai osé ! s'écriait parfois le poète avec une exaltation joyeuse et sereine ; j'accomplis mon devoir. — Quatre mois plus tard, le sol prussien était interdit à l'auteur d'*Une profession de foi*. Il est temps de passer à l'analyse et à l'appréciation du livre. Il ne saurait être indifférent à la France de reconnaître jusqu'à quel point la liberté de la presse peut s'émanciper chez nos voisins, ni surtout d'apprécier dans quelle proportion un poète, frappé d'anathème pour la publication d'un volume de vers, doit entraîner avec lui dans l'exil les sympathies de sa nation.

Le recueil se divise en deux parties, dont la seconde seule est politique ; les cinq pièces qui composent la première relèvent presque exclusivement du caprice du poète ; toutefois il est facile d'y distinguer les fils qui se rattachent à la nouvelle trame qu'a remplie depuis son inspiration ; on y sent un profond élan vers les intérêts et les passions de la vie réelle. Le volume s'ouvre par des strophes sur

l'Espagne, dont la mort héroïque de Diégo Léon a fourni le sujet. Le poète termine ce chant de deuil par des vœux pour le salut de ce malheureux peuple qui a déjà tant souffert pour la liberté. Il murmure une plainte contre les rois de l'Europe, spectateurs indifférens d'une nation agonisante. Quelques pages plus loin, il décrit avec complaisance un vieux burg romantique; il salue le nid féodal qu'il aime pour ses ruines, pour la mousse qui recouvre ses pierres noircies par les siècles, pour le Rhin libre et fier qui coule à ses pieds. Entraîné par la Muse, il remonte vers les siècles évanouis; il se souvient des poètes qui, de nos jours, ont reconstruit ce monde impossible, Louis Tieck, Arnim, Uhland, aimables enchanteurs qui l'ont fait rêver si souvent. Mais un bateau à vapeur qui descend le fleuve rappelle bientôt le poète à la réalité: « rentrons dans la vie, » s'écrie-t-il; et il finit son poème par un trait de douce ironie sur cet empire des morts dont il propose de nommer Clément Brentano le gardien. — Un autre morceau a pour titre: Le temps est traîné par des chevaux rapides. Pourquoi cela? parce qu'il poursuit la liberté.

Dès le début de la seconde partie du livre, on reconnaît le nouveau converti politique. — *Guten Morgen!* (bonne matinée!) crie-t-il à ses compatriotes; bientôt, j'espère, je vous dirai: — *Guten Tag!* (bon jour!) suit une ode composée à dessein dans le style épique. Il ne s'agit pourtant que de raconter le massacre des queues et des perruques, amputation dont le prince Louis de Prusse donna jadis le courageux exemple sur sa propre tête. Le poète vante avec un sérieux plein d'humour ce haut fait de son héros, imité bientôt par tous les officiers et tous les soldats de son armée. Il le remercie d'avoir rendu cet important service au pays; puis il le supplie de jeter ses regards du haut des

cieux sur la terre allemande : « La queue de l'armée a été coupée, celle d'Iéna n'existe même plus ; mais plus d'une autre s'allonge aujourd'hui ! Quand nous viendra donc un sauveur ? O Louis ! lance un éclat de foudre dans les queues de notre temps ! »

C'est la seule plaisanterie que le poète se permette, et, jugeant avec le goût de la France, nous le félicitons de cette sobriété. Le calme et la dignité de la forme nous semblent mieux convenir à la gravité de sa pensée. Ces conditions favorables à son talent, M. Freiligrath les a rencontrées fréquemment dans l'ouvrage qui nous occupe. Il s'est même élevé jusqu'aux régions supérieures de l'ode, dans les deux pièces intitulées : *La liberté, le droit*, et *A l'arbre de l'humanité se presse fleur contre fleur*. Par une singulière coïncidence, il se trouve que ces deux pièces sont précisément au nombre de celles marquées d'un trait fatal par la censure prussienne. Avait-on prévu que leur noble beauté faisait surtout le danger de ces vers ? Il se trouve en effet dans le recueil plusieurs morceaux dont il y avait plutôt lieu de prendre ombrage. L'ode qui a pour titre *La liberté, le droit*, est une solennelle déclaration de principes, un défi lancé avec fierté, mais sans insulte, à ceux qui croient pouvoir mettre la lumière sous le boisseau : « On aura beau proscrire la libre parole, on aura beau envoyer en exil les cœurs fidèles à la cause de la justice, on aura beau nous forcer de nous ouvrir les veines pour délivrer notre âme de la torture des prisons, la liberté n'en continuera pas moins de vivre, et avec elle le droit ! » Cependant le poète ne termine pas son hymne sans prédire l'aurore du jour impatientement attendu :

« Alors, dit-il, reposeront déjà quelques-uns de ceux qui maintenant encore souffrent ; — mais leur sommeil sera

doux, leur repos légitime ; et, resplendissant sur leur tombe se dressera ce couple sacré : la Liberté, le Droit, qu'ils auront affranchi. — En attendant, levez vos verres, vous tous qui combattez pour cette cause, — qui combattez et qui marchez courageusement dans les épreuves, — qui avez combattu pour nous obtenir justice, et qui pour cela subissez l'injustice : vive à jamais le droit, et la liberté par le droit ! » — La liberté par le droit ! est-ce là le cri d'un démagogue aveugle ?

Les deux pièces suivantes résument les idées politiques qui ont inspiré M. Ferdinand Freiligrath :

**A l'arbre de l'humanité
Se presse fleur contre fleur ;**

« A l'arbre de l'humanité se presse fleur contre fleur ; elles s'y succèdent en vertu des lois éternelles : si l'une ici, flétrie et épuisée, meurt, une autre jaillit là-bas touffue et superbe. Une éternelle arrivée et un éternel départ, mais jamais de lâche interruption. Nous voyons leurs fronts se dresser, s'incliner tour à tour, et chaque fleur est un peuple, un pays.

« Quoique jeunes encore, nous en avons déjà vu plus d'une s'effeuiller et s'épanouir. Le vautour des steppes a sous nos yeux déchiré d'un bec furieux et cruel la rose de la Pologne. Dans le feuillage de l'Espagne rugit maintenant l'ouragan de l'histoire.

— Ce feuillage doit-il tomber ? Un autre rameau, quoique longtemps débile et vermoulu, ne murmure-t-il pas en ondoyant au delà du Bosphore ?

« Mais à côté de ceux-là, que le génie du monde agite d'un souffle énergique, il est encore d'autres bourgeons que nous voyons jaillir à la lumière, vivaces et débordans de sève. Oh ! que de jets vigoureux et quel riche épanouissement ! quelle fermentation dans le vieux comme dans le jeune bois ! que de boutons nous avons déjà vus s'ouvrir et éclater sonores, pleins et glorieux !

Le bouton de l'Allemagne aussi, — Dieu soit loué ! — travaille à cette heure ; il semble prêt à s'ouvrir, frais comme Hermann

le vit dans les prairies du Weser, frais comme Luther le contempla de la Wartburg : un antique rameau, mais toujours germant avec vigueur, mais toujours altéré de rayons de soleil, mais rêvant toujours de printemps et de liberté! — Ah! ce bouton ne deviendra-t-il donc jamais une fleur!

« Toi qui fais épanouir successivement les fleurs, haleine du printemps, oh! souffle aussi de notre côté! Toi qui fais éclater les boutons sacrés des peuples, haleine de la liberté, oh! souffle aussi sur nous! que ton baiser fasse jaillir du plus profond sanctuaire des âmes le parfum et le rayon. — Dieu du ciel! combien merveilleuse et incomparable doit être un jour la fleur de l'Allemagne!

« A l'arbre de l'humanité se presse fleur contre fleur; elles s'y succèdent en vertu des lois éternelles : si l'une ici, épuisée et flétrie, meurt, une autre jaillit là-bas touffue et superbe. Une éternelle arrivée et un éternel départ, mais jamais de lâche interruption. Nous voyons leurs fronts se dresser, s'incliner tour à tour, et chaque fleur est un peuple, un pays.

Dans le ciel.

« Voici ce qui se passa dernièrement dans le ciel. Le vieux Frédéric bondit tout à coup et frappa sur le pommeau de son épée; il plongea dans les profondeurs du ciel un regard irrité, et s'avança vers Blücher et le seigneur de Stein; puis il appela d'un signe Ziethen et Winterfeld, qui arrivèrent sans retard avec Gneisenau. En même temps s'approchèrent Schewerin, Scharnhorst et Reith, accompagnés de tous les Prussiens célèbres dans les temps anciens et modernes.

« Et quand il les vit assemblés, il s'écria : — Grand péril, seigneurs! les affaires me troublent la tête. Pourquoi diable suis-je mort? Pourquoi diable ne suis-je pas à cette heure dans mon palais de Berlin? Une nouvelle époque commencerait pour moi. Ne le pensez-vous pas, Schewerin? Comme je profiterais du temps! ah! non plus en autocrate, non, non; un autre siècle, seigneurs, un autre état! et néanmoins je répandrais une lumière si vive et

si pénétrante, que je pourrais encore redevenir le même Frédéric qu'autrefois.

« Non, quoi que j'aie fait jadis, seigneurs, par l'action et par la parole, et quoi qu'ait produit la grande époque de 1815, non, ce serait maintenant sur des fondemens profonds et vastes, croyez-moi, que je voudrais construire l'empire des temps nouveaux.

« Des temps nouveaux, qui veulent autre chose que le parjure et la trahison; des temps nouveaux, qui veulent autre chose que tromperie et mensonge; qui désirent plus enfin que le vain bruit et les vaines paroles; qui prétendent enfin respirer, — respirer à pleine et libre poitrine.

« Mon Dieu! le peuple allemand trompé! — Et personne pour lui faire justice! et personne qui puisse lui rendre son droit; personne pour réclamer avec hardiesse et fermeté l'accomplissement de tous les sermens qu'on lui a faits! personne qui s'élance avec colère vers Carlsbad et Vienne!

« Je le ferais, moi, je romprais avec le poing ce filet de diplomates. États du royaume! publicité des tribunaux! un seul code allemand!.. Et partout la parole libre!... par Dieu! c'est ainsi que je débiterais, aussi vrai que je suis roi!

« Ce serait comme une bombe qui éclaterait; oui, comme une bombe. Et ecla dût-il aller un an de travers, je saurais bien redresser les choses et nous tirer d'affaire. Et quand même s'amasserait un orage, roi, je braverais les rois, pour le salut de mon peuple!

« Puis, après ce court orage, un pays resplendissant de soleil, une nouvelle Allemagne libre et forte, une Allemagne grande et une. Oui, alors, après l'ouragan, un arc-en-ciel radieux au-dessus des nuages fuyans, une alliance des princes avec le peuple, une loyale alliance allemande.

« Le peuple est un noble fleuve: celui qui s'y confie bravement, qui d'un œil pénétrant et ferme regarde dans ses profondeurs, celui-là, le fleuve l'enlève avec un frémissement joyeux, et le porte doucement sur son sein; mais il entraîne sans pitié le faible et le lâche.

« Que ne me soulève-t-il déjà! que ne me porte-t-il déjà! — Réponds, Blücher, ai-je raison? Héros plus que jamais du peuple,

je traverserais cette génération, et j'entrerais un jour dans le repos, à jamais béni et regretté.

« Les vieux seigneurs s'inclinèrent. — Oui ; et vous aussi majesté ! »

La traduction et le commentaire d'un plus grand nombre de pièces, n'en apprendraient pas davantage sur la profession de foi de M. Freiligrath. Nous croyons avoir suffisamment indiqué par ces citations, le côté pratique et réalisable de son opposition et de ses espérances. Nonobstant la mauvaise humeur soulevée par ce recueil dans le parti royaliste de la Prusse, nonobstant l'opposition qui règne sur les bords du Rhin, il nous semble qu'une réconciliation n'est pas impossible entre les populations dont la poésie se fait aujourd'hui l'organe, et le gouvernement, objet de si graves accusations. Que Frédéric-Guillaume, ce roi d'un éminent esprit, reconnaisse un jour l'opportunité des réformes demandées, et qu'il consente à entrer dans une voie qui lui serait glorieuse, le cœur de son peuple lui reviendrait reconnaissant, et celui de M. Freiligrath tout le premier.

Il nous reste à exprimer une opinion sur la valeur littéraire du recueil de M. Freiligrath. Les préoccupations politiques de l'auteur ont-elles nui aux qualités de forme et d'art inséparables de toute œuvre vraiment poétique ? Nous pensons que non, et nous trouvons même qu'elles ont parfois prêté au talent du poète plus d'entraînement et de force : quelques morceaux de ce recueil méritent d'être cités comme des modèles de ce genre difficile, dont une conviction sincère doit être la base, et que l'écueil d'une déclamation sonore et vide menace sans cesse. Le sentiment patriotique est une source d'inspirations généreuses qui a toujours porté bonheur aux poètes. Nous croyons donc que

la position prise aujourd'hui par l'auteur d'*Une profession de foi* livre à une muse loyale et ferme un champ glorieux à moissonner. Il a été donné à M. Freiligrath d'éveiller dès ses premiers pas dans une voie nouvelle de vives et nombreuses sympathies. Qu'il s'y engage donc avec confiance ; mais qu'il n'oublie pas que la dignité de son caractère fera la dignité de sa poésie. Il parle à un peuple intelligent et généreux ; il élève une voix légitime en faveur du bon droit de ce peuple : une telle fonction poétique impose de grands devoirs. Nous espérons que M. Freiligrath saura les accomplir.





HOFFMANN DE FALLERSLEBEN.

LES universités allemandes, ces doctes souches où tous les rameaux de la science, entretenus avec soin, remplis d'une sève toujours renouvelée, présentent incessamment leurs fruits à la curiosité affamée des intelligences, occupent une grande place dans l'histoire de l'Allemagne. Elles ont exercé une influence immense sur ses destinées morales et politiques, et cette influence s'est surtout manifestée pendant ces trente dernières années. L'esprit d'analyse et de libre examen qui de tout temps en a été l'âme active, la force, et qui en a fait la gloire, ce ferme esprit raisonneur, douteur et pourtant susceptible d'enthousiasme et de foi, qui a enfanté la plus audacieuse révolte des temps modernes, le protestantisme ; qui au début de ce siècle a donné le signal et l'exemple du dévouement à la patrie en luttant contre le despotisme glorieux de Napoléon ; qui plus récemment encore a maintes fois protesté en faveur des libertés intérieures promises au pays ; cet esprit est toujours jeune et vivace en Allemagne, malgré les tentatives des cours pour l'enchaîner et pour le détruire.

Nous avons indiqué déjà les causes et les circonstances principales de la lutte engagée, au delà du Rhin, entre le pouvoir et les poètes, organes des désirs et des besoins nouveaux de la nation allemande. Nous avons eu souvent occasion de signaler le sentiment grave et profond, l'enthousiasme naïf des cœurs populaires dont ces poètes se montraient les interprètes. Nous voulons nous occuper maintenant d'un autre poète qui peut être considéré comme le représentant de cet esprit critique, révolutionnaire, turbulent, railleur, et pourtant enthousiaste, des universités allemandes.

M. Hoffmann de Fallersleben est un champion infatigable, toujours sur la brèche. Son premier volume de vers, publié à Hambourg, en 1841, sous le titre de *Unpolitische Lieder* (Chansons non politiques), lui fit perdre sa place de professeur de littérature nationale à l'université de Breslau. Il dut même quitter le sol prussien, et se rendit à Mayence. L'année suivante, il publiait un second volume intitulé : *Deutsche gassenlieder* (chansons des rues). Cette fois, l'ex-professeur se vengeait de ses ennemis en leur jetant à pleines mains la provocation et la menace. Dans ces premières chansons, M. Hoffmann de Fallersleben s'est attaqué, presque toujours en se moquant, à certains ridicules des habitudes allemandes. A lire ces vers pleins d'un entrain facile, d'une gaieté plus franche que scrupuleuse, on croirait que l'auteur est un jeune homme à peine échappé de l'université; et pourtant M. de Fallersleben est déjà sur le déclin d'une carrière bien remplie.

Le caractère un peu bourgeois de la plupart des précédentes compositions de M. Hoffmann, se retrouve dans le titre de l'un de ses deux derniers recueils qu'il nous suffira d'examiner un peu en détail pour avoir une

idée complète du poète. Ce titre est un calembourg : *Hoffmann'sche Tropfen*, c'est-à-dire *gouttes d'Hoffmann*. Pourquoi des gouttes, et non pas des ruisseaux ou des torrens ? Est-ce parce que très souvent le poète a l'haleine courte ? L'examen de son livre me fait pencher vers cette interprétation. L'auteur y procède en général par de petites pièces divisées en petites strophes écrites en petits vers, où se meuvent sans trop de gêne de petits élans. C'est dire assez que nous n'avons pas affaire ici à un de ces aigles lyriques, avides de l'espace toujours insuffisant pour l'orgueilleux essor de leurs ailes, et qui d'un bond vont droit au soleil. Non, le poète qui nous occupe est plus modeste. Il sautille de branche en branche comme le roitelet, et quand il est en voix, je le comparerais volontiers au pinson. Il ne résulte point de là que nous professions une médiocre estime pour le talent de M. Hoffmann de Fallersleben ; nous voudrions seulement donner une idée de sa manière habituelle et tracer comme un portrait de sa muse. Pour manquer le plus souvent de souffle et d'envergure, son lyrisme ne présente pas moins des qualités réelles, précieuses surtout pour le succès de propagande libérale que poursuit le poète. Sa veine facile, la contexture peu savante de ses vers, ses images un peu vulgaires et parfois aussi son défaut d'images, le tour peu neuf de sa phrase et de ses refrains, sont autant de conditions favorables à l'incrustation de ses chansons dans les mémoires populaires, autant de passe-ports qu'il possède pour faire circuler plus librement des idées généreuses. Un vêtement plus splendide, mieux choisi, leur vaudrait un moins bon accueil auprès d'un certain public, qui leur fait doublement fête à cause de leurs habits de bure. Le succès de notre Béranger n'a peut-être été qu'une exception ; peut-être fallait-il la triple cause de ses attaques contre

la Restauration et les Jésuites, des souvenirs patriotiques dont il s'inspirait à une époque encore émue, et de ses couplets badins, pour qu'il réussit aussi complètement *malgré* ses qualités de style et de haute poésie.

Si M. George Herwegh abonde en audacieux essors qui rappellent le vol de l'aigle; si M. Ferdinand Freiligrath unit à quelques-uns de ces vifs élans la faculté plus gracieuse de la ballade symbolique et dramatique; si M. Henri Heine a le don heureux de mêler la fine raillerie aristocratique à mille jets poétiques, tour à tour graves, tendres et joyeux; la palme de la chanson populaire appartient de plein droit à M. Hoffmann de Fallersleben, à peu près comme à Paul de Kock appartient chez nous, sans contredit, celle du roman bourgeois. M. Hoffmann de Fallersleben possède en gros quelque chose des qualités des trois poètes que je viens de citer. A en juger par le poids, on lui trouverait plus de sel qu'à M. Henri Heine qui en a tant et de si fin! Quand il grossit sa voix, il fait incomparablement plus de bruit que le clairon de M. George Herwegh; et je suis persuadé que les pindariques patriotes des cabarets de Mayence préfèrent une *goutte d'Hoffmann* au meilleur crû rhénan de M. Ferdinand Freiligrath.

Les *Gouttes d'Hoffmann* forment un très mince volume. — L'auteur y a inséré trente-cinq chansons, dont la plus longue a trente-six vers. Plusieurs de ces chansons développent le thème de la police et de la censure, thème fort peu poétique, et où la verve du poète se ressent de la pénurie du sujet. Le knout, l'ogre du Nord et l'éternelle race des philistins, viennent aussi parfois défrayer ses plaisanteries. On respire au milieu de ces facéties et de ces colères peu terribles au fond, un certain parfum de bière et de saumon fumé. On sent que ce sont là des chansons à boire.

Pour peu qu'on ait voyagé en Allemagne, il est facile de se faire une idée des chocs de verres qui doivent en accompagner les refrains dans les joyeuses réunions des *Liedertafeln* (banquets de chants). Je glisse sur ces odes anacréontiques, qui ont pourtant le mérite de faire circuler dans le peuple l'élément libéral, et j'ai hâte de signaler des inspirations plus sérieuses. La seconde pièce du recueil, les *Hussards noirs*, mérite d'être citée, parce qu'elle concerne directement le poète et ses amis politiques. Les *Hussards noirs*, tel est le nom qu'ont pris les vingt-quatre libéraux mis au ban de la Confédération Germanique par un édit de la diète de Francfort. Ce nom avait été choisi par les proscrits, qui plaçaient ainsi leurs espérances et leur exil sous l'égide d'un souvenir cher aux patriotes allemands. Les *Hussards noirs* de Lutzow étaient des volontaires qui, pendant la campagne de 1813 contre les Français, avaient adopté cette couleur en jurant de ne la quitter qu'après la délivrance de la patrie. Voici le chant qu'elle inspire à M. Hoffmann de Fallersleben, dans la troisième année qui suivit le Jubilé commémoratif du cinquième siècle après la découverte de l'imprimerie :

« Une fois encore vous venez de gagner la bataille, c'est-à-dire : vous nous avez réduits au silence. — Mais pour dormir on n'est pas mort : aucun décret ne peut détruire ce qui est immortel.

« Pour nous les noirs hussards, pour nous la petite troupe, nous sommes immortels comme nul ne le fut jamais. La Confédération Germanique disparaîtra du monde avant qu'un seul de nous quitte le champ de bataille.

« Juchéissa ! nous sommes encore frais et bien portans, et nous nous soucions autant de la Confédération Germanique que du diable. — Riez donc maintenant et triomphez tout à votre aise ! Notre tour arrivera bientôt, et c'est nous qui rirons les derniers.

« Vous égalez en nombre les étoiles du ciel ; vous avez autan

de protocoles que l'on compte de grains de sable au bord de la mer. Eh bien, quand même votre force serait aussi grande que celle de Napoléon, — nous, les hussards noirs, nous finirions pourtant par remporter la victoire. »

Cependant un peu plus loin le poète, fatigué d'attendre, sort tout à fait de sa bonhomie habituelle, et enfonce cet aiguillon cruel dans le cœur de sa nation :

Il ne manque qu'une petite chose.

« Vous n'êtes pas sots, vous n'êtes pas méchants, vous connaissez la valeur des mots : *Liberté*, *Droit* ; vous aimez la vérité, vous haïssez la vaine apparence, et vous êtes partisans de la liberté de l'esprit.

« En outre, vous possédez tout sur terre ; vous avez la santé, le plaisir et l'argent, et des femmes, et des enfans, et des fermes, et des maisons de campagne. — Une seule chose vous manque, il vous manque le courage ! »

Voilà, comme on dirait chez nous, une épigramme assez peu parlementaire ; mais comment ne pas la pardonner au poète en considération de ses bonnes intentions ! Sous ce titre : *Nos prêtres*, l'auteur flagelle le clergé d'une façon très peu chrétienne ; nous regrettons qu'à ces cinq strophes pleines d'accusations amères, M. Hoffmann de Fallersleben n'ait pas cru devoir en ajouter une sixième consacrée aux exceptions dignes d'hommage et de respect. Ces exceptions doivent pourtant former la majorité en Allemagne comme partout.

Une pièce charmante d'inspiration et de forme, et qui me fait regretter que le poète ne se soit pas plus souvent essayé dans ce genre, est intitulée :

Chanson printanière d'un banni.

« Je gravis la colline que le soleil dore, et regarde dans la verte étendue : la forêt et la campagne se sont vêtues de joie et d'espérance.

« Je me tiens debout sur la colline que le soleil dore, et plonge mes yeux dans le lointain : — ah ! que ne puis-je être parmi ceux que j'aime, là-bas par delà ces forêts !

« Hélas ! beaux jours de mon enfance, que ne puis-je vous ranimer dans ma poitrine, et rêver une fois encore avec vous aux douces voluptés du printemps !

« O rossignol ! porte ce message à ceux que regrette mon cœur ; dis-leur bien à tous que, malgré l'éloignement, je suis encore toujours auprès d'eux !

« Porte mon chant à travers l'espace, et salue pour moi la patrie ! ô rossignol, laisse-toi toucher. — Toi, du moins, tu n'es pas banni ! »

Ces vers vont droit au cœur, et l'on sent qu'ils se sont exhalés sans effort de l'âme du poète. C'est une goutte de rosée sur une feuille à moitié brûlée par le soleil et par la poussière de la route. La pièce qui suit se distingue par le même sentiment profond et attendri :

Un rêve.

« Pourquoi cet éclair sur les monts ? pourquoi ces clartés dans la vallée ? quelle est cette forme qui s'élève au ciel dans un rayon doré ? — C'est la liberté qui arrive de la région des étoiles, la liberté que le monde accueille avec des cris de joie. — Jucheiras-sassah ! c'est la liberté. — Et les poètes crient ; ils crient : Hurrah !

« Pourquoi ces chants, pourquoi ces échos et ces cris de fête qui font que dans le palais chacun est saisi d'épouvante ? Que voit-

on poindre et briller d'un doux éclat à travers les piliers du château? — Jucheirassassah ! c'est la liberté ! — Et les poètes lui crient plus haut encore : Hurrah !

« On mande les scribes pour le conseil du prince ; ils doivent rédiger sans retard un décret appuyé sur des bases solides ; on y prouvera par des argumens sans réplique que cette lumineuse figure n'était qu'un feu follet. — Jucheirassassah ! et c'est la liberté ! — Les poètes lui crient plus haut encore : Hurrah !

« Mais voilà qu'au milieu du ciel brille la rayonnante image ; les scribes ne peuvent pourtant pas l'éteindre. Ils ont poursuivi et exilé les poètes ; l'étoile céleste demeure immobile à la place où elle était apparue. — Juchicirassassah ! c'est la liberté ! — Les poètes lui crient de loin : Hurrah !

« Puis, enfin, enfin les princes voient clairement qu'ils ont été trompés par leurs laquais : — Malédiction ! s'écrient-ils, sur ceux qui nous ont rendus si sourds, si aveugles ! oui, l'aurore de la liberté se lève. — Jucheirassassah ! c'est la liberté ! — Les poètes lui crient encore une fois de loin : Hurrah !

« Alors on rappelle les poètes dans leur patrie. Les poètes sont morts, libres mais bannis. Pourtant ce qu'ils n'osaient point espérer est arrivé ; maintenant les princes entonnent un hymne à la liberté. — Jucheirassassah ! c'est la liberté ! — Les poètes lui crient encore du fond de la tombe : Hurrah ! »

Si ce chant se termine par une sorte de pressentiment attristé, par un sombre retour sur lui-même où se trahit le cœur de l'exilé, le poète se ranime bientôt. Un rayon de soleil lui donne une nouvelle ardeur ; l'espérance lui inspire des pensées plus fières, des sons plus hardis ; il s'écrie :

La chanson de la liberté.

« Vive tout ce qui sur terre respire et lutte pour la liberté ; qui pour la liberté chante et parle, qui vit et meurt pour la liberté !

« Sans la liberté, le monde et toutes ses joies ne sont rien. La liberté est la source de la vertu et de la lumière.

« Tout ce qui vit et fermente ne fructifie que s'il est libre. Celui que le Créateur a fait à son image ne peut être que libre.

« Je veux respirer et chanter en liberté comme l'oiseau qui se pose à son choix sur le palais ou sur la prison pour entonner sa chanson printanière.

« La liberté, c'est ma vie, c'est mon aspiration, c'est ma pensée, mon rêve, mon chant et ma parole.

« Je chante une malédiction pour l'engeance des tyrans, une malédiction pour l'engeance des esclaves ! La liberté, c'est ma vie, — oui, ma vie à jamais ! »

Le poète s'exalte de plus en plus à la pensée du triomphe futur de sa cause. Tout à l'heure il n'invoquait que le bon droit et l'espérance ; voici maintenant qu'il fait appel à la fatalité et qu'il se repose sur elle du soin de remporter la victoire :

Toujours en avant.

« Toujours en avant ! Tel est le but où tend toute vie ; ce qui doit arriver arrivera, et les obstacles n'y pourront rien ; tout ce qui est vieux doit finir, et le nouveau est toujours vainqueur.

« Toujours en avant ! — Vos conseillers auront beau s'épuiser en avis ; vous aurez beau faire et rendre des décrets, employer censeurs et soldats pour enrayer notre temps : tout cela est en vain.

« Toujours en avant ! Ce qui doit arriver arrivera. — Quel encouragement pour nos efforts ! Tout ce qui est vieux doit finir : la victoire appartient à la nouvelle vie, — et la nouvelle vie est en train de vaincre ! »

Le même sentiment d'orgueilleuse confiance respire dans les strophes suivantes, adressées à M. Ferdinand Freiligrath, après que ce dernier, nouvellement converti à la cause constitutionnelle, eut renoncé à la pension que lui faisait le roi de Prusse :

Bienvenue au grand air.

« Ils avaient argenté la cage; ils y avaient préparé l'amorce. Tu te fias au rayon trompeur, et tu te trouvas pris.

« Mais tu t'es aperçu qu'un tel rôle était au-dessous de toi, que pour toi aussi, sans la liberté, l'existence n'était rien ici-bas.

« Alors tu t'es échappé de la cage, échappé dans la fraîcheur de l'air, dans la libre vie, parmi les parfums des fleurs et des feuilles.

« Déshabitué de la nourriture de la cage, tu chantes maintenant à travers bois et plaines; tu veux vivre, comme tes pareils, des seuls dons de Dieu.

« Continue, libre oiseau, de chanter ta chanson sur un ton libre: le remerciement muet du peuple vaut mieux que le salaire des rois. »

Enfin le poète rédige sa Charte, et il se tire avec un certain bonheur d'originalité des embarras constitutionnels qu'une pareille tâche opposait à la poésie :

Ce qui nous importe désormais.**UNE VOIX.**

« Qu'est-ce qui importe désormais au salut de notre chère patrie allemande? Pour en faire un pays heureux, qu'est-ce qui désormais nous importe?

TOUTES LES VOIX.

« D'abord une constitution pour le peuple comme pour le trône: pour l'un comme pour l'autre doivent être parfaitement égaux les droits et les devoirs; voilà ce qui nous importe.

UNE VOIX.

« Qu'est-ce qui importe encore au bonheur de notre chère patrie allemande?

TOUTES LES VOIX.

« Ensuite une presse libre. — Oui, en dépit de certains scrupules — afin que tout Allemand libre puisse, avec une noble franchise, exprimer sa pensée ! voilà ce qui nous importe.

UNE VOIX.

« Qu'est-ce qui importe encore au bonheur de notre chère patrie allemande ?

TOUTES LES VOIX.

« Un même droit et un même devoir ; plus de préférence désormais devant la justice ; et, pour l'opinion comme pour le commerce, plus de prohibitions ni d'entraves ! voilà ce qui nous importe.

UNE VOIX.

« Qu'est-ce qui importe encore au bonheur de notre chère patrie allemande ?

TOUTES LES VOIX.

« L'immovibilité inviolable des juges, et, partout où la justice doit prononcer ses arrêts, des débats à haute voix et publics ! voilà ce qui nous importe.

UNE VOIX.

« Qu'est-ce qui importe encore au bonheur de notre chère patrie allemande ?

TOUTES LES VOIX.

« L'armement du peuple suivant l'ancien usage allemand : qui-conque a des droits civiques dans l'État, doit se faire soldat pour la patrie. Voilà ce qui nous importe.

UNE VOIX.

« Qu'est-ce qui importe encore au bonheur de notre chère patrie allemande ?

TOUTES LES VOIX.

« Quand elle possédera tous ces biens, le reste se trouvera fa-

cilement de soi-même; alors tu n'auras plus lieu de demander. Qu'est-ce qui importe désormais ! »

Le dernier recueil de M. Hoffmann de Fallersleben est intitulé : *Diavolini*. L'auteur semble l'avoir écrit dans une heure de fatigue, dirai-je de *désespérance* politique. A la grande surprise sans doute de ses amis, il a quitté tout à coup l'Allemagne pour l'Italie, et c'est l'Italie cette fois qui lui donne les sujets de ses chants. Vous croyez peut-être qu'en Italie le poète saura retrouver l'Allemagne, et que l'Autriche aura à lui rendre compte de la décadence du peuple-roi; détrompez-vous. Le voyageur ne s'est pas mis en route pour s'échauffer le sang; il est désormais d'humeur optimiste, à la condition, bien entendu, de pouvoir épiloguer un peu sur tout, chemin faisant. On croirait vraiment qu'il voyage par ordonnance du médecin, avec recommandation de se divertir le plus possible aux dépens des hommes et des choses. Rien de sacré pour sa plaisanterie, pas même les chapelets bénits par le saint père. Après la cour de Rome, que le poète poursuit avec l'acharnement railleur d'un disciple de Luther, c'est le pauvre Michel, *Vetter Michel*, qui reçoit la meilleure part de ses lazis. *Vetter Michel* est le nom par lequel on désigne, chez nos voisins, l'homme du peuple ignorant et crédule, c'est notre Jacques Bonhomme avant son réveil. Dans la hiérarchie des ridicules, *Vetter Michel* occupe pourtant un échelon moins élevé que le philistin. *Vetter Michel*, c'est la bonhomie poussée jusqu'à la bêtise; le philistin, au contraire, n'est pas du tout bonhomme; c'est en général un esprit tout positif, obstinément fermé à tout rayon d'art, de liberté et de progrès : nous avons longtemps employé le mot *épiciër* dans le même sens.

M. Hoffmann de Fallersleben a fort ingénieusement intitulé ces nouvelles poésies : *Diavolini*. — Ses chansons, en effet, sont autant de diabolins ou de lutins qui ne songent qu'à faire enrager le pauvre monde. A peine le poète est-il sur la voie romaine, qu'il décoche en tous sens des traits malicieux. Les bons gendarmes chargés de la police des passeports, deviennent ses premières victimes :

Via mala.

« On peut se préserver de *l'aria cattiva* et de *l'acqua toffana*, mais jamais et nulle part ici l'on ne peut échapper à la police et à l'exhibition des passeports.

• Il semble vraiment que le passeport soit le but unique d'un voyage en Italie. Vous devez le montrer partout, oui, même pour aller au campo morte !

• Il n'y a de libres dans ce pays que les moucheron et les scorpions. Quant aux étrangers, on les invite à payer tout le long du chemin.

• Et Michel paie volontiers, et même, en qualité d'Allemand, il est tout prêt à rendre grâce à Dieu de ce que le consul de Prusse a bien voulu viser son passeport moyennant quatre francs, monnaie de France. »

Tout en allant, le voyageur humoriste feuillette les Lettres de Goëthe sur l'Italie. Pour l'auteur des *Diavolini*, feu son excellence le ministre de Weimar est toujours M. de Goëthe. A ce propos, il lui vient un jour une bien singulière idée ; il découvre que Goëthe a des droits incontestables à la canonisation ; il veut que Rome fasse un saint du païen Goëthe ; vous allez voir pourquoi :

Saint Gœthe.

« Les Romains devraient sans cesse glorifier Gœthe; ils devraient le placer à côté de leur saint Pierre; mais aucun d'eux ne lit le vieux barbare!

« Grands, en effet, sont les services qu'il a rendus aux Romains depuis son voyage à Rome: ce voyage a été plus profitable encore pour les Romains que pour Cotta, son éditeur.

« Depuis lors, Michel n'épargne ni temps ni argent; Rome est le but de ses désirs; il brûle d'y voir ce que Gœthe a vu, d'y trouver beau ce qui plut à Gœthe.

« Romains, vous possédez le marbre de Carrare; hâtez-vous donc d'y tailler une statue en l'honneur de notre Gœthe! cette statue attirera dans vos hôtelleries les pèlerins du Nord en plus grand nombre que ne le fait votre saint Pierre d'airain. »

A mon avis, il y a pour le moins autant de sarcasmes que de strophes dans cette pièce. Michel n'y a été frappé qu'accessoirement. Voici, en revanche, une autre pièce dont il est le héros unique:

Michel enthousiaste.

« Plus d'un philistin se croit forcé de faire le voyage d'Italie, afin de pouvoir dire fièrement au retour: « Sur l'honneur! moi aussi, j'y ai été! »

« Il est vrai qu'il ne lui en coûte pas peu d'ennuis et de peine; mais il n'y a qu'un philistin allemand qui sache triompher vaillamment de la chaleur et de la soif, des droits de douane et de visa: tout lui est choucroûte et saucisse!

« Malgré le sirocco enflammé, malgré l'ardeur accablante du soleil, il se promène sur toutes les ruines, il entre dans toutes les églises, dans toutes les galeries; et il se laisse conduire par son cicerone comme un ours que l'on mène par une corde.

« Le soleil est déjà couché depuis longtemps que le philistin,

rompu de fatigue, gravit encore les plus rudes collines et s'écrie tout ruisselant de sueur : L'Italie est bien belle ! »

Laissons là ce consciencieux Michel que le poète ne lâche pas aussi facilement, et citons une pièce où le touriste anglais devient le sujet d'une satire presque éloquente :

John Bull l'enthousiaste.

« Oh ! puissé-je être seul une fois, et seul regarder quelque chose ! Mais non, toujours quelque membre du *touriste's-club* se tient debout à mes côtés ; partout se dresse devant moi quelque membre du *touriste's-club* !

« Que leur importe le Capitole ? Que leur importe le Vatican ? le sens de l'art leur manque ; ils n'ont pas le plus petit grain d'inspiration.

« C'est avec la même indifférence qu'ils pressent ou suspendent leur marche ; rien ne fond leur glace, pas plus l'aspect de la Vénus que la douleur du Laocoon ou de la Niobé.

« Ils tournent çà et là leurs yeux béans ; il leur est bien égal que cette peinture soit de Raphaël ou du Bamboche.

« Une seule fois je les ai vus tout autres ; une seule fois je les ai vus saisis d'enthousiasme. — Un troupeau de bœufs entrain dans Rome !

« Un sourire anima soudain leurs visages, à cette douce pensée sans doute que Rome, la ville éternelle, possède aussi de bons beefsteaks pour les nobles lords anglais ! »

La nature du poète s'est réveillée dans ces derniers vers. Son indignation, qui a l'haleine courte, finit presque toujours par un éclat de rire moqueur. Je puis cependant citer une pièce entière et la strophe finale d'un autre morceau, où règne un sentiment grand et fort : il est inspiré par la décadence de l'Italie :

Rives classiques.

« Oui, j'en atteste Dieu, Italiens, vous n'osez pas être de vieux Romains; vous n'osez enseigner le latin qu'en vue de l'école et de l'église.

« Tout vestige de la vertu romaine, tout sentiment romain de courage et de liberté est mort parmi vous, et l'espérance en des temps plus beaux est évanouie.

« Tout jeune essor vers la liberté a été voué à la ruine; il ne reste plus qu'une vieille canaille dans ce vieil âge fainéant.

« La voix des Bandiera a beau retentir comme le Vésuve rugissant, la mort vient payer leur audace, et personne n'écoute leur cri de liberté. »

« Sur cette terre non-seulement les hommes sommeillent, mais encore les forces de la nature; là désormais toute vie n'est plus que la vie du passé. »

Après ces notes graves, qui chez lui trahissent un pénible effort, M. Hoffmann de Fallersleben éprouve le besoin, pour se remettre, de rappeler le sourire sur ses lèvres; en conséquence, il entonne bientôt cette contre-partie plaisante et même un peu grotesque de l'iambe précédent.

Études antiques.

« Lauriers, myrtes et olives, symboles du vieux temps, oh! que mon cœur souffre de vous voir si indignement profanés!

« Avec les myrtes on fait des balais! Et vous, rameaux du laurier sacré, et vous, pacifique emblème de l'olivier, le paysan vous donne à ses chèvres.

« O modernes Italiens! vous n'êtes pas dignes de votre passé; vous n'êtes pas dignes de ses grandes et belles actions, de sa gloire éternellement fraîche!

« Apprenez des philologues allemands comment il faut entretenir le culte respectueux du génie antique :

« Un professeur vint à Capri. Il n'eut pas plutôt aperçu les myrtes, qu'il s'écria ivre d'admiration : Italie sacrée !

« Puis se tournant vers un charmant petit bouquet de myrtes : — Salut à vous, sacrés rameaux ! rameaux que je veux emporter avec moi au logis ;

« Et lorsque mes chers enfans ne seront pas sages, ma main saisira soudain le bouquet de myrtes placé derrière la bordure de la glace.

« — Connaissez-vous, leur dirai-je, les myrtes de Capri ? savez-vous bien ce que cela signifie ?

« — Et les enfans trembleront de respect devant le génie de l'antiquité. »

L'auteur continue sur le même ton goguenard, et j'avoue que je trouve plaisir à le suivre. Ces saillies ne manquent pas d'un certain esprit, d'une certaine originalité. Tantôt le poète se plaint de ce que le grand nombre de soutanes noires qu'il rencontre à Rome lui cache la vive clarté du jour italien : — « Ce n'est qu'à la nuit tombante, ajoute-t-il, lorsque les tintemens de l'Ave Maria ont fait rentrer les abbés dans leurs nids, que mes yeux commencent à jouir de la lumière. » Tantôt il raconte qu'un jour il admirait un arc-en-ciel très pittoresquement incliné au-dessus du Colysée, lorsque son cicerone, le voyant plongé en extase, lui dit avec un grand air de fierté romaine : « Notre saint père le pape a beaucoup fait, vous le voyez, signor, pour l'embellissement de Rome ! » Enfin le poète ne veut pas quitter l'Italie sans adresser un chant de merci au *café Greco*, qui lui a toujours fourni de bons cigares et d'excellentes glaces, mais qui n'a pourtant droit qu'à une demi-louange, car, dit en terminant le poète, « il était mal à toi, café Greco, de me mettre à la porte dès que sonnait la neuvième heure. »

Sous ce titre, *Captation de bienveillance*, l'auteur adresse l'avant-dernière chanson de son recueil aux critiques de la *Gazette universelle d'Augsbourg*. — « Wolfgang Menzel, Gustave Pfizer, V. Fischer, pensez à moi, » s'écrie-t-il en manière de supplication moqueuse ; » votre gazette a la vertu infailible de l'Église catholique : hors de son sein point de salut pour un pauvre diable de poète allemand ; on la lit dans le monde entier ; Louis-Philippe et Droste-Wischering lui-même ne dédaignent pas de la consulter ; veuillez donc m'accorder une toute petite place ; mon cœur et mes oreilles s'ouvriront à vos paternels avis, et je vous promets de m'adjoindre aussitôt comme recrue à la vertueuse école des poètes souabes ; et Cotta ne demandera pas mieux, croyez-moi, que de se faire l'éditeur de mes prochaines chansons. » — Cette prière ironique n'a de sel que pour ceux qui savent que la librairie séculaire des Cotta est propriétaire de cette fameuse *Gazette d'Augsbourg*, confidente adroite et prudente des chancelleries du Nord, organe semi-officiel et entièrement conservateur des intérêts de la Sainte-Alliance. Pour ne pas compromettre cette position profitable auprès de ses nobles patrons, M. Cotta doit donc veiller avec sollicitude à ce que ses presses n'aient jamais à recevoir que les éloges de la censure ; aussi n'édite-t-il que des écrivains bien pensans, et si par hasard il accueille un poète moins circonspect au point de vue politique, c'est à condition que ce dernier consentira à paraître *in editione emundatâ*. Cette explication était nécessaire pour faire comprendre le vrai sens de ces vers : « Je vous promets de m'adjoindre bientôt comme recrue à la vertueuse école des poètes souabes ! » — Dans son second volume des *Poésies d'un vivant*, M. George Herwegh a inséré une épigramme qui définit avec finesse cette position du libraire vis-à-vis

les écrivains politiques de l'Allemagne. M. Herwegh fait dire à M. Cotta :

« Liberté de la presse ? Halte-là ! — Qu'ai-je à faire d'un aigle dans le jardin ? ne savez-vous donc pas que je ne puis vendre que l'oiseau captif dans la cage ? »

M. Hoffmann de Fallersleben n'a donc vu dans la moderne Italie qu'un thème pour les développemens de sa fantaisie narquoise. On lui souhaiterait volontiers quelques franches colères et quelques généreux entraînemens d'enthousiasme, dût l'esprit fort du politique se donner la satisfaction de railler plus loin en quelques strophes sa propre candeur. A notre avis, quelques pièces graves, et, à défaut d'hymnes (il ne faut pas demander des cris d'aigle aux fauvettes et aux merles siffleurs), quelques idylles sobres et discrètes où seraient apparues de rares images de la campagne romaine, réclamaient leur place dans ce recueil de chansons inspirées par l'Italie. Les *élégies romaines* de Goëthe auraient dû servir à l'auteur d'avertissement et de modèle. Je ne lui reprocherai pas de n'avoir point suivi l'exemple de notre Lamartine, qui dans sa sublime invocation à l'Italie, a su grouper de si magnifiques contrastes et s'animer à des imprécations où le poussait la Muse irrésistible. Je ne lui rappellerai pas non plus les nobles images dont M. Auguste Barbier a enrichi quelques pages du *Pianto*. M. Hoffmann de Fallersleben n'est pas tenu de connaître les poètes de la France ; mais je lui opposerai encore, après Goëthe, un de ses émules contemporains, le comte de Platen. Platen, nous avons déjà eu l'occasion de le dire, excellait dans cet art à la fois majestueux et délicat de reproduire dans ses vers les grandes lignes des horizons ro-

main, d'en marquer les contours d'un dessin ferme et précis, d'élever et de soutenir l'hymne et l'ode à la hauteur des glorieux souvenirs qui planent sur la ville éternelle. A cette haute faculté qui lui a fait reprocher quelquefois une certaine raideur (la raideur des belles œuvres de la plastique, soit !), le comte de Platen joignait le don de cette idylle sobre et contenue, accessible aux descriptions pourtant, plus voisine de la simplicité rustique de Théocrite que de la grace de Virgile, mais telle que nous voudrions la retrouver dans le volume de M. de Fallersleben. Un poète revenant d'Italie sans laisser dans son œuvre quelque trace de la beauté et de la poésie romaines, est un phénomène que j'ai peine à comprendre. Comment donc expliquer de si importantes lacunes dans les chants dont la patrie de Virgile et de Dante a donné les sujets à M. Hoffmann de Fallersleben ? faut-il en chercher la cause dans les habitudes frivoles qu'a contractées le talent du chansonnier ? L'occasion était belle, puisqu'on laissait de côté la politique, de se retremper aux vives sources de l'inspiration ; mais peut-être que M. de Fallersleben aura craint, en se laissant aller à quelque généreux élan d'admiration ou d'enthousiasme, de prêter le flanc aux épigrammes de ses amis et de ces joyeux compagnons de Mayence si bien dressés par lui à courir sus aux philistins !

Malgré ces observations critiques, je suis très éloigné de vouloir ranger parmi les mauvais épis cette nouvelle gerbe de M. Hoffmann de Fallersleben. Il y aurait injustice à ne pas tenir compte au poète de certaines qualités naturelles à son talent, et qui se produisent avec une louable franchise dans ses *Diavolini*. Ces qualités consistent surtout dans le trait comique et dans le tour aisé du vers. La plaisanterie est généralement d'un entrain plus facile que dans les précé-

dens recueils de l'auteur. Il ne fallait pas un médiocre talent pour doter la chanson allemande d'une aussi vive allure de l'expression et de la pensée ; de pareils jeux avec cette langue de cristal et d'acier peuvent être comparés, pour la difficulté périlleuse, à ces poignards et à ces glaives que des mains hardies lancent et rattrapent légèrement dans l'air sans se blesser. M. de Fallersleben, qui n'est pas un grand poète et qui ne monte pas sur des échasses pour le paraître, qui de tous ses confrères affiche les prétentions les plus modestes, a trouvé l'originalité sans la chercher ; il a une qualité que les Allemands rendent par un mot dont l'équivalent manque à notre langue ; il a le *Witz*. Le *Witz* est quelque chose de moins vif que l'esprit français, de moins maladif et de moins affecté que l'humour anglais, et je le définirais mal en disant que c'est l'étincelle comique qui s'échappe d'une certaine rencontre d'idées ou de paroles sérieuses. L'art en ce genre d'originalité serait donc de grouper les paroles et les pensées de manière à en faire jaillir l'étincelle comique. Nonobstant cette faculté recommandable de l'auteur des *Diavolini*, il est à regretter qu'il n'ait pas renouvelé plus souvent le thème sur lequel s'exerçait sa verve. Les mêmes motifs reviennent sous sa plume avec une monotonie fatigante.

En somme, les défauts de M. Hoffmann de Fallersleben ne sont peut-être, la plupart du temps, que le résultat d'un parti pris, qu'une question de genre, de genre populaire. En applaudissant aux sons touchans et graves que le poète a parfois su tirer de sa lyre, je me refuse à croire que, dans d'autres chansons, où des plaisanteries banales terminées par des rimes remplacent la poésie, M. Hoffmann de Fallersleben n'ait pas sacrifié résolument ses délicates susceptibilités d'artiste à l'emploi de moyens plus immédiats de

propagande politique. L'auteur des *Chansons des rues* n'agit sans doute que par système contre les vrais intérêts de sa gloire. La critique, qui ne doit pas admettre de circonstances atténuantes en ce qui concerne les infractions aux lois du noble et du beau, a mission de blâmer de telles condescendances : la Muse n'a jamais raison de déroger.





GEORGE HERWEGH.

DANS un de ces articles aussi bien pensés que noblement écrits dont M. Saint-Réné-Taillandier enrichit la *Revue des deux mondes*, je trouve ces lignes caractéristiques sur M. George Herwegh : « C'est un jeune souverain ; il entre botté et éperonné dans l'assemblée des poètes de son pays ; il prend la couronne et la met sur sa tête. » On ne pouvait mieux dire. M. George Herwegh n'y a pas mis en effet plus de façons. Il sait que le succès appartient aux hommes d'action, et c'est par l'action qu'il débute, car ses chants sont de l'action ; et c'est l'action qu'il chante, et ce sont des cœurs jeunes et actifs qu'il convie au banquet de la liberté. Tandis que M. Hoffmann de Fallersleben se moque à plaisir des philistins et du Michel allemand, M. George Herwegh flagelle ce même philistin de sa verge de fer. Il fait plus dans son courroux libéral : désespérant d'inspirer un courage viril au Michel allemand, c'est aux femmes allemandes qu'il s'adresse. L'invocation aura bien dû surprendre ces sages et pacifiques ménagères.

Dans la nouvelle école politique qui nous occupe, le ta-

lent de M. George Herwegh représente surtout la force, l'énergie. Chez lui, la vigueur naturelle me paraît s'augmenter encore de l'effort vers la vigueur. Il ne se soucie point des fleurs, ou si par hasard il en cueille sur sa route, ce ne sont que des roses sauvages (*Wilde Rosen*) ; où d'ailleurs le poète trouverait-il des fleurs pour parer sa Muse ? Il ne fréquente que les grands chemins où se presse la foule, où la poussière poudroie au soleil ; il a juré de ne s'inspirer qu'au milieu du forum. Il évite la forêt et le bocage où le chant du rossignol pourrait retarder sa marche. Il n'a pas le temps. Il faut qu'il arrive au but avant le soir. Chaperon rouge qui s'oublie à courir les papillons et à cueillir les bluets du sentier finit par être dévoré par le loup. — Notre poète est un chasseur infatigable ; il traque lui-même le loup, et ce loup c'est la liberté. Il veut intéresser à la partie tous ses compatriotes ; il les somme de s'embusquer avec lui ; mais ses compatriotes qui ne demanderaient pas mieux que d'avoir le loup dans leurs filets, trouvent la chasse dangereuse ; ou bien encore, s'ils n'ont pas cette crainte, ils sont trop paresseux, ils ont peur de se fatiguer. Pour aiguillonner ces cœurs timides, le poète leur chante de hardis refrains. Il n'emploie que les mots les plus farouches, que les images les plus capables d'ébranler l'imagination ; jamais il ne prononce les doux noms de tendresse, d'amour ; il craint trop pour cela d'énervier le courage de ses compagnons. Dans l'espoir de les attacher pour toujours à sa cause, il ose même calomnier la fidélité des vierges allemandes. « Partout, s'écrie-t-il, partout vous trouverez des lèvres roses promptes à trahir leurs sermens ! » Il veut les convaincre par son propre exemple, comme le prouve cette chanson :

Léger bagage.

Je suis un homme libre; mes chants ne vont point flatter l'orgueil des princes; l'air libre du ciel est le seul bien que je poursuis. Je n'ai point de donjon orgueilleux d'où l'œil domine les campagnes; pareil à l'oiseau, je suis fidèle à mon nid. Ma chanson est toute ma richesse.

Le lord tire l'or de sa tonne; moi, c'est au plus si je tire de la mienne du vin; mon seul or à moi, c'est le soleil du matin, mon seul argent, c'est le rayon de la lune; ma chanson est toute ma richesse.

C'est toi, c'est toi seule que poursuit mon désir, toi seule, charmante enfant! ah! que ne m'appartiens-tu? Mais tu veux des liens, tu veux des agrafes; et je devrais devenir esclave? — Non! je ne veux pas vendre ma liberté, et de même que je me suis détourné des palais, je laisse, sans regret, passer l'amour. Ma chanson est toute ma richesse.

Après avoir ainsi donné l'exemple du renoncement aux tendres voluptés, le poète, s'exaltant de plus en plus, veut maintenant que la haine remplace l'amour. Il invoque la sombre déesse au front couronné de serpents. Il s'écrie de sa voix la plus forte:

Le chant de la haine.

Bonne chance, bonne chance, et franchissez montagnes et fleuves en vous dirigeant vers l'aurore! Un dernier baiser à votre femme fidèle, puis saisissez votre fidèle épée! Aussi longtemps que notre main ne tombera pas en poussière, il faut qu'elle étreigne fermement le glaive; nous avons aimé assez longtemps; nous voulons enfin haïr!

Ce n'est pas l'amour qui peut nous aider; ce n'est pas l'amour qui nous délivrera. O haine! hâte-toi de rendre ton dernier juge-

ment ; ô haine ! hâte-toi de briser nos chaînes ! Et partout où des tyrans respirent encore, fais que nous les saisissons avec audace. Nous avons aimé assez longtemps ; nous voulons enfin haïr !

Que celui qui possède encore un cœur, ne le laisse battre que de haine ; en tous lieux abonde le bois sec qui doit nourrir et grossir notre feu. Vous tous qui n'avez pas déserté la cause de la liberté, chantez à travers les rues de l'Allemagne : vous avez aimé assez longtemps ; oh ! apprenez enfin à haïr !

Combattez sans relâche la tyrannie sur la terre, et notre haine finira par être plus sainte que notre amour. Aussi longtemps que notre main ne tombera pas en poussière, il faut qu'elle étreigne fermement le glaive : nous avons aimé assez longtemps ; nous voulons enfin haïr !

Quand il croit avoir suffisamment excité l'ardeur de ses compatriotes, le jeune poète, dans le vertige de son enthousiasme, jette tout à coup au milieu d'eux ce cri : guerre ! guerre ! pareil à un brandon qui doit embraser l'Allemagne entière :

La dernière guerre.

Que celui qui sait joindre ses mains pour la prière demande à mains jointes une bonne épée, qu'il demande un héros, un homme qu'armera la colère de Dieu ! Nous aurons encore à traverser une guerre, une guerre qui nous donnera la plus belle des victoires, et ce combat sera le dernier, la dernière sainte guerre.

Approchez, approchez, peuples de tous les pays ; pressez-vous autour de votre étendard de bataille ! C'est la liberté qui est aujourd'hui notre feld-maréchal, et nous crions : en avant ! L'aiguille indique que l'heure est venue ; élance-toi d'abord, ô noble Polonais ! élance-toi le premier pour la sainte guerre.

Oui, en avant ! jusqu'à ce que poindra le jour ; oui, en avant, alertes et joyeux ! En avant ! jusqu'au moment où derrière nous croulera l'engeance des Pharaons ! Après avoir gardé le silence quand il s'agissait de notre cause, le Seigneur parlera enfin pour nous ; il brisera nos chaînes dans la dernière sainte guerre.

Allume-toi donc et répands tes flammes, holocauste sacré, par delà terre et mer, et enserre tous les peuples dans un seul cercle de feu. C'est ainsi que nous sera octroyée la grande, grande victoire, l'éternelle paix des nations. — Sus donc, et en avant pour la sainte guerre !

C'est donc d'un incendie universel que M. George Herwegh attend la régénération du monde par la liberté. La liberté est le phénix qui sortira des cendres fumantes du passé.

Cependant les espérances de l'audacieux poète sont lentes à se réaliser. Il ne trouve pas le concours, le sympathique dévouement sur lesquels il croyait pouvoir compter. L'Allemagne, comme toujours, ne se décidera qu'après avoir mûrement réfléchi. Dans son mécontentement, M. George Herwegh lui darde l'épigramme suivante.

Aux Allemands. — Une vision.

J'eus en rêve une étrange vision : Dieu le Père était assis prêt à juger ; il appela chaque nation de la terre devant son trône rayonnant d'étoiles.

Les peuples arrivèrent en innombrables essaims faciles à reconnaître : les Anglais, les Russes, les Français.

Je vis des Chinois et des Mongols, voire même un débris de la Pologne. Et quand le Seigneur se mit à compter les peuples, il se trouva que les Allemands manquaient encore.

— « Où s'attardent donc de nouveau mes Allemands ? Sont-ils encore occupés à étendre leurs membres paresseux ? Depuis le moment où je les ai enterrés, ils ont pourtant bien eu le temps de dormir tout à leur aise ! »

Cela dit, il ordonna à un ange de descendre sur terre et d'ame-

ner au ciel ces éternels dormeurs. L'ange s'empessa de faire le tour de l'Allemagne : tout était là muet, tout était immobile.

— « Allemands, ne voulez-vous pas vous lever ? voici que l'éternité commence ! » Tel est le cri que l'ange, d'une voix courroucée, fit résonner avec fracas à travers sa trompette céleste.

Mais avant que les Allemands eussent pu se réunir, le dernier jour était passé depuis longtemps, et chaque peuple avait reçu son châtiment ou sa récompense : — c'est ainsi que les Allemands furent également exclus du paradis et de l'enfer.

La résistance que rencontre le poète, organe d'une partie nombreuse de la jeunesse allemande, provient des hommes mûrs, de ces cœurs refroidis par l'âge et par l'égoïsme que l'on a coutume d'appeler les sages. C'est donc à ces hommes que s'adresse maintenant la Muse frémissante de M. George Herwegh.

Les jeunes et les vieux.

« Tu es jeune, ce n'est pas à toi à parler ! Tu es jeune ; nous sommes les vieux. Commence par laisser se briser tes flots ; commence par laisser se refroidir ton ardeur prête à tout embraser.

Tu es jeune ; tes efforts sont vains ! Tu es jeune et l'expérience te manque. Tu es jeune ; attends que ta tête se couronne de nos cheveux blancs.

Apprends d'abord, mon cher, à savoir te dompter ; laisse d'abord s'évaporer tes flammes ; laisse-toi d'abord jeter dans les fers ; alors peut-être on pourra t'employer ! »

— « Merci, mes sages messieurs ; mais dites-moi, je vous prie, vous qui vous faites les gardiens du passé, qui donc sera chargé de construire l'avenir ? »

Répondez, ne sommes-nous pas, après tout, vos uniques, vos courageux défenseurs ? A qui appartient-il d'aimer vos filles ? — Qui se charge de veiller sur vos demeures ?

Ne me reprochez pas ma blonde chevelure, ni mon air en-

flammé; Les boucles *argentées* de vos cheveux sont belles, je l'avoue; mais c'est à l'*or* qu'appartient la terre.

Gardez-vous, gardez-vous de mépriser ma jeunesse, quel que soit son tort de s'annoncer trop haut au monde! Combien de fois votre vertu n'a-t-elle pas été coupable par son silence même envers l'humanité! »

Ce dernier trait porte coup, et nous en félicitons le poète. Ce n'est pas une vaine déclamation. Le poète reviendra plus d'une fois sur ce point qui est capital, de même que les vagues ne se lassent pas de heurter les écluses qui compriment leur essor. Sous ce titre : *Triste consolation*, M. George Herwegh s'est moqué avec une mâle et profonde ironie de ces exhortations à la patience et à la confiance en une vie meilleure, dont les heureux et les puissans de la terre sont la plupart du temps si prodigues :

Triste consolation.

Tu contempleras un jour une plus belle vie, et cette vie, tu en jouiras éternellement; on te construira alors des palais d'or et de vermeil — Seulement, cela n'aura lieu qu'après ta mort.

Tu t'élèveras jusqu'aux étoiles, et tu prendras place dans leurs rangs, tu pourras alors planer librement d'un monde à l'autre. — Seulement, cela n'aura lieu qu'après ta mort.

Un jour, comme un autre Brutus, tu te promèneras en liberté dans la compagnie des Brutus de tous les pays et de tous les temps; alors toutes les chaînes tomberont. — Seulement, cela n'aura lieu qu'après ta mort.

Tandis que de criminels tyrans rôliront dans les enfers, toi, tu entreras dans la félicité glorieuse du ciel; alors tu recevras des baisers qui ne seront pas le signal d'une trahison. — Seulement, cela n'aura lieu qu'après ta mort.

— Qu'importe à l'esquif vermoulu et qui sombre, le doux souffle d'Orient qui vient gonfler sa voile? Qu'importe un rayon du

soleil au pauvre oiseau mort que l'aigle emporte dans ses serres au haut des cieux ?

Vers cette époque (1840) une récrudescence des vieilles rivalités nationales contre le prétendu esprit envahisseur de la France se réveilla en Allemagne, à la grande satisfaction sans doute de ses gouvernans, momentanément affranchis de la sorte de réclamations intérieures plus génuantes. Les rois absolus trouvaient l'heureuse occasion de tourner une fois encore contre nous des cris de liberté qui commençaient à les inquiéter sérieusement. On donna des pensions aux poètes qui chantèrent le *Rhin allemand*. M. Herwegh ne se laissa pas prendre à cet appât séduisant. Aux strophes fanfarounes de Becker, il répondit par un chant de protestation.

Protestation.

Tant que je n'aurai pas cessé d'être protestant, je protesterai : que tout musicien allemand colporte mes paroles au son de son instrument. Le monde entier chante : « Le Rhin libre ! » Moi seul je crie : « Non, messieurs, non ! Le Rhin, le Rhin pourrait être plus libre qu'il ne l'est ; — c'est pourquoi je veux protester.

On venait à peine de me baptiser ; je rampais encore sur mes mains, que déjà inspiré par ma croyance, je me mis à protester avec force ; et je protestai partout, à propos de tout. Oh bienheureux ceux qui sur tous les points de la terre protestent sans relâche !

Une seule chose importe ; et c'est pourquoi je m'y accroche obstinément et ne m'en départirai jamais, c'est mon devoir chrétien de protester. Que me fait à moi toute cette eau depuis la source du Rhin jusqu'à l'Océan ? — Il n'y a pas d'hommes libres sur ces rives ; c'est pourquoi je veux protester.

De cette heure à jamais, le nom de protestans sera votre ornement le plus précieux. Aussi longtemps que vous serez protestans,

votre devoir sera donc de protester. Et si vous entendez le monde chanter : « Le Rhin libre ! » répondez : « Hélas ! messieurs, non ! le Rhin, le Rhin pourrait être plus libre ; nous devons protester ! »

M. George Herwegh était alors en Suisse. C'est de Suisse que partit un jour l'énergique appel qu'il adressait aux poètes de son pays. Cette pièce qui parut dans le *Forum allemand* produisit en Allemagne une impression profonde. Le poète politique, tel que de fermes esprits l'appelaient sans oser l'espérer, s'était révélé tout à coup. De ce moment date la consécration poétique de M. George Herwegh.

Aux poètes allemands.

Soyez fiers ! Il n'est point d'or au monde qui résonne aussi bien que l'or des cordes de vos lyres ! il n'est point de prince assez puissant pour que vous soyez forcés de vous faire ses serviteurs. En dépit de l'airain et du marbre, sa mémoire mourra si vous la laissez mourir ; la pourpre la plus belle est encore celle de vos chants qu'anime le sang de vos cœurs !

Pareille au diamant, la rosée ne brille-t-elle pas toujours pour vous au milieu des plaines ? N'est-ce pas la plus belle des tentes royales que ce baldaquin du ciel arrondi sur vos têtes ? Est-ce que la vigne dont les rameaux s'enlacent sur un humble toit de chaume, ne vaut pas mieux que le lierre parasite qui rampe au pied des palais des rois ?

Que votre cœur, ô poètes ! résonne et palpite hautement avec les alouettes libres dans les airs ! Partout vous reposerez plus tranquillement que dans le caveau des princes. On peut trouver en tous lieux une maîtresse prompte à trahir sa foi. Je ne vous conseille pas de dédaigner l'anneau de vos fiancées, mais gardez-vous de vous laisser mettre des chaînes.

Ne soyez dévoués qu'au peuple : que vos chants l'excitent et le conduisent au combat ; et s'il gît blessé sur le champ de bataille,

pansez sa plaie et veillez sur lui ! Et si l'on veut lui ravir le peu de liberté qui lui reste, saisissez votre épée d'une main ferme, et brisez vos lyres !

M. George Herwegh déploya une grande activité politico-littéraire pendant son séjour en Suisse. Il se fit l'organe des idées nouvelles, des intérêts politiques nouveaux que réclame l'esprit du temps. Ses critiques dirigées plus directement sur les poètes modernes de l'Allemagne, les conviaient sous l'étendard de la liberté. Tantôt, il déplorait l'absence d'initiative politique chez les littérateurs allemands ; tantôt il adressait une louange railleuse aux romantiques qui se sont complu à reconstruire le moyen âge, au lieu de jeter les fondemens de l'avenir. Ses études sur Achim d'Arnim abondent en épigrammes à l'adresse des chevaleresques poètes du passé. Une autre fois, il s'ingénie à retrouver sous les voiles mystiques et les images gigantesques dont s'enveloppe le génie de Jean Paul, l'âme libre, l'âme sympathique et brûlante du sublime rêveur. — Une appréciation du comte de Platen, pleine de justesse et de justice, indique le rôle que le jeune poète rêve pour lui-même. Ailleurs, à propos des nombreuses histoires littéraires de l'Allemagne qui se publient chaque jour, M. George Herwegh se plaint du parti pris avec lequel les critiques contemporains sacrifient le présent au passé. M. Gervinus est appelé à la barre du jeune poète qui lui demande compte de tant d'efforts, de recherches et de zèle ingénieux, dépensés au profit de la mort, tandis que la vie et les espérances légitimes du présent frappent en vain à la porte de la critique. C'est le vieux thème développé de tout temps par les générations survenantes, avides d'avoir leur place au soleil. Ici cet éternel mobile se fortifiait d'une prétention plus légitime, plus généralement ressentie, l'intérêt de la liberté.

Un sonnet adressé à Louis Uhland, et qui est peut-être le meilleur de M. George Herwegh, témoigne que le jeune poète ne laisse jamais dormir la haine qu'il a vouée aux puissans de la terre.

A Louis Uhland.

En ces jours de rude labeur et d'angoisses, il ne m'arrive plus que rarement — je tremble presque de le dire — il ne m'arrive plus que rarement de prendre en main l'Évangile de la liberté, ton livre, ce trésor d'amour et de chevalerie.

Et pourtant, comme naguère il faisait battre mon cœur ! Avec quelle ardeur je feuilletais ses pages ! Maintenant je n'en suis plus capable. Je n'en suis plus capable — soit ! et cependant personne n'a le droit de m'en blâmer.

Une autre haine et un autre amour se disputent aujourd'hui le monde ; de tant de milliers d'hommes, combien peut-on en compter dont le cœur n'ait pas changé ?

C'est ainsi, ô poète ! c'est ainsi que tes chants ne me trouvent plus le même qu'autrefois ; un seul pourtant m'est resté profondément gravé dans l'âme ; connais-tu encore ces vers : « Malheur à vous, orgueilleux portiques ! »

Je ne puis m'empêcher de citer encore un chant de ce poète énergique. Cette fois M. George Herwegh saisit l'occasion de témoigner sa sympathie pour la nationalité polonaise, et par conséquent sa haine contre le despotisme russe. Le comte de Platen, dont *les chansons polonaises* ont sans doute exercé une heureuse influence sur le talent de M. George Herwegh, le comte de Platen aurait vivement applaudi aux strophes suivantes :

Le trompette mourant.

Foin du diable qui m'a fait tomber ! Comment feront les lances polonaises, comment feront les sabres polonais pour se frayer un chemin à travers les tourbillons des combats, aux sons d'une autre trompette ?

Que de fois n'ai-je point galopé à leur tête, que de fois n'ai-je point galopé à leur tête, au milieu des tonnerres grondans ! que de fois n'ai-je pas espéré, que de fois n'ai-je pas espéré de faire résonner ma trompette dans l'air affranchi !

Je l'ai espéré, lorsque la mort sanglante volait sur les boulets sifflans ; je l'ai espéré, lorsqu'elle grinçait à mon oreille sa menace farouche ; je l'ai espéré — et je me suis trompé.

Afin que mon âme ait moins de peine à quitter mon corps, camarades, je vous en supplie, saisissez ma trompette et jouez-moi cet air que vous savez si bien : « La Pologne n'est pas encore morte ! »

Oui, jouez-moi cet air, ou ne m'en jouez pas, ou ne m'en jouez pas, mais aidez-moi à l'y souffler moi-même avec ma dernière haleine ! puis rendez-moi l'instrument. Au jour du dernier jugement, cette trompette me servira.

Car lorsque Dieu criera aux hommes de se lever sur terre, lorsqu'il chargera l'épouvante de les faire sortir de leurs tombeaux, il faudra bien qu'il commence par réveiller les trompettes dans leurs cercueils.

Quel jour de joie ce sera, camarades ! Comme alors je m'empresserai de secouer la terre qui recouvrira mon corps, pour réveiller aux sons de ma trompette tous les peuples de la terre et pour les exciter contre les Russes !

Dans son second volume des *Poésies d'un vivant*, M. George Herwegh a inséré soixante-quinze *xénies*, qu'il lance comme autant de flèches contre les hommes et les choses de l'Allemagne, dont ses opinions l'ont fait l'ennemi. Ces épigrammes affectent une concision de tour et un

nerf de pensée qui sont précieuses dans les escarmouches politiques; nous trouvons seulement que le poète n'a pas toujours été heureux dans le choix de ses sujets. Ce qui, à notre avis, devrait surtout défrayer des poèmes aussi courts, ce qui pourrait seul en faire le succès et l'excuse, c'est l'esprit, l'esprit pénétrant, ou la pensée profonde. L'impression laissée au lecteur par les rapides distiques ou les quatrains, doit ressembler aux blessures que faisaient les flèches du soldat parthe dont un poète a dit :

« Il fuit, mais comme un Parthe, en nous perçant le cœur. »

Les xénies de M. George Herwegh manquent généralement de cette légèreté, de cette gaieté cruelle, de cette naïveté malicieuse, qui ont fait de tout temps la force et le danger de l'*épigramme hostile*, car j'ai besoin de ces deux mots pour rendre le sens du terme allemand xénies. Quelques-unes de ces petites compositions de M. George Herwegh emportent la pièce, j'en conviens, mais on sent que le poète a fait effort pour frapper de son plus lourd marteau. Est-ce avec de gros clous qu'il convient de fixer des papillons contre le mur?

J'adresserai encore une autre critique à M. George Herwegh. L'écueil qu'il importe surtout d'éviter en scellant sa pensée dans la forme étroite de l'*épigramme*, c'est la banalité, les vérités communes, qui depuis longtemps sont tombées dans le domaine des aphorismes populaires, et des fabricans d'almanachs. Un grand nombre des xénies de M. George Herwegh ont le tort très grave de ne pas frapper, étonner ou captiver l'esprit par l'attrait de la nouveauté. Voici un exemple de ces épigrammes incolores et mornes, où du reste, je le répète, le poète déploie un grand art de la rime et du mètre :

Vent, vent.

« Faites croire que votre sable est du roc, et construisez des murs de papier : Le vent fera crouler le château de cartes des rois et des valets. »

Les xénies qui suivent nous ont paru les plus remarquables du recueil :

Concedo.

« Don Quichotte, Don Quichotte ! » m'ont crié tous les écrivains de journaux. — Ce n'est que trop vrai : j'ai pris les piqueurs d'ânes pour des paladins !

Autres temps, autres mœurs.

Lorsqu'apparaîtra le libérateur, les bergers viendront sans doute l'adorer de nouveau ; mais cette fois les rois ne seront certainement pas de la partie !

Amour malheureux.

La faute n'en est pas aux rois : Les rois aiment la liberté ; mais, par malheur, la liberté n'aime pas les rois !

Changement de pavillon.

— Déserteur ? — « Oui, et je m'en honore. J'ai échangé l'étendard du roi, qui m'opprimait, contre la bannière, non stipendiée, du peuple. »

On ne peut se dissimuler que la position de M. George Herwegh qui habite Paris depuis dix-huit mois, ne soit en ce mo-

ment assez difficile. Les yeux sont levés sur lui de toutes parts, et l'Allemagne attend impatiemment, dans des intérêts divers, les manifestations futures — j'allais presque écrire les manifestes, du jeune poète. Si nombreuses que soient les sympathies politiques sur lesquelles il peut compter, M. George Herwegh ne s'aveugle pas sans doute sur ce que les esprits distingués, les juges compétens, les poètes et les critiques animés d'un vrai sentiment de l'art, ont le droit d'exiger de lui désormais. Les circonstances, qui ont toujours un peu raison, lui ont mis sur la tête une couronne, mais les circonstances et les couronnes sont inconstantes, et la gloire réelle des conquérans consiste à conserver leurs conquêtes. Dans les domaines de la poésie, les vainqueurs doivent craindre sans cesse une surprise. Il est nécessaire qu'ils soient toujours sur la brèche, qu'ils veillent à ce qu'on ne découvre point les défauts de leur cuirasse ; qu'ils ne laissent pas se refroidir l'ardeur et le dévouement de leurs soldats ; et que, si un audacieux assaillant fait voler en éclats leur lance, ils soient prêts aussitôt à se défendre avec l'épée. Cette nécessité d'avoir constamment à sa disposition une arme de rechange, est, à notre avis, le danger le plus sérieux de tout conquérant de la veille dont la légitimité sera contestée le lendemain.

Indépendamment des ennemis que lui ont faits ses opinions politiques et ses superbes allures de triomphateur, M. George Herwegh compte dans son pays des opposans nombreux, des sceptiques railleurs, à l'endroit même de son talent, qui prédisent au jeune et hardi conducteur des coursiers de Phébus, les destinées de Phaéton. Nous n'écoutons qu'en souriant ces prophètes chagrins, et nous trouvons leur comparaison exagérée. Le dépit causé à certains hommes par la popularité soudaine de M. George Herwegh, explique la partia-

lité de certains jugemens. Toutefois, nous croyons fermement que l'auteur des *Poésies d'un vivant* ne saurait être trop circonspect à l'avenir dans les communications qu'il fera au public ; nous pensons qu'il lui importe, s'il veut conserver la place où il s'est élancé du premier bond, de justifier sa fortune par des œuvres empreintes de qualités indépendantes de la verve et de la passion politiques. C'est à son calme, à sa sérénité harmonieuse, que l'on reconnaît la vraie puissance, la puissance qui a conscience d'elle-même et qui se fait facilement accepter. Que M. George Herwegh, dont nous avons maintes fois signalé l'énergie et la fermeté, nous montre qu'il n'a qu'à vouloir pour réussir dans la grâce, et dans toutes ces délicatesses de pensée, de forme, de mélodie et de sentiment, qui sont le secret divin des grands poètes. M. George Herwegh, qui compte vingt-huit ans à peine, a bien le temps de se permettre cet intermède pacifique dans l'intérêt de son talent. Telle est la palme que ses amis doivent l'inviter à cueillir, la palme dont l'ombre bien-faisante le rafraichirait, en l'abritant contre le soleil et la poussière de la lutte.





ROBERT PRUTZ.

ONSIEUR Prutz,* dont la réputation a commencé par des strophes sur le Rhin allemand, contemporaines de la malencontreuse chanson de M. Becker, M. Prutz est auteur de deux recueils lyriques, dont le second surtout, dédié à ses amis de Königsberg, l'a rangé d'emblée sous l'étendard des poètes politiques. La Muse de M. Herwegh a exercé une forte influence sur les premières dispositions poétiques de M. Prutz, qui, sans connaître l'énergique auteur du *Chant de la haine*, lui écrivit un jour des vers pour lui demander son amitié. Ces vers, composés sous l'impression d'un enthousiasme sincère, offraient des qualités vigoureuses qui devaient être remarquées. Les mêmes qualités distinguent la pièce suivante que je considère comme le chef-d'œuvre de l'auteur :

Augures du temps.

• Je vis un enfant qui jouait à la bataille avec des soldats d'étain. Tout à coup il entend résonner des clairons ! Il tressaille, se

lève en silence, jette dans le feu ses guerriers en plomb, et les regarde fondre d'un œil fier et brillant.

— Enfant, hâte-toi !

« Je vis un adolescent qui redressait soudain sa tête blonde, et s'arrachait des bras d'une jeune fille, ainsi que des rondes joyeuses des buveurs, d'un air hagard et comme effrayé de lui-même ; puis il s'arrête muet et regarde du côté de l'aurore, d'un œil enflammé.

— Te serais-tu levé trop tard ?

« Je vis un homme mûr assis près de son foyer au milieu de ses enfans ; il coulait des balles, affilait une épée et sifflait des airs guerriers. Il ne levait pas les yeux ; il ne prononçait pas un mot ; il ne cessait pas un instant d'aiguiser son fer et de siffler ses belliqueux refrains.

— Le glaive sera-t-il bientôt assez pointu ?

« Je vis un vieillard qui murmurait tout bas : « Malheur à moi, vieillard impuissant ! bientôt retentira le tonnerre des batailles, et je ne serai pas là ! et je ne serai plus là quand étincellera le fer ! Hélas ! je reposerai dans la nuit du cercueil lorsque la liberté rompra ses chaînes !

— Attends un peu pour mourir ! »

Toutefois, dans ce rôle de barde courroucé qu'adoptait dès lors M. Prutz, on ne distinguait pas les caractères d'une vocation bien décidée. Ses colères étaient plus bruyantes que franches, et la critique avait raison de signaler la redondance sonore d'un grand nombre de ses compositions. Mais ce que la critique devait en même temps reconnaître dans les poésies de M. Prutz, c'est une connaissance profonde des secrets de la forme et du rythme, un rare talent d'arrondir la strophe, comme si elle se gonflait naturellement sous l'ampleur du souffle lyrique. Cette souplesse de plume, cet art flexible de la composition et de l'extension, donnaient

aux poésies de M. Prutz un cachet qui les distinguait de celles de ses confrères : elles étaient ordinairement plus développées ; elles étalaient une plus grande richesse de rimes à effets et de mètres savans. Avec de telles ressources au service de sa pensée, d'où vient que M. Prutz, après deux années de silence, n'ait eu à nous donner dernièrement que quatre chansons, dont la première rappelle seule sa fastueuse manière d'autrefois ? Quoique M. Prutz semble avoir éprouvé le besoin de protester à l'avance contre de pareilles suppositions, je suis tenté de voir dans une sobriété dont il avait donné si peu d'exemples, un symptôme de cette lassitude et de ce découragement dont je parlais plus haut à propos de M. de Fallersleben. A part la pièce intitulée *Prinz redner* (le prince parle), qui est une assez spirituelle moquerie à l'adresse du roi de Prusse, je ne vois dans les trois autres lieder que des efforts insuffisans pour conserver à sa Muse les traits bouleversés de la colère et de la menace ; pour annoncer au monde, dont on se croit le point de mire, qu'on n'a pas plus changé de convictions que d'espérances. Sauf ce qu'elles pourraient avoir d'excessif, nous ne demandons pas mieux que de partager ces espérances du poète. Il est pourtant un point où nous nous séparons de ses vœux, où nous devons même en blâmer l'imprudence, dans l'intérêt des concessions libérales que les populations allemandes réclament de la justice éclairée de leurs gouvernemens : nous pensons que tous les amis sincères du progrès constitutionnel en Allemagne regretteront, comme nous, ces violens appels à l'épée, au glaive, que M. Prutz a faits, dans ses dernières chansons. De telles extrémités, qui trouvent à peine leur justification sous le régime des tyrannies cruelles, n'ont pas, Dieu merci ! leur raison d'être dans les actes des gouvernemens allemands,

ni surtout dans les dispositions personnelles du roi de Prusse. Les libéraux de l'Allemagne peuvent réclamer avec une juste impatience les améliorations promises par le monarque, mais ils devraient moins oublier les qualités généreuses et patriotiques qui distinguent d'ailleurs Frédéric-Guillaume. Pour nous résumer en peu de mots, nous doutons que les quatre chansons nouvelles de M. Prutz soient d'utiles recrues pour le parti constitutionnel d'outre-Rhin, et nous croyons que le poète aurait mieux fait d'imiter la prudence de M. Hoffmann de Fallersleben en conduisant, pour quelque temps, sa muse loin des bruits du forum et de la poussière de l'arène.

Que conclure de tout ceci, si ce n'est que l'école exclusivement politique des poètes de la jeune Allemagne est arrivée à une de ces époques décisives où certaines choses de ce monde n'échappent à la nécessité de mourir qu'à la condition de se transformer ? Prétendre que la politique puisse suffire à fonder et à entretenir une école littéraire, est une illusion qui n'a pu naître que dans l'imagination d'un peuple à peine sur le seuil de la vie politique ; tant de perspectives nouvelles s'ouvrent alors aux yeux éblouis ! Mais le monde politique est celui des réalités ; dès qu'on y entre, on en aperçoit les rigoureuses limites. Comment d'ailleurs concevoir une école de poètes qui, leurs grands cris d'anathème une fois lancés, leur déclaration de droits une fois rédigée en images plus ou moins heureuses, devrait s'alimenter éternellement d'opposition et de colère ? Évidemment, la Muse ne peut longtemps marcher dans cette voie. Le silence que garde M. Herwegh depuis l'accueil déjà beaucoup moins enthousiaste fait à son dernier recueil est, à notre avis, aussi significatif sur ce point que le recueillement de M. Freiligrath en Suisse, et que la démission po-

litique, sans doute provisoire, que nous ont apportée les *Diavolini* de M. Hoffmann de Fallersleben. Nous nous trompons peut-être en augurant ainsi de l'avenir d'une école qui compte des poètes riches de talent et de jeunesse. Qu'ils prouvent donc que nous avons été mauvais prophète ; nous ne demandons pas mieux que de faire amende honorable devant la première belle œuvre que leur inspirera la politique.





EMMANUEL GEIBEL.

ONSIEUR Emmanuel Geibel, qui vient de publier la quatrième édition de ses poésies, appartient à cette classe de poètes rêveurs qui se détournent autant que possible des intérêts de la vie active pour se livrer tout entiers à la contemplation de la nature. Il procède de la manière d'Uhland par la grâce naïve et l'effusion, et du grand art du comte de Platen par l'habileté avec laquelle il a su manier les distiques familiers à l'auteur illustre des odes et des hymnes sur l'Italie. M. Emmanuel Geibel, dont les débuts remontent à 1834, a consacré l'un de ses premiers chants à venger la noble Muse de Platen des mépris qui avaient accueilli ses tentatives rythmiques d'un caractère si élevé et d'un si mélodieux langage. Commencer sa carrière de poète par un tel hommage, c'était se montrer capable d'acquérir des qualités que la jeunesse apprécie peu d'ordinaire, parce qu'elles sont le résultat de beaucoup de réflexions et d'études.

Le recueil de M. Emmanuel Geibel se divise en trois parties principales, séparées par ce qu'il appelle des intermèdes. Ces intermèdes sont des bouquets de sonnets, la plu-

part doués de couleurs habilement nuancées et de parfums agréables. La première partie intitulée : *Bonn et Lubeck*, renferme sans doute les premières compositions de M. Geibel, ses *Jugendlieder* (chansons de jeunesse) : on le devine à l'émotion plus vive, comme aussi parfois plus expérimentée, de ses chants, qui d'abord célèbrent exclusivement la nature et l'amour. La seconde partie du recueil a pour titre : *Berlin* ; une pensée grave domine ces poèmes d'une époque plus récente, et composés sous l'influence de la philosophie prussienne. La dernière partie du volume contient des distiques sur la Grèce, des strophes d'un mètre savant, un fragment épique et des poésies diverses où une forme plus sûre d'elle-même enveloppe une pensée désormais plus mûre, et qui témoigne des forces croissantes du poète. Toutefois on peut encore désirer çà et là plus de clarté dans la pensée, plus de précision dans le style, plus de sévérité et de logique dans le choix et l'emploi des images. Dans une pièce intitulée : *Trois Prières*, nous avons remarqué la ferveur avec laquelle le poète demande à Dieu « que jamais la pure source ne tarisse en lui par l'effet de l'impatience et de la colère. » Il y a là une allusion très-directe aux adeptes de la Muse politique, et ces derniers y verront sans doute une épigramme.

Ce n'est en quelque sorte qu'à son corps défendant que M. Emmanuel Geibel sort de ce doux Éden de la nature et de l'amour où les poètes souabes ont puisé ces suaves inspirations que certaines Muses de la vallée du Rhin s'efforcent gracieusement de ressaisir aujourd'hui. Nous plaçons dans ce groupe aimable M. Emmanuel Geibel, qui, quoique né à Lubeck, a vécu plus d'une année entre Bonn et Saint-Goar. Nous ne trouvons dans le volume de M. Geibel que deux pièces politiques que nous citerons en terminant.

Commençons par ce sonnet, dont la beauté philosophique frappera les intelligences distinguées de tous les partis.

Contre le torrent.

« La liberté a toujours été une muse bien accueillie de ma pensée ; mais il est quelque chose que je déteste encore plus que les despotes : — C'est la populace, quand elle se drape de la pourpre en lambeaux du manteau royal.

« Aujourd'hui les petites âmes rivalisent d'ardeur pour se guinder jusqu'à la taille des prophètes ; elles diffament impudemment la mémoire des grands hommes, car c'est un crime, à leurs yeux, de dépasser par sa vertu le niveau commun.

« Oui, quiconque a dans la poitrine un cœur plus noble que celui de la foule, un cœur aux battements généreux, un cœur d'où le génie, ce feu sacré, ce messenger divin, s'échappe et gronde, — celui-là mérite l'anathème.

« Et c'est pourtant cette même populace qui jadis, ivre de rage, n'a pas craint de casser son bâton sur la tête d'un Aristide, et d'exiler un Dante ! »

La seconde pièce est plus explicite, et l'auteur s'y range avec franchise parmi les amis du progrès et des améliorations libérales. Le fond du poème est fantastique. Le jeune poète troublé par l'orage qui s'accumule autour de lui, se décide à aller interroger sur les destinées de l'Allemagne le vieil empereur Barberousse, dont naguère Henri Heine troublait si irrévérencieusement le sommeil dans la mystérieuse caverne de Kiefhäuser. L'empereur demande au jeune homme la cause de sa visite inopportune ; et, quand il a appris les agitations auxquelles l'Allemagne est en proie, il s'informe brusquement de ce que pensent et font les vieillards, les sages, au milieu d'une telle confusion. Le jeune homme répond que les vieillards ne font que crain-

dre et que s'opposer à tout, au bien comme au mal ; que dans ces ardeurs généreuses du temps présent, ils s'obstinent à ne voir que les premières étincelles d'un incendie destiné à tout détruire ; en un mot, qu'ils ne cessent de répéter ces paroles dictées par une prudence aveugle : La flamme est plus dangereuse que la cendre. — « Et la jeunesse ? » reprend le vieil empereur impatienté. — « La jeunesse, répond le poète, blâme et critique avec une langue sans frein ; à l'en croire, rien n'est bien, tout doit être changé dans le ciel non moins que sur la terre, et quiconque ne crie pas avec eux est un ilote. Ils appellent la liberté d'une voix mâle, et ils sont les esclaves de leurs propres désirs ; ils parlent des droits éternels de l'humanité, et ils ne pensent qu'à leur propre moi ; ils veulent livrer des combats pour la vérité, et le mensonge est leur glaive ; ils veulent porter le monde sur leurs épaules, et c'est à peine s'ils peuvent gouverner leur propre maison. »

L'empereur.

« Insensés ! ils usent leur poudre à tirer sur les étoiles, mais ils n'apprendront jamais à toucher le but. Les mondes continuent de suivre en paix la route qui leur a été tracée, et ces enfans qui s'agitent en bas ne leur arrachent qu'un sourire de pitié ! »

« — Faut-il encore longtemps attendre ? dit en terminant le poète, qui se range parmi les partisans des institutions promises au pays. — Il faut laisser mûrir les choses, répond Barberousse, et avoir confiance dans celui qui juge les rois et les peuples. Sois sûr qu'il ne vous a pas oubliés ; il connaît l'heure et le chemin. Quant à toi, ne néglige pas les dons qu'il a eu la bonté de te faire dans la vie comme dans la poésie. Tiens les yeux fixés fermement sur le but de ton voyage. Celui-là seul est le vrai sage qui n'oublie ja-

mais ce but. Contente-toi d'agir loyalement dans le cercle modeste où Dieu t'a placé, et garde toujours la mesure. »

Ces quelques vers une fois accordés à la politique, M. Emmanuel Geibel se hâte de retourner à la nature et à l'amour, ces sources de toute vraie poésie, sources éternelles où l'imagination et le génie, si puissans qu'ils soient, ont toujours besoin de venir se rafraîchir et puiser une nouvelle force. Nous ne saurions donc mieux prendre congé de M. Emmanuel Geibel qu'en lui répétant ces derniers vers qu'il met dans la bouche du vieil empereur : « Contente-toi d'agir loyalement dans le cercle modeste où Dieu t'a placé, et garde toujours la mesure. »





HENRI DE WESSENBERG. — AUGUSTE KOPFISCH. — FRANÇOIS DE GAUDY. —
LADISLAW PYRKER. — KARL ÉGON ÉBERT. — ÉLISABETH KUHLMANN.
GUILLAUME WAIBLINGER. — FRÉDÉRICE GRUPP. — GUILLAUME WACKER-
NAGEL. — WILLIBALD ALEXIS (HARING). — WOLFGANG MENZEL.
— GUSTAVE PFIZER. — GUSTAVE SCHWAB. — KARL MAYER. — LE
ROI LOUIS DE BAVIÈRE. — FRANÇOIS DINGELSTEDT.



HENRI DE WESSENBERG.

PARMI les poètes patriotiques de 1813, le baron Henri de Wessenberg mérite une place honorable. L'amour du pays natal l'a souvent inspiré avec bonheur. Il possédait un sentiment profond et exalté de l'antique loyauté allemande, et c'est dans ce sentiment qu'il puisa ses chants les plus énergiques. Le respect et le culte pieux des vieilles mœurs germaniques, qu'il craignait de voir s'altérer au contact de la frivolité française, lui ont fourni des accens de généreuse colère et d'enthousiasme, pour maudire l'occupation étrangère et pour stimuler la résignation apathique de sa nation.

Indépendamment de ses poésies patriotiques, l'âme mystique de Henri de Wessenberg a trouvé de nobles accords pour glorifier les sentimens et les pensées qui honorent et élèvent la vie de l'homme ici-bas. Les deux strophes que je traduis sont peut-être, au point de vue de la forme et de la verve poétiques, ce que le baron de Wessenberg a fait de mieux. Le poète, à l'aspect du *Gladiateur mourant*, qui lui rappelle l'asservissement de son pays, s'écrie d'une voix indignée :

« Qui es-tu, gladiateur, que je vois mourir avec tant d'élégance, et qui par l'attitude de tes membres, sembles lutter encore pour l'or vil des Romains efféminés, au moment où ta vie s'échappe par terre avec ton sang ? Oh ! comme à cette heure tous les yeux brillent d'une joie cruelle, à voir s'affaisser avec grâce ton front pâli !

« O honte de l'esclavage, honte et dérision impie de l'humanité ! — Debout, Barbares ! accourez sur les ailes de la tempête ! Que l'enfant de vos forêts ne meure pas impunément pour l'amusement du peuple des sept collines. Voyez, le voilà maintenant tout blême ! Entendez monter, des innombrables degrés de l'amphithéâtre, ces cris d'ivresse sacrilège qui demandent vengeance ! »

AUGUSTE KOPISCH.

Auguste Kopisch, de Breslau, est à la fois un peintre de goût et un poète aimable. Les petits sujets conviennent surtout à sa Muse. Il a transporté avec bonheur dans la poésie allemande, certaines chansons napolitaines, calabroises, portugaises et siciliennes. Dans notre chapitre sur Platen, nous avons eu l'occasion de rappeler les relations amicales de Kopisch avec l'auteur austère des odes sur l'Italie; nous avons dit alors que cette glorieuse amitié avait inspiré au poète de Breslau ses strophes les plus élevées. Toutefois, ce que je préfère dans le recueil de M. Auguste Kopisch ce sont ses compositions les plus courtes, ses heureuses imitations d'Anacréon, la note vive et rapide, l'image discrète mais toujours gracieuse, qualités délicates dont quelques traductions donneront facilement une idée.

A l'amour.

Amour, cruel enfant, pourquoi me tourmenter sens-tu? Vole vers ma rebelle et tourmente-la aussi un peu. Fais que le désir l'enflamme, et que ses baisers soient plus ardens lorsque je la presserai dans mes bras!

La coupe.

Sur l'or pur de la coupe, que ta main légère sculpte un petit garçon; qu'on le voie écrasant dans ses doigts potelés une grappe mûre dont sa bouche avide recueille la douce liqueur. A quelque distance, montre-nous un jeune homme pressant dans ses bras une jeune belle qu'il couvre de baisers. En face d'une outre pleine, représente enfin un vieillard assis sur l'herbe. Qu'il se détourne avec ferveur et remplisse sa coupe pour une libation nouvelle.

Pendant la nuit.

Tombez, tombez toujours plus épaisses, ô douces gouttes de pluie ! les divins baisers de ma belle se multiplient sur mes lèvres à mesure que vous retentissez plus nombreuses sur le toit ! Quand vous tombez, ô gouttes propices ! j'ose la presser dans mes bras ; mais à peine vous arrêtez-vous, que ma belle aussi s'enfuit soudain loin de moi. — Ciel, ah ! si tu pouvais n'être jamais clair ! Gouttes de pluie, ah ! si vous pouviez tomber toujours plus épaisses !



FRANÇOIS DE GAUDY.

Le baron François de Gaudy, né en 1800 à Francfort et mort en 1840 à Berlin, où il vécut pendant plusieurs années dans l'intimité de Chamisso, a consacré à la gloire de Napoléon une série, les Allemands diraient un cycle, de chansons sous ce titre : *Kaiserlieder* (Chansons impériales). Par un singulier contraste, le même poète s'est également inspiré des blasons de la noblesse allemande dans un recueil intitulé : *Schildsagen* (Légendes des armoiries). Hâtons-nous d'ajouter que le baron de Gaudy a passé les dernières années de sa trop courte existence, à traduire, avec Chamisso, les chansons de Béranger. Les deux strophes suivantes sur l'espérance sont d'une gracieuse poésie et d'un sentiment profond.

L'espérance.

L'espérance sommeille au fond du cœur comme la rosée dans le sein des lis. L'espérance sort victorieuse des épreuves terrestres, pareille à l'azur du ciel qui finit toujours par se dégager des sombres nuages de la tempête. L'espérance est semblable à la faible tige qui jaillit même de la surface nue des rochers; l'espérance brille à travers les pleurs, comme le diamant sous les eaux profondes.

Tu as beau avoir été trompé mille fois, pauvre et faible cœur mortel, tu n'en continues pas moins de te tourner vers le ciel avec une nouvelle confiance. Tu ressembles à l'araignée qui entreprend chaque jour une toile nouvelle; et chaque jour pourtant la dure main de la destinée vient détruire ton ouvrage.

LADISLAW PYRKER.

Le prince primat de Hongrie, Ladislaw Pyrker, jouit depuis longtemps en Allemagne d'une double popularité, comme archevêque et comme poète. Lors des dissidences religieuses soulevées en Allemagne par la question des mariages mixtes, l'archevêque de Hongrie, Ladislaw Pyrker, intervint avec succès dans l'intérêt de la conciliation. La sage libéralité de son esprit élevé servit à la fois dans cette circonstance, les intérêts de la religion et ceux du pays, dont la tranquillité était menacée. Le prélat poète, qui est déjà un vétéran littéraire, a publié récemment un recueil très coquet de chansons intitulées; *Lieder der Sehnsucht nach den Alpen* (chants de désir exhalés vers les Alpes). Ces Lieder sont animés d'une douce poésie qu'embellissent des images heureuses. Le lyrisme du vénérable archevêque a les qualités aimables et prudentes qui honorent sa vie. M. Pyrker, qui donne ainsi à son imagination le délassement d'un voyage idéal dans la pittoresque patrie des chalets et des chevreuils, est auteur de deux poèmes, composés dans la forme et les conditions classiques, sur Tunis et sur Rodolphe de Habsburg. Il n'est pas sans intérêt de voir dans ces remarquables poésies d'un prélat allemand, la simplicité et la bonhomie avec lesquelles le clergé de l'Allemagne se rapproche des joies et des espérances légitimes de la vie commune.

KARL EGON EBERT.

Karl Égon Ébert, né en 1801 à Prague, a fait paraître l'année dernière, la troisième édition de ses poésies complètes. Plusieurs pièces de ce recueil se distinguent par le sentiment et la grâce de l'expression. Ces deux qualités sont plus familières au talent de M. Karl Égon Ébert, que la vigueur de la pensée et du style. Toutefois le volume de ce poète présente un caractère que l'on aime toujours à rencontrer dans les littératures étrangères : il recèle un certain parfum d'originalité locale. M. Égon Ébert est un enfant de la Bohême, et son livre le prouve à des signes très distincts. Il a mis en ballades les légendes les plus aimables et les plus dramatiques de sa patrie.

ÉLISABETH KUHLMANN.

Pourquoi ne consacrerions-nous pas quelques lignes à Elisabeth Kuhlmann, cette jeune fille si extraordinairement douée du sens poétique, mais à qui le temps a manqué ? L'inspiration vint la consacrer à peine au sortir du berceau. A treize ans, non-seulement elle savait le russe, l'allemand, l'anglais et l'italien, mais encore le latin et le grec, et elle composait avec une facilité presque égale dans chacune de ces langues. Il ne s'agit pas ici de ces inspirations banales, comme une certaine habitude, une certaine souplesse de métier peuvent en fournir à des organisations médiocres. Non ; les poésies d'Elisabeth Kuhlmann portent un cachet de distinction rare ; et ce qui est surtout remarquable, c'est qu'après une année consacrée à l'étude d'Homère et des lyriques grecs, la Muse de quatorze ans composa des chants si éminemment grecs, que son précepteur, homme de beaucoup d'érudition et de goût, eut l'idée de les faire paraître comme des fragmens retrouvés de Corinne. Goethe s'étonna lui-même du talent précoce de la jeune fille. Mais l'organisation délicate d'Elisabeth Kuhlmann ne put résister aux ardeurs dévorantes de la pensée. Elle mourut à l'âge de dix-sept ans, après avoir composé près de cent mille vers, tant originaux que traduits.

GUILLAUME WAIBLINGER.

Rapprochons de cette intéressante victime de l'enthousiasme poétique, un autre jeune poète qui, lui aussi, eut à peine le temps d'ébaucher son rêve. Guillaume Waiblinger, né en 1804 à Heilbronn, avait à peine seize ans qu'il se croyait déjà un grand poète. Il possédait dès lors, en effet, la plupart des qualités qui, cultivées et dirigées avec intelligence et soin, forment les vrais maîtres. Il avait la flamme, la verve, l'imagination et le rythme facile ; je devrais dire qu'il avait peut-être un peu trop de tout cela, car son beau talent a manqué de calme, de mesure, de discipline. Hélas ! les années l'auraient vite mûri ; ce n'est pas à vingt-six ans (Waiblinger mourut à cet âge), que l'éducation d'un poète peut être terminée. L'imitation de Byron est visible dans un grand nombre des poésies de Guillaume Waiblinger ; mais la vigueur et le souffle qui les animent prouvent que le jeune poète, s'il eût vécu, n'aurait pas tardé à répudier toute influence étrangère pour rester lui-même.

FRÉDÉRIC GRUPPE.

Frédéric Gruppe a enlacé dans la fraîche couronne du printemps, l'une des plus gracieuses fleurs que je connaisse.

Chanson printanière.

Que chantent avec tant de ferveur les cigales enfouies dans la verdure ? Elles chantent : — « Ne laissons pas la vie, la vie se défleurir. Les fleurs brillent éternellement et l'arbre verdoie toujours. Nous seules, nous seules, la mort veut nous chasser de cet espace toujours vert, toujours émaillé ! »

Que dit la plainte harmonieuse des rossignols émus à la clarté de la lune ? Cette plainte dit : — « Hélas ! les roses meurent ainsi que leur éclat vermeil ! Notre vie aussi s'en va en même temps que les roses tombent ; l'homme, l'homme seul fleurit éternel comme le monde ! »

« Sur sa joue jamais ne pâlisent les roses empourprées de l'aurore ; les années sont pour lui des jours, et il ne connaît point la mort ; et les soucis ne le rongent pas, et l'amour ne lui apporte pas les douleurs ; il vit dans une sécurité bienheureuse sous les fermes et spacieux abris du terrestre Eden ! »

Hélas ! je m'aperçois, en relisant ces strophes touchantes, que les fleurs mystiques qui les parfument, sensibles délicates, se sont flétries sous les doigts du traducteur. Serait-il possible, ô poète ! que vous eussiez pu trouver à Berlin une inspiration si suave ? Je croyais que d'aussi gracieux *vergiss-mein-nicht* ne fleurissaient qu'en Souabe et dans la vallée du Rhin.

GUILLAUME WACKERNAGEL.

Guillaume Wackernagel, né en 1808 à Berlin, aujourd'hui professeur de philologie à l'université de Bâle, n'a pas éteint son imagination dans les archives poudreuses de la langue et de la littérature allemandes, qu'il a longtemps compulsées. Ses précieux travaux philologiques semblent au contraire avoir communiqué à son esprit un peu de l'aimable naïveté des vieux poètes. En remontant dans le passé, il s'est rapproché de la nature. Il est au nombre de ces poètes modernes qui ont fortifié et enrichi la langue poétique en la retrempant aux vieilles sources. Les *Lieder* de M. Guillaume Wackernagel portent tous l'empreinte du cachet germanique. Quelques-uns, tels que les stances intitulées *Kindesauge* (l'œil de l'enfant) me paraissent, en certains endroits, manquer de clarté; mais le sentiment en est toujours profond, la forme pure, le tour essentiellement allemand; témoin ces vers :

La goutte d'eau.

Une goutte tombe, la mer rend à peine un son imperceptible ;
et la place où est tombée la goutte n'est marquée que par des cer-
cles qui se succèdent sur l'eau.

Mais bientôt ces cercles eux-mêmes s'effacent, et tout rentre dans le repos. D'où venait cette goutte ? Où est-elle allée ?

A peine a-t-elle eu le temps de naître et de mourir ! et pourtant, cette goutte aussi venait pour laisser une trace ! »

— 99 —

**WILLIBALD ALEXIS (HÄRING). — WOLFGANG MENZEL.
— GUSTAVE PFIZER.**

Parmi les romanciers et les critiques qui ont cultivé la Muse, Willibald Alexis (Häring), Wolfgang Menzel et Gustave Pfizer, ce dernier surtout, méritent une place honorable au nombre des poètes modernes. Willibald Alexis est auteur de ce fameux roman de *Walladmor* qu'on attribua pendant un certain temps à Walter-Scott. — J'ai eu plus d'une fois l'occasion de citer M. Wolfgang Menzel, critique humoristique, que l'on accuse généralement de manquer de profondeur, d'aimer le paradoxe, et de rompre à chaque instant la mesure grave et somnolente de la critique sérieuse. Pour notre compte, nous savons gré à M. Wolfgang Menzel d'avoir beaucoup d'esprit, et de n'être pas pédant. — M. Gustave Pfizer est, en poésie, le disciple fervent et bien inspiré de Schiller. Il dramatise avec art un sujet; il est philosophe et moraliste; sa poésie réussit parfaitement dans les allégories, dans les symboles contenant une leçon de sagesse, un conseil utile, un bon exemple. A en croire certaines exigences modernes, ce genre où triomphe la Muse élégante et toujours correcte de M. Gustave Pfizer, est désormais suranné, et le style du poète serait un peu trop chargé de périphrases et d'épithètes de convention, dont une poésie plus franche, plus vraie, doit se débarrasser aujourd'hui. La plainte

du *Jeune Compagnon* est l'une des meilleures pages de M. Gustave Pfizer. Peut-être ai-je tort de lui enlever le charme des vers et des tours allemands, où le poète a prouvé une grande science des ressources mélodiques de la langue.

Le Jeune Compagnon.

Je suis un jeune compagnon au léger bagage, et je vais errant par le monde; pareil aux nomades, je suis prompt à dresser et à plier ma tente.

J'ai rêvé souvent qu'une femme reposait sur mon cœur; j'ai rêvé souvent qu'en de doux et paisibles loisirs, je berçais un gracieux enfant.

Mais loin de moi ce rêve! je suis réveillé. Il a duré bien longtemps, si longtemps que, jour et nuit, il me revient sans cesse.

Le dénouement de ce rêve ne peut me sortir de l'esprit: Dans la tombe humide et sombre on conduisit la belle jeune mère; puis l'enfant ne tarda pas à dépérir.

Maintenant le rêve est entièrement fini; mes yeux ont pleuré toutes leurs larmes; libre et portant mon léger bagage, je parcours de nouveau le monde en qualité de jeune compagnon.

Cependant deux boucles charmantes me sont restées de mon rêve: La brune est formée des cheveux de la mère; la blonde me vient de l'enfant.

Lorsque je contemple la boucle dorée, l'éclat du couchant pâlit à mes yeux; et quand je regarde la boucle brune, je souhaite de mourir.



GUSTAVE SCHWAB.

M. Gustave Schwab est-il moins un poète que le plus poétique des littérateurs bienveillans? A-t-il moins d'originalité que de facilité gracieuse? N'a-t-il pas écrit trop de ballades? N'est-il pas toujours trop prompt à croire que l'heure de l'inspiration est venue? Quoi qu'il en soit, M. Gustave Schwab est un ami sincère et désintéressé des lettres; on le cite en Souabe au nombre des poètes qui honorent le plus le pays; il n'a jamais eu de haine ni d'envie; et si son gros volume de Chansons, Romances et Ballades laisse parfois à désirer sous le rapport de la distinction, nous ne devons pas oublier qu'il a encouragé les débuts de Lenau, fortifié le courage, momentanément ébranlé, de Platen, et saisi toutes les occasions de défendre et d'exalter les droits sacrés de la poésie. De tels mérites doivent faire pardonner facilement quelques strophes banales au poète qui d'ailleurs possède dans sa gerbe plusieurs épis entièrement irréprochables. La pièce intitulée : *Au Temps des Roses*, est de ce nombre. Je regrette pourtant d'y trouver une certaine affectation :

Au Temps des Roses.

L'amour est semblable aux roses qui toujours se renouvellent, quoique leur éclat d'aujourd'hui doive mourir demain, et que nul de nous ne se souvienne de la veille.

L'amour est riche comme le sein des roses : des milliers de feuilles odorantes ont beau s'en détacher, des milliers d'autres se pressent encore autour de leur cœur.

L'amour brille enflammé, comme une feuille de rose dont un premier rayon de l'aurore a peint les vives couleurs.

L'amour est céleste; il ressemble à cette goutte de rosée cachée dans le sein des roses et qui réfléchit l'immensité du ciel.

L'amour est doux comme le parfum des roses qui circule invisible dans l'air attiédi, et enivre l'abeille avide de composer son miel.

Enfin, l'amour est de courte durée, comme la vie des roses, des roses plus promptes encore à mourir que le doux rossignol qui les pleure sous l'ombrage.

KARL MAYER.

M. Karl Mayer doit être cité à côté de M. Gustave Schwab. Il est l'ami d'Uhland, et son collègue aux états du Wurtemberg. M. Karl Mayer a été le peintre en miniature de l'école dont Uhland est, à proprement parler, le chef. Il a réduit en médaillons d'un pouce de diamètre, les tableaux devant lesquels s'est arrêtée sa Muse. Nous sommes de ceux qui ne comprennent pas l'algèbre et le daguerréotype appliqués à la reproduction de la nature. Mais ne me montré-je pas trop sévère envers M. Karl Mayer? Je m'expose à ce reproche en citant les jolies strophes que la destinée des fleurs lui a inspirées :

Les Fleurs.

Fleurs, vos doux yeux ne vous serviraient-ils pas à exprimer vos désirs? vous qu'aime tant le regard, le mois de mai ne vous inspirerait-il rien?

Vous qui charmez la terre et les airs, seriez-vous privées de voir et de sentir? l'oiseau ne serait-il pas entendu de vous, l'oiseau qui vous célèbre, tapi sous les feuilles fraîches-écloses?

Ne dit-on pas que même votre suave innocence est privée d'une âme! Fleurs, ne dit-on pas que votre destinée consiste à faire des heureux, mais que la nature ne vous a traitées qu'en marâtre!

Qui peut cependant pénétrer le mystère de vos amours printanières et de vos joies? Fleurs dignes d'envie, vous seules savez quelle félicité vous est échue en partage!

LE ROI LOUIS DE BAVIÈRE.

Des critiques ont loué le sentiment patriotique qui se remarque dans les premières poésies du roi Louis de Bavière. Nous nous empressons de souscrire à ce jugement, mais pour ce qui concerne la vocation poétique du roi Louis, je crois qu'on peut lui mettre dans la bouche les vers de Charles IX à Ronsard. Supposons que le roi Louis réponde à certaine ode reconnaissante du comte de Platen. Il pourrait lui dire :

« Tous deux également nous portons des couronnes ;
Mais, roi, je les reçus ; poète, tu les donnes. »

FRANÇOIS DINGELSTEDT.

Parmi les poètes de la nouvelle école politique, M. François Dingelstedt se distingue par l'élégance de sa muse, par le choix des pensées, le bon goût des expressions et des images. C'est un talent aristocratique enrégimenté au service de la cause populaire. Mais ne me trompé-je pas? M. George Herwegh n'aurait-il point commis une attaque injuste, en accusant dernièrement de défection le mélancolique auteur des *chansons du Veilleur de nuit*? J'aurais dû presque m'en douter, à la coquetterie du volume de M. Dingelstedt, et au nom très orthodoxe de M. Cotta, imprimé sur la couverture. Si la cause libérale a décidément perdu M. Dingelstedt, tant pis pour la cause libérale. Le point important selon moi, c'est que cette muse, pleine de distinction et de noblesse, ne soit pas perdue pour la poésie.





HENRI HEINE.

Si jamais écrivain allemand s'est rapproché de l'esprit et des idées de la France, c'est Henri Heine. Ceci toutefois a besoin d'être expliqué. Et d'abord la France a-t-elle encore le même esprit qu'autrefois ? N'en a-t-elle pas laissé la plus grande partie dans ce gouffre de 89 qui a dévoré tant de choses, tant d'institutions et de formes usées ! N'y a-t-elle pas laissé son vieil esprit insouciant, épigrammatique et frondeur, cet esprit qui s'essaie dans les anciens fabliaux, s'ébat joyeusement dans Rabelais, doute et se moque dans Montaigne, devient une arme politique dans la satire Ménippée, aiguise la crudité de Régnier, perce dans la naïveté gauloise de La Fontaine, pétille enfin et éclate dans Voltaire. Cet esprit qui a été pendant des siècles, le trait le plus saillant du caractère français, qu'est-il devenu ? Était-il indigne d'un peuple libre ? Devait-il mourir à l'avènement de la liberté ? N'était-il que l'arme brillante et légère par laquelle le pouvoir absolu, les anciens privilèges, lentement minés, devaient être détruits ! Voltaire en a-t-il emporté le secret dans sa tombe ?

Si Voltaire vivait de nos jours, serait-il encore Voltaire ?

Mais je reviens à M. Henri Heine qui pourra peut-être répondre à mes questions. L'esprit français, dont je disais tout à l'heure que M. Henri Heine se rapproche, est en effet cette verve moqueuse, satirique et cruellement gaie, dont Voltaire a été la plus haute expression. En passant par le tempérament germanique, cette verve s'est sensiblement modifiée ; mais le vieil esprit français y domine, et, à ce titre, M. Henri Heine est un poète plus français que la plupart de nos écrivains modernes. Aux yeux de ses compatriotes, une telle qualité devait être un grief, grief qui grossissait en raison du talent du poète destiné ainsi à devenir un grand coupable. Les partisans de l'immobilité politique en Allemagne avaient de bonnes raisons pour lancer l'anathème contre un genre d'esprit qui ne respecte rien, pas même les abus.

M. Henri Heine qui depuis treize années habite la France, est presque aussi généralement connu chez nous que dans son pays. Ses *Reisebilder* ont eu un succès égal chez les deux nations. Le public français qui suit le développement sérieux de la littérature contemporaine, a lu la plupart des œuvres en prose de M. Henri Heine. Ses poésies seules n'ont pas été traduites dans notre langue, et c'est une lacune que tant de libraires, en quête d'un bon livre, devraient s'empresser de combler. C'est surtout comme poète lyrique que nous voulons apprécier ici M. Henri Heine. La traduction d'un conte satirique publié l'année dernière, et où le poète se montre dans toute l'exubérance de sa verve, me rendra la tâche beaucoup plus facile. Les exigences du cadre que j'ai adopté m'imposent un certain nombre de coupures.

ALLEMAGNE.

Conte d'hiver.



Dans le triste mois de novembre, lorsque les jours deviennent plus sombres, lorsque le vent effeuille les arbres, je partis pour l'Allemagne.

Et quand j'arrivai à la frontière, je sentis mon cœur battre plus fort dans ma poitrine; je crois même que quelques larmes s'échappèrent de mes yeux.

Et lorsque j'entendis les accens de la langue allemande, j'éprouvai une émotion étrange; il me sembla que mon cœur saignait le plus agréablement du monde.

Une petite fille chantait en s'accompagnant de sa harpe. Elle chantait avec une expression vraie, et avec une voix fausse; toutefois, sa musique me toucha profondément.

Elle chantait l'amour et les peines d'amour, le sacrifice de soi-même et le bonheur de se revoir là haut dans un meilleur monde où toutes les douleurs cessent.

Elle chantait cette vallée d'épreuves, ses joies qui bientôt ont fui, et cette autre patrie où l'âme transfigurée savoure sans fin des voluptés pures.

Elle chantait la vieille chanson du renoncement, ce refrain calmant du ciel, avec lequel on endort, quand il pleure, le peuple, ce grand enfant.

Je connais l'air, je connais les paroles; je connais aussi messeurs les auteurs; je sais qu'ils boivent en secret le vin, et qu'en public ils prêchent l'eau.

O mes amis, je veux composer pour vous une chanson nouvelle, une chanson meilleure! Nous voulons, dès cette vie mortelle, placer le ciel sur la terre.

Nous voulons être heureux ici-bas; nous ne voulons plus vivre de privations; désormais le ventre paresseux ne dévorera plus ce qu'ont gagné des mains laborieuses.

La terre produit assez de pain pour nourrir tous ses enfans;

elle produit assez de roses et de myrtes, de beautés et de plaisirs, voire même de petits pois, pour que chacun en ait sa part.

Oui, des petits pois pour tout le monde, aussitôt que les cosses se fendent! nous abandonnons le ciel aux anges et aux moineaux.

Si des ailes nous poussent après la mort, nous irons vous visiter là haut, et manger avec vous les tartes et les gâteaux des bienheureux.

Telle est ma chanson nouvelle, ma chanson meilleure! elle résonne avec la douceur des flûtes et des violons! c'en est fait du *miserere*; les cloches funèbres se taisent.

La Vierge Europe est fiancée avec le beau génie de la liberté; ils reposent dans les bras l'un de l'autre; ils savourent les délices du premier baiser.

Si la bénédiction des prêtres leur manque, qu'importe! leur union n'en est pas moins valable — Vivent l'époux et la jeune épouse, ainsi que leurs enfans à venir!

Ma chanson est un épithalame, ma chanson meilleure, ma chanson nouvelle... Mes forces s'accroissent d'une façon prodigieuse; je pourrais briser des chênes.

Depuis que j'ai posé le pied sur la terre allemande, je sens comme une sève magique circuler dans tout mon être — le géant a de nouveau touché sa mère, et ses forces augmentent.



Pendant que la petite musicienne célébrait ainsi les voluptés célestes, les douaniers prussiens visitaient ma malle.

Ils retournaient tout, fouillaient partout dans mes chemises, mes pantalons et mes mouchoirs. Ils espéraient trouver des dentelles, de la bijouterie et des livres défendus.

Insensés! qui perdez votre temps à chercher dans ma malle! vous ne trouverez rien là dedans. La contrebande qui voyage avec moi est toute cachée dans ma tête.

Ici, j'ai des dentelles plus fines que celles de Bruxelles et de Malines. Si je les déballe, craignez-en les pointes!

Ma tête renferme les bijoux les plus précieux, les diamans des-

tinés à former la couronne de l'avenir ; les pierreries qui doivent orner le temple du nouveau Dieu, du grand Inconnu.

Et cette même tête est pleine de livres ! je puis vous le certifier. Ma tête ressemble à un nid d'oiseaux rempli des gazouillemens et des murmures de livres bons à confisquer.

Croyez-moi, la bibliothèque de Satan n'en contient pas de pires ; ils sont même plus dangereux encore que ceux d'Hoffmann de Fallersleben !

Un voyageur, qui se trouvait à mon côté, me fit remarquer que j'avais là devant moi le Zollverein prussien, la grande chaîne des Douanes.

« Le Zollverein — ajouta-t-il, fondera notre nationalité. Il réunira en un faisceau notre patrie morcelée.

« Il nous donnera l'unité extérieure, autrement dit l'unité matérielle ; quant à l'unité spirituelle, nous la devons à la censure : c'est l'unité vraiment idéale.

« Elle nous donne l'unité intérieure, l'unité de pensée et d'opinion ; nous avons besoin d'une Allemagne qui soit une, une au dehors comme au dedans. »



A Aix-la-Chapelle sous le vieux Dôme, reposent les restes de Charlemagne (ne pas le confondre avec Charles Mayer qui vit en Souabe).

Je serais peu flatté d'être mort et enterré comme empereur à Aix-la-Chapelle sous le vieux Dôme. Je préférerais cent fois vivre tout petit poète à Stuttgart, sur les rives du Neckar !

A Aix-la-Chapelle, les chiens qui s'ennuient dans les rues, semblent vous dire de l'air le plus soumis : « Donne-nous un coup de pied, ô étranger ! cela nous distraira peut-être un peu. »

J'ai flâné pendant une petite heure dans ce trou insipide. Je revis le soldat prussien : il n'a pas beaucoup changé.

« Ce sont encore les manteaux gris, avec les hauts collets rouges (« le rouge est l'emblème du sang français, » chantait Théodor Kørner en des jours qui ne sont plus).

C'est toujours le même peuple de pédans qu'on dirait taillés dans le bois ; c'est toujours, à chaque mouvement, le même angle droit ; toujours les mêmes ténèbres glacées sur leurs visages.

Ils se promènent toujours aussi raides et comme juchés sur des échasses; ils se tiennent toujours aussi droits que des cierges, comme s'ils avaient avalé le bâton avec lequel on les rossait naguère.

La longue moustache n'est à proprement parler qu'une nouvelle phase de la mode des queues. Seulement, la queue qui autrefois leur pendait par derrière, leur pend maintenant sous le nez.

Le nouveau costume de la cavalerie me plaît assez; je dois en faire l'éloge; je dois surtout une mention flatteuse au pot en tête, au casque, avec sa pointe d'acier vers le haut !

Cela est si moyen âge, si chevaleresque ! cela rappelle si bien le romantisme du bon vieux temps ! cela rappelle si bien la châtelaine de Montfaucon, les barons Fouqué, Uhland et Tieck !

Cela rappelle si bien les beaux jours du moyen âge, les pages et les écuyers, qui dans leur cœur portaient la fidélité, et sur leur dos le blason.

Cela rappelle les croisades et les tournois, les cours d'amour et le doux servage, et cet âge d'or de la foi où ne paraissait pas encore le plus petit journal.

Oui, oui, ce casque me plaît ! il prouve l'esprit le plus élevé. C'est une royale saillie qui ne manque pas de pointe — sur le casque !

Seulement je crains, qu'au premier orage, une telle pointe n'attire promptement sur votre tête moyen âge des foudres par trop modernes !

A Aix-la-Chapelle, sur l'écusson de l'hôtel de la poste, je vis cet oiseau que je déteste si cordialement ! Il lançait sur moi des regards pleins de rage.

Odieux oiseau, si jamais tu me tombes sous la main, je te promets de l'arracher les plumes et de te rogner les serres !

Cela fait, je te suspendrai dans l'air au haut d'une perche, et je convierai les arquebusiers du Rhin à un joyeux tir, dont tu feras les honneurs.

Et l'adroit tireur qui m'abattra la vilaine bête, je le saluerai roi en lui présentant le sceptre et la couronne dus au plus vaillant compagnon. Nous sonnerons les fanfares, et nous crierons : « vive le roi ! »



J'arrivai à Cologne assez avant dans la soirée. Aussitôt j'entendis bruire les flots du Rhin ; aussitôt je reconnus l'air d'Allemagne qui caressait mes joues ; aussitôt je ressentis son influence — sur mon appétit. Je mangeai là une omelette au jambon, et comme elle était fort salée, je dus aussi boire du vin du Rhin :

Le vin du Rhin brille toujours comme de l'or dans les verts *rœmers*, et si tu en bois quelques gorgées de trop, il te monte au cerveau,

Il te monte au cerveau un si doux chatouillement que tu n'en peux plus de volupté ! Ce fut lui qui me poussa, au milieu de la nuit, à travers les rues où mes pas réveillèrent mille échos endormis.

Les maisons en pierres me regardaient d'un air qui semblait vouloir me raconter les légendes des temps évanouis, l'antique histoire de la sainte ville de Cologne.

Oui, c'est ici que jadis le clergé a vécu pieusement ; c'est ici qu'ont régné ces hommes noirs qu'a décrits la plume d'Ulrich de Hutten.

C'est ici que le cancan du moyen âge fut dansé par les nonnes et les moines ; ici qu'Hochstraten écrivit ses dénonciations venimeuses.

Ici, la flamme du bûcher dévora les livres et les hommes, tandis que les cloches sonnaient à pleines volées, et que les voix entonnaient en chœur le *Kyrie eleison* !

Ici la stupidité s'unit à la méchanceté, comme font les chiens au milieu des rues ; leurs descendants se reconnaissent encore aujourd'hui sans peine à leur bigotisme haineux.

— Mais vois là, dans les rayons de la lune, ce colossal compagnon ! son front noir comme le visage du diable se dresse vers le ciel. — C'est le Dôme de Cologne.

Il devait devenir la Bastille de l'esprit, et les rusés ultramontains pensaient : Dans cette prison de géans, la raison allemande est destinée à languir !

Mais survint Luther qui cria son puissant : « Halte-là ! » — Depuis ce jour, la construction du Dôme demeura en suspens.

Il ne fut point achevé — Et c'est bien ; car c'est justement son non-achèvement qui en fait un monument de la puissance de l'Allemagne et de sa mission protestante.

— Pauvres diables de la *société du Dôme*, vous voulez avec vos faibles mains continuer l'œuvre interrompue et terminer la vieille Bastille.

Espoir insensé ! c'est en vain qu'on agitera la bourse du quêteur, en vain qu'on ira frapper à la porte des hérétiques et même des juifs ; tout cela sera infructueux et inutile.

C'est en vain que le grand Franz Listz donnera des concerts au profit du Dôme ! en vain qu'un roi plein de talent viendra déclamer !

On ne l'achèvera pas, le Dôme de Cologne, quoique les niais de la Souabe aient envoyé pour sa construction un navire entièrement chargé de pierres !

On ne l'achèvera pas, malgré tous les cris des corbeaux et des hiboux, ces partisans du passé, qui aiment tant à nicher dans les hautes tours des cathédrales !

Oui, il viendra même un temps où, loin de l'achever, on convertira l'intérieur de l'église en écurie pour les chevaux.

« Et quand le Dôme sera changé en écurie, que ferons-nous des trois rois mages qui reposent là dans le tabernacle ? »

J'entends quelqu'un m'adresser cette question. Mais au temps où nous sommes est-il nécessaire de se gêner ! Les trois rois mages de l'Orient pourront aller se loger ailleurs.

Suivez mon conseil, et placez-les dans ces trois cages de fer suspendues à la tour de Munster, autrement dite tour de saint Lambert.

Etsi par hasard un membre de ce triumvirat manquait à l'appel, qu'un autre mortel le remplace ; substituez à ce roi d'Orient, une majesté d'Occident.



Quand j'arrivai au pont du Rhin, près du mur du port, je vis couler le fleuve paternel, aux tranquilles rayons de la lune.

Salut ! Rhin ! que je nomme encore mon père, comment t'es-tu porté depuis que nous nous sommes quittés ? J'ai souvent pensé à toi avec désir et regret.

A peine eus-je prononcé ces mots, que j'entendis des sons singulièrement douloureux s'exhaler du sein profond des ondes; c'était comme la toux d'un vieillard, comme un sourd grondement et un murmure plaintif!

« Sois le bienvenu, mon enfant! je vois avec plaisir que tu ne m'as pas oublié; voilà treize ans passés que je ne t'ai vu; j'ai eu bien à souffrir dans l'intervalle.

A Bibéric, j'ai dû avaler des pierres; en vérité, le mets n'est pas facile à digérer — et pourtant les vers de Nicolas Becker me pèsent encore plus sur l'estomac.

Il m'a chanté, comme si j'étais encore la plus pure des vierges qui ne permet à personne de dérober la précieuse couronne de son honneur.

Lorsque je l'entends, cette stupide chanson, je m'arracherais volontiers ma barbe blanche, et l'envie me prend de me noyer dans mes propres ondes!

Que je ne suis pas une vierge immaculée, les Français le savent mieux que personne, eux qui si souvent mêlèrent à mes eaux leurs flots victorieux.

La sotte chanson et le sot personnage! il m'a couvert de honte; il m'a même, en quelque sorte, compromis politiquement.

Car, les Français n'ont maintenant qu'à revenir; je devrai rougir devant eux, moi qui si souvent ai demandé avec larmes leur retour.

Je les ai toujours tant aimés, ces chers petits Français! — Chantent-ils et sautent-ils encore comme autrefois? Portent-ils encore des culottes blanches?

Je les reverrais volontiers, mais je crains leur persiflage et leur blâme à cause de cette maudite chanson.

Ce malicieux gamin d'Alfred de Musset arrivera peut-être à leur tête comme tambour, et qui sait s'il ne me tambourinera pas aux oreilles toutes ses mauvaises plaisanteries. »

C'est ainsi que se plaignit le pauvre vieux fleuve. Il ne pouvait retrouver le calme. Je lui dis mainte parole consolante pour le raggaillardir.

— « Cesse de t'inquiéter, Rhin vénérable; la gaieté railleuse des Français n'est plus à craindre; ils ne sont plus les Français d'autrefois; aussi portaient-ils d'autres chausses.

Les pantalons qu'ils portent maintenant ne sont plus blancs, mais rouges; ils ont aussi d'autres boutons; ils ne chantent plus, ils ne sautent plus; ils penchent la tête d'un air pensif.

Ils philosophent et parlent maintenant de Kant, de Fichte et de Hegel. Ils fument, ils boivent de la bière; il en est même qui s'amuse à jouer aux quilles.

Ils deviennent philistins tout comme nous et peut-être même nous ont-ils dépassés. Ils ne sont plus Voltairiens, ils deviennent Hengstenbergiens.

Alfred de Musset, j'en conviens, est encore un méchant garnement; mais rassure-toi, nous saurons bien mettre un frein à sa langue diabolique.

Apaie-toi, Rhin mon père; oublie de méchants couplets. Tu entendras bientôt une chanson meilleure — Adieu, nous nous reverrons. »



Paganini était accompagné sans cesse d'un esprit familier; cet esprit prenait quelquefois la forme d'un chien; une autre fois il apparaissait sous les traits de feu George Harris.

Napoléon voyait un homme rouge chaque fois qu'approchait un événement important. Socrate avait son démon — et ce n'était pas un fantôme de son esprit.

Moi-même, la nuit, lorsque je suis assis à ma table de travail, j'ai vu souvent un hôte, couvert d'un masque, qui se tenait mystérieusement derrière moi.

Sous son manteau il cachait quelque chose qui brillait étrangement dès qu'y tombait un rayon de lumière, et qui me faisait l'effet d'être une hache, une hache de bourreau.

Il me semblait d'une taille courte et ramassée; ses yeux brillaient comme deux étoiles; jamais il ne lui arriva de m'interrompre pendant que j'écrivais. Il se tenait à distance, immobile et debout.

Depuis des années je n'avais plus revu l'étrange compagnon, lorsque je le retrouvai tout à coup ici à Cologne, sous un tranquille rayon de lune.

J'étais pensif à travers les rues; soudain je l'aperçus qui mar-

chait derrière moi ; il avait l'air d'être mon ombre ; quand je m'arrêtais, il s'arrêtait ;

Il s'arrêtait, comme s'il attendait quelque chose ; et si je lâtais le pas, il me suivait de nouveau. C'est ainsi que nous arrivâmes au milieu de la place du Dôme.

Cette escorte me devint insupportable ; je me retournai et élevant la voix : Réponds-moi enfin, lui dis-je, pourquoi m'avoir ainsi suivi pas à pas jusque dans ce désert nocturne ?

Je te rencontre toujours à l'heure où l'esprit du temps s'agite dans mon sein, à l'heure où les éclairs de la pensée traversent mon front.

Tu me regardes d'un œil si fixé, si perçant ! — Réponds, que caches-tu sous ton manteau ? que vois-je briller dans l'ombre ? qui es-tu et que veux-tu ?

Il me répondit d'un ton sec et même un peu maussade : « Je t'en supplie, ne m'exorcise pas, et ne va pas devenir emphatique !

Je ne suis pas un fantôme du passé. Je ne suis guère partisan de la rhétorique, et je ne suis pas non plus très philosophe.

Je suis de nature pratique, et toujours silencieux et calme. Écoute-moi bien : ce que ton esprit conçoit, c'est moi qui l'accomplis, c'est moi qui l'exécute.

Et les années ont beau se succéder, je n'ai point de repos que je n'aie changé en réalité ce que tu as pensé. Tu penses, et moi j'agis.

Tu es le juge, moi le bourreau ; et avec l'obéissance d'un valet j'exécute le jugement que tu rends, fût-il même injuste.

A Rome, dans les anciens jours, on portait devant le lecteur une hache. Toi aussi, tu as ton lecteur ; mais c'est derrière toi qu'il porte la hache.

Je suis ton lecteur et je marche sans cesse derrière toi avec la blanche hache exécutrice. Je suis l'action dont tu es la pensée. »



Voici la forêt de Teutobourg que Tacite a décrite ; voici le classique marais où Varus est resté embourbé.

C'est ici qu'il fut battu par le prince des Etrusques, par Her-

mann le noble guerrier. C'est dans ce borbier que la nationalité allemande remporta la victoire.

Si Hermann n'avait pas gagné la bataille avec l'aide de ses blondes hordes, c'en était fait de la liberté allemande ! nous serions devenus Romains.

On verrait dominer partout dans notre patrie la langue et les coutumes romaines ; il y aurait des vestales même à Munich ; les Souabes s'appelleraient Quirites !

Hengstenberg serait un aruspice et fouillerait dans les entrailles des taureaux. Néander serait un augure et consulterait le vol des oiseaux.

Freiligrath ferait des vers sans rimes, comme jadis Flaccus Horatius.

Les amis de la vérité se prendraient maintenant aux cheveux dans les arènes avec les lions, les hyènes et les chakals, au lieu d'être mordus par les chiens des petits journaux.

Nous aurions aujourd'hui un Néron, et non trois douzaines de pères du peuple. Nous nous ouvririons les veines pour faire enrager les valets du despotisme.

Schelling serait de tout point un Sénèque. Nous dirions à notre Cornélius : *Cacatum non est pictum*.

Dieu soit loué ! Hermann gagna la bataille ; les Romains furent mis en déroute ; Varus périt avec ses légions, et nous sommes restés Allemands !

Nous sommes restés Allemands ; nous parlons allemand comme nous l'avons toujours parlé ; l'âne s'appelle âne et non *asinus*, et les Souabes sont restés Souabes.

Freiligrath écrit des vers qui riment ; il n'est pas devenu un Horace.

O Hermann ! c'est à toi que nous devons tant de bienfaits ! aussi va-t-on, comme bien tu le mérites, t'élever un monument à Dettmoldt ; moi-même, je me suis empressé d'y souscrire.



Dans la forêt ténébreuse la chaise trébucha. J'entendis un cra-

quement. Une roue venait de se briser. Nous sommes forcés d'arrêter. Cela n'est pas très divertissant.

Le postillon descend et court au prochain village; me voilà seul dans la forêt au milieu de la nuit. Des hurlemens retentissent alentour.

Ce sont les loups affamés qui poussent ces hurlemens effroyables. Pareils à des flambeaux allumés au milieu des ombres, leurs yeux dardent des flammes.

Sans doute que ces animaux ont eu vent de mon arrivée; c'est en mon honneur qu'ils ont illuminé la forêt et qu'ils chantent leurs chœurs.

C'est une sérénade, je m'en aperçois maintenant; ils veulent me fêter. Aussitôt, je pris l'attitude que commandait la circonstance, et je dis d'une voix émue, en m'accompagnant de gestes expressifs :

« Loups, mes amis, mes frères! je suis heureux de m'arrêter aujourd'hui au milieu de vous, où tant de nobles âmes m'accueillent avec des hurlemens sympathiques.

« Ce que j'éprouve en ce moment, je ne trouve pas de parole pour l'exprimer. Ah! cette heure flatteuse et fortunée restera à jamais gravée dans mon souvenir.

« Je vous remercie de la confiance dont vous m'honorez, et dont vous m'avez donné plus d'une preuve dans les jours difficiles.

« Loups, mes amis! vous n'avez jamais douté de moi; vous ne vous êtes pas laissé tromper par des fourbes qui vous disaient que j'étais passé aux chiens;

« Que j'étais renégat, et qu'on ne tarderait pas à me nommer conseiller aulique dans le parc des moutons. — Répondre à de pareilles calomnies était tout à fait au-dessous de ma dignité.

« La peau de mouton dont je me suis mainte fois couvert pour me réchauffer, ne m'inspira jamais, croyez-le bien, de m'extasier sur le bonheur des brebis.

« Je ne suis pas un mouton, je ne suis pas un chien, je ne suis pas même un conseiller aulique; je suis resté loup; mon cœur et mes dents sont d'un loup.

« Je suis un loup, et toujours je hurlerai avec les loups: oui,

comptez sur moi et aidez-vous vous-mêmes; alors Dieu aussi vous aidera! »

— Tel fut le discours que j'improvisai, sans la moindre préparation. Kolb l'a tronqué en l'imprimant dans la Gazette d'Augsbourg.



De Harbourg, la voiture me conduisit en une heure à Hambourg. Il faisait déjà nuit. Les étoiles me saluaient du haut des cieux; l'air était doux et frais.

Et lorsque j'arrivai près de madame ma mère, sa joie fut telle que je la pris pour de l'épouvante; elle s'écria : — « Mon cher enfant! » et frappa dans ses mains.

« Mon cher enfant! voilà bien treize ans que je ne t'ai vu! tu dois sans doute avoir grand'faim, — réponds, que veux-tu manger?

« J'ai du poisson, de l'oie et de belles oranges. » — En ce cas, donne-moi du poisson, de l'oie et de belles oranges.

Et tandis que je mangeais d'un grand appétit, ma mère était heureuse et gaie; elle me demandait à tort et à travers ceci, puis cela, entremêlant ses paroles de questions captieuses.

— « Mon cher enfant! et te soigne-t-on aussi bien convenablement en pays étranger? Ta femme s'entend-elle au ménage? te raccommode-t-elle tes bas et tes chemises? »

Le poisson est bon, chère petite mère, mais il est prudent de le manger en silence; une arête vous monterait vite au gosier; ce n'est pas le moment de m'interroger.

Et lorsque j'eus dévoré l'honnête poisson, on apporta l'oie sur la table. Ma mère se mit de nouveau à me demander à tort et à travers ceci, puis cela, entremêlant ses paroles de questions captieuses.

— « Mon cher enfant! dans quel pays fait-il meilleur à vivre? Ici, ou en France? et à quel peuple donnes-tu la préférence? »

L'oie allemande, chère petite mère, est bonne; toutefois les Français savent mieux que nous appâter les oies; ils ont aussi de meilleures sauces.

Et lorsque l'oie dut disparaître à son tour, les oranges firent leur entrée; elles étaient délicieuses, au delà de toute prévision.

Cependant ma mère commença de nouveau, du ton le plus joyeux, à me faire mille et mille questions, entr'autres sur des matières scabreuses.

— « Mon cher enfant ! Quelle est aujourd'hui ton opinion ? es-tu toujours aussi enragé de politique ? A quel parti appartiennent tes convictions ? »

Les oranges, chère petite mère, sont bonnes, et c'est avec un vrai plaisir que j'en savoure le doux jus, mais je laisse là l'écorce.



« D'où te vint la pensée de faire un voyage dans le Nord en cette saison ? Nous voilà presque en hiver ! »

— Il est des pensées qui sommeillent au plus profond du cœur de l'homme, et qui souvent ne se réveillent pas à propos.

Extérieurement j'étais assez heureux, mais au fond de moi j'éprouvais un malaise indicible, et ce malaise augmentait chaque jour, — j'avais le mal du pays.

Cet air de la France, ordinairement si léger, il commençait à me peser ; j'avais besoin de venir reprendre haleine ici en Allemagne ; sinon, j'étouffais.

J'aspirais après l'odeur de la tourbe, après la fumée de tabac ; mon pied tremblait d'impatience de fouler le sol allemand.

La nuit, je soupirais ; je ne pouvais plus résister au désir de revoir la vieille femme qui demeure près du Dammtor ; la maison de Charlotte n'est pas loin de là.

Et ce noble vieillard qui ne m'épargna jamais les réprimandes et me protégea toujours si généreusement, lui aussi, mes soupirs l'avaient redemandé souvent.

Je voulais entendre de nouveau ces mots : « Jeune fou ! » sortir de sa bouche, ces mots qui m'ont résonné toujours dans le cœur comme une douce musique. *

Il me tardait de revoir la bleuâtre vapeur qui s'échappe des cheminées allemandes ; il me tardait d'entendre les rossignols de la Basse-Saxe, de traverser encore nos bois de sapins, si tranquilles !

J'avais besoin de revoir même ces stations douloureuses où j'ai traîné la croix de ma jeunesse et mes couronnes d'épines.

Je voulais pleurer une fois encore où jadis j'avais versé mes larmes les plus amères. — Je crois qu'on nomme amour de la patrie ce désir insensé.

Je n'en parle pas volontiers; ce n'est au fond qu'une maladie. Mon cœur pudique cache toujours sa blessure à la foule.



Une nouvelle génération s'élève, toute sans fard et sans souillure, une génération aux libres pensées, aux libres plaisirs. — C'est à elle que je dirai tout.

Déjà mûrit la jeunesse qui comprend l'orgueil et les bienfaits du poète, qui s'échauffe à son cœur, au soleil de son âme.

Mon cœur est aimant comme la lumière, il est pur et chaste comme le feu. Les grâces les plus nobles ont accordé ma lyre.

C'est cette même lyre que jadis mon père fit résonner; feu mon père Aristophane, le favori des Muses.

C'est la lyre sur laquelle il chanta jadis Paisteteros, qui aima Basileia et s'éleva avec elle dans les airs.

Dans le dernier chapitre, j'ai tâché d'imiter un peu la fin des *Oiseaux*, le meilleur sans contredit des drames de mon père.

Les *Grenouilles* aussi sont délicieuses. On en sert aujourd'hui la traduction allemande sur le théâtre de Berlin pour le divertissement du roi.

Le roi aime la pièce. Cela prouve son bon goût antique.

Le roi aime la pièce. Toutefois, si l'auteur était encore en vie, je ne lui conseillerais pas de risquer sa personne en Prusse.

L'Aristophane en chair et en os s'en trouverait mal, le pauvre poète! nous le verrions bientôt escorté de chœurs de gendarmes!

O roi! je n'ai point de haine contre toi, et je veux te donner un conseil: Vénère les poètes morts, mais aie quelques ménagemens pour ceux qui vivent.

N'offense pas les poètes vivans; ils ont des flammes et des armes plus redoutables que la foudre de Jupiter, — qui n'est lui-même qu'une création des poètes!

Offense les dieux, les anciens et les nouveaux, toute la clique de l'Olympe; offense même le tout-puissant Jehovah — mais garde-toi d'offenser les poètes!

Ne connais-tu pas l'enfer de Dante, les terribles tercets? Celui que le poète y a une fois enfermé, celui-là, nul Dieu ne peut plus le sauver.

Nul Dieu, nul rédempteur ne l'arrachera à ces flammes sifflantes. — Prends garde, ô roi! que nous ne te condamnions à un pareil enfer!

Telle est la verve ironique avec laquelle Henri Heine rentrait l'année dernière dans l'arène littéraire, après un repos que nous étions des premiers à trouver trop long. On voit par le discours que tient le poète à ses amis les loups de la forêt de Teutobourg, que ce silence avait été singulièrement interprété par quelques esprits trop prompts à crier à la trahison. Ce voyage poétique d'Henri Heine est à notre avis, après ses *Reisebilder*, celui de ses ouvrages qui réfléchit le mieux la nature du poète, son talent souple, vif et spontané, sa fougue indomptable, sa verve mordante et sarcastique, son ironie sans pitié et sans frein. Je conviens que plus de mesure, plus de sobriété dans l'emploi de sa force ne messierait pas à la Muse d'Henri Heine; sans doute les esprits délicats peuvent être souvent choqués de ses licences, qui ne sont pas toujours poétiques, mais le poète n'est-il point là tout entier, le poète supérieur, le poète indépendant, trop indépendant peut-être, des préjugés et des routines, le libre héritier des Hutten, des Voltaire, des Aristophane et des Molière? Le sourire railleur de Voltaire n'aurait-il pas applaudi ces satiriques débauches de l'esprit? Sans vouloir justifier ce que certaines personnalités du *Conte d'Hiver* ont de trop blessant, de trop effronté, et parfois d'injuste, ne doit-on pas admirer la vigueur de l'attaque, le sel des saillies, la pointe rarement émoussée de l'épigramme, et ce vol léger de la Muse qui toujours vous entraîne, qui souvent même emporte le poète au delà du

domaine de l'ironie, dans les régions plus élevées, plus franchement lyriques, de l'inspiration véritable, de l'enthousiasme sincère. L'âme du poète éclate à chaque instant et perce sous le scepticisme systématique de son esprit. C'est bien la Muse (*Musa ales*) qui se condamne en vain à marcher sur la terre : sans qu'elle s'en doute, et par un noble instinct, elle ouvre tout à coup ses ailes et remonte vers les cieux.

Cette idée d'un voyage en Allemagne, après une absence de douze années, était un sujet excellent pour le talent satirique d'Henri Heine. Il ne pouvait manquer d'y trouver en foule les motifs dont il sait le mieux tirer parti. Quel charmant prétexte ! Quelle heureuse occasion de dire une bonne fois son fait à l'Allemagne ! Quelle ample matière à mille comparaisons moqueuses aux dépens de ses anciens compatriotes, et de la France, sa nouvelle patrie ! On le sait, Henri Heine est un de ces tirailleurs adroits et rusés, embusqués sur la limite de deux royaumes, et qui jettent leur poudre et leurs balles aussi bien à droite qu'à gauche avec une égale impartialité. Il est bien entendu qu'il ne peut avoir l'intention de viser qu'aux ridicules des deux pays.

U des griefs capitaux que les Allemands reprochent à Henri Heine, c'est sa frivolité. Les vertus qui jamais ne se dérident ne sauraient lui pardonner la gaieté irrévérencieuse avec laquelle il a parlé de sentimens et de choses dignes de respect. Distinguons cependant un peu, et gardons-nous bien de ne voir dans les mots que la lettre. Que serait devenu Molière si l'on n'avait écouté que les mécontentemens soulevés par l'apparition de *Tartufe* ? Un poète satirique serait-il possible, s'il lui était interdit de se moquer de toutes les exagérations hypocrites et égoïstes, du faux zèle et de la fausse vertu ? Il ne faut demander

compte à un écrivain que de ses intentions, de l'esprit général qui anime son œuvre, et du but qu'il s'est proposé d'atteindre. Les libres allures de Henri Heine devaient lui susciter de nombreux ennemis. C'est une raison pour nous de nous défier des médisances et des calomnies de la rancune. On s'est armé contre lui de quelques paroles échappées dans la chaleur et l'enivrement de la lutte, et on a construit tout un système d'anarchie et d'impiété dont on l'a déclaré l'éditeur responsable. Le poète des *Reisebilder* a maintes fois protesté contre ces insinuations perfides, et ses propres œuvres témoignent contre ses accusateurs. Quoi qu'on ait voulu prouver, à grands frais de dissertations pénibles, Henri Heine est avant tout un poète, un poète gracieux, trop spirituel et trop léger pour accabler résolument sa Muse sous le lourd bagage du philosophisme politique. Sur ce point, je n'hésiterai pas à combattre certaines prétentions, pourtant légitimes, de Henri Heine lui-même. Je lui dirai : votre nom s'est trouvé très souvent mêlé aux débats de la politique ; vous avez exercé une influence politique réelle ; vous avez été un drapeau ; mais ce n'est pas à proprement parler l'inspiration politique qui a le plus servi les intérêts de votre Muse ; la fée de la fantaisie s'est la première assise auprès de votre berceau. Peut-être eussiez-vous été un poète purement naïf et rêveur, si cette place ne s'était trouvée prise quand vous êtes arrivé. Malgré vous-même, malgré vos conclusions contre l'école d'Uhland et de Tieck, je trouve à chaque instant, dans votre œuvre lyrique, des lieder et des ballades qu'auraient signés avec orgueil les Tieck et les Uhland. Et quand vous vous abandonnez à cette inspiration, on sent que c'est avec joie. Cette vocation première, modifiée plus tard par l'expérience des choses pratiques, a constitué votre originalité, la grâce

de votre sensibilité railleuse, de vos larmes éclairées par un sourire, de votre *humour* qui tient à la fois de la candeur des légendes populaires, de la sentimentalité fantasque de Sterne et de l'esprit raisonneur et moqueur de Voltaire.

Je trouve dans le dernier recueil de Henri Heine, une petite pièce de vers qui me semble donner raison à ce que j'avance sur la vocation d'abord exclusivement naïve et gracieuse de sa Muse :

« Pour peu que tu aies de bons yeux et que tu regardes à travers mes chansons, tu remarqueras une jeune beauté qui les parcourt en tous sens.

« Pour peu que ton ouïe soit fine, tu n'auras pas de peine à distinguer sa voix ; ses soupirs, son rire joyeux ; et ses chants séduiront bientôt ton pauvre cœur.

Son regard et sa voix ne tarderont pas à te troubler, comme ils m'ont troublé moi-même. Plein de rêves amoureux et printaniers, tu t'égareras alors au milieu des bois. »

Qu'il serait facile de suivre à travers l'œuvre lyrique de Henri Heine, le fil de ces inspirations charmantes, où, Dieu merci ! la politique ne montre pas le plus petit bout d'oreille, mais où perce parfois cette fine pointe d'ironie au moyen de laquelle le poète évite l'écueil de passer pour candide. J'ouvre au hasard son *Buch der Lieder* (livre des chants).

Matière à chansons.

Sur les beaux yeux de ma maîtresse, j'ai composé les plus beaux *canzones* ; sur la petite bouche de ma maîtresse, j'ai composé les meilleurs tercets ; sur les joues savoureuses de ma maîtresse j'ai composé les plus magnifiques stances. Et si ma maîtresse avait un cœur, je voudrais composer sur lui un très beau sonnet.

Indifférence.

Ils m'ont tourmenté; ils m'ont chagriné de mille manières différentes, les uns par leur amour, les autres par leur haine.

Ils ont rendu mon pain amer; ils ont versé du poison dans ma coupe, les uns par leur amour, les autres par leur haine.

Mais celle qui m'a le plus tourmenté, le plus chagriné, désespéré, celle-là ne m'a jamais haï, celle-là ne m'a jamais aimé.

Le philistin et le poète.

Des philistins dans leurs habits du dimanche se promènent à travers bois et vallons. Ils poussent des cris de joie, ils frétiltent comme des poissons; ils saluent la belle nature.

Ils admirent avec des yeux ébahis comme tout cela brille d'une façon romantique. Ils dressent de longues oreilles pour entendre la chanson... des moineaux.

Quant à moi, je voile d'un drap noir la fenêtre de ma chambre; mes fantômes viennent alors me visiter en plein jour.

Je vois apparaître mon premier amour échappé pour quelques momens de sa prison funèbre; il s'assied à mes côtés, et pleure; et je sens mon cœur s'attendrir.

Désirs contraires.

Un pin se dresse solitaire sur une montagne aride dans les froides régions du Nord. Il sommeille; la neige et la glace le couvrent d'un blanc manteau.

Dans son rêve, il voit un palmier; et ce palmier, seul aux confins de l'Orient, se lamente tout bas, incliné vers les parois brûlantes du roc où la nature l'a placé.

N'ai-je pas déjà rêvé ce même rêve de bonheur ? N'étaient-ce pas les mêmes arbres, les mêmes fleurs, les mêmes baisers, et les mêmes regards d'amour ?

La lune ne brillait-elle pas ainsi, à travers les feuilles du même bosquet, sur les ondes de ce ruisseau ? N'étaient-ce pas ces dieux de marbre qui faisaient silencieusement sentinelle à l'entrée de ce bocage ?

Ah ! je sais comme ils changent ces rêves, ces rêves trop doux ! Je sais de quels murs de glace s'entourent arbres et cœurs !

Jesais comme nous-mêmes alors nous nous refroidissons, comme nous sommes prompts à nous fuir et à nous oublier, nous dont maintenant les sentimens sont si tendres, et qui nous pressons si tendrement cœur contre cœur !

*

Qui donc, dites-moi, inventa jadis les montres, la division du temps, les minutes et les heures ? c'était sans doute un homme morne et qui gelait. Il était assis pendant une nuit d'hiver, et il réfléchissait tristement, et il comptait les sourds rongemens des souris, ainsi que les battemens monotones de son poulx.

Qui donc, dites-moi, inventa le baiser ? c'était une bouche brûlante et bienheureuse ; elle n'avait d'autre souci que de donner de doux baisers. C'était dans le beau mois de mai ; les fleurs jaillirent par milliers sur le sein de la terre ; le soleil fit briller son plus divin sourire, et tous les oiseaux se mirent à chanter. •

Deux chants de Henri Heine méritent surtout d'être cités, à cause du sentiment profond qui les anime, sentiment que le poète pourrait, à mon avis, développer plus souvent dans ses vers, sans préjudice de ses fantaisies ironiques. La première des deux poésies en question fait partie du récent volume de Henri Heine, où elle est placée comme un

prélude du voyage en Allemagne. Le poète raconte comment le besoin de revoir la terre natale s'est emparé de son âme :

Pensées nocturnes.

Si je pense à l'Allemagne pendant la nuit, c'en est fait de mon sommeil ; je ne puis plus fermer les yeux, et mes larmes brûlantes coulent.

Les années viennent et s'en vont ! Depuis que je n'ai plus vu ma mère, douze années déjà se sont écoulées. Je sens croître mon désir et mon impatience.

Mon désir et mon impatience augmentent. La vieille femme m'a ensorcelé. Je pense toujours à la vieille, à la vieille femme — que Dieu protège !

La vieille femme m'aime tant ! et dans les lettres qu'elle m'écrit il m'est si facile de voir comme sa main tremble, combien profondément son cœur maternel est ému !

Ma mère ne me sort pas de l'esprit. Douze longues années se sont écoulées, douze longues années depuis la dernière fois que je la pressai sur mon cœur.

L'Allemagne vivra toujours ; c'est un pays plein de sévé ; je suis sûr de le retrouver toujours avec ses chênes, avec ses tilleuls.

Je n'aurais pas une telle soif de revoir l'Allemagne, si ma mère ne s'y trouvait : La patrie ne périra jamais, mais la vieille femme peut mourir.

Depuis que j'ai quitté le pays, la mort en a tant pris là-bas de ceux que j'aimais ! — Lorsque je les compte, je sens comme saigner mon âme.

Et je ne puis m'empêcher de les compter ! — Ma douleur croît avec leur nombre ! il me semble que leurs cadavres dansent sur ma poitrine — Dieu soit loué ! ils s'éloignent !

Dieu soit loué ! voici qu'à travers les carreaux de ma fenêtre un gai rayon du soleil de France ! « Voici venir ma femme, belle comme le jour ; et son doux sourire chasse au loin les soucis allemands ! »

La seconde pièce concerne directement la France. C'est une façon de ballade où, le dévouement fanatique que Napoléon exerçait sur nos vieux soldats, est admirablement dépeint.

Les deux grenadiers.

Deux grenadiers dirigeaient leurs pas vers la France, deux grenadiers qui avaient été faits prisonniers pendant la campagne de Russie. Et quand ils touchèrent aux quartiers allemands, ils penchèrent tristement la tête.

C'est là qu'ils apprirent la triste nouvelle : — Comment l'empire français était détruit, comment la grande armée avait été défaite et mise en déroute — et comment l'Empereur, l'Empereur se trouvait prisonnier.

A ce douloureux récit, les deux grenadiers versèrent bien des larmes. L'un d'eux soupira : « Quel mal affreux je ressens ! comme mes anciennes blessures me cuisent ! »

L'autre reprit : « La chanson est finie ; moi aussi je voudrais mourir avec toi ; mais j'ai une femme et des enfans qui m'attendent, et qui sans moi périraient de faim. »

— Que me font femme et enfans ! j'ai bien un autre souci ! qu'ils aillent mendier, s'ils ont faim ? — Mon empereur, mon empereur prisonnier !

Ami, promets-moi d'exaucer ma prière : si, comme je l'espère, la mort ne doit pas tarder à me délivrer, transporte mon cadavre jusqu'en France ; enterre-moi dans la terre de France.

Pose sur mon cœur ma croix d'honneur suspendue à son ruban rouge ; place-moi mon fusil dans la main, et mon sabre au côté.

C'est ainsi que je veux être couché dans la tombe, c'est ainsi

que je veux attendre, comme une sentinelle, jusqu'au moment où j'entendrai résonner le fracas des canons, et les piétinemens des chevaux hennissans.

Alors sans doute — mon cœur en frissonne déjà — alors mon empereur passera à cheval au-dessus de ma tombe; des milliers d'épées se heurteront en croisant leurs éclairs; alors je me dresserai tout armé hors de mon cercueil, pour défendre mon empereur, mon empereur!

Ces strophes, antérieures de plusieurs années à la *revue nocturne* de Zedlitz, n'auraient-elles pas eu le mérite d'inspirer ce poète? Elles méritaient bien cet honneur. Nous tenons de source certaine que Henri Heine avait au plus seize ans lorsqu'il composa ce chant remarquable. Les Français occupaient alors les rives du Rhin. La gloire de l'Empereur avait éclairé et fécondé d'un rayon le front du jeune poète. C'est à cette époque et à ces souvenirs qu'il faut rattacher la sympathie de Henri Heine pour la France, sympathie que quelques *Teutons quand même* lui ont maintes fois reprochée.

Il n'est pas sans intérêt de savoir comment Henri Heine, longtemps désigné comme le chef de la *jeune Allemagne*, a envisagé l'avènement de la récente dynastie des poètes politiques, faisant assez bon marché des labeurs et des victoires de leurs devanciers, et s'annonçant comme les *messies* d'une poésie nouvelle. Je trouve dans le dernier recueil de Henri Heine une pièce dont l'épigramme finale ne manque pas d'une certaine justesse:

La tendance.

« Poètes Allemands! chantez et célébrez la liberté allemande; que vos chants s'emparent de nos âmes, qu'ils nous poussent à l'action, sur l'air de la Marseillaise.

Ne roucoulez plus, comme des Werthers mélancoliques qui ne brûlent que pour Charlotte. Chantez à votre peuple ce qu'annonce le bruit de la cloche, ce que marque l'heure; ne parlez que de poignards, ne parlez que d'épées.

Ne soyez plus désormais les douces, les suaves flûtes; ne soyez plus des âmes idylliques. — Devenez les trompettes de la patrie, devenez canons, devenez mortiers; trompettez, sonnez, — tempêtez, tuez!

Trompettez, sonnez, tempêtez sans cesse jusqu'à ce que le dernier oppresseur ait fui — ne chantez que dans ce but, mais ayez bien soin que votre poésie soit aussi vulgaire que possible! »

Que dire de plus sur cet esprit charmant qu'il vaut mieux cent fois lire que commenter? C'est à peine si je puis indiquer exactement sa date de naissance. Les biographies du poète se contredisent l'une l'autre; celle-ci m'apprend que l'auteur des *Reisebilder* est né à Dusseldorf en 1797; celle-là fixe le jour et l'heure en 1798. Je préfère m'en rapporter au poète lui-même. « Je suis né, me disait fort gaïement Henri Heine, le premier janvier 1800, c'est pourquoi je suis le premier homme de mon siècle! » — Un autre mot du spirituel écrivain me frappa également par la naïveté railleuse de la saillie. Je n'avais jamais vu Henri Heine, mais j'avais ouï dire souvent que cet esprit si fin s'était affublé dans ces derniers temps d'un corps très gros. Je témoignai donc ma surprise au poète de ne pas retrouver en lui l'idéal d'obésité que je m'étais créé. — « Que voulez-vous, mon cher monsieur! c'est encore là une des nombreuses calomnies dont je suis victime! »

Terminons cette esquisse en rappelant que Henri Heine, qui n'est pas plus responsable des erreurs et du zèle indiscret de quelques amis maladroits, que des accusations mensongères de ses ennemis, a vécu longtemps dans l'in-

timité de Gans, du philologue Wolf, de Chamisso, du philosophe Hegel dont il fut le disciple chéri, et de madame Fahrenheit de Ense. De telles relations, qui honorent également les personnes qui les ont cultivées, et qui toujours s'en sont montrées heureuses et fières, suffisent pour dédommager un poète des misérables insinuations de la vengeance et de la haine.

FIN.



TABLE.

DÉDICACE.....	V
Invocation à l'Allemagne.....	VII
Introduction.....	XIII

Louis Uhland.....	1
Wilhelm Müller.....	34
Justin Kerner.....	54
Adelbert de Chamisso.....	64
Karl Simrock.....	73
Le comte de Platen.....	90
Frédéric Rückert.....	143
L'École autrichienne.....	163
Anastasius Grün.....	167
Lenau.....	173
Zedlitz.....	189
Charles Beck.....	197
Une Trinité patriotique.....	202
Théodor Körner.....	203
Arndt.....	209
Schenkendorf.....	213
Ferdinand Freiligrath.....	219
Hoffmann de Fallersleben.....	236
Herwegh.....	258

Prutz.....	274
Geibel.....	279
De Wessenberg.....	284
Kopisch.....	286
De Gaudy.....	288
Pyrker.....	290
E. Ebert.....	291
Élisabeth Kuhlmann.....	292
G. Waiblinger.....	295
F. Gruppe.....	294
Wackernagel.....	295
W. Alexis.....	297
W. Menzel.....	<i>ibid.</i>
G. Pfizer.....	<i>ibid.</i>
G. Schwab.....	299
K. Mayer.....	501
Le roi Louis de Bavière.....	502
F. Dingelstedt.....	505
Henri Heine.....	504

FIN DE LA TABLE.

VA1
2550141



